

HISTOIRE DE LA GRÈCE ANCIENNE

PAR JEAN HATZFELD

**ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES -
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX**

PARIS - PAYOT - 1926

AVANT-PROPOS.

CHAPITRE PREMIER. — Le bassin de la Mer Égée.

CHAPITRE II. — La civilisation égéenne.

CHAPITRE III. — Les Grecs dans le bassin de la Mer Égée.

CHAPITRE IV. — La civilisation mycénienne. Royauté et aristocratie. La cité.

CHAPITRE V. — La colonisation grecque.

CHAPITRE VI. — Changements dans la vie économique et sociale.

CHAPITRE VII. — L'évolution religieuse.

CHAPITRE VIII. — Les débuts de la littérature. Les poèmes homériques et l'histoire.

CHAPITRE IX. — La formation des États grecs.

CHAPITRE X. — Disparition du régime aristocratique. Tyrannie et démocratie.

CHAPITRE XI. — Les mœurs, l'art et la science au VI^e siècle.

CHAPITRE XII. — La Grèce et les grandes nations méditerranéennes à la fin du VI^e siècle.

CHAPITRE XIII. — La révolte de l'Ionie. Marathon.

CHAPITRE XIV. — La grande invasion de Xerxès.

CHAPITRE XV. — Fin des guerres médiques. Constitution de l'empire athénien.

CHAPITRE XVI. — Agriculture, industrie, commerce en Grèce au milieu du Ve siècle.

CHAPITRE XVII. — L'organisation de la démocratie au Ve siècle.

CHAPITRE XVIII. — La religion, les fêtes et les beaux-arts au Ve siècle.

CHAPITRE XIX. — La curiosité scientifique et la réaction.

CHAPITRE XX. — La guerre du Péloponnèse jusqu'à la paix de Nicias.

CHAPITRE XXI. — L'expédition de Sicile et la chute d'Athènes.

- CHAPITRE XXII. — L'hégémonie spartiate et la Perse. Syracuse et Carthage.
- CHAPITRE XXIII. — La nouvelle confédération athénienne et la suprématie thébaine.
- CHAPITRE XXIV. — Changements matériels et moraux après la guerre du Péloponnèse.
- CHAPITRE XXV. — Cités, confédérations, monarchies.
- CHAPITRE XXVI. — Philippe de Macédoine.
- CHAPITRE XXVII. — Alexandre. La conquête de l'Asie.
- CHAPITRE XXVIII. — Les partages.
- CHAPITRE XXIX. — Les grandes monarchies.
- CHAPITRE XXX. — La Sicile entre Rome et Carthage.
- CHAPITRE XXXI. — Extension et transformation du monde hellénique.
- CHAPITRE XXXII. — Évolution intellectuelle et artistique.
- CHAPITRE XXXIII. — Querelles de rois et ligues de cités.
- CHAPITRE XXXIV. — Reconstitution des grandes monarchies. Premiers contacts avec Rome.
- CHAPITRE XXXV. — Rome et les monarchies de Grèce et d'Orient.
- CHAPITRE XXXVI. — La conquête romaine. La fin des États grecs.
- CHAPITRE XXXVII. — État de la civilisation grecque au moment de la conquête romaine. Conclusion.

AVANT-PROPOS

Ce manuel a principalement pour objet de présenter aux lecteurs cultivés, mais non spécialisés dans l'étude de l'antiquité classique, un abrégé de l'état actuel de nos connaissances relatives à l'histoire grecque. On aurait donc bien tort d'y chercher des faits inédits ou des vues originales. Je me suis surtout efforcé d'être clair. La chose n'était pas toujours aisée. Sans doute, sur certaines périodes de l'histoire grecque, l'abondance des documents, le talent des historiens ou des orateurs jette une lumière précise ; il n'y a pas deux façons de raconter la guerre du Péloponnèse. Mais la civilisation préhellénique ne nous est connue que par des monuments non-écrits ; nous ne possédons pas d'inscriptions grecques antérieures au V^e siècle, et c'est seulement à partir du Ve que les documents de cette nature deviennent abondants et copieux ; il serait aussi dangereux de reconstruire l'histoire avec les poèmes d'Homère ou d'Hésiode qu'avec le seul secours de nos épopées et de nos romans du moyen-âge ; Hérodote écrivait entre 450 et 425 et n'a que bien rarement consulté les archives des temples et des villes ; même son récit des guerres médiques présente, sur des points importants, des lacunes déplorables. Les campagnes asiatiques d'Alexandre nous sont racontées par des écrivains tardifs, et le siècle qui a suivi la mort du conquérant reste pour nous si plein de confusion qu'un historien moderne a pu parler, à propos d'une période particulièrement décourageante, d'*années perdues*. Bien entendu, ces obscurités n'ont pas arrêté le zèle des savants d'aujourd'hui ; entre leurs opinions, parfois chancelantes, souvent contradictoires, j'ai tâché tout en évitant des discussions incompatibles avec le caractère de l'ouvrage, choisir les plus vraisemblables, et de les exposer avec netteté.

Les lecteurs qui désireraient pousser plus avant l'étude de questions auxquelles les dimensions de ce Manuel ne permettent de consacrer que des développements restreints, trouveront à la fin des chapitres une bibliographie sommaire, qui pourra au moins servir d'amorce à des recherches plus sérieuses. Aux livres qu'on y verra indiqués il faut ajouter un certain nombre d'ouvrages d'un caractère général dont on trouvera ici la liste :

J. BELOCH. *Griechische Geschichte* (2^e édition, en cours de publication depuis 1912) ;

BUSOLT. *Griechische Geschichte* (2^e édition, 1893-1904) ;

G. GLOTZ. *Histoire de la Grèce* (en cours de publication depuis 1925) ;

B. NIESE. *Geschichte der Griechischen und Makedonischen Staaten seit der Schlacht bei Chaeroneia* (1893-1903) ;

CAVAIGNAC. *Histoire de l'Antiquité* (en cours de publication) ;

ED. MEYER. *Geschichte des Altertums* (1^{re} édition, 1893-1902).

CHAPITRE PREMIER. — LE BASSIN DE LA MER ÉGÉE

L'histoire grecque est l'histoire du peuple qui, au début du deuxième millénaire avant notre ère, est venu s'établir dans le sud de la presqu'île des Balkans et sur la côté orientale de l'Asie Mineure. Il n'y a donc pas lieu d'établir une distinction tout à fait artificielle entre la Grèce continentale, la Grèce insulaire, et la Grèce asiatique. Pendant toute la durée de l'hellénisme ces régions ont vécu de la même existence ; et le rôle de l'Ionie, de Rhodes, ou des îles de l'Archipel a été plus important que celui de l'Acarnanie ou même de l'Arcadie. Aujourd'hui encore les mêmes populations habitent les deux rives de la Mer Égée et ses îles, et l'on sait comment le gouvernement grec justifie par ce fait incontestable des prétentions qui, au point de vue linguistique et religieux tout au moins, sont parfaitement légitimes.

La géographie est sur ce point d'accord avec l'histoire. L'effondrement qui, à l'époque quaternaire, a créé la fosse de la Mer Égée dans un continent qui avait déjà pris, dans l'ensemble, son aspect actuel, n'en a pas altéré l'unité. C'est uniquement pour des commodités d'exposition que la côte occidentale de l'Anatolie est, dans les traités de géographie, rattachée à l'Asie. Homère n'a pas l'idée de désigner d'un nom différent les deux rives de la Mer Égée ; Hérodote s'étonne des limites arbitraires que la science établissait déjà de son temps entre l'Europe et l'Asie. Le voyageur qui s'embarque le soir au Pirée pour se réveiller le lendemain matin à Smyrne ne croit pas avoir changé de continent : il retrouve la même lumière, les mêmes pentes rousses et dénudées qu'il avait quittées la veille. Cette impression n'est pas trompeuse. Les chaînes de montagnes, les formations géologiques se continuent d'un bord à l'autre ; et si le coucher du soleil colore des mêmes teintes mauves l'Hymette et le mont Mycale, c'est que ces deux montagnes appartiennent au même massif cristallin. C'est aussi le même climat, la même végétation, et, dans une certaine mesure, le même régime des eaux. Le paysage change d'ailleurs lorsqu'on quitte la côte asiatique pour s'enfoncer dans l'intérieur des terres : à deux cents kilomètres de la mer, on aborde la région de plateaux et de steppes qui font de la presqu'île anatolienne un morceau d'Asie entouré d'une ceinture côtière d'aspect méditerranéen. Mais la Phrygie, la Galatie, la Lycaonie, n'ont joué dans l'histoire grecque qu'un rôle court et effacé ; on peut donc les négliger dans cette étude préliminaire limitée à la région où pendant vingt siècles s'est développée la civilisation hellénique.

La Mer Égée doit son existence, on vient de le voir, à un effondrement qui a morcelé un continent de formation relativement récente et de structure très compliquée. Aussi cette catastrophe y a-t-elle déterminé un dessin côtier d'une étonnante diversité. Les eaux ont envahi les vallées en les transformant en golfes qui pénètrent profondément dans l'intérieur des terres, et en baies

innombrables ; les chaînes s'avancent dans la mer en presqu'îles qui s'effilent en caps prolongés eux-mêmes par des chapelets d'îles. Nulle part en Europe on ne trouve des rivages aussi capricieusement découpés ; ceux de la Dalmatie et de la Norvège eux-mêmes, avec leurs fjords de direction uniforme, ne présentent pas une pareille variété. Aussi la longueur de ces côtes y est-elle considérable par rapport à la superficie des régions qu'elles limitent ; pour la Grèce continentale (sans la Macédoine) et les Cyclades (sans la Crète) elle est de 3.100 kilomètres pour 81.593 kilomètres carrés. C'est le triple du développement minimum que comporterait une pareille superficie, tandis que dans d'autres presqu'îles, cependant favorisées elles-mêmes, l'Italie par exemple, le développement côtier en atteint à peine le double.

Dans un pays d'un pareil dessin, la mer n'est jamais loin. On la perd rarement de vue dans les voyages qu'on entreprend à l'intérieur des terres. Aucun point du Péloponnèse n'en est éloigné de plus de 52 kilomètres (60 kilomètres dans la Grèce centrale). Elle sert de fond aux paysages les plus beaux, les plus caractéristiques de la Grèce ; c'est une véritable privation que de la voir disparaître ; et l'on sait de quels cris de joie la saluèrent, en descendant des hauts plateaux d'Asie Mineure, les mercenaires de l'Anabase. Aussi les Grecs se sont-ils bientôt familiarisés avec elle. Venus de l'Europe centrale, et n'ayant même pas un mot pour désigner la mer, dont ils ont, semble-t-il, emprunté le nom aux peuples établis avant eux dans le bassin de la Mer Égée, ils sont rapidement devenus les meilleurs marins de la Méditerranée. Les habitants de certains cantons montagneux, les Arcadiens entre autres, qui jusqu'à l'époque romaine manifestent naïvement leur crainte des longues traversées, paraissent ridicules à leurs voisins. Comment ne pas céder aux sollicitations d'une mer qu'on voyait si calme dans ses grands golfes abrités, et que jalonnent au large des chapelets d'îles rendues plus proches encore, semble-t-il, par l'extrême transparence de l'air ? Par temps favorable, un voilier peut aller du Pirée à Smyrne ou à Rhodes en faisant, suivant les habitudes du cabotage primitif, escale tous les soirs, et sans jamais perdre la terre de vue. Et dans ces côtes découpées s'ouvrent des abris nombreux, en général protégés contre le vent du Nord qui souffle d'une manière à peu près constante, on va le voir, dans la bonne saison. La variété de leur disposition a répondu aux besoins successifs de la navigation hellénique. On en trouve un exemple frappant dans la presqu'île d'Acté, près d'Athènes, avec ses quatre ports, depuis la rade foraine du Phalère, où les marins grecs, jusqu'au Ve siècle, tiraient au coucher du soleil leurs bateaux sur la grève de sable, jusqu'au Pirée, où des navires d'un fort tirant d'eau peuvent aujourd'hui décharger leurs marchandises à quai.

La mer qui baigne ces côtes est soumise à un régime météorologique qui présente des caractéristiques remarquables. Pendant l'été, la chaleur qui règne en Lybie et sur les hauts plateaux d'Asie Mineure détermine vers ces régions un appel d'air qui se traduit par des vents constants du Nord et du Nord-Est, bien connus des Anciens sous le nom de vents étésiens, et des marins grecs actuels qui leur ont conservé le nom turc de meltem. En hiver, par contre, règne un régime compliqué, qui comporte des changements fréquents et brusques. Il en résulte qu'un transit régulier, pour la marine à voiles, n'est pas possible en hiver, saison où, de fait, la navigation dans la Mer Égée a toujours chômé jusqu'au 'axe siècle ; en été au contraire le régime constant des vents facilite singulièrement les transactions commerciales et a permis l'existence d'une marine marchande considérable où, dès le IVe siècle avant notre ère, les financiers n'hésitent pas à engager de gros capitaux. De plus, l'existence de côtes découpées et

montagneuses, et les inégalités du climat, multiplient les vents locaux, vents de terre et de mer, dont, en chaque point de la Méditerranée, les indigènes savent en général tirer parti, mais qui réservent de désagréables surprises à ceux qui les ignorent. Ces vents locaux ont joué un certain rôle dans les fastes de la marine grecque ; le vent du matin, qu'avait prévu l'Athénien Thémistocle, mais qu'ignoraient les marins phéniciens et cariens du Grand Roi, contribua, à Salamine, au triomphe de la flotte grecque.

Les pays qui bordent la Mer Égée sont, comme la plupart des régions méditerranéennes, de formation relativement récente, et leur relief n'a pas encore été adouci par l'érosion. Leur tectonique est très compliquée, et seule la géologie y révèle l'existence d'une chaîne continue, prolongement des Alpes Dinariques, dont la direction générale est du Nord-Ouest au Sud-Est, mais qui subit une déviation considérable vers l'Est au voisinage de la Mer Égée, où certaines îles, la Crète en particulier, indiquent son orientation nouvelle, et qui, en Mésurie, remonte franchement vers le Nord-Est. Si la direction Ouest-Est est secondaire au point de vue orographique, elle a joué un grand rôle historique en constituant une série de barrières qui ont souvent protégé la Grèce contre un envahisseur venu du Nord et ont facilité le maintien de son indépendance les monts Géranien de l'isthme de Corinthe, dernier espoir des états péloponnésiens au moment des guerres médiques ; la ligne du Cithéron et du Parnè, rempart de l'Attique ; l'Oeta avec les Thermopyles ; l'Othrys ; l'Olympe et les monts Cambunien, où les Grecs songèrent un instant à arrêter Xerxès en 479 ; enfin le Velès, où l'armée du général Sarrail a maintenu en décembre 1915 les Germano-Bulgares qui menaçaient la Macédoine.

Par contre, la complication du relief de la Grèce continentale, qui n'a son égale dans aucune région d'Europe, a eu sur son histoire l'influence la plus fâcheuse. Sur un sol ainsi divisé, la nation hellénique s'est morcelée en une poussière de petits peuples, tous jaloux de leur indépendance, en général facile à défendre, et de leur autonomie, incapables d'accepter, non seulement une domination commune, mais l'idée d'un fédéralisme étendu. Toutes les tentatives d'union, provoquées par un danger pressant, ont été précaires, et souvent trop tardives. Le sol tourmenté de la Grèce l'a même toujours empêchée de posséder ce qui fait l'armature d'une nation unifiée, c'est-à-dire un réseau routier : c'est par mer que se faisait l'essentiel des communications ; et seuls de mauvais chemins reliaient les villes de l'intérieur. Les Romains eux-mêmes n'ont pas modifié cet état de choses ; la seule route qu'ils aient construite dans la péninsule balkanique, la Via Egnatia, route militaire et administrative, ne traverse pas la Grèce propre. Aujourd'hui encore, on peut à peine dire que la situation ait changé ; là où ne pénètre pas le chemin de fer, des sentiers muletiers relient les villages et souvent les villes. A ce point de vue la différence est grande avec l'Asie Mineure, où de larges vallées, suivies par les routes royales au temps des Achéménides, plus tard par les voies romaines, assurent des communications faciles entre la côte et les villes de l'intérieur.

Les rares plaines qu'on rencontre dans ce pays montagneux, et que la direction des chaînes fait en général ouvrir sur la mer vers le Sud ou vers l'Est, ont pris rapidement une grande importance politique : dans les plus petites s'est rapidement constituée une forte unité autour d'une ville centrale, Argos, Sparte, Athènes, Thèbes, — cités qui ont toutes joué un rôle considérable dans les destinées de la Grèce ; dans les plus grandes s'est élaborée l'idée plus vaste de

l'unité hellénique : elle a failli être réalisée au début du IV^e siècle en Thessalie par les Aleuades ; elle l'a été pour quelques années par Philippe de Macédoine et son fils Alexandre.

Le sol de la Grèce est en général assez pauvre. L'étranger qui vient d'Occident est frappé de l'aspect dénudé de ces montagnes calcaires, travaillées par les agents atmosphériques, et sur lesquelles ne poussent souvent que des touffes de buissons épineux. Même dans les vallées, la couche de terre végétale reste mince. Un labeur patient a seul pu fixer sur les pentes, par des murs en terrasses qui donnent encore aujourd'hui aux Cyclades une physionomie si particulière, de maigres champs étagés, — et assurer par une irrigation minutieuse la prospérité agricole des régions de plaines. La propriété est morcelée, à l'époque classique, et soigneusement délimitée, comme il convient sur un sol aussi ingrat et qui réclame de si gros efforts ; dans les pays où le servage n'est pas venu fausser la situation, un élément rural, attaché aux traditions, ennemi des guerres qui dévastent le sol ou qui tout au moins éloignent le travailleur de son champ, constitue le fonds solide de la population, et s'oppose aux commerçants et aux ouvriers de la ville ; au V^e siècle, à Athènes, le théâtre d'Aristophane met en scène cette classe de petits propriétaires fonciers, hostiles aux nouveautés, et amis de la paix. Seule la Thessalie plus fertile a vu se développer un régime de grands domaines, qui a reparu sous la domination turque et subsiste de nos jours en provoquant des troubles agraires qui inquiètent maintenant encore le gouvernement grec.

Pays de propriétés étendues, la Thessalie est aussi une des rares régions de la Grèce où l'élevage en grand se soit développé. Ses chevaux étaient célèbres, et sa cavalerie a joué un rôle militaire important. Dans le reste de la Grèce — sauf en Épire — le sol est surtout consacré à l'agriculture. A force de soins, l'olivier y prospère, protégé souvent par une législation sévère, ainsi que la vigne, que les Grecs ont sans doute fait connaître sur les côtes de la Méditerranée occidentale, et le figuier. Certaines plaines produisent du blé, mais, lorsqu'elles sont voisines d'importants centres urbains, la récolte en a été, à l'époque classique tout au moins, insuffisante pour nourrir toute la population. Aussi les grandes villes ont-elles dû avoir de bonne heure une politique frumentaire qui a parfois déterminé leur expansion et leur histoire. C'est pour avoir du blé que de nombreuses villes firent tant de sacrifices pour leurs colonies du Pont-Euxin, qu'Athènes entretenait avec tant de soin ses alliances dans la Chersonèse taurique (Crimée), et attachait tant de prix à la possession des Détroits, où sa destinée s'est plusieurs fois jouée ; C'est aussi pour avoir du bois. On s'est demandé si les côtes de la Mer Égée s'étaient appauvries en forêts depuis l'antiquité. Il est certain que l'incurie turque a eu à ce point de vue des effets déplorables. Les forêts ne représentent encore maintenant, après les efforts accomplis sous le règne de Georges I^{er}, que 9,3 % de la surface du pays (Italie 15,7 %). Mais dès l'époque classique les troupeaux de chèvres et les charbonniers exerçaient leurs ravages ; le maquis envahissait les pentes ; le nombre de noms de lieux exprimant l'idée de buisson qu'on rencontre dans la seule Attique est caractéristique à cet égard. Aussi les villes qui avaient besoin de bois pour leurs édifices privés et publics et pour leur flotte étaient-elles obligées de le faire venir des régions septentrionales de la Mer Égée, Chalcidique, Thrace, Troade, Mysie, ou du Pont-Euxin.

Pauvres en champs, en prés, en forêts, les pays qui bordent la Mer Égée possèdent en abondance des minéraux utiles ou précieux. L'argile excellente qu'on trouve en tant de points de la Grèce continentale, des îles, et de la côte asiatique, a permis dès le temps de la civilisation [crétoise](#) un grand

développement de la poterie, remarquable aussi bien par l'importance des pièces fabriquées que par la beauté de la décoration ; à l'époque grecque s'est créée dans certains centres une industrie florissante, essentielle dans un pays exportateur de vin et d'huile, et un art véritable se manifeste dans les produits céramiques que des maîtres ouvriers ne dédaignent pas de signer. Les plus belles variétés de marbre se rencontrent dans le massif cristallin qui va de l'Attique à la côte ionienne ; cette matière magnifique, plus dure que le calcaire ordinaire, plus facile à travailler que le granit, a d'assez bonne heure tenté les architectes qui l'ont, à l'époque classique, préférée aux plus beaux calcaires et aux tufs les plus compacts ; elle a permis aux sculpteurs grecs, comme le marbre de Carrare aux sculpteurs florentins, un souci de la vérité et une recherche de la perfection qui n'ont pas été dépassés.

L'extraction de l'argile, du marbre, dans des carrières à ciel ouvert, n'a jamais présenté de grandes difficultés. Par contre, les nombreux gisements métallifères des côtes de la Méditerranée orientale n'ont pu, pour la plupart, être exploités d'une manière intensive ni dans l'antiquité ni de nos jours, à cause de la rareté des forêts et de la difficulté de se procurer en quantité suffisante des bois pour les galeries de mines. Seuls un certain nombre de métaux précieux, dont la valeur justifie une exploitation très coûteuse, ont donné lieu à une industrie active, le cuivre à Chypre, surtout l'argent en Thrace et en Attique.

Dans ces régions de formation récente, le sol est encore instable. Les tremblements de terre y sont fréquents. L'état actuel des ruines de Delphes atteste leur violence, et il n'est pas certain que le [miracle](#) qui, en 278, a protégé contre les Gaulois le sanctuaire d'Apollon n'ait pas été un mouvement sismique opportun. En Asie Mineure, de grandes catastrophes ont, à l'époque romaine, attiré sur certaines villes détruites la sollicitude du gouvernement impérial. Ces phénomènes ont eu leur influence sur les conceptions scientifiques et mythologiques des Grecs. Un sol aussi peu sûr devait, croyait-on, sa mobilité à la mer qui l'entourait et sur laquelle il flottait ; Poseidon, dieu des flots agités, était aussi celui qui portait ([γαιήροχος](#)) et qui faisait trembler ([έννοσίγαιος](#)) la terre, et qui, d'un coup de son trident, fendait les montagnes. Par contre, les volcans, auxquels certaines îles des Cyclades doivent leur configuration actuelle, sont tous éteints à l'époque historique, sauf ceux de Methana et de Santorin ; celui de Lemnos, dont les poètes latins de la décadence décrivent gravement les éruptions, n'est qu'une tourbière ; Héphaistos est le dieu du feu longtemps avant de devenir celui des phénomènes volcaniques, que les Grecs ont surtout appris à connaître dans la Méditerranée occidentale.

Le climat de la région égéenne est remarquable par sa sécheresse. Non que la quantité de pluie précipitée y soit insignifiante ; elle est aussi forte à Smyrne qu'à Paris, à Patras qu'à Brest. Mais les précipitations y sont à la fois violentes, rares, et groupées dans les mois d'hiver. Avec un pareil régime, la plus grande partie des eaux de pluie disparaît par l'effet du ruissellement, sans être absorbée par la terre. De là ces torrents au débit furieux pendant quelques heures par an, le reste du temps à sec ; de là le petit nombre de fleuves de la Grèce propre et même de l'Asie Mineure, et la faiblesse de leur débit ordinaire, qui les a toujours

rendus impropres à la navigation ; de là l'importance des sources, bienfaites au laboureur comme au voyageur altéré, indispensables à l'existence d'un centre urbain, sévèrement protégées contre toute souillure : une ville sans fontaines, disaient les Grecs, ne mérite pas le nom de cité ; et l'interdiction de couper l'eau d'une ville assiégée était, pour les Grecs, un principe élémentaire du droit des gens. L'art de l'irrigation est connu du temps d'Homère ; et dans la banlieue d'Athènes, à laquelle un siècle de gouvernement civilisé a rendu aujourd'hui un aspect sans doute assez peu différent de celui qu'elle avait au Ve siècle, les moindres filets d'eau sont recueillis avec autant de soin que dans une huerta espagnole.

Ce climat set est aussi un climat chaud. En été, presque toute la Grèce continentale, une partie des Cyclades, et la Bête asiatique, ont à supporter, comme la Sicile et le centre de l'Espagne, des températures africaines, et la moyenne de juillet y dépasse 26°. Un dur soleil suspend pendant quelques heures par jour toute vie économique et sociale. Heureusement la mer est presque toujours proche, et grâce aux vents étésiens ou à des brises locales et quotidiennes, la chaleur devient rarement accablante : aujourd'hui encore les Grecs d'Égypte viennent chercher au Phalère ou dans les Cyclades les heures fraîches que leur refusent les lourds étés du Delta. En hiver, par contre, si la température moyenne est assez élevée, les journées rudes ne manquent pas. Il est rare qu'un hiver athénien s'écoule sans gelées ou même sans quelques courtes tombées de neige. Les médecins anciens avaient déjà reconnu qu'un climat où alternent ainsi le froid et le chaud favorisait le développement d'une race active et vigoureuse. Les effets bienfaites du soleil, de la lumière, des vents de mer enrayent, d'autre part, l'extension des maladies endémiques. La Grèce antique n'a pas connu d'épidémies comparables celles qui, depuis l'époque romaine jusqu'au XVIIIe siècle, ont ravagé l'Europe occidentale. Les effets meurtriers de la peste de 430, elle-même localisée, et dont des territoires importants, le Péloponnèse entre autres, surent se préserver, sont dus au surpeuplement momentané et anormal que les invasions de l'Attique par les troupes péloponnésiennes créaient pendant la saison chaude à Athènes. Même le paludisme, fléau des côtes méditerranéennes, ne sévit en Grèce et sur les bords de la Mer Égée qu'aux embouchures des fleuves — Acheloüs, Aides (Vardar), Méandre —, et au voisinage de quelques marais.

Dans ce pays où les heures de froid et de pluie sont rares et n'interrompent que pour un temps très court la série des journées radieuses, tempérées souvent en été par le vent ou la brise de mer, l'habitant est attiré et retenu hors de son logis par la douceur de la vie en plein air. Aussi voit-on dans la Grèce antique la modestie des demeures privées contraster avec la splendeur des constructions publiques où se concentre l'effort des architectes et des sculpteurs, et qui sont elles-mêmes adaptées à ce climat sans pluie : portiques qui bordent les places ou qui entourent la salle obscure où l'on enferme les dieux et leurs trésors, théâtres à ciel découvert auxquels les plus beaux paysages servent de fond de décor. D'autre part cette vie dans la rue ou sur l'agora développe en Grèce, comme dans toute l'Europe méditerranéenne, un sens profond de l'égalité qui, s'il ne se traduit pas partout dans la loi écrite, se reflète presque toujours dans les mœurs. La hiérarchie sociale résiste mal à ce coudolement incessant des classes diverses : aujourd'hui encore le paysan de Grèce tutoie son interlocuteur, quel qu'il soit. Et cette notion de l'égalité a servi de support, dans certaines cités grecques, aux constitutions les plus radicalement démocratiques que l'humanité ait connues jusqu'à nos jours.

La géographie n'explique pas toute l'histoire. Dans un même pays des peuples différents peuvent manifester des qualités diverses. Les Turcs, campés depuis cinq siècles sur les bords de la Méditerranée orientale, n'ont jamais su profiter des facilités qu'elle offre au commerce maritime ; les barrières que la presqu'île balkanique oppose à une invasion venue du Nord n'ont pas sauvé la Grèce du plus accablant despotisme ; aujourd'hui, malgré son marbre et son argile, on ne voit pas s'y développer un art original. Mais les deux races qui, dans l'antiquité, se sont succédé sur les bords de la Mer Égée, ont été assez bien douées pour savoir réaliser les incitations du climat, de la mer, et du sol. Les **Minoens** ont été, dès le deuxième millénaire, les grands marins de la Méditerranée orientale, et sont parvenus à un haut degré d'organisation économique, où s'est développé un art charmant. Après eux, les Grecs ont été, pendant cinq siècles, les maîtres du commerce maritime du monde ancien ; leur pays a vu naître des villes libres et rivales où la loi respectait les droits du moindre citoyen ; les conceptions religieuses et l'organisation politique y ont déterminé, dans des fêtes en plein air, la plus merveilleuse floraison artistique et littéraire que l'antiquité ait connue.

Bibliographie. — NEUMANN-PARTSCH. *Physikalische Geographie von Griechenland*. Breslau, 1885. — PHILIPPSON. *Das Mittelmeergebiet* (2e édition). Leipzig, 1907. — FOGÈRES. *Guide de Grèce* (Collection Joanne, 2e édition). Paris, 1911. — A. JARDÉ. *La formation du peuple grec*. (Bibliothèque de Synthèse historique). Paris, 1923.

CHAPITRE II. — LA CIVILISATION ÉGÉENNE

Les populations de langue hellénique ne furent pas les premières à occuper les régions où devait plus tard se développer la civilisation grecque : le sud de la péninsule balkanique, les îles de la Mer Égée, et les côtes occidentales de l'Asie Mineure étaient habitées longtemps avant leur arrivée. Ces premiers occupants ont laissé de leur activité des vestiges dont l'importance, la nature, et les caractéristiques sont trop variables pour que l'on puisse affirmer que cette population préhellénique était homogène. Il est probable qu'elle était déjà composée d'éléments différents aussi bien par leurs origines que par l'état de leur civilisation. Si l'on n'a pas encore trouvé dans ces régions d'établissements paléolithiques, du moins les fouilles des cinquante dernières années ont fait connaître des établissements d'époque néolithique en différents points de la Grèce continentale et de la côte asiatique. Dès le troisième millénaire avant notre ère, certaines régions agricoles, comme la Béotie et surtout la Thessalie, possédaient une population assez dense, mais vivant d'une existence humble, d'abord dans de misérables huttes rondes ou ovales, puis dans des maisonnettes rectangulaires ; leurs habitants fabriquaient à la main, avec une argile mal épurée, une céramique dont l'ornementation, incisée ou peinte, reste rudimentaire. Ni palais ni villes, mais de petites bourgades défendues parfois par une mauvaise enceinte de pierres et de terre ; une agriculture peu avancée, qui connaît, semble-t-il, le blé et la figue, mais qui ignore encore la vigne et l'olivier.

Il n'en va pas de même dans les îles de la Mer Égée, et surtout en Crète, où s'est développée pendant quinze cents ans une civilisation très brillante. On n'a pas la prétention ici d'en écrire l'histoire : il ne peut être question d'histoire lorsqu'on ignore les faits ; ni de deviner les faits, lorsqu'on ne possède, comme documents, que des murailles, des peintures, des vases et des textes épigraphiques indéchiffrés. Des divisions chronologiques ont été introduites dans les séries céramiques trouvées en Crète ; commodes pour le classement et l'exposé des découvertes, elles sont naturellement arbitraires, et il n'y a aucune raison pour qu'elles correspondent à des événements considérables ; à quelles erreurs n'aboutirait-on pas en reconstituant l'histoire politique et militaire de la France d'après celle du mobilier français ? Tout au plus peut-on profiter de l'existence de quelques repères précieux fournis par des objets d'origine égyptienne, datés avec exactitude, qui ont été découverts dans les fouilles de Crète, et par quelques vases crétois trouvés en Égypte dans des tombes également datées. Ils montrent qu'une première période de la civilisation crétoise (minoën ancien), remplit le troisième millénaire, que la période brillante du minoën moyen, qui représente, tout au moins au point de vue artistique, et peut-être au point de vue politique, l'apogée de cette civilisation, correspond à la première moitié du deuxième millénaire, qu'enfin le minoën récent, période de décadence artistique, se place entre 1500 et 1100 environ ; la présence, dans les dernières couches de cette époque (minoën récent III), de crânes brachycéphales remplaçant, de plus en plus nombreux, l'ancien type dolichocéphale, atteste

l'arrivée d'une race nouvelle, qu'il est au moins tentant d'assimiler aux tribus grecques quittant le continent pour essaimer dans la Mer Égée.

Il est plus facile, par contre, grâce à l'abondance des découvertes archéologiques faites depuis vingt ans, et au soin avec lequel elles ont été classées, d'étudier la civilisation qu'on appelle, soit crétoise parce que son centre paraît avoir été effectivement la Crète, soit égéenne, parce qu'elle s'est répandue dans les îles et sur les côtes de la Mer Égée. La base de cette civilisation paraît avoir été une situation économique fort brillante. Le climat de la Crète, tempéré et relativement humide, y favorise le développement de l'agriculture ; à l'époque romaine, l'île a été une grande productrice de froment ; aujourd'hui encore, après deux siècles de domination turque, la plaine de Messara frappe par son aspect verdoyant. Dès le temps de la civilisation égéenne, le blé, la vigne, l'olivier, étaient cultivés, comme le prouvent les celliers des palais de Cnossos, de Phaestos, de Gournia. Un vase trouvé à Haghia Triada, devenu célèbre sous le nom de [vase des moissonneurs](#), nous montre les ouvriers d'une grande exploitation agricole, revenant processionnellement du travail, en chantant sans doute un hymne en l'honneur des divinités agraires, et portant sur l'épaule une fourche semblable à celle dont se servent encore maintenant les paysans de Ille pour vanner. L'industrie est florissante—Les beaux produits de la céramique crétoise pénètrent jusqu'en Égypte et en Italie. L'industrie locale travaille le cuivre, venu de Chypre en lingots, et apprend, durant la période du minoen moyen, à le transformer en bronze par un alliage d'étain. Ce sont peut-être des colons venus de Crète qui viennent s'établir dans les Cyclades, jusqu'alors désertes ou peu peuplées, pour en exploiter les richesses naturelles, en particulier les carrières d'obsidienne de Milo. — Un commerce actif était la conséquence et le complément de ce développement industriel. La marine crétoise, bien avant celle des Phéniciens, a parcouru en tous sens la Mer Égée. Ses bateaux allongés ne se bornaient pas à transporter dans les pays riverains les produits de la grande île : c'est la flotte crétoise, non la flotte phénicienne, qui, en 1482, sous le règne de Toutchmès III, amène en Égypte les bois du Liban. Elle assure en même temps aux Crétois la maîtrise des mers, cette [thalassocratie](#) dont les historiens grecs de l'époque classique ont conservé le souvenir : Hérodote et Thucydide sont d'accord pour nous dire que le roi Minos fut le premier à posséder une marine dans la Méditerranée orientale.

L'Organisation sociale et politique paraît avoir été assez avancée. L'existence d'un et peut-être de plusieurs systèmes d'écriture — malheureusement encore indéchiffrés. — atteste un état de choses où la transmission des ordres est aisée, les rapports financiers et commerciaux faciles et fréquents. On a découvert en plusieurs points de l'île les ruines de villes véritables, avec des maisons agglomérées, des rues étroites, mais pavées et pourvues d'une canalisation assez soignée ; leur aspect ne devait pas être très différent de celui des bourgades aux maisons blanches et cubiques qui donnent, aujourd'hui encore, un aspect particulier aux paysages des Cyclades. D'autre part, on ne peut douter que les grands palais de Cnossos et de Phaestos, la villa d'Haghia Triada, n'aient été habités par de puissants seigneurs, dont les domaines étendus se suffisaient à eux-mêmes, comme la villa romaine, et comprenaient des installations agricoles et industrielles : magasins à denrées, moulins, huileries, ateliers de céramique et de sculpture. Il n'est pas aisé de dire si ces demeures, qui sont à peu près contemporaines, ont appartenu au même maître, ou si ce sont les historiens postérieurs qui ont créé la notion d'un roi unique, d'un Minos unissant toute l'île sous sa domination, et si la Crète était divisée en un certain nombre de

principautés vivant en bonne intelligence entre elles. En tout cas, malgré les dépôts d'armes et les corps de garde qu'on retrouve à Cnossos et à Phaestos, l'absence d'un mur d'enceinte fait supposer un état de choses pacifique. La Crète n'était sans doute pas alors divisée par les querelles de cité à cité qui ont, à l'époque hellénique, rendu son histoire si lamentable, et d'autre part sa situation insulaire et la supériorité de sa marine lui assuraient la sécurité. Pendant quinze cents ans la Crète a eu, et pour des raisons analogues, une existence aussi privilégiée que celle de l'Angleterre au XVIIIe et au XIXe siècle : pas de révolutions, pas d'invasions, un riche développement agricole et industriel. Les nations voisines ont connu son existence et respecté son indépendance ; et si, sur la tombe de certains grands personnages de la XVIIIe dynastie égyptienne (XVe siècle), on trouve représentés des ambassadeurs du pays de Keftiou — c'est-à-dire de Crète apportant des vases minoens, il faut voir là des cadeaux d'alliance beaucoup plutôt que l'hommage d'un peuple vassal.

Dans des conditions aussi favorables, les mœurs étaient faciles et joyeuses. L'existence était agréable dans ces palais, dans ces villas aux salles ombreuses, aux portiques ensoleillés ouvrant sur de gracieux paysages : ces demeures princières étaient en outre pourvues du **confort moderne**, salles de bain et cabinets d'aisances avec eau courante. Des représentations diverses, concours de boxe et de lutte, courses de taureaux, avaient lieu dans les vastes cours bordées de gradins où pouvait prendre place un public nombreux. Un grand luxe se manifeste, sinon dans le costume des hommes, — simple pagne serrant les reins, du moins dans celui des femmes : les fresques, les statuettes et les pierres gravées nous montrent des corsages violemment échancrés, des jaquettes pincées à la taille, des robes à volants, des tabliers, des coiffures coquettes et savantes, en somme toute une garde-robe moderne, moderne à la fois par son aspect et par l'importance de la **couture**, bien différente en cela du costume proprement hellénique, où l'emploi presque exclusif de l'épingle de sûreté (fibule) imposera une certaine simplicité de lignes.

De nombreuses trouvailles archéologiques nous renseignent sur la religion crétoise, ou tout au moins sur ses formes extérieures. Les Crétois ne semblent pas avoir élevé de temples à leurs dieux ; on ne connaît que des sanctuaires en plein air, des bosquets sacrés, des grottes, et, dans les palais, de petites chapelles où étaient rassemblés les objets du culte. On n'y rencontre pas de grandes statues, mais seulement de petites sculptures, dont un grand nombre peuvent être d'ailleurs de simples ex-votos représentant le fidèle et non pas la divinité. Le rite comporte certainement des sacrifices sanglants, où des animaux, taureaux et chevaux, sont consacrés, ligotés, égorgés, leur sang recueilli dans des vases : des joueurs de clarinette et de lyre accompagnent la cérémonie. Des danses, des représentations symboliques où paraissent des charmeuses de serpents ou des personnages arrachant ou plantant (?) — des arbres sacrés, peut-être aussi les tauromachies dont il a été question tout à l'heure, font partie du rituel crétois.

Derrière ces formes extérieures du culte on voudrait saisir le fonds même de la religion, c'est-à-dire la manière dont les Crétois se représentaient leurs dieux.

Mais les documents que nous possédons, en l'absence de tout texte déchiffrable, piquent notre curiosité sans la satisfaire ; leur interprétation est incertaine et l'on ne sait encore s'il faut reconnaître dans telle scène figurée sur le fameux sarcophage d'Haghia Triada la célébration d'un rite agraire ou une offrande à un mort héroïsé. Tout au plus peut-on présenter ici quelques hypothèses vraisemblables, fondées à la fois sur les documents crétois et sur les survivances conservées dans les mythes de l'époque grecque. Le taureau a certainement joué un grand rôle dans la religion crétoise ; ses cornes, souvent figurées dans les peintures, se retrouvent dans plusieurs chapelles ; animal divin, il est sans doute dieu, le dieu dont les Grecs ont fait à la fois le sage roi Minos, le monstre à tête de taureau de la légende du Minotaure, enfin le Zeus [crétois](#) qui prend si souvent la forme du taureau. La double hache, dont les représentations sont également fréquentes, rappelle celle que brandit le dieu-Tonnerre adoré par les populations primitives d'Asie Mineure ; son nom crétois de labrys, suivi d'un suffixe bien [égéen](#), a servi à nommer le Lab(r)yrinthe, la maison de la double hache, sans doute le palais d'un des seigneurs crétois, et peut-être celui-là même qui a été découvert à Cnossos, — où les représentations de la double hache abondent en effet. Une grande déesse, habitant sur les sommets et dompteuse d'animaux féroces, rappelle, elle aussi, des divinités d'Asie Mineure et peut être considérée comme le prototype de la Britomartis que les mythologues grecs ont assimilée plus tard à Phoibé-Artémis.

Il n'est pas plus aisé de savoir comment les Crétois se représentaient la mort. Les cadavres sont en général inhumés — et non incinérés, — dans des fosses, des chambres, ou des sarcophages ; il semble que la pratique des [secondes funérailles](#), qui se retrouve aujourd'hui encore en plusieurs points de Grèce, ait été fort répandue. Le mobilier funéraire retrouvé dans les tombes, les scènes où semble être figurée une offrande au mort, ne permettent guère de douter que les Crétois aient cru à une existence prolongée, tout au moins un certain temps, après la mort.

Nous n'avons plus besoin de recourir à des interprétations et à des combinaisons souvent hasardeuses pour apprécier le talent des artistes égéens, la technique des ingénieurs et des ouvriers ; les documents sont là, dans un état de conservation parfois surprenant : palais dont le plan se lit clairement et dont les ruines permettent souvent la reconstitution vraisemblable ou certaine d'éléments disparus : peintures murales, bas-reliefs en pierre ou en faïence, statuettes, vases, armes et bijoux. Comme architectes, les Crétois ont beaucoup bâti, et leurs constructions couvrent souvent des espaces considérables : le palais de Cnossos a plus de cent mètres de côté. Ils ne reculaient pas devant certaines complications, savaient bâtir des bâtiments à étages, avec fenêtres et balcons, et d'ingénieux portiques en équerre qui permettent à une salle de prendre jour sur deux expositions favorables ou pittoresques. Mais cette architecture abondante manque de grandeur : les murs construits en matériaux médiocres, les colonnes en bois, ne permettent que des bâtiments d'une hauteur et d'une largeur modestes, d'autant plus que les Crétois semblent avoir ignoré, ou tout au moins peu appliqué, le principe de la ferme et du toit à double versant : à Cnossos, le [hall des haches doubles](#), qui semble avoir été un lieu de faste et de splendeur,

n'a qu'une portée, entre murs, de sept mètres. Fait de constructions cubiques juxtaposées, le palais crétois peut s'étendre indéfiniment, mais d'une manière amorphe en quelque sorte, et sans plan organique.

Les décorateurs égéens ont causé aux archéologues une surprise charmante. On ne s'attendait pas à trouver dans ces régions, dès le troisième millénaire, tant de souplesse, de vie, de grâce. Outre une technique fort avancée, qui crée des modèles céramiques très grands ou assez compliqués, et qui connaît un assez grand nombre de couleurs, entre autres ce beau vernis noir dont les potiers grecs devaient plus tard retrouver le secret, il faut reconnaître que les artistes crétois ont possédé deux qualités essentielles : une vision très juste, une parfaite liberté. Jamais de poncifs, sauf dans la période tardive, peut-être déjà un peu abâtardie, vraisemblablement influencée par l'Égypte, qu'on appelle l'époque du **palace-style**, parce que la céramique semble s'y inspirer de la décoration très stylisée des salles du plus récent palais de Cnossos. Jusqu'alors, le peintre ou le modelleur ne se fie qu'à son œil exercé, qui saisit à merveille les contours et les mouvements, à sa main sûre qui les rend avec souplesse. Ces qualités sont précieuses dans le décor floral, plus encore dans le rendu des bêtes ; les peintres, les céramistes, les orfèvres crétois ont été des animaliers de premier ordre : taureaux galopants ou furieux, bouquetins, chats prêts à bondir, et toutes les bêtes de la mer, bien connues de ces insulaires, dauphins, poissons volants, poulpes, ont été rendus avec un dessin souple et volontaire qui a déjà été comparé sans qu'il soit permis jusqu'ici de tirer de ce rapprochement la moindre conséquence — à celui des peintures des grottes préhistoriques de France et d'Espagne (Altamira, Font-de-Gaume). Là s'arrête le talent des artistes crétois. Il leur a manqué, dirait-on, le sens de la perfection et le goût de l'effort, et ils ont échoué devant les difficultés du rendu du corps humain. Dans les représentations de femmes habillées, l'intérêt du vêtement, dont les peintres, les modelleurs, les graveurs se plaisent à rendre le caractère somptueux ou coquet, peut dissimuler de fortes incorrections ; mais il n'en va pas de même lorsqu'il s'agit d'hommes nus ou demi-nus ; le mouvement est souvent juste ou amusant, mais le dessin est arbitraire, l'anatomie sommaire et négligée. Lorsqu'on regrette que l'art égéen ait disparu sans retour à la suite de l'invasion des tribus helléniques, on oublie parfois que les décorateurs crétois, malgré leurs dons heureux de vision et d'exécution, n'ont pas été capables de cette observation minutieuse, de ces progrès patients qui ont permis à leurs successeurs grecs de rendre avec une maîtrise sans égale la splendeur du corps humain.

La linguistique vient confirmer les trouvailles archéologiques. Elle nous apprend que nombre de mots de la langue grecque dérivent d'un radical qui n'est ni indo-européen ni sémitique, et qu'il faut sans doute voir en eux des emprunts faits à une langue disparue, celle sans doute que parlaient les habitants de certaines régions où les Grecs sont venus s'établir par la suite. Ce sont ces habitants qui ont appris aux Grecs à nommer, et la mer (**θάλασσα**), et les produits des pays riverains de la Mer Égée : le vin, l'olivier, le figuier, le cyprès, la rose, le lys ; et certains objets fabriqués — la baignoire, **ἀσάμινθος** : on a retrouvé une baignoire dans le palais de Cnossos —. Les Grecs ont encore emprunté à leurs prédécesseurs beaucoup de noms de lieux : ceux qui se terminent par les finales

-σσοϛ (-πποϛ), et -νθοϛ ou -νδοϛ, se retrouvent dans une aire considérable, qui correspond vraisemblablement à celle qui a été habitée par les populations dont le centre de civilisation était la Crète : on en connaît en Attique, sur les côtes du Péloponnèse, dans les Cyclades, en Crète bien entendu, à Rhodes, dans le Sud-Ouest de l'Asie Mineure — où ils sont particulièrement nombreux — et jusqu'à Chypre : cette dernière île, riche en cuivre, a dû être dès le deuxième millénaire un centre secondaire d'industrie et de commerce où se mêlent des influences crétoises, égyptiennes, sémitiques ; dès cette époque les produits chypriotes ont un caractère complexe qu'ils garderont dans tout le cours de l'histoire grecque. Il serait aventureux d'aller plus loin : affirmer l'unité de race entre tous les habitants primitifs de la Grèce continentale et les **Égéens** est prématuré ; d'autre part, l'hypothèse qui apparente aux **Égéens** toutes les populations primitives des bords de la Méditerranée Ibères, Ligures, Lybiens, — est de celles qu'il est aussi difficile, dans l'état actuel de nos connaissances, de démontrer que de ruiner.

Les Grecs n'avaient conservé qu'un souvenir imprécis des populations qui les avaient précédés dans les régions où ils ont fini par s'établir eux-mêmes. Leurs historiens savaient qu'avant l'arrivée des tribus helléniques, des Pélasges, des Lélèges, des Cariens, avaient habité différents points de la Grèce continentale, des Cyclades et des côtes de l'Asie Mineure. Mais de ces affirmations on ne peut retenir qu'une chose : c'est que les Grecs avaient le sentiment, fondé sur quelque obscure tradition ou sur des trouvailles archéologiques analogues à celle que Thucydide (I, 8, 1) relate pour l'île de Délos, de n'être pas les premiers occupants de leur pays. Il est difficile de tirer de ces témoignages tardifs des renseignements plus précis. Admettre par exemple que les premiers habitants de la Grèce se nommaient en réalité Pélasges, et qu'il faut appeler Pélasges les gens qui ont construit les palais crétois et qui parlaient la langue en -σσοϛ ou -νθοϛ, c'est oublier, d'abord que les témoignages des auteurs grecs sur ce passé lointain reposent sur des combinaisons très artificielles dont on peut parfois reconstituer les éléments arbitraires, ensuite que, selon toutes apparences, le mot de Pélasges est d'origine hellénique, et qu'il n'a pu être employé que par les Grecs, qui s'en servaient à l'origine pour désigner, non point sans doute d'après leur caractère ethnique, mais d'après les régions qu'elles habitaient, des populations dont il est impossible de dire maintenant si elles étaient, oui ou non, de race grecque.

S'il faut renoncer à connaître le nom de ceux qui occupaient avant les Grecs les côtes et les îles de la Mer Égée, tout au moins peut-on affirmer que leurs successeurs leur doivent beaucoup. Ce sont les **Égéens** qui ont appris l'art de la navigation aux Grecs, venus du Nord et qui n'avaient jamais vu la mer ; ce sont eux qui leur ont montré à cultiver la vigne, l'olivier, le figuier, qui joueront un rôle essentiel dans la vie économique de la Grèce. Les Grecs ont trouvé peut-être en différents points de la Grèce continentale et des Cyclades, et assurément en Crète, des formes d'organisation supérieures à celles sous lesquelles ils vivaient eux-mêmes en arrivant dans ces régions : d'importants territoires obéissant à un gouvernement stable et centralisé, des seigneurs établis dans de riches palais, des villes policées, les relations commerciales et administratives facilitées par l'écriture. Au point de vue religieux les emprunts sont moins nets : il est en tous cas vraisemblable que bien des aspects des dieux grecs, même de ceux dont le caractère hellénique est le moins contestable, comme Zeus, s'expliquent par la religion crétoise, et que le rituel hellénique a été influencé par celui des populations égéennes. Pour l'art, on verra plus loin que les seigneurs hellènes établis dans la Grèce centrale et le Péloponnèse ont fait appel aux décorateurs

crétois. Mais ce reflet de l'art minoen s'est éteint vers la fin du deuxième millénaire ; les conditions médiocres dans lesquelles la Grèce a vécu à partir de ce moment ont fait oublier ces charmants modèles et cette technique si adroite ; et lorsqu'après une longue période d'obscurité on voit l'art hellénique faire ses premiers essais, on n'y retrouve ni les principes architecturaux, ni les procédés, ni les habitudes de vision des artistes crétois.

Bibliographie. — LAGRANGE. *La Crète ancienne*. Paris, 1908. — DUSSAUD. *Les Civilisations préhelléniques dans le bassin de la Mer Egée* (2e édition). Paris, 1913. — G. GLOTZ. *La civilisation égéenne*. (Bibliothèque de synthèse historique). Paris, 1923. — LEROUX. *La salle hypostyle*. — MEILLET. *Aperçu d'une histoire de la langue grecque* (2e édition). Paris, 1920.

CHAPITRE III. — LES GRECS DANS LE BASSIN DE LA MER ÉGÉE

On a vu au chapitre précédent que les rives de la Mer Égée étaient, jusqu'au deuxième millénaire, habitées par des populations qui parlaient une langue sans rapport discernable avec le grec et sans doute avec tout autre parler indo-européen ou sémitique, et qui d'autre part étaient arrivées à un haut degré d'organisation économique et sociale et de culture artistique. Or les premiers documents écrits qu'on rencontre en Grèce, c'est-à-dire les poèmes homériques, qui ont sans doute pris vers le VIII^e siècle l'aspect sous lequel nous les possédons maintenant, et les premières inscriptions, nous montrent les mêmes régions habitées, et depuis longtemps, semble-t-il, par des populations parlant grec, et possédant une civilisation très différente de celle qui a eu en Crète sa plus belle floraison. Il faut donc en conclure que c'est au cours du deuxième millénaire que sont arrivés et se sont établies dans le Sud de la péninsule des Balkans, dans les îles de la Mer Égée, et sur les côtes occidentales d'Asie Mineure, les peuplades qui ont constitué le peuple grec.

La langue de ces nouveaux venus est très apparentée à celles du groupe occidental des peuples indo-européens, en particulier des Italiotes, des Celtes et des Germains. Il est bien évident qu'on ne peut essayer de fixer avec précision la date et le lieu où ce rameau s'est séparé du tronc commun. Aucun argument sérieux ne s'oppose, jusqu'ici, à ce qu'on croie qu'il s'en est détaché vers le début du deuxième millénaire, à un moment où un groupe important de tribus indo-européennes étaient répandues dans les plaines du moyen Danube. De là deux vallées qui se font suite, séparées par un seuil assez bas, celle de la Morawa et celle du Vardar, mènent aux côtes de la Mer Égée. Cette route, évidemment facile — c'est aujourd'hui celle que suit le chemin de fer de Belgrade à Salonique peut n'avoir pas été la seule ; les premières tribus helléniques qui sont venues s'établir dans l'angle Nord-Ouest de l'Asie Mineure ont pu, de la Dobroudja, gagner la Thrace par les vallées de la Toundra et de la Maritza. Les routes de l'Ouest de la péninsule balkanique, par les vallées de la Drina, du Lin et du Drin, sans être absolument exclues, n'ont pu servir de passage que dans des conditions climatériques favorables et pour de courtes migrations : l'exode des Serbes durant l'hiver 1915-1916 a montré les difficultés du passage d'un peuple à travers les montagnes d'Albanie.

De cet événement primordial de leur histoire les Grecs n'ont, bien entendu, conservé aucun souvenir. Ils admettaient bien des mouvements de peuples à l'intérieur de la Grèce continentale et d'une rive à l'autre de la Mer Égée ; mais l'idée que leur race pût venir du centre de l'Europe leur était tout à fait étrangère. Il est donc inutile de chercher chez leurs écrivains le moindre témoignage sur les causes de cette migration, sa durée, et son caractère. Seules la linguistique et l'archéologie permettent des hypothèses qui vont être résumées ici.

On a cherché à se faire une idée de l'état économique social, intellectuel de ces tribus au moment où, séparées du tronc commun, elles ont débouché dans les plaines de la Macédoine. Bien entendu, il ne faut pas essayer d'y trouver les premières manifestations des merveilleux dons que les Grecs ont manifestés par la suite : ces qualités n'ont pu se développer qu'au cours d'une longue évolution, et l'on verra qu'à la fin du deuxième millénaire, à un moment où les Grecs sont déjà solidement établis en Béotie et dans le Péloponnèse, leur civilisation est, au point de vue artistique du moins, presque toute d'emprunt. De plus il ne faut pas croire que tous ces envahisseurs fussent d'égale valeur et appelés au même essor. Les Thraces, les Épirotes, les Illyriens, qui semblent cependant issus de la même souche que les populations de la Grèce propre, ne sont jamais entrés dans la civilisation hellénique ; les Macédoniens n'y ont pénétré que fort tard, les Étoliens plus tard encore. Tout au plus peut-on essayer de déterminer le fonds commun de civilisation que ces peuples amenaient avec eux. Ils pratiquaient la culture du blé et l'élevage du bœuf, ce qui témoigne déjà d'habitudes sédentaires, et permet de supposer avant leur migration en Grèce ils avaient déjà occupé des établissements stables. Il n'est pas impossible qu'ils aient connu la technique du cuivre, et même celle du bronze ; la Hongrie a été, dès le début du deuxième millénaire, un centre métallurgique important, dont les ateliers ont produit des objets en cuivre et en bronze d'un art très original, et la fibule en bronze, puis en fer, pièce indispensable du costume grec, paraît avoir été inconnue à la civilisation égéenne. Le climat rude et pluvieux où ils avaient longtemps vécu les avait amenés à un mode de construction très différent de celui qu'ils allaient trouver dans le monde égéen : leurs huttes, comme celles des autres habitants de l'Europe centrale, étaient couvertes, non d'une terrasse, mais d'un toit à double pente qui facilitait l'écoulement des eaux : ils l'ont implanté dans la Grèce continentale, où il est resté le mode de couverture ordinaire, tandis que les Cyclades ont gardé jusqu'à nos jours le toit en terrasse ; c'est de l'humble pignon de ces cabanes primitives qu'est peut-être sorti le fronton qui donne au temple grec sa physionomie originale. Au reste, ces nouveaux arrivants se sont vite révélés bons bâtisseurs, et, dès le milieu du deuxième millénaire, ils savaient construire, à Mycènes, à Tirynthe, à Orchomène, des murailles formidables et tout un appareil de défense dont ils n'avaient pas trouvé le modèle dans les palais crétois.

Leur organisation sociale, si simple qu'on puisse la supposer, comportait cependant, dès cette époque, au-dessus d'une famille fortement organisée, et, autant qu'il semble, monogamique, des phratries dont les membres sont unis par la croyance à une commune origine, qui trouvait son expression dans le culte d'un héros commun, et, au-dessus des phratries, des tribus en petit nombre dont l'ensemble constituait une nation. Le fait que dans un grand nombre de cités dites *doriennes*, par exemple, on retrouve les trois tribus des Dymanes, des Pamphyliens et des Hyllæens, permet de supposer l'existence d'une nation dorienne chez laquelle, dès son arrivée en Grèce, existait cette répartition en trois tribus. Sur la manière dont ces groupements étaient gouvernés, nous ne sommes en état de formuler aucune affirmation précise : une hiérarchie rudimentaire entre guerriers, analogue sans doute à celle qu'on trouve chez les

tribus germanes, a pu aboutir, dès le milieu du deuxième millénaire, au régime féodal dont la civilisation mycénienne nous a conservé ; d'autre part, ni le terme de βασιλεύς ni celui d'ἄναξ n'ont été tirés, à ce qu'il semble, du fonds linguistique indo-européen, et il n'est pas impossible que la royauté dont les premiers documents écrits de Grèce ont conservé le souvenir, soit un emprunt à la civilisation égéenne.

Si différente que fût la culture des nouveaux arrivants de celle qui fleurissait sur les bords de la Mer Égée au début du deuxième millénaire, on voit qu'il ne faut néanmoins pas les considérer comme une horde de sauvages. Au reste un fait essentiel montre que leur civilisation ne devait pas être inférieure à celle de la moyenne des populations établies avant eux en Grèce, dans les Cyclades et sur les côtes de l'Asie Mineure : c'est que leur langue y a si bien remplacé celle des premiers occupants, que l'existence de parlers égéens antérieurs au grec n'a pas été soupçonnée de l'antiquité, et qu'on a grand-peine à l'heure qu'il est à en retrouver quelques éléments. On peut comparer ce résultat à celui des invasions barbares de l'Europe occidentale, qui, du IIIe au VIe siècle de notre ère, ont submergé la Gaule romanisée et l'Italie sans introduire dans la langue de ces pays plus de quelques centaines de termes spéciaux.

Il faut placer assez tôt, et sans doute dès la première moitié du deuxième millénaire, l'arrivée de ces peuples du Nord en Grèce. Il est assez vraisemblable qu'ils y ont pénétré, non point sous la forme d'une invasion unique, mais, comme ç'a été le cas pour les barbares dans l'Empire romain, en vagues successives peut-être précédées d'une lente infiltration. En fait, à l'époque historique, on trouve la langue grecque divisée en parlers régionaux, dont les Anciens avaient déjà constaté l'existence, et que leurs grammairiens avaient groupés en dialectes. Les linguistes modernes, en apportant quelques changements à cette classification traditionnelle, répartissent les divers parlers grecs en groupe arcado-cypriote, groupe éolien, groupe ionien, groupe assez improprement appelé *occidental*, dont les divers parlers doriens composent la classe principale. A ces groupes, dont trois au moins sont assez bien connus, il faut ajouter les langues très probablement apparentées au grec, mais sur lesquelles, en l'absence de tout texte écrit d'une longueur suffisante, on ne peut faire que des conjectures, comme le macédonien, le thrace et l'illyrien. Il est vraisemblable que ces dialectes, qui correspondent parfois à certaines particularités dans l'organisation sociale, comme la division en tribus dont il a été parlé plus haut, étaient parlés par des groupes de tribus qui ont fait à des dates successives leur apparition en Grèce. On aurait peine à admettre en effet que les envahisseurs aient tous parlé une langue unique, qui ne se serait différenciée qu'après leur établissement dans le pays.

Les premiers arrivés furent sans doute ceux qui parlaient le dialecte dit arcado-cypriote : ils descendirent jusque dans le Péloponnèse, dont ils occupèrent la plus grande partie : l'arrivée de nouveaux envahisseurs, ioniens ou doriens, força les uns à se réfugier dans les montagnes de l'Arcadie, où ils s'étaient maintenus à l'époque historique, les autres à quitter la Grèce continentale, et à passer d'abord en Crète, où certaines particularités de leur dialecte se sont conservées,

et de là, toujours sous la poussée dorienne, à Chypre, et jusque sur les côtes d'Asie Mineure, en Pamphylie, où, sous l'influence des populations non-grecques, leur langue est devenue un patois tout à fait aberrant. — Les Ioniens ont certainement occupé dans la Grèce continentale des territoires plus vastes que ceux auxquels on les voit réduits à l'époque historique : l'existence d'une Athènes et d'une Éleusis au bord du lac Copaïs, celle d'une dodécapole (fédération de douze villes) ionienne en Achaïe, dont les historiens de l'époque classique avaient conservé le souvenir, permettent de croire à l'existence d'établissements ioniens en Béotie et dans le Péloponnèse. Plus tard leur domaine en Grèce propre s'est restreint à l'Attique et à l'Eubée ; par contre ils se sont établis dans les Cyclades, et de là sur la côte d'Asie Mineure, dans la région qui portera à l'époque historique le nom d'Ionie. — Les Éoliens ont eu leurs établissements principaux dans les plaines fertiles de la Thessalie et de la Béotie, et ce sont sans doute les ports bien abrités du golfe Pagasétique et du Canal d'Eubée qui leur ont servi de point de départ pour Lesbos et la côte éolienne d'Asie Mineure. — Les Doriens enfin, les derniers venus sans doute, et dont les historiens se rappelaient tout au moins qu'ils avaient séjourné longtemps au Nord de la Grèce continentale, dans la région dont la montagneuse Doride était le centre, ont contourné les pays où les Éoliens avaient déjà fondé de solides établissements agricoles — Thessalie et Béotie — pour se répandre dans la Grèce centrale, puis, sans doute en traversant le golfe de Corinthe, en Achaïe et dans tout le Péloponnèse, où ils ont isolé dans ses montagnes la population arcadienne. De là de courtes traversées les menaient à Milo, à Cythère, en Crète — où ils ont submergé leurs prédécesseurs arcadiens — à Rhodes, et jusqu'à l'angle Sud-Est de l'Asie Mineure.

Toutes ces régions étaient habitées par des populations qui avaient su parfois, on l'a vu, y créer avant l'arrivée des Grecs des établissements durables. On a remarqué que les villes de la côte d'Asie Mineure, depuis Smyrne jusqu'à Halicarnasse, portent des noms qui ne semblent pas pouvoir s'expliquer par le grec, ce qui permet de croire qu'elles ont remplacé d'anciennes bourgades fondées sans doute par les Cariens. En Crète, on sait quelle magnifique civilisation s'était développée dès le troisième millénaire. Elle était encore prospère au début du XIV^e siècle, comme l'indiquent des repères égyptiens ; mais c'est peu après, semble-t-il, qu'il faut placer les incendies des palais de Cnossos et de Phaestos, qui permettent de croire que la conquête grecque fut, du moins dans ses débuts, assez brutale. On verra au chapitre suivant quels rapports ont pu, dans la Grèce continentale, s'établir entre les envahisseurs et les indigènes, et la manière dont les nouveaux arrivants ont été influencés par la civilisation égéenne.

L'arrivée des tribus helléniques a eu sa répercussion dans tout le bassin de la Mer Égée. Les textes égyptiens, qui ne parlent plus des Keftiou, c'est-à-dire des Crétois de la civilisation minoenne, après le XIV^e siècle, commencent dès cette date à mentionner des expéditions contre les côtes du Delta auxquelles prennent part des populations maritimes qui sont désignées, à partir du XIII^e siècle, par le terme générique de **Peuples de la Mer**. On a rapproché leurs noms de ceux de cités ou de peuples grecs connus par l'épopée homérique ou les historiens de

l'époque classique. Il faut bien reconnaître qu'un certain nombre de ces identifications restent douteuses, d'autant que le nom grec des peuples mentionnés n'est pas toujours celui qu'ils se donnaient à eux-mêmes et n'a donc aucune chance d'être semblable à celui que leur donnaient les Égyptiens : les gens que les Grecs nommaient Lyciens s'appelaient eux-mêmes Termiles ou Tramiles et ne doivent donc pas être assimilés aux Loukaou des textes pharaoniques. Mais dans l'ensemble il reste vraisemblable qu'à cette date une invasion venue de la Méditerranée orientale devait comprendre, à côté d'éléments non-grecs originaires d'Asie Mineure, des contingents helléniques.

De l'autre côté de la Mer Égée, au Nord, se produit, dans la deuxième partie du deuxième millénaire, un de ces événements dont il est difficile d'évaluer l'importance réelle, mais qui, par suite de circonstances favorables, prennent dans la suite des temps une valeur symbolique si considérable que la tradition orale en garde le souvenir pendant plusieurs siècles. Dès le troisième millénaire existait, à l'angle Nord-Ouest de l'Asie Mineure, une forteresse qui commandait les Dardanelles et qui réglait à son gré le commerce entre la Mer Égée et les côtes de la Mer Noire, régions mal connues, mais riches, puisqu'elles produisaient, entre autres choses, du bois en abondance, et de l'argent. Une situation si favorable devait exciter de nombreuses convoitises, et, de fait, les fouilles ont fait connaître sous la butte d'Hissarlik les ruines superposées de six villes successivement détruites au cours des troisième et deuxième millénaires. Les derniers occupants, qui semblent avoir été d'origine septentrionale et apparentés à la race hellénique, y avaient construit un château-fort dont les maîtres menaient une existence fortement influencée par la civilisation qui se développe à partir du XIV^e siècle dans la Grèce continentale (cf. chapitre IV). L'expédition qui, vers 1200, anéantit la [sixième ville](#) de Troie dans un incendie dont les traces sont encore visibles aujourd'hui, fut sans doute un des épisodes les plus marquants de la conquête de cette côte par les Éoliens. Elle leur assura la [libre navigation des Détroits](#) et l'accès des riches et mystérieuses régions du Nord. On comprend que la prise de Troie soit devenue comme l'événement-type de l'époque où les Grecs avaient pris possession du sud de la péninsule balkanique et de la côte d'Asie. Parce qu'elle en donne un récit, si déformé soit-il, l'épopée grecque a une valeur historique réelle, puisqu'elle est le premier document écrit d'origine hellénique où l'on trouve le souvenir de cette époque de conquêtes.

Bibliographie. — KRETSCHMER. *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*. Göttingue, 1896. — MEILLET. *Aperçu d'une histoire de la langue grecque* (2^e édition). Paris, 1920. — DUSSAUD. *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la Mer Egée*. — MURRAY. *The rise of the Greek epic* (2^e édition), 1911. — LEAF. *Troy, a study in Homeric geography*, 1911. — LEROUX. *La salle hypostyle*.

CHAPITRE IV. — LA CIVILISATION MYCÉNIENNE. ROYAUTE ET ARISTOCRATIE. LA CITÉ

Les tribus helléniques, en s'établissant en Grèce, semblent avoir réparti le sol nouvellement conquis entre les diverses familles dont elles se composaient. Dans plusieurs régions de la Grèce, et en particulier en Attique, un grand nombre de villages (κῶμαι), devenus plus tard des circonscriptions administratives (communes, δήμοι), portent des noms collectifs, au pluriel (Φιλαῖδαι, Βουτάδαι, etc.), qui semblent indiquer qu'ils ont été primitivement le domicile d'un groupement familial. Ce partage des terres fut évidemment compliqué par le fait que les Grecs ne s'installaient pas dans un pays désert ; ils y trouvaient des populations qui, dans certaines régions, en Crète par exemple, étaient arrivées, on le sait, à un haut degré de civilisation. On voudrait se faire une idée des rapports qui s'établirent entre les nouveaux arrivants et ceux qui occupaient le sol avant eux. A l'époque classique, on rencontre, dans certaines parties de la Grèce, des serfs — Hilotes en Laconie, Pénestes en Thessalie, peut-être Hectémores en Attique (cf. chap. VI) —. Il était tentant — et on n'y a pas manqué — de les considérer comme les représentants de la race primitive, asservis par les envahisseurs grecs. Cette hypothèse séduisante ne repose malheureusement sur aucune preuve : aucun texte ne nous signale de différences ethniques, linguistiques, religieuses, entre Hilotes et Lacédémoniens, entre Pénestes et Thessaliens. Pénestes et Hilotes ne sont sans doute pas plus les descendants des premiers habitants de la Grèce que les serfs du *mie* siècle en France ne sont les descendants des Gallo-Romains asservis par les Burgondes et les Francs. Il est probable qu'après une invasion brutale, des conventions réglèrent les rapports entre les deux races et en préparèrent la fusion. Des combinaisons mythologiques sont peut-être le reflet de ces événements : à Olympie, le mariage de Zeus, le grand dieu céleste, indo-européen par son nom comme par sa nature (cf. chap. VII), avec Héra, la déesse qu'adoraient les premières populations du Péloponnèse, rebelle, puis domptée par son époux, rappelle le temps où les conquérants venus du Nord épousaient les filles des grandes familles indigènes, de même qu'au *Ire* siècle de notre ère les chefs barbares s'alliaient, en Gaule comme en Italie, aux grandes familles patriciennes.

Une civilisation complexe est née du contact de ces deux races. Dans la Grèce continentale les nouveaux arrivants se sont établis en maîtres puissants, et ils ont construit, en Béotie — à Glâ et à Orchomène —, en Attique, surtout en Argolide — à Tyrinthe et à Mycènes, des châteaux-forts où un art de bâtir original s'allie à une décoration visiblement empruntée à la civilisation égéenne. Les murailles formidables — 10 mètres de largeur par endroits à Tyrinthe, 5 mètres à Glâ —, pourvues de casemates, témoignent d'un état de choses beaucoup moins pacifique que celui qu'on trouve en Crète au beau temps de la civilisation minoenne, et en même temps d'un art de la fortification très

développé. Si dans les tombeaux de Mycènes et d'Orchomène, auxquels la tradition populaire avait, dès l'antiquité, rattaché les souvenirs d'Atrée et de Minyas, la **coupole** faite d'assises circulaires posées en encorbellement paraît être l'application d'un procédé importé de Crète, les bâtiments isolés qu'on rencontre dans les enceintes de Tyrinthe et de Mycènes, qui sont couverts d'un toit à double versant, et dont la façade est divisée en trois par deux colonnes auxquelles deux files de colonnes correspondent à l'intérieur, sont le développement d'un type architectural venu du Nord, d'où sortira la grande salle, le **megaron**, décrit dans l'épopée homérique, et plus tard le temple grec. Architectes originaux, les Mycéniens montrent par contre beaucoup d'inexpérience dans les arts plastiques : les stèles de l'Acropole de Mycènes sont encore d'une facture sommaire et maladroite. Aussi les seigneurs de ces châteaux se sont-ils volontiers adressés, pour le mobilier et la peinture, aux décorateurs des îles, qui avaient conservé les traditions de l'art égéen. C'est sans doute en Crète qu'ont été fabriqués les beaux vases au décor floral ou animal qu'on a découverts, non seulement en Argolide et en Béotie, mais en plusieurs points du Péloponnèse et de la Grèce centrale ; ce sont des artistes venus de Crète qui ont orné le château de Tyrinthe de fresques analogues à celles de Cnossos et de Phaestos.

Ruines, céramique, peinture, orfèvrerie, tous les restes de la civilisation mycénienne font supposer un régime belliqueux, et, si l'on peut dire, féodal. Les châteaux des seigneurs commandent les plaines, ou — c'est le cas pour Mycènes, — des chemins fréquentés. Au pied de leurs murailles, dans de modestes bourgades, vit une population d'agriculteurs ou d'artisans, dont les anciens occupants du sol composent sans doute une forte part, et qui devait être assujettie à la corvée — seule explication possible de la construction de ces murailles énormes que les Anciens ne pouvaient se résoudre à croire bâties de main d'homme et qu'ils appelaient **cyclopéennes** : en revanche, ces petites gens pouvaient, en cas d'invasion, trouver un abri dans la forteresse. Les habitants du château, seigneurs et gens d'armes, menaient une existence fastueuse, où les influences égéennes se font sentir. La chasse, la lutte et les courses de taureaux sont leurs exercices favoris. Les femmes portent des toilettes compliquées, à la mode crétoise ; les hommes par contre conservent le costume national : tunique à manches courtes, serrée à la taille, et retombant à mi-cuisse, fort différente du pagne égéen. L'armement vient en partie de Crète : grande épée de bronze, haut bouclier demi-cylindrique, fait d'osier recouvert de cuir, et remplaçant peut-être un très ancien bouclier en 8 qu'on ne voit plus apparaître que dans les peintures et gravures mycéniennes d'un caractère religieux. Pour la chasse et la guerre les seigneurs se servent de chars, à l'instar des souverains d'Égypte et d'Assyrie.

Des repères égyptiens permettent de placer entre 1400 et 1100 la floraison de la civilisation qui, pour avoir laissé en Argolide, et surtout à Mycènes, ses plus riches vestiges, a reçu le nom de **mycénienne**. Cette date, l'originalité de l'architecture, le costume des hommes, enfin les traditions littéraires, permettent bien de croire que ce sont des gens de race grecque qui ont bâti et habité ces châteaux-forts. Comme on ne peut guère douter que les premiers Grecs qui ont occupé le Péloponnèse parlaient le dialecte arcado-cypriote, et qu'ils ont été chassés de la plus grande partie de la presqu'île par d'autres Grecs parlant **dorien**, on rattache volontiers aux premiers la splendeur de la civilisation mycénienne, anéantie par l'invasion dorienne. Et comme d'autre part, dans l'épopée homérique, au moment où Mycènes, Tyrinthe et Orchomène étaient des

viles florissantes, riches en or, les habitants des diverses régions de la Grèce portent le nom générique d'Ἀχαιοί, il était séduisant d'identifier à la fois les Achéens, les gens parlant le dialecte arcado-cypriote et les constructeurs des châteaux et des tombes d'Argolide et de Béotie : on a parlé de civilisation achéenne, et même d'un empire achéen. Ces combinaisons ne doivent être acceptées qu'avec prudence ; l'extension du terme d'Ἀχαιοί à tous les Grecs dans les poèmes homériques ne représente, semble-t-il, qu'un simple usage littéraire, comme c'est le cas pour les mots d'Ἀργεῖοι et de Δαῖοι : d'autre part il n'est pas certain qu'il faille expliquer par une invasion violente le déclin de la civilisation mycénienne, et, dans l'état actuel de nos connaissances, il n'y a aucune raison sérieuse pour attribuer aux gens parlant arcadien, plutôt qu'à ceux qui parlaient dorien, la construction des châteaux de Tyrinthe et de Mycènes.

Les rapports entre conquérants ne furent sans doute point pacifiques. Les premières établies des peuplades grecques essayèrent sans doute de s'opposer à l'invasion de celles qui pénétraient en Grèce derrière elles. Dans une même nation, les guerres de tribu à tribu, les querelles de famille à famille durent être fréquentes. Sans parler des autres causes de conflits, dans un pays où le sol est généralement peu productif, les vallées et les plaines fertiles ont fait l'objet de luttes souvent renouvelées. La tradition littéraire avait conservé le souvenir de ces époques troublées : les combats entre héros, dont l'Iliade est pleine, rappellent sans doute des guerres de tribus à tribus, dont les récits ont plus tard été groupés artificiellement autour de l'histoire du siège de Troie (cf. chap. VIII). Dans cette période batailleuse le besoin se faisait sentir, dans chaque groupement, d'une forte organisation militaire, et d'une concentration du pouvoir : les circonstances justifiaient donc le maintien de l'autorité que les chefs des tribus helléniques possédaient avant même de pénétrer sur le sol de Grèce. Chargés, pendant la guerre, du commandement des hommes en état de porter les armes, ils trouvèrent peut-être chez les populations préhelléniques des modèles qui leur permirent d'enrichir leurs attributions en temps de paix. Il existait sans doute en différents points du bassin de la Mer Égée, et certainement en Crète (chap. II), des formes d'organisation plus avancées où des rois véritables exerçaient des fonctions religieuses et civiles. Les chefs hellènes ont pu modeler leur autorité sur celle de ces souverains, de même qu'ils leur empruntaient, semble-t-il, leurs noms de βασιλεύς et d'ἄναξ, et le faste qui régnait dans leurs châteaux ; ainsi les chefs de bandes franques ont pris le titre de consuls et d'Augustes, et ont constitué la monarchie mérovingienne à l'instar du pouvoir impérial romain. De là le caractère composite de la royauté hellénique, telle qu'on la retrouve dans les poèmes homériques, qui nous en font connaître, à vrai dire, un aspect tardif et, en bien des points, déformé. Elle est de droit divin : le roi, d'abord incarnation du dieu de la tribu, en est devenu plus tard, par l'effet de conceptions plus rationalistes, le descendant ; cependant le pouvoir de ce rejeton de dieu n'en est pas moins limité par celui des chefs des familles de la tribu, les γέροντες, dont il doit réunir le Conseil (βουλή, γερουσία) lorsqu'il s'agit de prendre des décisions qui intéressent la chose publique. En cas de guerre, il convoque l'armée, dirige les opérations militaires, et répartit le butin ; en tout temps, il sert d'intermédiaire entre la divinité et le reste de la

communauté ; assisté de devins et de sacrificateurs, il accomplit les rites qui assurent la sécurité et la prospérité de ses sujets. Enfin il sert d'arbitre dans les procès, mais la répression des délits qu'on appellerait maintenant **de droit commun** est une affaire qui se règle de famille à famille, soit par vendetta, soit par composition. Cette complexité et ces contradictions rappellent celles qu'on retrouve — peut-être pour des raisons analogues, — dans la royauté romaine, **élective et de droit divin, absolue et limitée**.

Les rois étaient naturellement tentés de renforcer un pouvoir si restreint et d'étendre leurs attributions. Ils trouvèrent, semble-t-il, un appui dans la classe qui se constituait, sur le territoire soumis à leur autorité, en dehors des familles nobles de la tribu. Cette classe, dont les origines sont diverses, comprenait sans doute une partie de la population indigène, celle que la modestie de sa situation avait empêché de contracter des mariages avec les familles conquérantes, puis tous ceux dont la naissance était douteuse ou lointaine, bâtards, bannis d'autres tribus, étrangers originaires d'autres nations. Dans cette foule de gens de rien (**κακοί, χέρηες**), les rois pensèrent trouver un élément de résistance contre l'ambition des chefs de famille, qui s'intitulaient eux-mêmes les **meilleurs** (**ἀριστοι**), les gens distingués (**ἔξοχοι ἄνδρες**), ou de bonne race (**Εὐπατρίδαι**). Ils rassemblèrent sur le territoire qui constituait leur propriété particulière ce peuple de petites gens, en leur garantissant sans doute aide et protection contre les entreprises des nobles ou celles des ennemis du dehors ; ils l'intéressèrent à la chose publique en le convoquant de temps en temps à une assemblée (**ἀγορά, ἀπέλλα, ἐκκλησία**), où ils l'autorisaient, sinon à prendre une part active aux délibérations — droit reconnu aux seuls **γέροντες** — tout au moins à manifester son approbation et sa désapprobation ; en revanche, le peuple leur devait, en temps de guerre, le service militaire, et probablement, en temps de paix, outre des redevances en nature, la corvée. C'est grâce à la corvée que furent construites les murailles massives des châteaux mycéniens : à leur pied se groupaient les humbles demeures des vassaux royaux ; les petites maisons, dont les pentes des acropoles de Tyrinthe et d'Orchomène portent encore les traces, nous donnent une idée de ce que pouvaient être ces bourgades créées à l'ombre de la citadelle royale.

On voit les motifs qui amenèrent les rois à opérer ces concentrations de population (**συνοικισμοί**), que la tradition leur attribuait, sans doute avec raison, en plusieurs points de Grèce. Au reste les Grecs trouvèrent les modèles de ces organisations urbaines chez quelques-uns des peuples qui étaient établis avant eux sur les bords de la Mer Égée ; la renommée des **cent villes** de la Crète minoenne était répandue dans toute la Grèce, et ce n'était pas leur nombre, mais leur existence même qui avait dû faire l'admiration des Hellènes. Il va de soi que ces synœcismes n'avaient ni pour but ni pour résultat de vider les campagnes et de concentrer dans une ville hypertrophiée toute la population d'une région. La plupart des grandes familles refusèrent sans doute de changer de résidence et de déplacer leur maison, les tombes de leurs ancêtres et leurs autels familiaux. En Attique, jusqu'à la guerre du Péloponnèse, la plus grande partie de la population vivait à la campagne. Mais ce n'est pas le nombre de ses habitants qui faisait l'importance d'une cité hellénique. Elle était avant tout l'endroit où l'on adorait le dieu de la communauté, celui où le roi rendait la justice, où il convoquait le Conseil des nobles à la **βουλή**, le peuple sur l'Agora. Dès l'origine, la **πόλις** grecque a donc, si l'on peut dire, une personnalité morale. Elle est plus que l'agglomération amorphe des pays de l'Euphrate et du Nil, plus même que la ville des peuples latins, qui est avant tout le centre militaire — **oppidum** — du pays —

pagus —, et dont l'élément essentiel est le rempart qui l'entoure et la protège. La cité sans murailles des Grecs — Athènes n'avait, avant les guerres médiques, d'autres murailles que celles qui entouraient l'Acropole, Sparte ne fut fortifiée qu'à l'époque hellénistique, — est le centre religieux et politique de la nation.

Le roi n'était que le premier des nobles. Chacun des γέροντες qui reconnaissent son autorité possédait, lui aussi, un domaine, ἀγρός, qui pouvait être aussi considérable que celui du roi lui-même, et exerçait, à l'intérieur de la famille, souvent très étendue, dont il était le chef, des fonctions religieuses et judiciaires ; réunis, les Eupatrides constituaient une force matérielle bien supérieure à la sienne, capable de la contrebalancer ou même de l'annuler. D'ailleurs la royauté primitive portait en elle-même des causes de ruine. D'abord il semble que les souverains aient mené souvent une existence fastueuse qui pouvait épuiser leurs ressources : les fouilles de Tyrinthe et de Mycènes ont révélé, dans l'aménagement des demeures royales, dans les bijoux, les fêtes, les sépultures, un luxe peu en rapport avec la petitesse des domaines qui pouvaient appartenir aux seigneurs de ces palais. En second lieu, le roi pouvait mourir sans laisser de descendants mâles et les prétendants à sa succession s'usaient en luttes inutiles. Au reste, ce fut probablement, dans la plupart des cas, une lente évolution qui prépara la chute du pouvoir royal. Certaines parties de l'Iliade et de l'Odyssée nous font connaître cette période intermédiaire où les chefs de grandes familles se parent, eux aussi, du titre de βασιλῆς, et où le fils du roi absent ou mort n'est plus certain de succéder à son père.

D'ailleurs il s'agissait souvent, non de supprimer les rois, mais de restreindre leur autorité et leurs attributions. Dans nombre de villes on rencontre encore des βασιλῆς à l'époque classique, et la tradition municipale n'y avait pas perdu le souvenir du temps où ils se recrutaient uniquement dans certaines familles, descendantes des souverains d'autrefois. Mais le pouvoir de ces rois était limité, sauf dans certaines cités de tempérament très conservateur, comme Sparte, et se bornait en général à des fonctions religieuses, soit qu'on se fît scrupule de modifier l'organisation qui mettait la communauté en rapport avec les dieux, soit qu'au contraire on estimât inoffensif le rôle de prêtre auquel le roi devait désormais se borner. Le reste des attributions royales fut exercé par des magistrats qui, à côté de l'assemblée délibérative des nobles, et sans doute recrutés d'abord dans son sein, représentaient le pouvoir exécutif : surveillants (ἐφοροί), commandants civils (ἀρχοντες), ou militaires (στρατηγοί, πολέμαρχοί).

Fixer une date au mouvement qui a fait succéder en Grèce le régime aristocratique à la monarchie est impossible : il est d'ailleurs bien vraisemblable qu'il ne s'est pas produit partout à la même époque. Peut-être a-t-il commencé dès le xe ou le me siècle dans les pays ioniens, dont la population se montre, dans tout le cours de l'histoire grecque, amie des nouveautés politiques et intellectuelles, et moins respectueuse qu'ailleurs de la tradition. Le roi est absent de la cité qu'Héphaïstos avait, au dire d'Homère, représentée sur le bouclier d'Achille et ce sont les Tipowre ; qui y rendent la justice au milieu du peuple assemblé sur l'Agora, et toujours réduit à son rôle de bruyant spectateur. La révolution aristocratique ne s'est pas, d'autre part, terminée avant le vie siècle

dans certaines îles de la Mer Égée ; elle n'a jamais eu lieu dans certaines régions arrières du Nord et de l'Ouest de la Grèce continentale, en particulier en Macédoine, qui, après avoir vécu pendant longtemps en dehors de la civilisation hellénique, y entrera au IV^e siècle pour y faire renaître le principe monarchique.

Avec la royauté disparaît le dernier éclat de la civilisation mycénienne dont l'archéologie et l'histoire nous attestent la splendeur. Une période obscure lui succède, pour laquelle les textes sont à peu près muets, les monuments rares, difficiles à interpréter et à dater. C'est cependant au cours de cette époque, qu'on a assez improprement appelée le **moyen-âge hellénique** ; que la nation grecque prépare l'essor qu'on lui voit prendre dès le VIII^e siècle et dont le mouvement colonial est la première manifestation.

Bibliographie. — DUSSAUD. *Les civilisations préhelléniques.* — PERROT et CHAPIEZ. *Histoire de l'art dans l'antiquité.* T. VI et VII. — BUSOLT. *Die Griechischen Staats und Rechtsaltertümer* (*Iwan von Müller's Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft*, IV, 1). Munich, 1892.

CHAPITRE V. — LA COLONISATION GRECQUE

Un des premiers résultats de l'établissement des Grecs dans le Sud de la péninsule balkanique fut de donner à cette nation de terriens le goût et l'habitude des choses de la mer. On a vu (ch. I) que la structure même des régions où ils étaient venus s'établir devait les inciter à la navigation. Ils purent s'instruire d'ailleurs dans cet art à l'école de ceux qui y étaient installés avant eux ; on se rappelle que les Égéens étaient au début du deuxième millénaire les meilleurs marins de la Méditerranée orientale. Ce rôle d'initiateurs a été souvent attribué aux Phéniciens, contre toute vraisemblance : à la fin du II^e millénaire les Grecs traversaient hardiment la Mer Égée, tandis que les Phéniciens se bornaient à un cabotage prudent le long des côtes de Syrie ; dans le vocabulaire nautique des Grecs, on ne trouve pas un mot d'origine sémitique ; et les vaisseaux allongés, à haute proue, qui figurent sur les gemmes et les céramiques crétoises, ressemblent aux navires grecs représentés sur les vases athéniens du VII^e siècle. Quant aux étymologies sémitiques qu'on a voulu donner à nombre de noms de lieux helléniques pour y trouver la preuve d'une sorte de colonisation des côtes et même d'une partie de l'intérieur de la Grèce par les Phéniciens, elles ne résistent pas à un sérieux examen linguistique.

On a vu comment les Grecs se sont répandus sur les deux rives de la Mer Égée au cours du deuxième millénaire. Ce mouvement qui précède l'expansion coloniale ne doit pas être confondu avec elle. Il n'y a colonie proprement dite que quand il y a métropole, c'est-à-dire cité. Or il est très vraisemblable que les premiers établissements grecs dans les Cyclades et sur la côte d'Asie sont antérieurs à la fondation des premières cités dans la Grèce continentale. Il faut se défier ici des combinaisons érudites ou nationalistes qui, à partir de l'époque classique, s'efforcèrent d'attribuer à Sparte ou à Athènes la fondation de Milet, de Théra, ou de Rhodes. Il n'est pas contestable que les premiers Grecs qui vinrent occuper la basse vallée du Méandre, par exemple, aient été proches parents de ceux qui s'établirent en Attique ; on peut même admettre, quoique ce soit déjà moins assuré, qu'ils venaient de l'Attique ; mais rien en tous cas ne permet d'affirmer que la cité d'Athènes ait été fondée avant celle de Milet ; on peut même se demander si l'organisation urbaine ne s'est pas développée dans la Grèce continentale plus tard que dans les Cyclades ou sur la côte d'Asie, où les vieilles villes de la civilisation minoenne ou carienne pouvaient servir de modèle.

La colonisation proprement dite fut sans doute précédée d'une période de découvertes et d'aventures. Au Nord de la Mer Égée, le cabotage ou des traversées courtes menaient jusqu'aux côtes de Thrace, de la Propontide et de la Mer Noire ; à l'Ouest, un va et vient très ancien a dû exister entre les deux rives du canal d'Otrante : par temps clair, on aperçoit, des côtes de Calabre, les montagnes d'Épire ; des objets mycéniens ont été trouvés aux portes de Tarente. Dès le début du premier millénaire au plus tard les Grecs avaient donc des notions sur ces pays lointains ; les poèmes homériques, qui ne mentionnent aucune cité hellénique en dehors du bassin de la Mer Égée, connaissent

cependant, et l'Égypte, et le pays des Cimmériens aux longues nuits d'hiver, c'est-à-dire la Russie, et la Sicile. Mais la colonisation proprement dite n'a pas commencé si tôt. Les dates très anciennes que la tradition assigne à la fondation de certaines cités (Cymé au VI^e siècle !) sont dépourvues de tout fondement. Ce n'est pas avant le début du VIII^e siècle que les Doriens venus de l'Ouest et du centre du Péloponnèse fondèrent, au fond du golfe de Tarente, Métaponte, Sybaris, Crotona, Tarente même ; après 750, des Corinthiens et des Chalcidiens poussent plus à l'Ouest, s'établissent sur la côte orientale de Sicile, à Naxos, à Catane, à Syracuse, dépassent le détroit de Messine et atteignent la riche Campanie. Au cours du VIII^e siècle, tous ces établissements font tache d'huile : les rives du golfe de Tarente, de la Sicile, de la côte occidentale de l'Italie se couvrent de villes grecques ; vers 600, des gens venus d'Ionie créent Marseille qui elle-même fonde des comptoirs tout le long du golfe du Lion et jusqu'en Espagne. La colonisation a peut-être commencé un peu moins tôt encore au Nord de la Mer Égée, dans des régions où les Grecs, par l'effet du climat et de l'aspect des lieux, se sentaient plus dépaysés qu'en Sicile ou dans l'Italie méridionale. Ce n'est pas avant le début du VII^e siècle que des Péloponnésiens fondent Thasos ; c'est vers 650 que des gens de Chalcis occupent la Chalcidique et la côte Thrace, que les marins de Mégare s'établissent sur les deux rives du Bosphore, ouvrant à l'hellénisme la Mer Noire, où Milet, en cent cinquante ans, fonde près de cent villes et comptoirs.

Les causes qui firent naître ce mouvement colonial sont diverses. Une des plus importantes fut, selon les anciens, le manque de terre (*στενοχωρία*). On a parfois voulu conclure de cette explication, contre toute vraisemblance, que la Grèce du premier millénaire était surpeuplée. Ni la tradition ni les découvertes archéologiques ne permettent de croire que les villes grecques aient eu, au IX^e ou au VIII^e siècle, une population trop nombreuse pour les ressources de leur territoire. Celles mêmes qui ont le plus essaimé n'étaient à cette époque que de petites cités entourées d'une population rurale assez clairsemée. Et il faut remarquer que plusieurs d'entre elles, Milet ou Chalcis par exemple, sont le centre de régions fertiles où pouvait subsister à l'époque classique et jusqu'à l'époque romaine, c'est-à-dire en un temps où l'expansion colonisatrice de la Grèce était arrêtée depuis de longs siècles, une population plus dense certainement que celle qui les occupait au début du premier millénaire. Mais, si la Grèce du VIII^e siècle n'était pas surpeuplée, le régime juridique sous lequel elle vivait explique que son sol n'ait pas été suffisant pour tous ses habitants. On a vu que les tribus grecques avaient réparti entre les familles qui les composaient les territoires où elles s'étaient établies. Ces propriétés familiales étaient inaliénables et indivisibles. L'homme exclu du *γένος*, le banni, l'étranger, le bâtard, n'avaient aucun droit à la propriété du sol ; dans chaque famille même les descendants devaient se borner à cultiver en commun le lot assigné à leurs ancêtres. Un pareil régime n'était fait ni pour ceux que leur origine ou leurs actes mettaient hors la loi de la famille, ni pour les ambitieux ; et l'on comprend dans quelle mesure la *στενοχωρία* a pu pousser les uns et les autres à chercher les terres que leur refusait leur cité. Le régime familial de la Grèce primitive, on l'a déjà remarqué, explique la colonisation grecque de la même manière que le principe du droit d'aînesse explique les colonisations anglaise et française des XVII^e et XVIII^e siècles.

D'autre part l'existence des cités helléniques paraît avoir été fort troublée dans la période qui suivit la chute de la royauté. Les luttes entre les familles nobles et les familles royales, qui ne se résignaient sans doute pas facilement à abandonner

leur autorité et leur prestige, les querelles des familles nobles entre elles, semblent avoir composé une suite de révolutions monotones. Le dernier chant de l'Odyssée nous montre une de ces villes où règne la discorde ; Athéna ne se montrait pas toujours au bon moment pour réconcilier les combattants. Nombre de colonies, Tarente entre autres, semblent avoir été fondées par un parti vaincu qui préférait l'exil à la soumission ; l'une d'elles, qui doit son origine à des bannis de Samos, porte le nom caractéristique de : (Cité) où règne la Justice, [Δικαιοκρατία](#).

Enfin la colonisation grecque n'aurait pas été possible sans cet esprit d'aventure qui caractérise les peuples jeunes, en voie de formation, et dont on trouve, dans la Grèce primitive, d'autres manifestations. Les mêmes motifs qui poussaient les uns à fonder dans des pays lointains des cités nouvelles incitaient les autres à chercher sur mer les émotions et l'imprévu de la vie du pirate. En vers âpres, l'auteur de l'Odyssée chante les joies de l'irrégulier, qui aime, non le travail et le gain domestique, mais les vaisseaux, les batailles, les javelots et les flèches. Le métier de corsaire était rémunérateur dans cette Mer Égée auprès de laquelle s'élevaient des villes sans murailles, et il rapportait à ceux qui l'exerçaient la richesse et une gloire à laquelle ne se mêlait aucune réprobation. Les pirates grecs, comme les pirates phéniciens, mettaient au pillage les côtes de la Mer Égée, enlevant tout ce qui leur tombait sous la main : céréales, bestiaux, objets fabriqués, créatures humaines le cas échéant ; sur les vases attiques du VIII^e siècle on voit représentées des femmes qu'un ravisseur entraîne sur un bateau en partance ; et les enlèvements jouent un rôle dans les récits de l'Odyssée comme dans les dénouements des comédies de Molière. Et lorsque les progrès de la civilisation restreignent la piraterie, c'est comme mercenaires que les Grecs entreprenants vont satisfaire leur humeur batailleuse et aventurière. On les rencontre en Carie au service des rois Lydiens, en Mésopotamie sous les ordres des souverains de Babylone, surtout en Égypte, où l'apparition des [hommes de bronze](#) terrifia les populations indigènes et facilita la reconstitution de l'Égypte sous la domination du pharaon Psammétique qui les avait pris à sa solde (milieu du VII^e siècle).

Les causes du mouvement colonial permettent de comprendre le caractère qu'il présente à ses débuts. Ce que ces bannis et ces mécontents allaient chercher hors de Grèce, c'était avant tout de bonnes terres. Aussi les voit-on s'établir tout d'abord dans les pays fertiles et peu peuplés de l'Italie du Sud, où ils fondent des villes dont l'agriculture fut au début la principale raison d'être. Les premières de ces colonies furent Métaquite, Sybaris, Crotona, au milieu des plaines fécondes dont l'insalubrité n'arrêta pas les premiers colons, trop heureux de pouvoir s'y tailler de vastes domaines, comme les premiers planteurs de la Floride et du Texas. De même en Sicile, la terre à blé par excellence de l'antiquité classique, des Grecs s'installent à Naxos, à Catane, dans la région prospère que fertilisent les cendres de l'Etna, à Léontini, le centre frumentaire de la Sicile à l'époque romaine. Au delà du détroit de Messine, ils fondent Cymé, dans ce paradis campanien qui, aujourd'hui encore, nourrit sans peine une population d'une densité anormale. Ainsi se créent, dans ces régions où l'homme se sent plus à l'aise qu'en Grèce, dans cette [Grande Grèce](#) qui est à la mère-patrie ce que

l'Amérique était à l'Angleterre au XVIII^e siècle, des villes neuves (Neapolis), qui élèvent des temples aux divinités agraires et plus tard frapperont des monnaies magnifiques à l'image de Déméter et de Coré.

Mais ces nouvelles cités ne pouvaient rester isolées au milieu de populations inconnues et souvent hostiles. Elles voulurent communiquer avec leurs métropoles ; elles constatèrent bientôt qu'elles pouvaient écouler les produits de l'industrie grecque naissante chez les peuplades barbares qui les entouraient, et d'autre part amener en Grèce les denrées et matières premières dont regorgeaient ces contrées vierges. Pour cela il fallait des ports ; et l'on vit les colons grecs se préoccuper de la configuration des côtes et de la direction des courants. Après les villes agricoles naquirent les villes maritimes : en Grande-Grèce Tarente, en Sicile Syracuse, sur le golfe du Lion Marseille, dans la Mer de Marmara Cyzique, Byzance, puis, au bord de la Mer Noire, Sinope, Trapezus, les établissements de la Chersonèse Taurique et des bouches du Danube, au seuil des plus riches terres à blé de toute l'Europe. Ces villes ne tournent plus le dos, comme Métafonte ou Sybaris, à une côte médiocre et inhospitalière ; conformément aux nécessités maritimes, commerciales et militaires de l'époque, elles sont établies sur un îlot ou une presqu'île qui commande un bon port naturel : Syracuse et Tarente sont caractéristiques à cet égard. Parfois on tâtonne avant de trouver l'emplacement propice : les Mégariens créèrent Chalcédoine, desservie par des courants défavorables, et dont les géographes de l'époque classique critiquaient déjà le mauvais choix, avant de découvrir le port naturel de la Corne d'Or et d'y fonder Byzance, clef de deux mers et de deux continents.

Qu'il s'agît de fonder des établissements agricoles ou maritimes, les colons grecs apportaient avec eux les habitudes religieuses et politiques de la mère-patrie. Ce ne sont pas des agglomérations amorphes qui se constituent en Italie ou sur les bords de la Mer Noire, ce sont des cités, et l'on retrouve dans chaque colonie les magistrats, les assemblées et les dieux de la métropole. Il ne serait même pas surprenant qu'elles aient pris plus rapidement que les villes dont elles étaient issues un caractère nettement urbain. Isolées au milieu de populations non-grecques, presque toujours barbares, souvent hostiles, elles se concentraient et se fortifiaient. Une tradition, peut-être exagérée, en tous cas caractéristique, évalue à 50 stades (neuf kilomètres) le périmètre de la surface bâtie de Sybaris, détruite vers 510 — dimensions inconnues des villes de la Grèce propre au vie siècle ; Agragas (Agrigente), Poseidonia (Paestum) eurent des murailles entourant toute la cité à une époque où, en Grèce, les acropoles seules étaient fortifiées.

Quelle que fût la cause qui décidait un groupe de colons à quitter la mère-patrie, la cité qu'ils allaient fonder hors de Grèce gardait des rapports avec sa métropole. Elle lui devait le respect, qui se manifestait par l'envoi d'ambassadeurs à certaines dates, évitait autant que possible les conflits avec elle ; des relations commerciales, et, le cas échéant, militaires, s'établissaient entre les deux villes. Quoique le principe de l'indépendance politique des colonies vis-à-vis de leur métropole ait toujours été respecté,, l'existence de nombreuses colonies était une raison de prestige et une source de richesse pour la cité dont elles étaient issues, surtout à partir du moment où s'accrut le caractère commercial de ces établissements. Aussi un départ d'émigrants était-il un événement important, où les dieux étaient consultés : la cité pouvait officiellement intervenir pour décider la fondation d'une colonie, et pour désigner le contingent qui devait y prendre part, le chef de l'expédition, et jusqu'aux

magistrats spéciaux chargés de partager, à l'arrivée, les nouveaux territoires entre les colons.

Tous les peuples de la Grèce n'ont pas également pris part au mouvement colonial. Ni les Illyriens, ni les Épirotes, ni les Macédoniens — sauf à l'époque tardive des successeurs d'Alexandre, n'ont essaimé au delà des mers. Seules ont envoyé des colonies les cités à forte population, établies solidement sur leur territoire, possédant une organisation politique et économique assez avancée, et la connaissance des choses de la mer : les ports du golfe de Corinthe — Corinthe même et Sicyone — puis Chalcis ; Égine et Mégare, qui longtemps avant Athènes jouèrent un grand rôle dans le golfe Saronique et la Mer Égée ; Naxos, centre commercial des Cyclades, comme le seront plus tard Délos, et, à l'époque moderne, Syra ; Paros ; enfin Milet, cœur de cette Ionie où l'hellénisme atteint du VIIIe au VIe siècle, son plus haut degré de civilisation.

Ainsi en moins de trois cents ans la Méditerranée était devenue un lac à demi-grec. Cette première expansion de l'hellénisme n'y a été limitée que par celle des autres peuples civilisés et commerçants. A la même époque en effet, les Phéniciens, solidement installés sur les côtes de Syrie où les Grecs ne pouvaient songer à fonder d'établissements, créent des comptoirs d'un caractère essentiellement commercial à Chypre, dans la Sicile occidentale, en Sardaigne, sur les côtes de l'Afrique du Nord et de l'Espagne ; les Étrusques se répandent sur celles de la Mer Tyrrhénienne, où leurs corsaires règnent en maîtres (cf. chap. XII). A la fin du VIe siècle, la plupart des points favorables du bassin méditerranéen étaient occupés, et cette raison aurait pu, à elle seule, arrêter l'essor de la colonisation grecque. Et de fait, à partir de 500, et jusqu'à l'époque d'Alexandre, ce mouvement s'arrête presque complètement ; les clérouques athéniennes du Ve et du IVe siècle, établies le plus souvent dans des pays depuis longtemps conquis à l'hellénisme, répondent aux nécessités politiques, militaires, financières, d'une cité unique, non aux tendances de toute une nation ; elles ont d'ailleurs été constituées, on le verra, sous une forme tout à fait différente. Mais une autre cause a pu ralentir le mouvement colonial de la Grèce. Le régime de la propriété familiale y disparaît pour faire place à celui de la propriété individuelle ; des révolutions politiques, dont on verra plus loin l'histoire (ch. VI et X), améliorent le sort de la masse des citoyens : le fait qu'un plus grand nombre d'hommes peuvent posséder la terre, s'enrichir par le commerce et l'industrie, explique que les Grecs n'aient plus été chercher au loin la fortune qu'ils pouvaient acquérir en restant dans leur patrie.

Mais les effets de la colonisation durèrent plus longtemps que le mouvement lui-même. Et son premier résultat fut de créer un sentiment de solidarité panhellénique qui se manifesta plus fortement à l'étranger qu'en pays purement grec. Les colonies étaient souvent constituées par des éléments venus de plusieurs cités grecques, et qui, malgré leur diversité d'origine, faisaient bloc lorsqu'ils se trouvaient réunis, loin de la métropole, au milieu de populations d'une autre race. L'exemple le plus frappant de ces colonies mixtes est, dans le Delta, la ville de Naucratis, maîtresse du commerce entre l'Égypte et le monde grec, fondée par un véritable **consortium** de villes de la côte asiatique auxquelles

était venue se joindre Égine ; un **Hellénion**, à la fois citadelle, magasin, sanctuaire, y symbolise l'union des Grecs en terre étrangère, qu'exprime aussi la constitution fédérale de la cité. L'unité hellénique s'est ainsi réalisée dans certaines colonies avant que les guerres médiques en fissent sentir — pour trop peu de temps — le besoin dans les métropoles : c'est de la même manière que, cinq siècles plus tard, l'unité italienne trouva sa première expression dans les communautés de *negotiatores* d'Orient.

Dans ces villes neuves, composées souvent des éléments les plus actifs et les plus entreprenants de leurs métropoles, la civilisation hellénique a pris fréquemment un développement rapide et brillant. Toutes les colonies n'y ont évidemment pas participé de la même manière. Beaucoup d'entre elles, établies dans des climats rudes, au milieu de populations hostiles ou tout au moins inassimilables, sont restées surtout des centres de commerce, plus ou moins gagnés par l'élément barbare, qui souvent menace leur existence même. Telles sont les villes de la Cyrénaïque, vivant surtout de l'exportation des produits exotiques, comme nos colonies de l'Afrique occidentale, fortement influencées par les populations lybiennes qui les entourent, et où l'hellénisme est longtemps resté retardataire ; telles sont les colonies pontiques, dont plusieurs n'ont connu qu'une existence précaire, sans cesse compromise par les attaques des Gètes et des Scythes, et qui n'ont en somme joué dans l'histoire de la civilisation grecque qu'un rôle effacé jusqu'au jour tardif où Mithridate, un roi demi-barbare, essaya, mais en vain, d'y organiser la dernière résistance de l'hellénisme expirant. Il n'en va pas de même à l'Ouest, principalement en Grande-Grèce et en Sicile. Sans parler des analogies de climat et d'aspect, les populations qu'y trouvaient les colons, Chaones, Messapiens, Sicules, d'origine illyrienne ou italote, n'opposèrent en général qu'une faible résistance à la culture hellénique. A l'époque de la conquête romaine, la Sicile était devenue une île grecque, villes et campagnes. Dans ce milieu favorable se sont développées de grandes cités où les idées politiques, la science, la littérature, l'art, ont atteint de bonne heure des formes avancées. La constitution de ces villes, dont les fondateurs ont apporté de Grèce les principes du régime aristocratique, semble avoir rapidement évolué. Des législateurs au nom plus ou moins mythique, Zaleucos, Charondas, Diodes (cf. ch. VI), y avaient, d'après la tradition, introduit à une époque indéterminée, mais certainement très ancienne, d'importantes réformes. Et l'esprit démocratique, avec toutes ses conséquences, s'y manifestera au moins aussi tôt que dans le bassin de la Mer Égée. Des formes de littérature avancée, lyrique et comédie (cf. ch. XI), s'y développeront dès le vie siècle ; des systèmes philosophiques hardis y trouvent un accueil empressé auprès d'un public curieux de nouveautés ; autour de Pythagore, de Parménide, se constitueront des chapelles d'enthousiastes. La floraison artistique y est splendide. C'est en Grande-Grèce et en Sicile qu'il faut chercher quelques-uns des plus grandioses édifices du VI^e et du Ve siècle : devant les plus belles ruines de Grèce, et même à l'Acropole d'Athènes, on ne peut pas oublier la grave perfection des temples de Paestum.

On voit que le caractère particulier du mouvement colonial grec s'explique par ses origines mêmes. Les colonies grecques ne sont ni des établissements militaires, ni, du moins dans leur principe, des factoreries, comme celles que les Phéniciens créent, eux aussi, entre le ville et le vie siècle au bord de la Méditerranée ; elles sont essentiellement des **colonies de peuplement**. De là le développement, souvent magnifique, de leur civilisation, et le rôle qu'elles ont joué dans l'histoire de l'hellénisme. Elles font songer à certaines colonies

anglaises, à l'origine desquelles on trouve aussi des irréguliers, convicts, aventuriers ou mécontents, et qui égalent maintenant ou dépassent la métropole par l'intensité de leur développement économique et intellectuel et parfois la hardiesse de leurs expériences sociales.

Bibliographie. — GUIRAUD. *La propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine.* Paris, 1893. — GLOTZ. *Le travail dans la Grèce ancienne.* Paris, 1920.

CHAPITRE VI. — CHANGEMENTS DANS LA VIE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

Dans ce domaine agrandi par les entreprises coloniales, les conditions de l'existence se modifiaient peu à peu. Une lente adaptation à une vie plus stable et à un climat nouveau se manifeste dans cette société dont l'agriculture est la base. Les grands domaines familiaux entre lesquels le sol avait été divisé au début de l'occupation se morcellent ; une évolution d'un caractère à la fois économique et juridique enlève à la famille, pour l'attribuer à l'individu, la propriété mobilière d'abord, puis la terre elle-même : à la mort du père, les enfants se partagent son domaine. Ainsi divisé, le sol gagne en valeur, et l'homme essaye d'obtenir de lui un meilleur rendement ; les grands espaces abandonnés autrefois à l'élevage, à la glandée, à l'exploitation forestière, cèdent la place aux champs de blé ou d'orge, aux olivettes, aux vignobles. L'expérience crée des habitudes agricoles : les poèmes homériques connaissent déjà l'assolement biennal, les engrais et l'irrigation. A coup sûr les procédés restent encore primitifs ; la charrue que décrivent Homère et même Hésiode et que représentent les terres cuites archaïques, est sans doute aussi barbare que l'araire qu'on rencontre aujourd'hui encore dans certains cantons de Grèce ou de Macédoine ; son coutre en bois égratigne péniblement un sol maigre. Aussi le laboureur supplée-t-il par un rude travail à l'ingratitude de la terre et à l'insuffisance du matériel ; *les Travaux et les Jours* d'Hésiode dépeignent la dure existence du cultivateur grec.

Mais, si l'agriculture se développe, elle n'est plus cependant l'unique moyen de subsistance. La création des cités a modifié le régime primitif où chaque famille, habitant sur un vaste domaine, se suffisait à elle-même, où les aliments et les vêtements destinés à ses membres se confectionnaient à la maison, où l'homme était maçon, menuisier, cordonnier, où la femme, cuisinière, boulangère, blanchisseuse, cardait, filait, tissait et brodait la laine. Déjà dans l'Iliade le berger et le laboureur vont au bourg voisin pour troquer contre le lait et le blé les outils qui leur sont nécessaires. A ce petit commerce se superpose, à mesure que le monde hellénique s'étend et que des régions plus diverses sont soumises à son influence, un commerce à grande distance. Les colonies siciliennes exportent leur surplus de blé ou de bois ; Cyrène, ses épices et sa laine ; les pays égéens envoient aux établissements du Pont-Euxin l'huile, les figues, le vin — dont un Grec, même éloigné de sa mère-patrie, se passe difficilement, — et en reçoivent des salaisons. Peu à peu se crée une classe de commerçants ; elle n'apparaît pas encore dans les poèmes homériques, où le mot d'ἐμπορος, qui servira plus tard à désigner les trafiquants, conserve encore son sens primitif de passager, et où le grand commerce semble être l'apanage de hauts personnages, comme Mentès, roi des Taphiens, qui exporte à Chypre du fer pour en rapporter du cuivre ; mais dès le VII^e siècle Hésiode connaît en Béotie de riches commerçants d'Égine, et sait les saisons où la régularité des vents permet un trafic maritime régulier.

Ces échanges nécessitent la création et la diffusion d'un système de poids et de mesures. Il paraît très vraisemblable que les peuples égéens en aient possédé un ou même plusieurs : ceux qui se constituent dans le monde hellénique ont, comme ceux des Chaldéens et des Égyptiens, pour base une unité de longueur, calculée d'après une partie du corps humain (pied ou coudée), et qui sert à former des unités réelles ou théoriques de volume, de capacité, et de poids. L'accord ne se fit jamais complètement en Grèce, ni sur la partie du corps prise comme base, ni sur sa longueur exacte, ni sur l'établissement des multiples et sous-multiples, les Grecs hésitant entre le système décimal, le système duodécimal et la multiplication par 2, 4, 8, 16, etc. ; de là, dans les pays helléniques, comme en France avant 1792, des systèmes métriques compliqués qu'on s'efforça, au cours des temps, d'unifier et de simplifier, sans jamais y réussir complètement. Mais il ne suffisait pas de pouvoir mesurer et peser : il fallait aussi imaginer, pour les besoins du commerce, des valeurs de convention supprimant les inconvénients du troc. La langue de l'Iliade et de l'Odyssée a conservé le souvenir d'un temps très ancien — antérieur peut-être à l'établissement des Grecs dans les Balkans — , où la valeur marchande d'un objet et même d'un être humain est calculée en fonction de celle de l'animal utile et précieux entre tous, le bœuf : les jeunes filles crétoises qu'Héphaïstos avait représentées sur le bouclier d'Achille sont dites *ἀλφειβοίαι* parce que leur mariage devait rapporter beaucoup de bœufs à leurs parents ; mais à l'époque de la rédaction définitive de ces poèmes l'habitude s'est établie d'utiliser, dans les échanges, des métaux précieux — cuivre, fer, or — soit en forme de lingots (*τάλαντος*), soit en forme d'armes (*πέλεκυς*) ; la tradition et les découvertes archéologiques nous font également connaître des broches (*ὄβελός, ὄβολός, obole*), soit en unités, soit en poignées (*δραχμή*, drachme) de six. Tel est le système qui paraît avoir été en usage au VIII^e et au VII^e siècles. Mais un progrès énorme fut accompli, peut-être dès la fin du VIII^e siècle, lorsque les lingots, réduits à de faibles dimensions, grâce à l'emploi généralisé de l'or et de l'argent, et devenus par là même d'un maniement et d'un transport plus faciles, portèrent une marque — lettre ou effigie — apposée par l'atelier d'où ils sortaient, et qui indiquait leur poids et leur valeur, supprimant ainsi les pesées de contrôle et les contestations. La monnaie était créée. Cette invention, attribuée par les anciens aux souverains demi-hellénisés de Lydie, qui possédaient dans leurs mines et dans les alluvions de leurs fleuves les plus riches gisements d'or du monde égéen, se répandit en tous cas très rapidement dans les ports de l'Ionie. Un nouveau progrès fut accompli le jour où le roi lydien Crésus fit du monnayage une chose d'État, renonça par là même à utiliser tel quel l'alliage variable d'or et d'argent (electron) que lui fournissaient les sables du Pactole, et mit en circulation des pièces d'or et d'argent à titre fixe. Les municipalités grecques suivirent son exemple, enlevèrent aux particuliers le droit de battre monnaie, et gardèrent définitivement pour elles le précieux privilège. Divers systèmes monétaires se constituèrent : celui d'Égine fut adopté par la plupart des cités de la Grèce continentale : celui des villes d'Eubée par Corinthe, dont les marchands le répandirent au loin, en Chalcidique, en Cyrénaïque, en Sicile, en Grande-Grèce. Seules des villes très conservatrices, comme Sparte, gardèrent jusqu'au IV^e siècle une encombrante monnaie de fer. A la différence de ce qui se passait en Lydie, la monnaie grecque fut surtout monométallique, sauf dans les villes d'Asie Mineure : les pays helléniques étaient pauvres en or, riches en mines d'argent ; c'est d'Orient qu'arrivèrent plus tard statères et dariques, qui ne furent pas d'usage courant avant la fin du VI^e siècle.

Les échanges ne se faisaient pas en général par terre. Sans doute l'existence de chemins dans la Grèce archaïque n'est pas contestable : les poèmes homériques mentionnent, sans préciser, des routes ; des traces de chaussées, qu'on fait remonter un peu arbitrairement à l'époque mycénienne, ont été découvertes en Argolide. Mais il s'agit, semble-t-il, de voies d'importance médiocre, menant de la ville aux champs ou aux bourgs voisins, ou conduisant à un sanctuaire fréquenté. La Grèce n'a connu, ni à ce moment ni plus tard, un réseau routier comparable à celui que l'Italie posséda à partir du III^e siècle. C'est par la mer que passent la plupart des marchandises. A ces besoins nouveaux correspond une évolution de la marine. A côté du vaisseau de course, dont on cherche à augmenter la rapidité et la force offensive par le grand nombre de ses rameurs, les peintures de vases nous font connaître des bateaux plus lourds, mus à la voile, ancêtres du **caïque** moderne, que manœuvre un équipage restreint, et qui transportent à peu de frais, mais en beaucoup de temps, des marchandises encombrantes. La navigation n'est encore qu'un lent cabotage : chaque soir on tire le navire au sec sur une plage de sable ; mais le temps n'a jamais compté en Orient. Avec la marine marchande se développe la pêche ; le poisson de mer ne figurait pas à la table des seigneurs de Mycènes et de Tyrinthe ; mais les poèmes homériques, qui ont conservé le souvenir de cette époque où il est considéré comme un aliment inférieur, connaissent et le harponnage et la pêche au filet ; le poisson tiendra une place toujours croissante dans l'alimentation des Grecs, et nombre de villes, les colonies de la Mer Noire entre autres, s'enrichiront du commerce des salaisons.

Ce ne sont pas seulement des produits agricoles et forestiers, ou des matières brutes, que transportent les navires marchands. L'activité manufacturière des Grecs s'éveille en même temps que leur activité commerciale. Avec la fin du régime économique familial on voit apparaître les gens de métiers, les ouvriers spécialistes, souvent assez chargés de commandes pour s'adjoindre des aides et former des ateliers produisant en série. Dans les villes d'Asie Mineure se développent, peut être sous l'influence des civilisations orientales, lydienne et assyrienne, des tissages dont les produits fins et richement décorés se répandent dans tout le monde hellénique. Les industries du métal progressent. Les Grecs apprennent à utiliser le minerai de fer, assez abondant dans certaines régions d'Asie Mineure et en Laconie. Il en résulte d'importantes modifications dans l'armement. L'ancien bouclier d'osier n'est plus suffisant pour repousser les pointes des lances et des flèches en fer ; un petit bouclier rond, facile à manier pour parer les coups, un casque, une cuirasse de cuir et de bronze, complétée par un jupon plaqué de métal, et des jambières en bronze, composent désormais l'armement défensif du guerrier ; des armes offensives et des outils en fer sont mentionnés dans les parties les moins anciennes de l'Iliade et de l'Odyssée. — De nombreux gisements d'argile favorisent le développement de l'industrie céramique, où la décoration des pièces fabriquées révèle de bonne heure un réel souci d'art : en Ionie, et dans certains grands ports, comme Corinthe, des souvenirs de la peinture crétoise et l'imitation des tapisseries orientales déterminent la naissance d'un style composite où le décor floral, gracieusement interprété, les animaux fantastiques, les tableaux mythologiques, composent de riches ensembles ; en Béotie, et surtout en Attique, des vases, dont la forme et les dimensions, souvent considérables, témoignent d'un grand effort technique, portent une décoration plus maladroite, mais plus originale, où des ornements géométriques encadrent des scènes à nombreux personnages d'un rendu gauche et appliqué.

L'architecture et la sculpture progressent comme la céramique. S'il est assez imprudent de vouloir reconstituer, d'après les indications peu précises de l'Iliade et de l'Odyssée, le palais de Priam et la maison d'Ulysse, les fouilles montrent que, dès le VIII^e siècle, les architectes savent couvrir de grandes surfaces sous le toit à double versant : la cela du vieux temple de l'Héraion, près d'Argos (VIII^e siècle), mesure plus de trente-six mètres de long, huit mètres et demi de large. La colonnade, autrefois limitée à la façade, se développe en péristyles qui font le tour des édifices, ajoutent à leur importance sans les alourdir. Si les architectes n'utilisent encore que le bois, le tuf et le calcaire, souvent complétés, pour des raisons d'économie, par la terre cuite et même la brique crue, les sculpteurs, qui ont abandonné le bois pour la pierre, essaient de travailler le marbre, où ils ne taillent au début que de raides idoles gainées, les bras collés au corps ; mais déjà les bas-reliefs en tuf, bariolés de vives couleurs, qu'on a trouvés sur l'Acropole d'Athènes, témoignent d'un remarquable effort pour rendre, tant chez l'homme que chez les animaux, les mouvements les plus violents.

Tous ces progrès dans le commerce et la technique ont d'importantes conséquences sociales. La puissance n'est plus fondée exclusivement sur la possession d'un grand domaine ; les propriétés héréditaires se morcellent, et la loi commence à en autoriser la vente ; le trafic crée la fortune mobilière, dont l'usage de la monnaie facilite le maniement. Des familles tirent du commerce des revenus considérables, qui leur permettent de jouer dans leurs cités un rôle important : à Corinthe, les Bacchiades, grands armateurs, grands marchands, et premiers magistrats de leur cité, en sont un exemple frappant. Il est difficile de dire s'il s'agit de parvenus qui se sont créé une généalogie avantageuse, ou d'aristocrates qui ont su s'adapter à des conditions d'existence nouvelles. En tous cas c'est la fortune qui sert maintenant de base à l'organisation politique. C'est sur les signes extérieurs de la richesse qu'est fondé le classement des citoyens. A coup sûr, ces signes sont encore souvent d'un caractère nettement agricole : à Athènes, la première catégorie de citoyens, d'après une constitution qui remonte peut-être au VIII^e siècle, comprend ceux qui peuvent récolter dans leurs champs cinq cents boisseaux de blé (πεντακοσιομέδιμοι) ; la seconde, ceux qui peuvent s'offrir le luxe d'un cheval (ἰππεῖς) ; la troisième, les paysans aisés qui possèdent un couple de bœufs (ζευγῆται). Mais, à côté de ce mode archaïque d'évaluation, en apparaît un autre, mieux adapté aux nouvelles conditions économiques, et à l'existence de la monnaie : c'est en numéraire que la constitution attribuée à Dracon, et qui remonte sans doute au VIII^e siècle, exprime le capital dont la possession permet l'accès aux premières magistratures de la cité (cent mines euboïques, c'est-à-dire environ 14.000 francs-or). Ainsi le régime aristocratique qui avait remplacé la royauté se transforme en une véritable ploutocratie. L'argent fait l'homme (χρήματ' ἀνὴρ), dit un proverbe d'alors.

Dans une société ainsi constituée, la situation des petites gens est fort pénible. Les riches peuvent tirer des revenus énormes à la fois du commerce et de leurs domaines, dont aucune loi, semble-t-il, ne limite encore l'accroissement : à en juger par l'organisation censitaire, dans l'Attique, dont les dimensions sont celles d'un petit département français (à peu près 25.000 hectares), de nombreux propriétaires possédaient plus de 40 hectares de terres arables. Pendant ce

temps, le paysan pauvre vit sur un patrimoine juste suffisant à l'entretien de sa famille, et dont d'âpres procès de succession et de bornage rendent la possession précaire. La diffusion de la monnaie n'améliore pas sa situation. L'argent, encore rare au VI^e siècle, a une puissance d'achat énorme ; on paye, au temps de Solon, un bœuf cinq drachmes (environ cinq francs). Il en résulte une grande dépréciation des denrées agricoles. Aussi, à la suite d'une maladie ou d'une mauvaise récolte, il arrive au paysan d'être obligé d'emprunter pour vivre : il ne peut emprunter qu'à des taux usuraires et finit par engager la seule chose qu'il possède, c'est-à-dire sa terre. L'hypothèque, fléau des campagnes, existe en Grèce dès cette époque ; probablement sous la forme de la vente à réméré : les premières bornes hypothécaires qu'on ait trouvées en Grèce datent du VI^e siècle, mais l'usage qu'elles attestent est certainement plus ancien. Expulsé de sa terre, le paysan n'a plus qu'à se mettre en gage lui-même avec sa famille : il perd sa qualité d'homme libre et n'est plus qu'un serf. Si les conditions économiques qui règnent en Grèce à partir du VIII^e siècle ne sont pas la cause unique du servage, du moins ont-elles favorisé son extension et accentué son caractère oppressif. Cette institution, qui semble avoir été ignorée des tribus helléniques à l'époque de leur arrivée en Grèce, et qu'Homère et Hésiode ne mentionnent pas encore, y était fort développée avant le VI^e siècle. Avec des différences de détail, les Hilotes de Sparte, les Πενέσται (serviteurs) de Thessalie, les Μνωίται et les Κληρώται (serfs attachés à la glèbe) de Crète, peut-être aussi les Πελάται (clients) et les Ἐκτήμοροι (qui doivent au propriétaire les $\frac{5}{6}$ e de la récolte) de l'Attique, ont pour caractère commun d'être attachés au sol qu'ils cultivent et de payer une redevance proportionnelle à la récolte annuelle. On a déjà vu (ch. IV) qu'il ne faut pas voir en eux les représentants d'une race primitive asservie par les Grecs : il est probable qu'une série de contrats personnels, — comme en Europe occidentale à partir du VI^e siècle de notre ère, — lièrent les familles de petites gens aux nobles qui, en échange des redevances, leur assuraient sans doute à l'origine aide et protection. Ce régime, patriarcal à son début, devint avec le temps oppressif. La ploutocratie fit du métayer un esclave, et créa une classe misérable, mécontente et volontiers révoltée, dont l'existence finit par devenir un danger véritable pour les États de constitution obstinément oligarchique, comme Sparte et la Thessalie, qui n'ont pas su, par des mesures radicales, lui rendre la liberté.

A côté des serfs, l'esclave, proprement dit, — ramené d'une expédition guerrière ou acheté à des pirates sur un de ces marchés d'hommes qui se créent dans le monde hellénique, en particulier dans les villes ioniennes, commence à jouer un rôle dans l'exploitation agricole. Dans l'Iliade, les moissonneurs représentés sur le bouclier d'Achille sont encore, semble-t-il, des travailleurs libres, ἐριθοί, et, à côté de ces journaliers, il ne manque pas en Grèce de gagistes, θήτες, qu'un contrat permanent lie à leur employeur ; mais l'Odyssée nous montre des esclaves véritables, δμῶες, qui gardent les troupeaux d'Ulysse ; d'autres, dans sa maison, vaquent aux soins domestiques. A la ville, les progrès de l'industrie déterminent la création de petits ateliers : la main-d'œuvre libre et la main-d'œuvre servile y sont, semble-t-il, employées concurremment. Le droit et les mœurs font en général à l'esclave une situation assez douce dans la famille ; s'il n'a pas encore à cette époque l'espoir de s'affranchir, du moins est-il en général traité sans rudesse, parfois avec affection, il jouit d'une indépendance relative, surtout dans les exploitations rurales, et peut amasser un petit pécule. La situation de l'esclave semble avoir été plus douce dans la Grèce archaïque qu'à Rome au temps de Caton l'ancien.

Les nouvelles conditions économiques favorisent le développement des villes. Sur les rives de la Mer Égée on voit grandir les ports. : en Ionie Milet, sur les bords du golfe Latmique, débouché de la vallée du Méandre, et Phocée, qui commande la vallée de l'Hernies et dessert l'industrielle Lydie ; dans la Grèce centrale Chalcis, maîtresse du détroit de l'Europe, si important à une époque où les navires évitent encore le tour de l'Eubée ; Égine, dont les corsaires et les armateurs jouent un grand rôle dans la Grèce archaïque, comme au XVIIIe siècle de notre ère ceux de sa voisine Hydra ; des deux côtés de l'isthme les deux ports de Corinthe, qu'enrichissent le transit et les droits d'entrepôt. Mégare, fondatrice, au vue siècle, de nombreuses colonies en Sicile et sur le Bosphore, est également une cité prospère. Sa future rivale Athènes, dont le port du Pirée n'est pas encore aménagé, ne joue qu'un rôle modeste ; cependant il semble que la ville, avant le VIe siècle, déborde l'enceinte de l'Acropole, et que des quartiers nouveaux se construisent, tant au Sud, du côté de l'Ilissos, qu'au Nord-Ouest, où se concentre une population de potiers et de forgerons. Dans le Péloponnèse, à Tyrinthe et à Mycènes succède Argos, qui, au centre d'une plaine fertile, joue, après s'être annexé le port de Nauplie, un grand rôle commercial qu'atteste la création, sous le roi Pheidon, au vue siècle, d'un système métrique adopté par un grand nombre de villes grecques. Sparte, malgré son éloignement de la mer, doit à sa constitution une puissance qui, dès le début, semble avoir eu un caractère nettement militaire. — L'absence de données sérieuses ne permet pas de se faire une idée de la population des grandes villes d'alors ; les calculs sur lesquels se fondent certains historiens pour attribuer 25 ou 30.000 habitants aux cités les plus importantes de la Grèce du vue siècle ont des bases très fragiles.

Malgré la tristesse de cet [âge de fer](#), comme disent les poètes d'alors, où dans toute la Grèce, une majorité misérable, serfs ou journaliers, vit opprimée par une minorité opulente, enrichie à la fois par ses vastes domaines et par le commerce, le jeu naturel des événements détermine des progrès dans l'ordre moral et juridique. L'accroissement de la population urbaine renforce, au détriment de l'organisation familiale, le pouvoir de la cité. Tout un travail de législation s'élabore à partir du VIIIe siècle dans le monde hellénique. La tradition a conservé les noms de plusieurs de ces législateurs, dont on ne savait plus, à l'époque classique, s'ils étaient, comme dit un oracle delphique en parlant de Lycurgue, des dieux ou des hommes, et dont les noms transparents — à Sparte Lycurgue, le Faiseur de Lumière ; à Locres Zaleucos, le Brillant ; à Athènes Dracon, le Dieu à forme de serpent qui veille sur l'Acropole — indiquent peut-être le caractère mythique. Qu'ils aient été vraiment les auteurs des réformes qu'on leur attribue, ou que ces réformes soient le résultat d'un travail lent et anonyme, il reste en tous cas certain qu'un esprit nouveau se manifeste dans la législation. Le droit antique, fondé sur la famille solidaire dans la répression comme dans la responsabilité, fait place à des conceptions plus modernes où l'individu est mis en présence de l'État. Une plaque de bronze, trouvée à Olympie, et qui peut dater de la fin du VIIe siècle, est, comme on l'a dit avec raison, une [première édition du bill de l'habeas corpus](#) ; elle précise les droits de l'accusé, le défend contre toute violence illégale, règle l'action des tribunaux dont il est justiciable, et limite celle de l'accusateur, qui ne peut en aucun cas s'étendre à la famille et

aux biens de l'accusé. A Athènes, le [code](#) de Dracon, loin d'être, comme le voulait une tradition tardive et mal fondée, [écrit avec des lettres de sang](#), réalise un grand progrès dans le sens de la raison et de l'humanité ; et, parmi les lois plus ou moins authentiques qui lui sont attribuées, la plus remarquable sans doute est celle qui, en créant, à côté de l'Aréopage, le tribunal des Éphètes, distingua, au point de vue de la pénalité comme de la juridiction, le meurtre prémédité de l'homicide involontaire, proclamant ainsi, peut-être pour la première fois dans le monde grec, l'importance, dans la législation, du principe de la responsabilité morale.

Bibliographie. — GLOTZ. *Le travail dans la Grèce ancienne.* — PERROT et CHIPIEZ. *Histoire de l'art.* T. VI et VII. — CH. DUGAS. *La céramique grecque*, Paris (Payot), 1924. — GLOTZ. *La solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce.* Paris, 1904.

CHAPITRE VII. — L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

La religion grecque n'est pas de celles dont le caractère peut se résumer en quelques formules. Elle n'a jamais été fixée en dogmes immuables, mais elle s'est au contraire sans cesse adaptée à l'évolution intellectuelle et morale du peuple raisonneur, curieux, ami des nouveautés, qui la pratiquait. C'est ce qui rend particulièrement malaisée l'histoire de ses origines. Les premiers documents écrits qui nous permettent de l'étudier sont les poèmes homériques et la Théogonie d'Hésiode : on y voit figurés des dieux nombreux, aux caractères bien tranchés. Dans ce polythéisme si clair on aurait tort de voir un état primitif de la religion grecque ; il est déjà le résultat d'une longue élaboration. Derrière ces aspects nets et déjà bien ordonnés il en faut supposer d'autres plus anciens et plus obscurs, dont les poèmes homériques n'ont pu éliminer tous les vestiges, que certains auteurs de l'époque classique, comme Eschyle, expriment parfois avec un singulier relief, et qui seuls enfin peuvent expliquer à la fois des représentations figurées, quelquefois très tardives, et des rites qui se sont perpétués jusqu'à une époque avancée de l'hellénisme. On essaiera de résumer ici les hypothèses les plus vraisemblables qui ont été faites de nos jours sur ces aspects très anciens de la religion grecque, et sur les modifications successives qui l'ont amenée au point où on la trouve au début de l'époque historique.

On a longtemps contesté, et souvent avec plus d'esprit que de méthode, qu'il pût y avoir rien de commun entre les religions des peuples de l'antiquité classique et celles d'autres groupements humains qui ne sont pas arrivés à un degré de civilisation aussi avancée. Il y avait, pensait-on, un véritable scandale à signaler des éléments semblables dans les croyances des Grecs et dans celles des sauvages. Il semble cependant que le miracle hellénique n'en est que plus merveilleux si, partis de notions assez peu différentes de celles qu'on retrouve aujourd'hui chez les Cafres et les Indiens d'Amérique, les Grecs ont pu en tirer des conceptions d'une si grande valeur artistique, morale, philosophique, et les abus et les imprudences de la méthode comparative ne doivent pas avoir pour conséquence de faire négliger les rapprochements frappants auxquels elle a conduit. Il est bien probable qu'à une époque très ancienne de leur histoire, et sans doute même avant de pénétrer dans la presqu'île des Balkans, les Grecs croyaient à l'existence d'un être supérieur qui protégeait la tribu dont ils faisaient partie, et dans lequel cette tribu trouvait son expression idéale. L'existence de la tribu et sa prospérité dépendaient de celle de cet être ; mais la réciproque est vraie aussi : ce n'est pas un dieu d'un aspect stable et d'un caractère immuable ; il est en perpétuelle évolution, il peut être enfant, dans la force de l'âge, vieillir, mourir, et même renaître. De là ces dieux-poupons, assimilés plus tard à Zeus,

ou à Dionysos, ces dieux ou ces héros qui souffrent, disparaissent et ressuscitent. Le dieu peut s'incarner dans des formes diverses ; le chef de la tribu, le roi, participe de son essence, et le principe de la royauté **de droit divin** a été formulé à l'aube comme au déclin de l'histoire grecque. Des correspondances mystérieuses s'établissent entre le groupe et son dieu d'une part, et d'autre part tel végétal, ou tel animal familier ou redoutable ; de là, jusqu'à l'époque classique, les clans de **Fils du serpent**, **Ὀφιογενεῖς**, les dieux à forme ou tout au moins à visage d'animaux — Héra au visage de vache, **βοώπις**, Athéna au visage de chouette, **γλαυκώπις** —, qui plus tard deviennent des divinités plus décentes, à forme complètement humaine, auxquels un animal, l'aigle de Zeus, la chouette d'Athéna, sert d'**attribut**.

De ce dieu, incarnation de la tribu, dépend aussi ce que la tribu a de plus précieux : ses troupeaux, ses moissons. Il peut avoir son siège dans la terre qui nourrit les uns et les autres. Dans des fêtes saisonnières, les fidèles l'invoquent et se le rendent propice par des rites magiques, où des symboles, souvent très grossiers, rappelant l'acte de la génération, sont destinés à assurer la fécondité des champs et des bêtes : le rôle du phallus dans le culte d'Hermès, dans celui qui plus tard a été rattaché à Dionysos et aux grandes déesses d'Éleusis, n'a pas d'autre origine. Une physiologie élémentaire se mêle en effet à ces conceptions religieuses : la Terre est imaginée comme une femme, d'abord vierge (**Κόρη**), puis fécondée par les pluies et les orages et devenant ainsi la Terre-mère (**Δημήτηρ**). Entre elle et les hommes actuels on supposa des générations d'êtres monstrueux nés directement de la Terre, Titans, Géants. L'assimilation avec les rapports humains se poursuivant, le dieu de la tribu en devint l'ancêtre, le **héros** qu'on se représentera sous une forme de plus en plus précise, serpent d'abord, — l'animal terrestre par excellence — puis homme ; peu à peu on établit son histoire ; à une date plus tardive on montre son tombeau ; de nombreux détails trahissent cependant son origine : à Athènes, le héros Cécrops, civilisateur du pays, a gardé, dans les peintures et les bas-reliefs de l'époque classique, sa queue de serpent.

Nés de la terre, les hommes y retournent après leur mort ; leur personnalité s'y confond avec celle de l'ancêtre de la tribu ; ils deviennent héros comme lui, comme lui objets de respect et de culte. La communication n'est pas interrompue entre les vivants et les morts, et les fêtes agraires se compliquent, comme c'est le cas pour les Anthestéries athéniennes, de cérémonies où les morts sont évoqués par des rites et des formules magiques, puis, par d'autres rites et formules, renvoyés à leurs demeures souterraines. Car le mort est un être ambigu, respectable et bienfaisant, mais aussi redoutable, surtout s'il souffre ; de là les précautions prises pour assurer son bien-être : embaumement, offrandes, sacrifices sanglants et parfois humains. Les poèmes homériques ont conservé le souvenir plus ou moins précis de toutes ces pratiques, quoiqu'à l'époque de leur rédaction la coutume se fût déjà introduite d'incinérer les morts, sans qu'il ait été possible jusqu'ici de démêler dans quelles circonstances elle a pénétré en Grèce : on peut seulement constater que l'inhumation et l'incinération ont persisté côte à côte jusqu'à l'époque classique.

A cette première couche d'êtres divins, nés de sentiments et d'émotions collectives, et attachés au sol, les progrès de la curiosité et de l'esprit scientifique en ont superposé une seconde, qui tire son origine de l'observation plus désintéressée du monde. Les dernières venues des tribus grecques ne s'étaient pas encore détachées du tronc indo-européen qu'elles avaient déjà fait un dieu suprême de la voûte céleste, qui surplombe l'univers — védique Djaus, ciel ; grec Ζεύς ; latin Diespiter, vocatif Juppiter. Arrivé en Grèce, Zeus est vainqueur des vieilles divinités du sol, Titans et Géants, qui essayent vainement de lui résister et d'escalader les hauts sommets qui supportent sa demeure ; mais il garde longtemps son aspect de parvenu, fier d'un succès récent et mal assuré : c'est ainsi qu'il apparaîtra encore, en plein Ve siècle, dans le Prométhée d'Eschyle. Dieu du ciel, il est aussi dieu des orages ; il brandit la foudre : une déesse-vierge, Pallas, se tient auprès de lui, la lance-éclair dans la main ; elle est la volonté brutale, puis la pensée réfléchie du dieu ; rude Walkyrie dans l'Iliade, elle devient dans l'Odyssée une sage conseillère des dieux et des hommes. Elle protège les cités, en particulier Athènes, d'où lui vient peut-être le surnom d'Athénienne (Ἀθηναία, Ἀθηνά), sous lequel elle est déjà connue dans les poèmes homériques. — Le Soleil, fils du ciel, qui, sous son nom trop transparent d'Hélios n'a jamais reçu qu'un culte restreint, devient une des grandes divinités helléniques avec le titre de Φοῖβος, le Brillant, et celui, encore mal expliqué, d'Apollon ; son caractère ambigu, à la fois bienfaisant et redoutable, tient aux effets de la lumière et du soleil dans le dur climat de Grèce. A côté de lui, sa sœur la Lune, la Brillante (Φοιβή), porte également le nom, tout aussi obscur que celui de son frère, d'Artémis. Sous la voûte céleste s'étend la surface des terres et des mers, que supporte, qu'agite parfois en mouvements violents un dieu puissant (Ποσειδάων, Poseidon), qui, adoré primitivement dans les régions particulièrement sujettes aux tremblements de terre — Béotie et golfe de Corinthe — conserve son titre de Porteur ou Ébranleur des terres (γαιήροχος, ἐνοσίχθων), jusque dans les poèmes homériques où cependant son pouvoir est limité à l'empire des mers. Le feu, dont les philosophes grecs feront plus tard un élément essentiel de l'univers, est aussi un être divin, sautillant et boiteux, comme la flamme vacillante — à l'instar du Lôge germanique ; le rôle du feu dans la céramique et la métallurgie naissante fera adorer principalement Héphaïstos dans les centres industriels d'Asie Mineure et de Grèce, où il devient le patron mal vêtu des ouvriers forgerons.

La religion des tribus helléniques a dû être influencée par celle des peuples qu'elles ont trouvés établis avant elles en Grèce. On a parfois voulu attribuer aux Grecs indo-européens et pasteurs les divinités du ciel, aux préhellènes, agriculteurs et sédentaires, les divinités agraires et souterraines. Cette hypothèse simple et séduisante n'est pas confirmée, semble-t-il, par les indications de la linguistique et de l'archéologie : Déméter, la déesse agraire par excellence, porte un nom essentiellement indo-européen, et les représentations de phénomènes célestes double hache-tonnerre, lance-éclair, soleil, lune — ne manquent pas chez les populations préhelléniques de Crète et d'Asie Mineure. Il est en réalité très difficile, on a vu pourquoi (cf. II), de démêler ce que la religion grecque doit à la religion égéenne : tout au plus peut-on rappeler que le dieu-taureau crétois se retrouve dans les cultes et les mythes relatifs à Zeus, Dionysos, Poseidon ; que la Britomartis de Crète et d'Asie Mineure, dompteuse d'animaux, s'est identifiée, on ne sait comment, avec Pluché-Artémis, devenue une chasseresse nocturne.

Sur les confins du monde hellénique naissent des divinités dont quelques-unes pénètrent assez tôt en Grèce, tout en conservant longtemps leur caractère exotique. Les peuplades du Nord de la péninsule balkanique, qui faisaient, comme plus tard celles de l'Europe centrale, un grand usage de boissons fortement alcoolisées, adoraient un dieu qui procure l'ivresse, Bacchos-Bromios, fils de Zeus ($\Delta\nu\acute{o}\text{-}\nu\upsilon\sigma\omicron\varsigma$), et de la Terre, Sémélé, brûlée par l'éclair des orages féconds. Avec son cortège d'hommes sauvages, Satyres et Silènes, et de femmes possédées do. Dieu, Ménades, il pénètre en Grèce où de buveur de bière il devient, en s'affinant, buveur de vin ; il est encore un nouveau venu dans les poèmes homériques où il ne joue qu'un rôle infime. C'est également du Nord que provient un dieu de nom et de caractère 'obscur, Arès, qui n'est encore dans l'Iliade qu'une brute batailleuse. Il y est uni à Aphrodite, qui, sans être une étrangère, — comme le prouvent, et son nom, qui semble bien hellénique, et l'importance de son culte dans les régions septentrionales de la Grèce, en particulier en Thessalie —, a pris son aspect définitif dans les fies, en particulier à Chypre, sous des influences diverses dont la plus importante est celle -de l'Astarté phénicienne, divinité astrale, elle-même apparentée à d'autres déesses de Syrie et de Chaldée, dans le culte et les images desquelles s'expriment, souvent avec grossièreté, les idées de fécondité et de génération : Aphrodite est, jusqu'à l'époque classique, la seule divinité adorée en Grèce qui doive certainement quelque chose aux religions sémitiques.

La religion grecque était donc, au début du premier millénaire, un assemblage très complexe de croyances et de rites d'origine et de nature diverses. C'est cette matière touffue et composite qui s'est peu à peu précisée et organisée grâce à un lent travail qui a abouti vers le VIII^e siècle aux mythologies homériques et hésiodéennes. C'est en ce sens qu'on peut dire avec Hérodote qu'Homère et Hésiode [ont fait la Théogonie des Grecs, ont donné leurs noms aux dieux, ont attribué à chacun son domaine et ont fixé son aspect](#). Au cours de cette nouvelle évolution, les dieux, tout en prenant définitivement et exclusivement forme humaine, se séparent de plus en plus de l'humanité : la religion perd son caractère de communion pleine d'émotion pour devenir matière à des combinaisons érudites, à des développements littéraires, à des créations d'art. Les vicissitudes du dieu deviennent des événements dramatiques, analogues sans doute à ceux qui troublent la vie des hommes, mais qu'on situe dans un passé lointain, ou dans les demeures inaccessibles de l'Olympe. Les vieilles pratiques destinées à assurer la fécondité sont expliquées par des mariages décents, tout au moins de poétiques amours ou de piquants adultères, comme celui d'Arès et -d'Aphrodite. Des généalogies compliquées s'élaborent. Une hiérarchie s'établit. Les anciens dieux indéterminés de la tribu, attachés au sol, deviennent des héros de caractère humain, qui vivent, souffrent et meurent, et dont le mythe, qui prend un aspect historique, est reconstruit d'après les rites de leur culte ; parfois aussi on essaye de les identifier avec l'une des grandes divinités cosmiques : Agamemnon, dieu thessalien qui avait très anciennement passé dans le Péloponnèse, devient dans l'épopée un roi triomphant, puis malheureux, mais reste adoré en Laconie sous le nom de Zeus Agamemnon. Les grands [Olympiens](#) dont la figure s'enrichit ainsi de fonctions, d'attributs et

d'anecdotes empruntées, composent une société immortelle, fondée, comme celle des hommes, sur le principe de la famille et de la monarchie : Zeus, qui en est le père et le maître, habite dans son palais de l'Olympe comme Priam dans son palais troyen, et, ainsi que doit le faire un souverain parlementaire, il convoque l'assemblée des dieux, *ἀγορά*, quand il s'agit de prendre une résolution.

Cette mythologie lumineuse pouvait répondre au goût de clarté des Grecs ; mais elle ne satisfaisait plus leur curiosité. Les vieilles divinités du groupe social, qu'on se représentait en perpétuel devenir, avaient suffi à expliquer la succession des phénomènes qu'il était donné à l'homme de contempler ; les nouveaux dieux, fixés dans une forme immuable, n'en rendaient plus compte. L'éveil de la pensée scientifique se manifeste par un effort pour enrichir la religion de conceptions philosophiques. Hésiode place au début de sa Théogonie un essai de cosmogonie, où la Terre, le Chaos, et Éros (l'Amour) — sans doute une vieille divinité béotienne de la fécondité — sont considérés comme le principe des choses. Au-dessus des dieux, Homère suppose les Destinées (*Μοῖραι*), que Zeus lui-même ne peut fléchir et qu'il ne fait que réaliser.

En même temps que la théologie, le culte s'organise. Les Grecs, lorsqu'ils arrivèrent dans la péninsule des Balkans, n'avaient sans doute pas d'autres prêtres que leurs chefs de tribus, qui, participant de l'essence divine, étaient les intermédiaires tout désignés entre le groupe et son dieu. Dans l'Odyssée, Nestor, une des figures les plus archaïques de l'Odyssée, sacrifie lui-même à Athéna, assisté de ses fils, et l'on a déjà vu (chap. IV) qu'après la disparition de la monarchie certaines familles royales conservèrent des fonctions sacerdotales. Mais avant même cette date, semble-t-il, un clergé véritable s'était constitué à côté de la royauté. L'Iliade mentionne déjà des prêtres, hommes et femmes, qui, chose curieuse, ne se rencontrent que du côté troyen, jamais dans l'armée grecque qui n'a amené avec elle que des devins, interprétant les signes où se manifeste la volonté des dieux, en particulier le vol des oiseaux.

Pendant que le clergé se constitue, le rituel se précise et s'épure. Aux rites magiques destinés à assurer l'existence et la prospérité de la tribu et de, son dieu succèdent, à mesure que ce dieu prend une personnalité plus définie et s'éloigne de ses fidèles, des sacrifices qui ont pour but, par une offrande appropriée, de procurer à celui qui le fait la bienveillance, l'aide effective et dans un cas déterminé, de la divinité. Les sacrifices humains, les rites sanglants où la victime est déchirée et dévorée par les fidèles, explicables lorsque la grande affaire était de communiquer, de communier, par l'intermédiaire d'un être bien choisi, avec le dieu, font place à d'innocents substituts, à des sacrifices d'animaux, à des offrandes de gâteaux, de fruits et de vin. Le retour périodique des fêtes, ramenées par les saisons, détermine la création de calendriers sacrés, dont les progrès de la vie urbaine atténuent peu à peu le caractère rustique.

Enfin le culte se concentre dans des édifices qui lui sont réservés. Les Grecs primitifs ne bâtissaient pas de temples à leurs dieux. Ils ne connaissaient que les foyers domestiques où l'on adorait les ancêtres, et des emplacements consacrés, choisis souvent parce qu'un phénomène naturel — source, grands arbres,

exhalaisons, chute de la foudre — y manifestait la présence d'un dieu. Quelques-uns de ces lieux saints se sont maintenus jusqu'à l'époque classique : une enceinte de pierres et une inscription les protégeaient contre toute profanation. Il est possible que, les Grecs aient emprunté aux Crétois, et leurs idoles, et leurs chapelles, où l'on plaçait les images et symboles qui représentaient les dieux. Dès le VIII^e siècle, les progrès de l'anthropomorphisme, attribuant à la divinité l'aspect et les habitudes de ses fidèles, avaient fait de ces images des statues de forme humaine, souvent de grande taille, logées dans des bâtiments analogues à ceux qu'habitaient les hommes, et assez importants pour recevoir, avec le dieu, les offrandes qui lui étaient consacrées. Le temple grec est essentiellement une salle oblongue, comme celle du **mégaron** du palais mycénien (cf. chap. IV) orientée en général, comme l'église chrétienne, de l'est à l'ouest ; deux rangées de piliers intérieurs y supportent la charpente de la toiture ; une colonnade extérieure l'entoure (cf. chap. VI) et sert d'abri aux fidèles, qui ne pénètrent pas dans la demeure du dieu : les cérémonies auxquelles ils ont le droit d'assister ou de participer ont lieu à l'extérieur, autour de l'autel qui s'élève devant la face orientale. C'est sur ce modèle que sont déjà construits les vieux temples d'Héra à Argos et à Olympie. Pour pouvoir subvenir aux frais du culte, le clergé du dieu possède des domaines sacrés qu'il exploite ; et les offrandes précieuses s'accumulent dans les magasins des temples.

C'est ainsi que se constituent des sanctuaires où affluent les fidèles, d'autant plus que le dieu y fait parfois connaître sa volonté et y révèle l'avenir. A Dodone, au milieu des forêts de l'Épire qui pouvaient rappeler aux Grecs celles qu'ils avaient quittées autrefois dans la région du Danube, les prêtres interprétaient comme un signe de la volonté de Zeus le bruit du vent dans les branches des grands chênes. A Delphes, tout près de la route qui, aujourd'hui encore, mène de la Grèce septentrionale au golfe de Corinthe, Phoibos-Apollon, venu du Nord, remplaça une vieille divinité à forme de serpent, fils de la Terre, dont la présence se manifestait par des exhalaisons qui provoquaient, chez des sujets bien choisis, des crises nerveuses considérées comme prophétiques ; le nouveau dieu chasse l'ancien, mais s'approprie son oracle, et, de tous les points du monde hellénique, les simples particuliers comme les députés des villes viennent consulter la Pythie. A Olympie, Zeus supplante également des divinités locales, et son culte s'y unit à celui d'Héra, une vieille déesse du Péloponnèse. A Délos, les Ioniens des Cyclades se réunissent auprès du temple d'Apollon ; au cap Mycale, ceux d'Asie Mineure près du temple de Poseidon. Centres d'une religion d'où s'élimine peu à peu, on l'a vu, tout élément sentimental, et, l'on pourrait presque dire, religieux — au sens moderne du mot — ces grands sanctuaires ne sont destinés à jouer qu'un faible rôle dans la vie morale de la nation : par contre leur influence politique sera parfois considérable, et leur existence favorisera singulièrement le développement littéraire et artistique de la Grèce.

Bibliographie. — J. E. HARRISON. *Prolegomena to the study of Greek religion.* Cambridge, 1908. — J. E. HARRISON. *Themis : a study of the social origins of Greek religion.* Cambridge, 1912.

CHAPITRE VIII. — LES DÉBUTS DE LA LITTÉRATURE GRECQUE. LES POÈMES HOMÉRIQUES ET L'HISTOIRE

Un progrès d'ordre matériel, qui s'accomplit au début du premier millénaire, favorise le développement intellectuel de la nation hellénique : les Grecs commencent à faire usage de l'écriture. Une vieille tradition voulait qu'ils fussent redevables aux Phéniciens de cet art précieux. Et, de fait, il y a de grandes ressemblances entre les signes dont se composent les alphabets phéniciens et grecs, ainsi qu'entre les noms que ces signes ont reçus. La découverte, dans les palais crétois, et dans divers centres de civilisation mycénienne (Thèbes, Orchomène), de nombreuses inscriptions dont la rédaction paraît antérieure, non seulement aux premiers textes grecs, mais même aux premiers textes rédigés en caractères phéniciens (lettre du roi Hiram, milieu du Xe siècle), permet de se demander aujourd'hui si les alphabets phéniciens et grecs ne sont pas l'un et l'autre empruntés à l'un des alphabets en usage sur les bords de la mer Égée dès le milieu du deuxième millénaire. En tous cas, l'alphabet grec, dès les premiers textes où on le voit employé, montre un progrès considérable sur tous les alphabets actuellement déchiffrés du bassin oriental de la Méditerranée. Il ne rend que les sons essentiels de la langue, mais il les rend tous, voyelles comprises. Pour peu qu'on ait abordé l'étude de langues qui utilisent un système de lettres moins complet, le phénicien ou l'hébreu par exemple, on comprendra le caractère pratique d'un alphabet qui ne laisse rien à deviner.

Les plus anciens textes rédigés en langue grecque qui nous aient été directement transmis sont des inscriptions sur pierres ou sur terre cuite, qui datent du VIIe siècle au plus tôt ; et il n'est pas certain que les parties authentiques des listes de vainqueurs aux jeux, de rois, de prêtres, que possédaient certaines cités grecques, remontassent plus haut que le VIIIe siècle. L'écriture a pu rester longtemps le privilège, non point d'une caste, mais d'une petite minorité d'hommes instruits. En tous cas elle se répand largement à partir du VIIe siècle ; le fait que de simples mercenaires grecs du pharaon Psammétique II peuvent graver sur l'un des colosses d'Abou-Simbel des inscriptions, assez correctes en somme, qui nous mentionnent, avec leurs noms, l'expédition d'Éthiopie à laquelle ils ont pris part (vers 595), ne permet pas de douter que dès cette époque l'écriture ait été en usage dans toutes les classes de la société grecque. Elle est surtout employée, comme il est naturel, dans les villes d'une civilisation avancée et d'un grand développement économique. C'est dans les ports d'Ionie qu'elle se perfectionne le plus rapidement, et qu'elle se conforme le plus exactement aux modifications de la prononciation ; au Ve siècle, Athènes, en adoptant l'alphabet ionien, l'imposera à toute la Grèce. Et dès le VIIe siècle celui que Chalcis avait transmis à sa colonie de Cymé s'était répandu chez les Étrusques de Campanie, et de là dans toutes les nations italiennes.

On comprend l'importance d'une pareille innovation. Les relations de toutes sortes, et en particulier les rapports commerciaux, devaient s'en trouver facilités, surtout dans une nation disséminée, à partir du VIIe siècle, d'un bout à l'autre de la Méditerranée. D'autre part l'administration des groupes sociaux n'est plus réduite à se fier à la tradition orale ; des archives se créent, que consulteront bientôt les chroniqueurs ; des états civils avec inscription obligatoire se constituent ; la cité prend une conscience plus nette de son existence et de son passé. Mais les conséquences de l'usage de l'écriture sont encore plus sensibles au point de vue littéraire : l'écriture permet la composition d'œuvres de longue haleine et bâties sur un vaste plan, ce qui n'avait pas été possible tant que les auteurs avaient dû se fier à leur seule mémoire.

On peut supposer en effet qu'après une période où la poésie grecque dut être réduite à des chants de travail dont le rythme était constitué, comme chez d'autres peuples indo-européens, par des alternances de syllabes brèves et longues, et à des chants rituels accompagnés de la lyre et de la clarinette — instruments empruntés sans doute la civilisation minoenne, — le développement d'une société aristocratique, fastueuse, et amie du plaisir, favorisa, dès la fin de la période mycénienne, la composition de chansons d'une certaine longueur destinées à divertir les seigneurs en racontant de belles histoires en beau langage. Ces petits poèmes, déclamés avec accompagnement de musique par des chanteurs professionnels, aèdes, qui, comme les trouvères du moyen-âge, recevaient dans les châteaux : une hospitalité cordiale, n'avaient rien de populaire ni de spontané. Destinés d'abord, semble-t-il, à être entendus des nobles de Thessalie, puis des grands personnages des ports de la côte d'Asie, ils étaient rédigés dans une langue tout à fait artificielle, intermédiaire entre les dialectes éoliens et ioniens ; les formules, dont un grand nombre — fins de vers stéréotypées, épithètes *de nature* — ont passé dans les Poèmes homériques, y abondaient ; enfin on y employait un vers dactylique, qui est devenu de bonne heure l'hexamètre, forme métrique très savante, et dont on ne trouve pas l'équivalent dans les autres langues indo-européennes — sauf, bien entendu, chez les Romains, qui l'ont copiée.

Nous pouvons nous faire une idée de ces petits poèmes par ceux qu'Homère a insérés dans l'Odyssée, lorsqu'il représente des aèdes chantant l'aventure amoureuse et plaisante d'Aphrodite et d'Arès, ou la querelle d'Ulysse et d'Achille. Les grands événements des temps passés, conservés par la tradition orale, et particulièrement les luttes qui avaient assuré aux Grecs la possession des rives de la Mer Égée, servaient de sujets favoris à ces chants d'apparat. Un fait, dont les découvertes archéologiques, on l'a vu (ch. III), attestent la réalité, la prise de la forteresse de Troie par les tribus éoliennes, a fourni aux aèdes des thèmes dont le succès s'explique par l'importance de l'expédition, sa durée, ses conséquences. On supposait que toutes les tribus helléniques y avaient pris part : la *guerre de Troie* finit par servir de centre principal aux récits de la conquête, à ceux aussi des luttes qui avaient éclaté entre les tribus grecques au fur et à mesure qu'elles s'établissaient sur le sol hellénique. On supposa que les exploits et les querelles d'Achille, de Diomède, d'Agamemnon, d'Ajax, d'Hector, tous héros originaires de la Grèce du Nord, avaient eu lieu au pied de la ville si longtemps assiégée : c'est ainsi qu'on arriva à considérer comme des ennemis des Grecs et à ranger parmi les défenseurs de la citadelle certains d'entre eux, Hector entre autres, quoique son nom et son caractère soient demeurés foncièrement helléniques. Mais les aèdes qui chantaient les prouesses des héros n'oubliaient pas les dieux. De même que dans l'épopée germanique, à côté

d'Attila et de Théodoric, on voit paraître Siegfried vainqueur du dragon et la Walkyrie qui chevauche dans les airs, de même, à côté des récits relatifs à la prise de Troie, qui ont un fonds de réalité, d'autres étaient consacrés aux aventures d'une déesse peut-être lunaire, Hélène, qui, dérobée par les puissances mauvaises, revient ensuite plus brillante que jamais, ou celles d'Odysseus-Ulysse, le dieu solaire, qui lui aussi, disparaît au pays des morts et des ombres, Cimmériens, Phéaciens, et qui, de retour, atteint ses ennemis, comme Phoibos-Apollon, de ses flèches impitoyables.

L'existence de l'écriture devait permettre de grouper en vastes ensembles ces poèmes à sujet limité. Ce travail fut accompli au cours des VIII^e et VII^e siècles : il répondait aux nouvelles conditions de la vie religieuse et sociale. Ces ouvrages de longue haleine n'étaient pas en effet destinés à divertir des lecteurs isolés ; ils étaient récités aux grandes fêtes qui réunissaient dès cette époque, autour d'un sanctuaire en renom, des Grecs venus de toutes les parties du monde hellénique. A ces grands pèlerinages, comme ceux de notre moyen âge, un public curieux se pressait pour entendre les aèdes chanter les exploits des héros et les aventures des dieux ; les fêtes duraient plusieurs jours, et les petits poèmes d'autrefois, destinés à divertir, pendant une partie de la soirée, une tablée de seigneurs, n'auraient plus été suffisants. Il fallait de vastes compositions, dont la récitation pût être répartie sur plusieurs séances. Les auditeurs, sans s'astreindre peut-être à les écouter d'un bout à l'autre, se plaisaient cependant, chaque jour, à entendre la suite du récit de la veille, et à constater que, comme le rythme demeurait uniforme, le style uni et soutenu, de même les personnages étaient conformes à la tradition et ne se démentaient point d'un bout du poème à l'autre : Achille restait passionné et violent, aussi enclin aux colères puériles qu'aux plus touchants attendrissements ; Ulysse, devenu un des héros les plus populaires de la Grèce, était toujours courageux, prudent et inventif. On comprend dans ces conditions que les aèdes aient surtout cherché à utiliser le plus grand nombre possible de ces petits poèmes que leur fournissait la tradition orale : pourvu que le plan général de l'œuvre demeurât intact, et les caractères constants, ils s'inquiétaient peu des petites discordances de fait auxquelles ce procédé de composition pouvait conduire. A coup sûr, après le premier chant de l'Iliade, par exemple, on s'attendrait à un récit de la défaite des Grecs, tandis que les six chants qui suivent sont consacrés à des combats malheureux pour les Troyens : mais quel dommage de renoncer aux duels entre Pâris et Ménélas, entre Ajax et Hector, aux exploits de Diomède, aux adieux d'Hector et d'Andromaque ! De là ces sutures parfois maladroites, ces contradictions dont s'étonnait déjà la critique de l'antiquité, et qui ont donné lieu, depuis cent cinquante ans, aux théories les plus diverses sur la formation de l'Iliade et de l'Odyssée. On vient de voir que les conditions dans lesquelles ces poèmes étaient récités expliquent ces à-coups dans la succession des faits ; d'autre part leur plan si bien ordonné dans l'ensemble, leur unité, non seulement dans la forme, mais dans les procédés de description, la couleur générale du récit, et la tenue des caractères, ne permettent guère de douter qu'un groupe de poètes contemporains et animés du même esprit, ou, ce qui est beaucoup plus simple, ce poète unique que l'antiquité avait appelé Homère, leur ait donné, à peu de choses près — car le texte n'a été fixé d'une manière définitive qu'à l'époque alexandrine, — la forme admirable sous laquelle nous les connaissons aujourd'hui.

On voit dans quelle mesure l'Iliade et l'Odyssée peuvent être utilisés comme des documents historiques. On y retrouve le reflet de plusieurs époques successives. Les plus anciens parmi ces chants dactyliques primitifs ont pu être composés dès

la fin du deuxième millénaire : ils sont contemporains du déclin de la civilisation mycénienne, dont le centre était, on l'a vu, la Grèce centrale et surtout le Péloponnèse. Les aèdes étaient forcément influencés par les souvenirs, encore tout récents, de ces villes riches en or et de la puissance fastueuse de leurs rois. De là le rôle, dans l'épopée homérique, de Tyrinthe, de Mycènes, d'Argos, de Sparte, d'Orchomène, des rois et des héros de Laconie et d'Argolide, Hélène, Ménélas, Agamemnon, dont la présence pourrait surprendre dans le récit d'une expédition entreprise par les tribus de la Grèce du Nord, et qui s'était embarquée — la tradition ne l'avait point oubliée — dans le port éolien d'Aulis. D'autre part la rédaction d'ensemble de l'Iliade et de l'Odyssée date vraisemblablement du VIII^e ou du VII^e siècle ; et le compositeur, Homère, tout en faisant un effort incontestable pour maintenir son récit dans un passé lointain, n'a pu se dégager complètement des influences de son temps. De là, dans la description des objets comme dans la peinture des mœurs, des contradictions facilement explicables. On en trouvera un peu plus loin un exemple caractéristique dans l'armement ; l'étude des diverses techniques, et des formes politiques, sociales, religieuses, décrites dans l'Iliade et l'Odyssée, a permis d'en relever beaucoup d'autres. L'histoire de la composition de ces poèmes rend compte de ces discordances, et il ne faut pas s'étonner de trouver, parfois dans le même passage, des vers qui nous transportent en pleine période mycénienne, où le seul métal employé dans l'armement et l'industrie est le bronze, et où règnent des souverains opulents, exerçant un pouvoir de droit divin, et d'autres où l'on voit que les hommes savent travailler le fer, et où la royauté n'est plus qu'un souvenir.

Il n'en va pas de même avec les poèmes que la tradition littéraire attribue à Hésiode. Ils portent la marque d'une époque bien déterminée, de cet âge de fer, où les conditions de l'existence sont dures, et où la pensée grecque prend conscience des questions qui se posent dans un univers si imparfait. De plus, la diffusion de l'écriture crée, dès le VII^e siècle, un public, non plus d'auditeurs, mais de lecteurs, qu'il ne s'agit plus de divertir, mais de renseigner. La Théogonie exprime un effort sérieux pour mettre de l'ordre dans la confusion charmante, mais absurde, des combinaisons mythologiques, et pour expliquer l'origine du monde. Plus caractéristiques sont *les Travaux et les Jours*, destinés à instruire la classe si laborieuse et si défavorisée des petits propriétaires terriens : leur vie pénible est exprimée avec une âpreté qui contraste étrangement avec la forme du poème, empruntée tout entière, langue, style et mètre, à l'épopée homérique, dont ce seul fait permet de mesurer le rapide succès. Archiloque de Paros (vers 650), par contre, renonce à cette technique savante et ornée. Dans un rythme iambique d'un caractère nettement populaire, dont les origines remontent peut-être au temps où les Grecs n'étaient pas encore séparés du rameau indo-européen, et dans une langue fort voisine de l'ionien courant tel qu'il était parlé dans les Cyclades et les ports d'Asie Mineure, il raconte les vicissitudes de son existence de poète et de soldat, dans des chansons où s'expriment des passions violentes et cet esprit d'aventures qui poussait tant de Grecs à chercher fortune, comme mercenaires ou comme colons, d'un bord à l'autre de la Méditerranée.

On voit quelle variété et quelle vitalité se manifeste dès cette époque dans une littérature qui, sous un régime de ploutocratie oppressive, produit en l'espace de deux siècles de grandes épopées savantes, souvenirs d'un passé héroïque et fastueux ; des poèmes didactiques d'un caractère réaliste et rural ; des chansons lyriques où s'exprime librement un tempérament individuel. On peut dès maintenant imaginer le développement qu'elle pourra prendre dans des conditions plus favorables, avec les progrès de la richesse générale, de la démocratie, et de l'esprit municipal.

Bibliographie. — MURRAY. *The rise of the greek epic*. 3e édition, 1924. — BRÉAL. *Pour mieux connaître Homère*. — VAN GENNEP-A.-J. REINACH. *La question d'Homère*. Paris, 1909. — MEILLET. *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*.

CHAPITRE IX. — LA FORMATION DES ÉTATS GRECS

On a vu comment la cité, constituée sous le régime monarchique, s'était renforcée sous le régime aristocratique, malgré les vices du gouvernement des nobles et des riches, et le grave déséquilibre social qu'il avait provoqué. Une des premières manifestations de cette augmentation de pouvoir devait être une meilleure organisation de sa puissance militaire. Les Grecs, comme les Celtes et les Germains, étaient une nation batailleuse. L'Iliade exprime en vers frappants l'orgueil du guerrier et la joie du combat. Mais bien des changements s'étaient accomplis dans l'armement et la tactique depuis le temps où les tribus helléniques avaient pénétré dans les Balkans : l'épopée homérique a conservé la marque de ces progrès. Les poèmes primitifs chantaient les exploits du héros isolé qui s'avance à pied ou se fait porter en char — le char est peut-être un souvenir de la civilisation crétoise — à la rencontre d'un ennemi digne de lui, le provoque, derrière son bouclier d'osier **haut comme une tour**, à un combat singulier dont les péripéties sont multiples et l'issue souvent incertaine. Ainsi combat Ajax, fils de Télamon, une des figures les plus archaïques de l'Iliade. Mais les perfectionnements de la métallurgie devaient modifier ces procédés sommaires. Les armes offensives en fer rendirent nécessaires, on l'a vu, une armure plus solide à la fois, plus complète et plus mobile ; en même temps, cet armement, qu'on pouvait fabriquer **en quantités industrielles**, n'était plus le privilège de quelques guerriers nobles : tous les citoyens pouvaient être équipés de la sorte ; de là ces files d'hommes vêtus de bronze qu'on voit, dans l'Iliade, marcher au combat ; de là ces **hommes de bronze**, pirates et mercenaires de Carie et d'Ionie, dont l'apparition terrifia, au milieu du VII^e siècle, les populations du Delta du Nil. Les riches se réservent le coûteux privilège d'entretenir un cheval et de constituer une cavalerie, en général plus brillante qu'utile. L'infanterie est déjà la reine des batailles. Une discipline solide assure sa cohésion et sa puissance ; Homère oppose le défilé impeccable et silencieux des bataillons grecs à la cohue bruyante des armées asiatiques.

De pareilles troupes deviennent nécessairement des instruments de conquête : dès le VIII^e siècle on voit de nombreuses cités agrandir leur territoire et constituer de véritables États. L'exemple le plus caractéristique est fourni par Sparte, où l'organisation militaire était renforcée par une organisation sociale assez singulière. A vrai dire, il est fort difficile de se représenter la constitution spartiate telle qu'elle existait au début de l'époque historique : bien des traits qui lui ont été attribués par des historiens tardifs datent sans doute d'une époque postérieure ; en particulier la tradition n'a sans doute prêté aux réformes de Lycurgue un caractère communiste qu'à partir du III^e siècle av. J.-C., lorsqu'il s'est agi de faire remonter à un passé glorieux et respecté les essais de socialisme agraire que tentèrent Agis et Cléomène. Ce qui est plus assuré, c'est que la constitution de Sparte était remarquablement conservatrice, comme il

arrive parfois dans les cités doriennes, en Crète par exemple ; les rois, au nombre de deux, y avaient gardé une autorité effective que les empiètements des éphores ne sont jamais arrivés à annuler ; jusqu'à l'époque hellénistique s'y sont maintenues des institutions d'un caractère à la fois aristocratique, religieux et corporatif, comme les repas en commun, qui remontent peut-être à l'époque où les tribus grecques menaient encore une existence guerrière et à demi-nomade. De pareilles conditions favorisaient l'esprit militaire ; et cette ville, composée de trois ou quatre bourgades d'aspect médiocre, habitée par une population de citoyens dont l'accroissement était limité par le principe de l'inaliénabilité et de l'indivisibilité du patrimoine, où le commerce était méprisé, l'exploitation des terres confiée à des métayers des classes inférieures — hilotes et périœques, — a possédé longtemps la meilleure infanterie de la Grèce : de là vient le rôle politique que joue, à partir du VIII^e siècle, cette cité qui n'a jamais eu qu'une faible importance économique et dont le développement intellectuel a toujours été des plus médiocres.

Elle commença par conquérir les petites villes de la vallée de l'Eurotas, habitées, s'il faut en croire la tradition, par une population de race grecque, mais non dorienne, apparentée à celle qui s'était réfugiée autrefois dans les montagnes d'Arcadie. Vaincus, ces [habitants de la banlieue](#), Périœques, constituèrent dans l'État spartiate une classe spéciale, distincte des serfs proprement dits (Hilotes), jouissant de la liberté personnelle, astreinte au service militaire, mais privée de droits politiques. Avec son armée ainsi augmentée, Sparte pouvait se lancer dans une plus grande entreprise. De l'autre côté du Taygète, la plaine de Messénie était, dans l'antiquité comme de nos jours, un des cantons les plus prospères et les plus riants de la Grèce, qui devait exciter les convoitises de ses belliqueux voisins. Sparte s'en empara à la suite d'une première guerre (deuxième moitié du VIII^e siècle). Mais l'État spartiate a toujours été mauvais administrateur. Un siècle à peine s'était écoulé que la Messénie était en pleine révolte (probablement dans la seconde moitié du VIII^e siècle) et il fallut une deuxième guerre — dont le récit a été embelli, par la tradition populaire, d'anecdotes romanesques qui ont pour personnage central l'héroïque défenseur de Messène, le roi Aristomène — pour réduire ce pays qui ne devait d'ailleurs jamais être pour Sparte une possession de tout repos.

Ce sont également des terres à blé qu'Athènes conquiert. Elle avait de bonne heure étendu sa domination au delà de la plaine dont les rois pouvaient autrefois, de leur palais de l'Acropole, apercevoir les limites prochaines, et qui est bornée à l'Ouest par le mont Aigaleos, au Nord par les massifs du Parnès et du Pentélique, à l'Est par celui de l'Hymette ; elle était devenue, à une époque indéterminable, maîtresse de la pointe montagneuse de l'Attique, où dormaient, encore insoupçonnés, les trésors miniers du Laurium, et avait mis la main d'autre part sur la petite fédération rurale dont Marathon était le centre, s'installant ainsi sur les rives du canal de l'Eubée. C'est sans doute au VII^e siècle qu'elle s'annexe l'État d'Éleusis, où, au centre d'une plaine aux riches moissons, existait, peut-être dès l'époque mycénienne, un sanctuaire des divinités du blé, qui, sous l'adroite suzeraineté d'Athènes, deviendra un des grands centres religieux de la Grèce. La baie d'Éleusis est commandée par l'île de Salamine, où s'était constitué un petit état indépendant, mais plus ou moins soumis à l'influence des grands ports du golfe Saronique, Égine et Mégare : Athènes s'en empara pour assurer la sécurité de sa nouvelle conquête. Elle n'avait encore, à ce moment, que des ambitions territoriales : ce seront les Pisistratides qui lui montreront le chemin de

la mer ; et jusqu'au Ve siècle elle se contentera, comme port, de la médiocre rade du Phalère.

En Béotie, pays essentiellement agricole, aucune des petites villes, héritières des châteaux de l'époque mycénienne, qui s'étaient développées au bas des pentes étalées autour de la dépression du Copaïs, n'était arrivée, malgré une longue période de querelles stériles, à assurer sa suprématie sur les autres ; de là naquit, sans doute au VIIe siècle, l'idée originale et féconde d'une fédération d'un caractère à la fois religieux, politique, militaire, économique, qui trouvait son expression dans l'existence de sanctuaires, de magistrats, d'une armée, et, à partir du VIe siècle au plus tard, d'une monnaie commune.

C'est également une fédération, autrement puissante, qui se constitue en Thessalie : elle faillit imposer sa forme à la Grèce entière, dont les destinées auraient été par là considérablement modifiées. L'aristocratie thessalienne, d'abord groupée en quatre associations régionales, finit par constituer un État fédératif unique, avec un président et quatre chefs de districts élus par la noblesse. Cette fédération disposait d'une puissance militaire importante, qui consistait surtout, comme il est naturel dans un pays de grand élevage, en une excellente cavalerie. Elle ne fut pas longue à vouloir jouer un rôle dans les affaires de Grèce. Elle soumit les petits peuples montagnards établis autour de la plaine thessalienne, et ceux qui, autour du golfe Maliaque, avaient, eux aussi, constitué un groupement dont le centre religieux devint, au bout d'un certain temps, le sanctuaire de Delphes (cf. plus loin). Elle intervint, comme devait le faire, deux cent cinquante ans plus tard, la Macédoine, héritière des ambitions thessaliennes, dans le conflit qui éclata entre ce groupement et la ville phocidienne de Cirrha, qui prétendait accaparer le sanctuaire delphique à son profit (début du VIe siècle). Cirrha fut détruite et son territoire consacré à Apollon. Quelques années après, vers 570, la Thessalie joua également un rôle important dans une guerre où les deux grands ports de l'île d'Eubée, Chalcis et Érétrie, se disputèrent la riche plaine lélantienne ; plusieurs autres villes du monde hellénique furent d'ailleurs entraînées dans ce conflit par des affinités de race ou des rivalités commerciales ; et ce fut la cavalerie thessalienne qui décida de la victoire de Chalcis. Mais cette cavalerie ne semble pas avoir été appuyée par une infanterie suffisante ; et, lorsque les brillants escadrons thessaliens voulurent pénétrer dans la Grèce centrale, les hoplites thébains lui infligèrent, près de Thespies, une défaite écrasante (vers 540), qui, jointe à un échec dans les montagnes de Phocide, arrêta pour longtemps les ambitions thessaliennes. C'est ainsi que prit fin la première tentative faite par un grand État du Nord pour réunir toute la Grèce dans une confédération unique : plus tard la Thessalie elle-même, puis la Macédoine, reprendront, avec un succès inégal, ce vaste projet.

Dans cette Grèce troublée de guerres dont la tradition ne nous fait sans doute connaître qu'une faible partie, les relations économiques et diverses organisations d'un caractère religieux devaient cependant s'opposer à l'esprit de nationalisme agressif et de jalousie municipale. En dehors des rapports qui existaient de métropole à colonie, des relations commerciales s'établissaient forcément de cité à cité, d'État à État ; elles avaient pour résultat des

conventions dont l'usage de l'écriture permit de préciser les termes et d'assurer le maintien. Les plus anciens traités entre villes grecques pour lesquels nous possédons des textes authentiques sont du Ve siècle ; mais il est certain qu'il en existait de plus anciens. D'autre part, aucun trafic international n'eût été possible si la personne des commerçants et des ambassadeurs n'avait pas joui de certaines garanties à l'étranger. De là l'institution si originale des proxènes, développement des principes d'hospitalité individuelle ou familiale qui sont communs à beaucoup de nations indo-européennes. Une ville désignait dans une autre ville un citoyen à qui, en échange d'avantages matériels ou de titres honorifiques, elle demandait de servir d'hôte (πρό-ξενος) à ses propres nationaux, et qui jouait, par conséquent, le rôle de nos consuls indigènes. Cette institution existait certainement dès le VIe siècle et peut être plus ancienne encore.

D'autre part l'idée devait naître d'instituer entre peuples voisins ou de même race un arbitrage, ou tout au moins une réglementation des conflits entre cités. Aussi voit-on se constituer, à côté des États ou des fédérations à la fois politiques et militaires, des groupements d'un caractère pacifique et religieux, composés de cités dont les députés se réunissent à date fixe dans un sanctuaire commun, chacune conservant, pour le reste, son indépendance et son autonomie. Le temple de Poseidon, au cap Mycale, servait de centre aux Ioniens de la côte asiatique ; Délos, à ceux des Cyclades ; Calaurie, à diverses villes situées sur les bords ou dans les environs du golfe Saronique. Plus connue est la [Ligue des riverains](#) (ἀμφικτιόνες) du golfe Maliaque, dont les représentants se réunissaient au sanctuaire de Déméter, à Anthéla (Thermopyles). Se bornant d'abord, semble-t-il, à faire respecter entre ses membres certains principes élémentaires du droit des gens — il était interdit, en temps de guerre, de raser une ville faisant partie de la ligue, ou de lui couper l'eau —, son activité s'accrut en même temps que s'étendait le cercle des États participants ; lorsqu'à la suite de circonstances que nous ignorons, elle prit comme centre, vers le VIIe siècle, le sanctuaire de Delphes, alors en plein développement, où elle maintint le clergé local, mais dont elle prit en main l'administration. A la faveur de fictions ethniques qui servaient de prétexte à des ambitions politiques, de nouveaux États, Athènes, les Béotiens, les Doriens du Péloponnèse, demandèrent les uns après les autres à entrer dans la ligue, qui jouit bientôt d'un grand prestige, et le conseil des Amphictyons, constitué par les députés des nations participantes, devint un tribunal appelé à juger des conflits internationaux et dont aucun peuple de Grèce ne put négliger les arrêts ni contester l'autorité morale. Les États ambitieux ont souvent essayé, avec plus ou moins de succès, d'utiliser à leur profit l'influence de l'amphictyonie delphique ; on a déjà vu comment les Thessaliens, qui ont toujours joué dans cette ligue, grâce à leur situation géographique, un rôle prépondérant, en ont profité pour se mêler, dès le début du VIe siècle, des affaires de la Grèce centrale.

Une idée plus large que celle de la fédération limitée trouvait son expression dans certains sanctuaires. Les fêtes qu'y célébraient les paysans des environs, et qui s'accompagnaient, comme il arrive souvent dans les solennités rustiques, de concours de course et de lutte, y attirèrent les voisins d'abord, puis des spectateurs et des concurrents venus de plus loin. Le goût des exercices du corps, hérité peut-être des Égéens, et qui, dans l'épopée homérique, rassemble l'armée grecque autour du tombeau de Patrocle, ou le peuple des Phéaciens sur l'agora, pour y assister à des épreuves de course à pied et en char, de lutte à main plate, de boxe, de lancement du disque, réunit des Grecs de toutes les parties du monde hellénique à Delphes, à l'isthme de Corinthe, à Némée. A

Olympie, en particulier, une fête mobile de la moisson, célébrée tous les quatre ans en plein été, devint dès le VIIe siècle, sous l'habile administration des gens d'Élis, le rendez-vous d'athlètes, de coureurs, de cochers venus de Grèce, d'Asie Mineure ou de Sicile, pour prendre part à ces jeux où se développait, à côté de certains principes de loyauté, cet esprit d'émulation et de camaraderie que favorise la pratique bien comprise des sports.

Ainsi se maintenait autour des jeux olympiques, pythiques, isthmiques, néméens, un sentiment de solidarité, panhellénique que la communauté de race et de langue n'aurait sans doute pas suffi à conserver. A vrai dire, il s'exprime déjà dans les poèmes homériques, où cependant aucune de ces grandes fêtes n'est mentionnée : par une fiction qui, quelques siècles plus tard, avec Alexandre le Grand, deviendra une réalité, Homère suppose toutes les nations de la Grèce réunies pour une expédition militaire sous un commandement unique ; et, s'il est difficile d'admettre que les noms arbitraires que le poète donne aux confédérés, Ἀργεῖοι, Δαναοί, Ἀχαιοί, ou même, plus explicitement, Παναχαιοί, soient le souvenir d'une Grèce réellement unifiée au temps de la civilisation mycénienne, du moins expriment-ils que l'idée d'une union entre tous les Grecs était de celles que le public pouvait comprendre et apprécier. Mais dès le VIIe siècle apparaissent des mots qui ne sont plus des créations de poète, mais des termes d'usage courant, parfois même officiel, où s'exprime l'unité de la nation grecque. Les noms d'Hellas, Hellènes, qui étaient primitivement ceux d'un petit district montagneux en bordure du golfe Maliaque, et de ses habitants, ont été peut-être employés d'abord à Delphes, par les membres de l'amphiclyonie, pour désigner leur propre ligue, puis, à mesure que cette ligue s'étendait, toute la Grèce et tous les Grecs. Hésiode et Archiloque parlent déjà de Panhellènes, et, dès le début du VIe siècle, une inscription nous atteste que les arbitres aux jeux olympiques se nommaient Hellanodices (Juges des Grecs). Nés dans les grands sanctuaires, sous la double influence de l'organisation fédérale et de la solidarité sportive, ces termes devaient durer aussi longtemps que la nation qu'ils ont servi à désigner ; et, malgré sa dispersion géographique et son morcellement politique, ils expriment son unité foncière pendant plus de six siècles, jusqu'au moment où un bizarre concours de circonstances remettra le vieux nom homérique d'Ἀχαιοί au premier plan de l'histoire de l'hellénisme et fera de la Grèce continentale la province romaine d'Achaïe.

CHAPITRE X. — DISPARITION DU RÉGIME ARISTOCRATIQUE. TYRANNIE ET DÉMOCRATIE

Le régime oligarchique sous lequel vivaient les cités grecques au début du VI^e siècle avait eu pour conséquence un état de déséquilibre et de mécontentement général. Les vieilles familles nobles ne voyaient pas sans inquiétude des individus nés de rien arriver par le commerce et par l'industrie à une grande fortune qui leur ouvrait l'accès aux fonctions publiques. D'ailleurs cette aristocratie, qui ne se renouvelait pas, s'affaiblissait : des familles d'eupatrides s'éteignaient ; dès le VI^e siècle, à Athènes, le nombre de celles qu'on voit jouer un rôle dans la vie politique de la cité est fort restreint. Cette aristocratie réduite était, par surcroît, divisée, et, dans ces luttes intestines, le parti qui s'estimait le plus faible cherchait naturellement un appui dans les classes inférieures. Celles-ci sentaient croître leurs forces ; de plus en plus, avec les nouvelles conditions de l'industrie et de l'armement (cf. ch. VI), la victoire devait appartenir aux **gros bataillons** qui ne pouvaient se recruter que dans la masse des petits propriétaires, des ouvriers des villes, et des travailleurs ruraux. Et cependant la constitution de la cité ne tenait pas compte de ce renversement des puissances ; exclus du conseil aristocratique et des hautes magistratures, les petites gens étaient réduits aux manifestations sans portée de l'Agora ; privés de tout droit politique effectif, ils risquaient sans cesse de perdre aussi leurs droits civils et passaient leur existence sous la menace de l'esclavage où pouvait les précipiter un créancier exigeant.

C'est au cours du VI^e siècle que disparaissent, dans un grand nombre de cités grecques, les vieilles constitutions fondées sur le régime aristocratique et le principe de la solidarité familiale, et qu'elles sont remplacées par une législation nouvelle mieux adaptée à la situation de fait. Cette évolution, qui dut se manifester par des troubles intérieurs dont l'histoire nous est en général très mal connue, a eu pour principale étape une forme de gouvernement originale : c'est la tyrannie, mot qui n'implique à l'origine aucune idée de domination oppressive et arbitraire, mais qui désigne essentiellement le pouvoir exercé par un seul homme et fondé, non plus sur le principe du droit divin et de l'hérédité, comme l'ancienne monarchie, mais sur le prestige personnel, la faveur des petites gens, et une forte organisation militaire. Les tyrans du VI^e siècle, même lorsqu'ils appartiennent à des familles aristocratiques, sont en principe les défenseurs des droits du peuple ; c'est le peuple qui leur confère, à l'origine, des pouvoirs extraordinaires, dont il faut bien reconnaître, d'ailleurs, que leurs successeurs ont souvent abusé. Plusieurs d'entre eux créent ou maintiennent des constitutions démocratiques. D'autre part, ce sont, en général, comme les fondateurs de colonies au VII^e siècle, des représentants de l'esprit d'initiative et d'aventure qui caractérise la jeunesse du peuple grec, et ils n'hésitent pas à engager leur cité dans une politique de grande expansion territoriale ; en même

temps ils assurent son développement économique et contribuent à son embellissement. La tyrannie à ses débuts est pour les cités grecques une époque de prospérité et de splendeur que plusieurs d'entre elles, Sicyone par exemple, et peut-être même Corinthe, n'ont jamais retrouvée plus tard.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de rencontrer cette forme de gouvernement dans les pays où l'hellénisme est le plus entreprenant et ami des nouveautés, en Asie Mineure d'abord, où, dès le début du VI^e siècle, Thrasybule est tyran de Milet, Pythagoras, d'Éphèse ; à Mitylène, vers 550, règne Pittacos, un bourgeois philosophe ; à Samos, vers 530, Polycrate, un souverain fastueux, grand bâtisseur, à la mode orientale, fait de son île, unifiée sous son autorité, une grande puissance maritime qui semble capable, pendant un temps, de tenir la balance entre ses puissants voisins, les rois de Perse et d'Égypte (cf. chap. XII). De l'autre côté de la Méditerranée, la tyrannie apparaît, dès la première moitié du VI^e siècle, dans les cités hardies et prospères de Sicile, Léontini, Agrigente, plus tard Cymé et Sybaris. Dans la Grèce propre le même régime s'établit dans les ports du golfe de Corinthe, où une forte, population de marchands, d'ouvriers et de marins, conduite par des chefs intelligents et riches, pouvait tenir en échec les vieilles familles nobles : à Sicyone, Orthagoras fonde une véritable dynastie qui durera près d'un siècle, et son neveu Clisthène, rompant les vieux cadres aristocratiques, crée une organisation égalitaire et démocratique en **tribus** qu'Athènes reprendra plus tard ; à Corinthe, les Bacchiades sont renversés par Cypsélos, auquel succède son fils Périandre : très diversement jugé par les Anciens eux-mêmes, qui le représentent, les uns comme une brute sanguinaire, les autres comme un philosophe digne de figurer parmi les sept sages de la Grèce, Périandre a en tous cas beaucoup fait pour l'extension territoriale de Corinthe et son expansion maritime, surtout par la soumission de Corcyre, une vieille colonie émancipée, maîtresse du commerce dans la Mer Ionienne et sur les côtes d'Épire et d'Illyrie, et par la fondation de Potidée, clef de la Chalcidique et de ses forêts, si utiles à une ville dont la principale richesse résidait dans sa flotte.

Le développement magnifique d'Athènes au Ve et au IV^e siècle, l'étude attentive qui, dès l'antiquité, avait été faite de ses institutions, peut-être aussi la netteté de vues et la hardiesse de ses hommes d'État dès le VI^e siècle, font que l'histoire de son évolution politique, dès cette date, est particulièrement bien connue. Un premier ensemble de réformes y a été réalisé par un homme avec lequel nous sortons enfin de la légende pour entrer dans l'histoire. La personnalité de Solon n'est en effet plus de celles qui peuvent se résoudre dans des combinaisons mythiques. Ce n'est pas que les récits que nous possédons sur sa vie et son activité ne soient pas encombrés d'anecdotes sentimentales ou romanesques, dont quelques-unes sont assez anciennes, puisque dès le milieu du Ve siècle Hérodote pouvait donner sur l'entrevue du grand législateur et de Crésus, roi de Lydie, des détails plus piquants que vraisemblables. Mais nous avons heureusement une source de renseignements incontestables dans les œuvres de Solon lui-même, des poésies où, dans une langue nette et qui s'efforce d'être simple, il a résumé sa carrière et son œuvre politiques. Il appartenait à une famille de fortune médiocre ; au métier de commerçant, qu'il dut exercer dans sa

jeunesse, il acquit un sens très juste des réalités économiques, et le goût des solutions pratiques. Quoiqu'à ce moment les neuf archontes fussent encore nommés par l'assemblée aristocratique de l'Aréopage, il est probable que Solon fut porté à la présidence de ce collège, en 594/3, sous la pression de l'opinion publique, qui aspirait à l'apaisement, après des luttes mal connues entre Eupatrides, qui voulaient conserver avec tous leurs privilèges le bénéfice d'une législation démodée, et révolutionnaires qui réclamaient un remaniement total de la constitution et le partage des terres. Solon ne voulut jamais en venir à cette mesure radicale, dont d'autres réformateurs, en Grèce, essayeront plus tard de reprendre le projet ; mais il en imposa, sans doute dès son entrée en charge, une autre qui devait avoir des conséquences presque aussi importantes : il retira aux créanciers le droit de réduire en esclavage leur débiteur insolvable, ou un membre de sa famille. On appréciera la hardiesse de cette réforme en se rappelant qu'en France la contrainte par corps n'a été supprimée qu'en 1867 ; on en mesurera les conséquences politiques en songeant que cette loi, ayant un effet rétroactif, permit de récupérer, tant à Athènes qu'à l'étranger, nombre de citoyens appartenant aux classes moyennes ou pauvres, et qui, libérés, vinrent grossir les rangs des partisans de Solon et des adversaires des Eupatrides.

A cette réforme Solon en joignit une autre, qui, malgré sa célébrité, n'en reste pas moins obscure pour nous, et à laquelle la tradition avait donné un caractère révolutionnaire qui surprenait déjà les historiens anciens. Il ordonna, nous dit-on, l'annulation des dettes. En admettant même, comme il est vraisemblable, qu'il ne s'agisse que des dettes contractées avant la discussion de cette loi, on s'imagine mal la perturbation qu'aurait apportée une mesure aussi radicale. Les termes dont se servent les auteurs anciens pour désigner cette opération, ἀποκοπή, retranchement, σεισάχεια, délivrance, permettent les hypothèses les plus diverses ; et les beaux vers où Solon se vante d'avoir nettoyé la terre d'Attique des bornes hypothécaires qui la souillaient, laissent entrevoir une réforme d'un caractère surtout agraire, et destinée principalement à soulager les petits propriétaires obérés.

Ce **retranchement** des dettes devint sans doute d'une application plus facile lorsque Solon eut modifié le système des poids et monnaies des Athéniens. Jusqu'à cette date en effet Athènes avait adopté la monnaie de la plus grande ville commerciale du golfe Saronique, Égine, et la mine (430 gr. d'argent) y était divisée en 70 drachmes. Solon fit de la drachme la centième partie de la mine, ce qui nécessita évidemment une refonte des pièces existantes et diminua la capacité d'achat de la nouvelle monnaie — grand avantage pour les petits propriétaires ruraux qui purent vendre plus cher les produits de leurs champs, et, plus riches en numéraire, purent se libérer plus aisément de leurs créances. En même temps ce nouveau système assimilait la drachme attique à la drachme euboïque, usitée non seulement dans les ports de l'Eubée, mais à Corinthe, en Sicile, et dans les colonies de la Mer Noire, facilitant ainsi les transactions entre Athènes et quelques-uns des plus grands centres commerciaux de l'époque. L'intérêt que Solon portait aux négociants se manifeste encore dans une loi qui, si elle interdisait la sortie hors de l'Attique des denrées de première nécessité, blé et figes, autorisait l'exportation de l'huile, préparant ainsi le développement industriel de l'Attique et l'essor du Pirée.

Des mesures d'un caractère juridique et constitutionnel vinrent compléter ces réformes économiques et financières. Une loi créa ou tout au moins consacra la liberté de tester, en déclarant qu'il était permis à chacun de disposer à son gré de ses biens à condition de n'avoir pas d'enfants mâles légitimes. C'était

favoriser la mobilité et la dispersion des capitaux et de la propriété foncière, et lutter contre l'accaparement des fortunes que facilitait la vieille organisation familiale. En autorisant d'autre part le premier venu à demander satisfaction pour un tiers offensé, Solon portait également une atteinte sérieuse aux antiques procédés de composition, renforçait l'autorité et étendait la compétence de la justice d'État. Aussi cette mesure devait-elle avoir d'importantes conséquences dans l'ordre judiciaire. Une nouvelle juridiction devenait nécessaire pour juger toutes ces affaires civiles qui, de moins en moins, se réglaient par transaction entre familles intéressées ; de là l'institution si moderne du tribunal des Héliastes, véritable jury tiré au sort dans la masse de tous les citoyens, sans distinction de fortune ni de classe.

Toutes ces innovations, en assurant la prééminence de l'État sur la famille, affaiblissaient du même coup les institutions aristocratiques. L'ancien Conseil des Eupatrides qui siégeait sur la colline de l'Aréopage — à la fois tribunal suprême et assemblée politique —, et dont la compétence en matière criminelle avait déjà été limitée lorsqu'au cours du VIIe siècle avait été créé le tribunal des Éphètes, vit s'élever à côté de lui le jury démocratique de l'Héliée. Ses pouvoirs politiques durent diminuer en même temps que son rôle judiciaire. Il perdit le privilège de nommer les archontes. D'autre part, quoique les auteurs anciens ne nous le disent pas, il est difficile de supposer que les réformes de Solon n'aient pas été sanctionnées par un vote de la vieille assemblée du peuple entier réuni sur l'Agora (ἐκκλήσια), qui dut s'engager à veiller au maintien de la constitution nouvelle, au grand bénéfice de son autorité et de son prestige.

Comme on le voit, ces [lois de Solon](#) ne bouleversaient pas la cité athénienne. Elles en laissaient subsister l'armature, les quatre vieilles tribus ioniennes et, avec quelques modifications, l'organisation censitaire que l'on attribuait à Dracon : l'exercice des magistratures, après comme avant lui, restait le privilège des deux classes les plus riches, les deux autres n'ayant accès qu'au tribunal de l'Héliée, à l'assemblée populaire et au collège électoral où chaque tribu constituait au suffrage universel une liste de dix candidats parmi lesquels les archontes étaient désignés par tirage au sort — système étrange où l'on essayait de concilier les principes démocratiques avec le caractère sacré que la tradition attribuait aux premiers magistrats de la cité, héritiers du pouvoir royal. De plus, il est probable que plusieurs des réformes de Solon, l'institution du testament, par exemple, ou même la suppression de l'esclavage pour dettes, ne furent que le résultat d'une évolution commencée avant lui dans les mœurs et dans l'opinion publique. Il n'en est pas moins vrai que son activité législative fut grosse de conséquences. Elle favorisa dans les campagnes le développement de la petite propriété, et dans la ville les progrès d'une classe moyenne de négociants, grossie par de nombreuses naturalisations pour lesquelles la législation solonienne semble s'être montrée très large ; elle prépara l'avènement de cette sorte de Tiers-État de paysans, de commerçants et d'industriels qui fera la grandeur d'Athènes au Ve et au IVe siècle, et d'où sont sortis quelques-uns de ses meilleurs hommes d'État, depuis Thémistocle jusqu'à Démosthène.

Nous ne savons pas combien de temps dura l'activité législative de Solon. Il est probable qu'un an ne lui suffit pas pour mettre sur pied son programme, et des dates diverses qu'on donne pour son archontat on est peut-être en droit de conclure qu'il exerça cette magistrature plusieurs années de suite. Ses dernières lois votées, et gravées sur les *κῦρβεις*, grands tableaux de bois mobiles autour d'un axe vertical qui furent placés sous le portique qui entourait la maison de l'archonte-roi, en bordure de l'Agora — donc à la portée de tous les citoyens —, Solon semble s'être retiré de la vie publique. A partir de ce moment la légende s'est emparée de lui, et en fait un philosophe ambulante, fabriquant des constitutions pour d'autres cités grecques, exposant les principes de la sagesse grecque aux souverains fastueux d'Orient. En tous cas on n'a aucune raison de contester sa retraite ni même son départ d'Athènes ; peut-être prévoyait-il les difficultés pratiques que rencontrerait l'exécution de ses lois. De fait, les trente années qui suivirent sont remplies de luttes où les Eupatrides essayent de défendre leurs anciens privilèges ou tout au moins de maintenir ceux que Solon leur avait conservés, tandis que les petites gens, journaliers des campagnes et ouvriers de la ville, de plus en plus nombreux et de plus en plus remuants, tentent de prendre part au gouvernement de la cité. Un essai de représentation proportionnelle, avec cinq archontes pris chez les Eupatrides, quatre chez les ouvriers et les paysans, n'eut pas de succès. En 560, trois partis étaient en présence : celui des nobles, recrutés surtout parmi les propriétaires de la plaine (*πεδῖον*) athénienne (Pédiéens) ; celui du juste milieu, les *Paraliens*, composé surtout de bourgeois aisés et de commerçants, en particulier ceux qui habitaient les petits ports en voie de formation sur la côte (*παρὰλία*) méridionale de l'Attique ; enfin celui des démocrates, où figuraient surtout, semble-t-il, les pâtres et ouvriers agricoles employés dans les grands domaines qui, autrefois comme aujourd'hui, s'étendaient dans la partie Nord-Est de l'Attique (*Διακρία*), mais auxquels se joignit bientôt toute une population de mécontents, créanciers lésés par la législation de Solon, citoyens d'origine douteuse. Chacune de ces factions était, comme il arriva si souvent à Rome à partir du II^e siècle, dirigée par un aristocrate ; les Pédiéens avaient pour chef Lycurgue ; les Paraliens, Mégacèles, de la grande famille des Alcméonides ; les Diacriens enfin, Pisistrate. Ce dernier, originaire de Brauron, la plus grande ville de l'Attique orientale, avait attiré sur lui l'attention et la popularité en menant à bien une campagne contre Mégare, la vieille ennemie d'Athènes, et en réoccupant Salamine, conquise, on l'a vu, au VII^e siècle, puis perdue, puis reprise au temps de Solon, et perdue de nouveau. Un mariage heureux le réconcilia avec les Alcméonides et leur parti. Favori de l'assemblée du peuple, il y fit voter, après la comédie d'un attentat contre sa personne, la création d'une garde du corps destinée à sa protection (561/0) avec laquelle il s'installa sur l'Acropole, l'ancienne demeure des rois. Athènes, elle aussi, avait son tyran. Ce n'était pas l'affaire des partis aristocratiques, ni même des Alcméonides, qui s'unirent contre lui et l'expulsèrent en 556/5. La lutte resta circonscrite entre nobles et modérés. Vers 550, un Eupatride, Cylon, essaya de refaire le coup d'État de Pisistrate ; assiégé sur l'Acropole, il put s'enfuir, mais ses partisans furent mis à mort quoiqu'ils se fussent placés sous la protection d'Athéna. Ce sacrilège indisposa contre Mégacèles, qui, en qualité d'archonte, portait la responsabilité du massacre, cette population athénienne que les accusations d'impiété n'ont jamais laissée indifférente : les Alcméonides furent exilés. Sur ces entrefaites, la guerre avait repris avec Mégare, les Athéniens avaient de nouveau perdu Salamine, et il ne se trouva ni dans le parti aristocratique ni chez les modérés de militaire capable de réparer cet échec. Aussi Pisistrate, réfugié en Eubée d'où il suivait de près les événements, jugea-t-

il le moment venu de rentrer à Athènes. Il n'eut qu'à passer le détroit de l'Europe pour trouver dans sa fidèle Diacrie une armée de partisans, qui, renforcée de contingents de Béotie et d'Eubée, eut facilement raison d'Athènes (vers 550).

Établi de nouveau sur l'Acropole, avec ses trois cents porte-matrasques, Pisistrate y exerça son autorité avec douceur et adresse. Comme tous les usurpateurs qui s'emparent du pouvoir après une période de troubles intérieurs, il trouva dans une politique de conquêtes le meilleur des dérivatifs à l'humeur remuante de ses concitoyens. Il fut le véritable fondateur de la grandeur d'Athènes. Précurseur des stratèges impérialistes du Ve siècle, il eut le mérite de comprendre que l'avenir de sa patrie était sur la mer. Athènes commençait d'ailleurs à s'intéresser aux choses maritimes ; une classe de marins et d'armateurs s'y constituait : les naucreries, — sortes de coopératives de constructions navales, dont chacune devait fournir à l'État, équiper, et entretenir un vaisseau — prennent de l'importance politique ; elles jouent dans la répression du coup d'État avorté de Cylon un rôle mal connu, mais certainement considérable. Il est probable que ce fut Pisistrate qui assura à la marine athénienne la libre navigation du golfe Saronique, en s'emparant, et cette fois pour toujours, de l'île de Salamine. Il comprit l'importance du ravitaillement en blé pour une cité qui grandissait sur un sol peu fertile, et où une portion sans cesse croissante de la population se tournait vers le commerce, l'industrie et la marine : c'est pourquoi il voulut lui assurer la libre communication avec les terres à blé de la Mer Noire par des établissements aux Dardanelles : sur la rive asiatique, une garnison athénienne prit possession de Sigée ; de l'autre côté, en Chersonèse, l'envoi de colons athéniens, sous la conduite de Miltiade, un aristocrate entreprenant et un peu trop ambitieux pour rester en Attique, fut encouragé. En même temps Athènes prenait pied dans les Cyclades, dont la plus importante, Naxos, fut conquise, et placée sous l'autorité du tyran Lygdamis, un ami de Pisistrate ; du même coup, Délos, centre religieux des Cyclades, passait sous l'influence d'Athènes.

A l'intérieur, Pisistrate semble avoir gouverné dans l'esprit des réformes de Solon. Il s'abstint de toute innovation constitutionnelle, et ne paraît même pas s'être fait conférer par l'assemblée du peuple des pouvoirs extraordinaires. Il se contenta d'une réforme électorale qui, supprimant le tirage au sort dans la désignation des archontes, lui assura chaque année dans ce collège des places pour lui et ses parents et amis ; cette situation lui permit de prendre des mesures destinées à assurer la paix civile et la prospérité de l'Attique. Il avait le sentiment très juste qu'une classe paysanne contente de son sort était, dans un pays encore foncièrement agricole, la meilleure des garanties contre les révolutions : deux créations habiles furent destinées à la satisfaire ; d'abord celle d'une sorte de caisse de crédit agricole, avançant aux petits propriétaires les fonds nécessaires pour arrondir leurs domaines et améliorer leur matériel ; ensuite, l'institution des tribunaux ambulants, pour éviter aux paysans ces voyages à la ville qui, dans aucun pays, ne rendent la justice aimable aux cultivateurs. Cette sollicitude lui permit de faire accepter aux Athéniens des mesures financières en rapport avec l'importance des expéditions militaires faites au dehors et des grands travaux entrepris, on le verra plus loin (chap. XI), à l'intérieur de l'Attique. Un impôt sur le revenu de 5 % fut établi ; le trésor fut enrichi d'un autre côté par le produit des mines d'argent du Pangée, où Pisistrate s'était créé, pendant son exil, à ce qu'il semble, un domaine personnel ; sans doute même commença-t-il à tirer parti de celles du Laurion, d'une exploitation plus difficile, mais que la proximité d'Athènes devait rendre si productives au Ve siècle.

A la mort de Pisistrate (vers 527), aucune question dynastique ne semble s'être posée. Ses deux fils aînés, Hipparque et Hippias, étaient établis sur l'Acropole ; ils y restèrent en se partageant, semble-t-il, la besogne qui incombe à un chef de gouvernement : Hippias s'occupa de l'administration et de la politique, Hipparque, des choses de la religion, et de leur complément naturel, beaux-arts et littérature. Ce régime dura sans heurts jusqu'au moment de la conspiration d'Harmodios et d'Aristogiton. L'esprit de parti s'est si rapidement emparé de cet événement que dès le Ve siècle on disputait pour savoir s'il fallait y voir une conjuration de jeunes enthousiastes épris de liberté, ou un acte de vengeance personnelle. En tous cas leur tentative échoua ; par suite d'une fausse manœuvre, ce fut l'inoffensif Hipparque qui fut assassiné ; Hippias, le véritable détenteur de l'autorité, survécut. Comme on peut penser, le danger lui aigrit le caractère ; il devint un despote violent et soupçonneux ; il songea à quitter l'Acropole d'Athènes pour s'établir dans la citadelle de Munychie, qui, voisine des ports de l'Acté, lui aurait offert en cas d'émeute une retraite plus sûre et des facilités d'embarquement. Il n'eut pas le temps de réaliser ce projet. Les Alcmonides, expulsés depuis l'affaire de Cylon, sentirent que le moment était venu de rentrer à Athènes. Une première tentative, où un escadron de jeunes nobles bannis essaya de pénétrer en Attique et de s'établir à Leipsydion, sur les pentes du Parnès, ne réussit pas : cet échec décida les Alcmonides à faire appel au concours d'autres États. La chose leur était facile. Apparentés à plusieurs grandes familles de Grèce, en rapport, jusqu'à la prise de Sardes (546 ; cf. chap. XII), avec les rois de Lydie qui avaient été, dans la première moitié du VIe siècle, les plus grands manieurs d'argent des pays égéens, financiers habiles eux-mêmes, ils s'étaient créé une réputation panhellénique depuis qu'ils avaient soumissionné la reconstruction du temple de Delphes, détruit en 548 par un incendie. A cette besogne pieuse ils gagnèrent sans doute beaucoup d'argent, et certainement des amitiés précieuses, surtout à Sparte, dont un oracle delphique attira fort opportunément l'attention sur les affaires d'Athènes. Sparte était devenue à petit bruit, durant le VIe siècle, l'État le plus important de la Grèce : outre les territoires qui lui étaient directement soumis, elle avait constitué une ligue où étaient successivement entrées plusieurs cités péloponnésiennes, Élis, Corinthe, Sicyone. L'esprit conservateur de sa population et le maintien de la monarchie lui avaient d'autre part épargné les difficultés intérieures dans lesquelles Athènes et d'autres cités se débattaient depuis un siècle, et lui permettaient une politique extérieure assez hardie. Elle ne voyait pas d'un bon œil l'expansion d'Athènes, où les Pisistratides étaient alliés à sa vieille rivale, Argos, et à la Thessalie dont la cavalerie conservait un grand prestige. Elle se décida à intervenir en Attique, où ses soldats pénétrèrent en défenseurs de la liberté. Après un premier échec où l'infanterie spartiate fut déroutée par la cavalerie thessalienne, une grande expédition eut raison d'Hippias, qui, enfermé sur l'Acropole, dut capituler (510). Il quitta l'Attique, et se réfugia à Sigée où nous le retrouverons au moment des guerres médiques.

Athènes était libre. Et le parti qui y rentrait n'était pas d'humeur à y restaurer à son profit un régime qui avait fait son temps. On verra plus loin (chap. XIII) les causes qui maintinrent la tyrannie en Ionie jusqu'au début du Ve siècle, en Sicile

plus tard encore ; mais dans la Grèce continentale tout au moins, elle était en train de disparaître des cités où elle s'était établie au cours du VI^e siècle ; à Corinthe, en particulier, Psammétique, le neveu et successeur de Périandre, venait d'être assassiné pendant une émeute, et un gouvernement modéré établi à sa place. C'est une leçon que comprirent, et les Alcmonides, et surtout Clisthène, qui était à ce moment l'homme le plus remarquable de cette grande famille, et le plus sympathique au peuple athénien. L'agitation qui, depuis l'expulsion d'Hippias, se remarquait dans le parti aristocratique, lui donna l'occasion de proposer aux Athéniens d'importants changements constitutionnels. Ils avaient pour base une de ces révolutions administratives auxquelles les réformateurs de tous pays ont toujours attaché beaucoup d'importance, parce qu'ils brisent l'armature qui servait de support à l'ancienne vie politique. De même que la Constituante supprima les provinces françaises, Clisthène remplaça les quatre vieilles tribus ioniennes par dix tribus d'un caractère tout à fait artificiel, qui n'étaient plus elles-mêmes des circonscriptions locales, mais qui comprenaient chacune trois *trittyes*, c'est-à-dire trois portions de territoire situées, l'une dans la ville ou ses faubourgs immédiats, la seconde sur la côte, la troisième à l'intérieur ; chacune de ces trittyes comprenait, à son tour, un certain nombre de *dèmes* (communes). Aux yeux de l'État, chaque citoyen athénien n'appartenait plus qu'au *dème* où il avait son domicile et à la tribu dont dépendait ce *dème* ; dès la fin du VI^e siècle s'établit l'usage d'ajouter, dans les actes administratifs, au nom de tout citoyen l'indication du *dème*, d'où il était facile de déduire la tribu. Dans cette organisation nouvelle, l'esprit régionaliste qui avait amené Pisistrate au pouvoir et facilité son retour était condamné à disparaître ; d'autre part, perdus dans la masse des citoyens, qu'accroissait l'admission, dans la cité, d'étrangers, d'affranchis et d'esclaves pour lesquels le nouveau régime semble s'être montré fort accueillant, les anciens groupements, familles, phratries, tribus aristocratiques, centres de conspirations et soutiens d'un droit archaïque et périmé, ne devaient plus subsister que comme d'inoffensives associations paroissiales d'un caractère essentiellement religieux.

Les dix tribus servirent de base à la création du Conseil (*βουλή*) de 500 membres, élus à raison de cinquante tirés au sort dans la masse des citoyens de chaque tribu, chaque groupe de cinquante (*Prytanie*) constituant, pendant le dixième de l'année, une permanence chargée de l'expédition rapide des affaires courantes. Il n'est pas du tout certain que Clisthène ait trouvé, comme on l'a parfois prétendu, dans les constitutions précédentes d'Athènes l'idée de , ce corps régulateur, mais d'un recrutement essentiellement démocratique, qui enleva sans doute au vieux Conseil de l'Aréopage une grande partie de son activité politique, et qui constituait avec l'Assemblée du peuple un système de deux assemblées analogue à celui de la Rome républicaine, ou même, si l'on veut, à celui qui est en usage dans les gouvernements constitutionnels modernes, avec cette différence que le pouvoir régulateur de la *βουλή* était surtout préventif, puisque son rôle principal était de préparer les lois et décrets soumis à l'approbation de l'Assemblée du peuple. Celle-ci joue désormais dans la vie politique de la cité un rôle prépondérant ; dans la première tragédie grecque que nous possédions, les Suppliants d'Eschyle, composée une douzaine d'années après la réforme de Clisthène, il est curieux de voir le peuple (*δήμος*) d'Argos, consulté par un roi hésitant, décider en dernier ressort, par un décret tout semblable d'aspect à ceux que rendait dès lors l'Assemblée athénienne, du sort des fugitives qui implorant sa protection.

Ce n'était pas encore la constitution radicalement démocratique que réalisera le Ve siècle. Maître du pouvoir législatif dans l'*ἐκκλησία* et la *βουλή*, du pouvoir judiciaire au tribunal des Hélistes, le peuple demeure encore éloigné du pouvoir exécutif ; les grandes magistratures civiles et militaires restent, à la fin du VIe siècle, réservées aux deux premières classes censitaires. Mais on pouvait mesurer le progrès accompli depuis un siècle, et le parti aristocratique s'inquiétait de ces restrictions successives apportées à son prestige et à son autorité. Il se prépara à la résistance. Il trouva un appui assez inattendu et encore mal expliqué chez l'un des rois de Sparte, Cléomène, qui, à la tête d'une petite armée, entra en Attique, s'établit sur l'Acropole, et exigea le bannissement de Clisthène et de ses principaux partisans. Tel était le prestige de l'infanterie lacédémonienne que les Athéniens laissèrent d'abord faire. Mais lorsqu'il s'agit de toucher à la nouvelle constitution, et surtout de supprimer le Conseil des Cinq-cents, le peuple se souleva et enferma sur l'Acropole Cléomène, qui capitula au bout de trois jours. Cette fois l'amour-propre de Sparte était atteint ; elle décida une grande expédition, à laquelle se joignirent les membres de la Ligue péloponnésienne, les Béotiens et les Chalcidiens, qui trouvaient sans doute leurs voisins bien remuants depuis le règne de Pisistrate. La concentration des troupes alliées eut lieu dans la plaine d'Éleusis. C'est là que se manifesta pour la première fois la faiblesse des confédérations grecques ; la coalition se dissocia avant d'avoir combattu : les Corinthiens refusèrent décidément de prendre part à cette expédition contre un gouvernement démocratique, les deux rois de Sparte ne s'entendirent plus entre eux, les Béotiens et les Chalcidiens, au spectacle de cette désunion, rentrèrent chez eux. Ils y furent suivis par l'armée athénienne, qui n'hésita pas à livrer bataille, d'abord contre la forte cavalerie de Chalcis, puis contre la solide infanterie de la ligue béotienne. Ses victoires donnèrent à réfléchir à la Grèce. Une grande assemblée de la ligue péloponnésienne, réunie à Sparte, décida, malgré la présence de l'ex-tyran Hippias, convoqué tout exprès par les Lacédémoniens, de laisser en paix la jeune démocratie qui venait de révéler de façon si brillante sa puissance militaire.

Bibliographie. — GLOTZ. *La solidarité de la famille...* — BUSOLT. *Die Griechischen Staats und Rechtsaltertümer.* — WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF. *Aristoteles und Athen.* Berlin, 1893.

CHAPITRE XI. — LES MŒURS, L'ART ET LA SCIENCE AU VI^e SIÈCLE

Malgré les troubles politiques dont tant de cités grecques eurent à souffrir au cours du VI^e siècle, les progrès du commerce, de l'industrie et du régime démocratique favorisent l'accroissement des fortunes particulières. Une classe moyenne de propriétaires, de négociants, de banquiers, d'armateurs, de fabricants, se constitue et s'enrichit dans beaucoup de villes : elle veut jouir de son aisance. Des mœurs élégantes, que la population des ports d'Ionie emprunte à celle des grandes villes lydiennes, se répandent dans tout le monde grec ; les Athéniens du temps de Périclès se rappelaient le temps où leurs grands-pères portaient à la ville de longues tuniques de toile fine et des bijoux d'or dans les cheveux. La toilette des femmes est plus raffinée encore ; tuniques de laine légère ou de mousseline, crêpelées et brodées, châles multicolores, coiffures savantes avec tresses, frisures et diadèmes. A cette coquetterie dans la toilette ne correspondent pas encore de grands progrès dans le confort : textes et ruines s'accordent pour nous montrer que la maison grecque est restée petite et médiocre jusqu'à l'époque hellénistique. Mais l'on peut mener plaisante vie dans ces demeures modestes ; les poètes et les peintres de vases nous représentent des scènes de banquets très libres, agrémentées de musiciennes et de danseuses, dont l'extension de l'esclavage rend le recrutement de plus en plus facile. L'épouse légitime est, comme on peut croire, absente de ces joyeuses réunions ; au reste, si la situation de la femme libre paraît améliorée au point de vue juridique depuis les réformes du VI^e siècle, qui dans certaines cités (à Athènes entre autres) lui accordent le droit de posséder de la terre et protègent l'orpheline sans frère, son rôle semble diminué au point de vue social, surtout dans les pays ioniens, où se fait mieux sentir l'influence des mœurs orientales ; complètement étrangère à la vie politique et intellectuelle, la femme reste confinée dans le gynécée, à moins que ses talents littéraires ou artistiques ne fassent d'elle une glorieuse déclassée.

Les cités s'embellissent en même temps qu'augmente le luxe des particuliers. La sécurité publique accrue grâce à l'existence d'armées et de flottes qui répriment le brigandage et même la piraterie, permet aux villes de s'étendre en plaine et de se rapprocher de la mer : à Athènes, un quartier industriel et commercial se crée au Nord-Ouest de l'Acropole, le long de la route qui mène aux villes commerçantes de Boétie et de l'isthme de Corinthe, — à l'emplacement même où subsistent encore aujourd'hui les échoppes et les petits ateliers du *Bazar* ; Éphèse descend des hauteurs du Koressos pour s'établir sur les rives mêmes de la baie que les alluvions du Caystre n'avaient pas encore comblée. Les tyrans flattent l'orgueil municipal de leurs sujets en contribuant à l'ornement de leurs cités. Plusieurs d'entre eux conçoivent et exécutent, tout au moins en partie, un programme de grands travaux. La question de l'eau était, on le sait, essentielle pour ces villes en voie de développement ; des aqueducs furent construits à

Mégare, à Samos ; des fontaines, à Corinthe et à Athènes. L'agora d'Athènes, centre de la vie économique et politique, fut aménagée définitivement en plein quartier neuf, entourée de portiques et d'édifices publics ; plus tard, peut-être à l'époque de Clisthène, sur les pentes qui font face à l'Acropole, de robustes assises soutinrent le terre-plein de la Pnyx, où se réunissait l'assemblée populaire de la nouvelle démocratie. Mais ce furent surtout les demeures des dieux qui gagnèrent en beauté et en majesté. Sur les rives du bassin méditerranéen, de Sélinonte à Milet, furent construits ou reconstruits des temples qui dépassaient en dimensions et en richesses tout ce que l'on avait vu jusque-là. Celui de Zeus Olympien, dont les Pisistratides commencèrent la construction dans un faubourg d'Athènes, et qui ne devait être terminé que six siècles plus tard, avait une cella de plus de 15 mètres de large, et des colonnes de 2 m. 50 de diamètre à la base. Sur l'Acropole, le vieux temple d'Athéna, dont la longueur de cent pieds (Hecatompédon) avait fait l'admiration des contemporains de Solon, fut entouré d'une colonnade, et dès la fin du VI^e siècle étaient établies les fondations d'un bâtiment beaucoup plus vaste, que reprendront et achèveront les architectes du siècle suivant. Les procédés de construction progressent et le style des édifices évolue en même temps que leurs dimensions s'accroissent ; l'appareil des murs se perfectionne, et l'emploi de la fausse équerre permet ces assemblages impeccables et très décoratifs de pierres polygonales, dont le soutènement de la terrasse du temple d'Apollon à Delphes est le plus bel exemple ; le fût des colonnes s'élanche, des cannelures en allègent l'aspect, l'échine des chapiteaux se redresse et devient plus nerveuse, le marbre commence à être employé dans la décoration des frontons. Les architectes essayent des formules nouvelles ; à côté du style purement hellénique, qu'on a depuis appelé dorique, on voit s'élever en Ionie d'abord, puis dans les Cyclades et jusqu'à Delphes, de gracieux monuments dont les dimensions restreintes permettent l'emploi exclusif du marbre, et sur la façade desquels fleurit une ornementation très riche — souvent inspirée de motifs orientaux — que rehausse un coloriage éclatant : chapiteaux à volutes, que supportent parfois de gracieuses caryatides, palmettes, lotus, oves, frises de personnages pleines de mouvement et d'esprit.

Les sculpteurs renoncent à la pierre tendre pour le marbre, plus difficile à travailler, mais plus solide et dont la splendeur les séduit. Leurs instruments et leur technique s'adaptent lentement à cette matière nouvelle. La pratique des exercices gymnastiques attire leur attention sur la beauté du corps humain, dont ils s'efforcent avec ténacité de reproduire la forme, la structure, et même le mouvement ; la statue, d'abord immobile et les bras collés au corps, marche et s'anime ; sur le fronton de la colonnade de l'Hecatompédon, Athéna terrasse et va transpercer un géant qui s'écroule à ses pieds. Avec la nudité virile, les artistes apprennent à rendre avec minutie la coquetterie du costume féminin ; à Delphes, à Athènes, des bas-reliefs et des statues, vivement coloriées, sont l'image des modes ioniennes du VI^e siècle finissant. En même temps des fondeurs de Samos trouvent, pour couler en bronze de grandes figures, des procédés qui ne se perfectionneront guère, somme toute, jusqu'à l'époque de la Renaissance. Les arts mineurs progressent. Si la bijouterie du VI^e siècle n'égale pas en splendeur celle de l'époque mycénienne, la diffusion de la monnaie favorise l'art de la gravure dans les centres commerciaux de l'Asie Mineure, de l'Eubée, et du golfe Saronique ; en Attique, où les potiers trouvent une argile excellente, ils sont assez nombreux pour donner leur nom à l'un des quartiers neufs d'Athènes (Céramique) ; leurs vases et leurs coupes où, sur un fond rougi

par la cuisson, s'enlèvent des personnages d'un beau vernis noir, supplantent dans le bassin méditerranéen, grâce à la variété de leurs formes et la perfection de leur dessin, les poteries fabriquées à la grosse, sans soin et sans souci d'art, dans les ateliers de Corinthe.

Dans ces villes embellies par les architectes et les sculpteurs, les cérémonies religieuses pouvaient prendre un caractère de magnificence que les tyrans eurent soin de développer. Ce furent les Pisistratides qui donnèrent un éclat nouveau au culte d'Athéna, protectrice de la cité, et qui firent des Panathénées, célébrées, elles aussi, tous les quatre ans, une concurrence aux jeux de Delphes et d'Olympie. Dans ces fêtes de la cité, comme autrefois dans celles des châteaux et des grands pèlerinages, les divertissements littéraires prennent une grande place. A coup sûr, les anciennes formes poétiques y étaient fort appréciées : c'est pour faciliter leur récitation aux Panathénées qu'Hippias fit faire des poèmes homériques une édition particulièrement soignée ; et, à Sparte, jusqu'à l'époque hellénistique les élégies guerrières de Tyrtée, dont la langue est si voisine de celle d'Homère, et dont le rythme est également dactylique, étaient chantées dans les cérémonies militaires. Mais l'épopée ou l'élégie ne comportaient qu'une récitation plus ou moins modulée, accompagnée de discrets accords de lyre. Dans les pays de langue dorienne, particulièrement attachés, semble-t-il, aux vieux hymnes, aux mélodies et aux danses qui faisaient partie du rituel, se constitua un genre nouveau, où le poème, la musique, la danse étaient inséparables. Dans une langue aussi artificielle que celle de l'épopée, mais d'allure générale dorienne, pour être compris du public auquel ils s'adressaient, des auteurs d'origine diverse — Ioniens comme Alcman, gens des Cyclades comme Simonide, de Sicile comme Stésichore, d'Italie méridionale comme Ibycos —, ont écrit à Sparte, à Corinthe, en Sicile, à Athènes aussi et jusqu'en Thessalie, des œuvres de commande, composées à prix d'argent pour une ville ou un riche particulier ; ces poèmes, d'après les fragments très insuffisants qui nous en sont parvenus, semblent avoir eu un caractère savant et assez impersonnel, et leur principal intérêt résidait sans doute dans l'exécution, où l'accompagnement de lyre et de clarinette animait la complication des rythmes, et où les évolutions du chœur soulignaient le balancement des strophes.

Certains cultes agraires, celui de Dionysos entre autres, avec les idées de vie et de mort, de souffrance, de résurrection, et d'ivresse mystique qui s'y rattachent, donnent naissance à des œuvres d'un caractère spécial. S'il nous est malheureusement impossible d'apprécier la valeur des **dithyrambes** composés au VI^e siècle à l'instigation des tyrans de Sicyone et de Corinthe, on suit quelle magnifique floraison littéraire ; devait sortir des poèmes rustiques que chantaient, dans les demeures agricoles de l'Attique orientale, les confréries de **Boucs**, adorateurs de Dionysos. Ces poèmes avaient pour donnée primitive les vicissitudes et la **Passion** du dieu, plus tard celle d'autres dieux et personnages mythiques, persécutés, puis triomphants. Un perfectionnement important fut introduit le jour où un maître de chœur, dont les anciens n'avaient pas oublié le nom de Thespis, ajouta au chœur un **répondant**, **ὑποκριτής**, qui représentait au naturel le héros souffrant : le chant du Bouc, **Τραγωδία**, devint par là même une action, **δράμα**. En faisant d'Athènes le centre du culte de Dionysos, les

Pisistratides préparaient le développement admirable que la tragédie devait prendre après eux. — L'élément joyeux de ces fêtes rustiques, qui, avec la procession du phallus, symbole de fécondité, comportaient, comme notre carnaval, des déguisements plaisants et tout un échange de quolibets et de couplets moqueurs, prend de l'autre côté du monde grec, en Sicile, une forme littéraire avec Épicharme (fin du VI^e siècle).

A côté de cette poésie faite pour les fêtes de la cité se développent des genres destinés à un public plus restreint. La vie joyeuse qu'on mène dans les pays ioniens favorise la composition de chansons de table, avec accompagnement de lyre, où excelle Anacréon ; le thème — le vin et l'amour — en est d'ordinaire banal, et leur charme réside dans la légèreté du rythme, la grâce d'une langue facile et courante. Plus voisins encore de la langue populaire, parlée dans les ports d'Ionie, sont les iambes moqueurs d'Hipponax d'Éphèse. En pays éolien, par contre, la poésie garde le caractère de confiance personnelle qu'Archiloque avait su lui donner ; Alcée et surtout la poétesse Sapho, dans un style très simple, mais sans bassesse, chantent les passions et les tourments amoureux avec une sincérité et une concision pénétrante que seuls retrouveront, chez les Romains, Catulle, et chez les modernes, Henri Heine.

Ce qui n'est pas vers est prose, et la prose grecque exista à partir du moment où les progrès de l'écriture permirent aux cités de constituer des archives, des listes de magistrats, des recueils de lois. Ces documents, que la vanité municipale amplifiait volontiers en les faisant remonter très haut dans le passé, sont utilisés dès le VI^e siècle, surtout en pays ionien, et servent, en même temps que la tradition orale, à établir des généalogies et des chroniques, qui ont pour base des calculs tout à fait artificiels de **générations** de trente ou de quarante ans, et dont les résultats arbitraires ont longtemps encombré l'histoire des premiers siècles de Rome et de la Grèce. Ces **enquêtes**, **ιστορίαι**, d'où est née l'histoire, ne sont pas les seules où se soit exercée la curiosité des Ioniens. Hécatée de Milet, en même temps qu'une *Généalogie*, composait un *Voyage autour de la terre*, illustré d'une carte. L'univers n'apparaît plus comme un ensemble de choses dangereuses ou profitables dont il faut conjurer les unes et utiliser les autres, mais comme un objet d'études désintéressées. A coup sûr il manque aux physiciens du VI^e siècle, comme à tous les savants de l'antiquité, le sens, non point, à proprement parler, des l'expérience, mais de la méthode expérimentale, qui analyse le phénomène à interpréter et en isole les éléments. Ils y suppléent autant que possible par une curiosité sans cesse en éveil, une observation attentive, et un grand effort logique. Pour la première fois dans l'histoire de la pensée humaine se manifeste l'idée, fautive peut-être, mais en tous cas féconde, qu'il convient de chercher à l'univers un principe originel (**ἀρχή**), que ce soit l'eau, comme le veut Thalès de Milet, ou l'air, comme le prétend Anaximène ; et, comme il ne s'agit pas seulement d'affirmer ce principe, mais de montrer comment les choses en découlent, Anaximandre, qui croit à l'existence d'un élément primitif indéterminé (**ἀνεῖρον**), arrive à formuler des théories grossières, mais audacieuses, qui rejoignent les hypothèses de Laplace sur la formation du système solaire, et celles de Lamarck sur le transformisme. Ces méditations sur le principe des choses amènent Xénophane — un autre Ionien — à concevoir

l'existence d'un dieu unique et parfait qui n'a plus aucun rapport avec les dieux à formes et à passions humaines du polythéisme d'Homère et d'Hésiode. Abandonnant sa patrie de Colophon pour la Grande-Grèce, il y fait des disciples, entre autres Parménide, qui, le premier, formule l'opposition entre la réalité intelligible (ἀλήθεια) et l'apparence (δόξα), préparant ainsi la voie aux constructions métaphysiques des siècles suivants. Un autre grand savant, Pythagore de Samos, quitte, lui aussi, le public d'Ionie pour celui des villes de Grande-Grèce, peut-être plus enclin aux sérieuses spéculations, et il étudie à Crotona, devant des auditeurs enthousiastes, les propriétés du nombre et de l'étendue. Il enlève à l'arithmétique et à la géométrie le caractère utilitaire que ces sciences avaient conservé en Égypte et en Babylonie, où elles n'avaient jamais comporté autre chose que des tables à calculer destinées aux opérations commerciales et bancaires, et des procédés empiriques pour l'orientation des édifices sacrés et pour l'établissement d'un cadastre permanent. Il formule les lois qui régissent les rapports des nombres entre eux, et un grand nombre de théorèmes relatifs aux lignes, aux angles et aux surfaces. Appliquant ces résultats à l'acoustique et surtout à l'astronomie, il est le premier à affirmer que la terre est une sphère et non un disque, et tente une explication géométrique des éclipses, pour lesquelles les savants ne connaissaient encore que les tables établies par les astronomes babyloniens d'après des listes plusieurs fois séculaires d'observations.

Ce n'était pas uniquement par des livres que se répandait la pensée de ces sages ; il n'est pas certain que Thalès ou même Pythagore aient jamais rien écrit : ils sont les créateurs de ces traditions d'enseignement oral qui ont duré autant que l'hellénisme. Dans cette transmission vivante, l'enseignement scientifique s'accompagnait tout naturellement de considérations morales, qui n'ont pas été, il est vrai, accueillies dans tout le monde hellénique avec un égal succès. Dans la partie orientale prévalaient, dès le VI^e siècle, des principes de sagesse pratique et moyenne qui n'avaient rien de systématique et dont on attribuait les formules à un certain nombre de savants personnages (σοφοί), dont plusieurs, il faut le remarquer, — Solon, Bias, Pittacos, Périandre — avaient été des hommes d'État ; plus tard, une tradition tout à fait arbitraire voulut qu'ils eussent constitué un collège de sept membres, d'où étaient sorties ces maximes célèbres — Connais-toi toi-même, Rien de trop, etc. — qui se répandirent dans tout le bassin de la Mer Égée et furent parfois gravées sur les frontons des temples et des édifices publics. En Grande-Grèce au contraire, dans les petites chapelles qui se constituèrent autour de Xénophane, et surtout de Pythagore, s'élabora une morale très haute, mais assez obscure, où à d'étranges considérations sur les nombres, conséquences des merveilleuses découvertes arithmétiques du maître, se joignaient des notions de pureté morale et d'immortalité des âmes.

Ces doctrines répondaient à des besoins nouveaux auxquels ne pouvaient suffire ni les explications rationalistes des physiciens ioniens ni la religion traditionnelle. A mesure que la constitution des cités s'améliorait, les hommes pouvaient constater que celle du monde était loin de répondre à cet idéal de justice que poursuivaient les législateurs, que le mal y était souvent triomphant, et qu'on n'y assistait pas toujours à la punition du crime et de la démesure. Et la notion de

plus en plus claire de la responsabilité personnelle s'opposait aux vieilles conceptions qui tournaient la difficulté en faisant retomber sur les enfants le poids de la faute des pères. De là l'idée des peines qu'après leur mort devaient subir les méchants, qui précisa les conceptions courantes et vagues sur le principe vital (*Ψυχή*), et sur l'existence obscure et diminuée qu'il menait après la destruction du corps ; de là aussi, pour éviter ces peines, des préceptes de pureté morale qui s'accompagnent de prescriptions matérielles souvent empruntées à de très anciens rituels. Des confréries se constituèrent, dont les membres se conformaient à ces règles de conduite : nous connaissons surtout celle qui rapportait ses origines à Orphée, un poète musicien originaire de Thrace, comme Dionysos, mais qui ne dispensait à ses adeptes qu'une calme extase, et non l'ivresse des buveurs de bière et de vin. Nous sommes mal renseignés sur l'état des doctrines orphiques au VI^e siècle ; et il n'est pas certain que les influences égyptiennes qu'on y a relevées plus tard s'y soient manifestées dès cette époque ; on peut en tous cas affirmer que les notions d'immortalité de l'âme, de récompenses et de peines dans l'au-delà, de pureté morale et physique, qui ont de tout temps constitué le fonds de l'orphisme, étaient déjà répandues à cette date, au moins chez les poètes et les savants. Elles influent, on vient de le voir, sur le pythagorisme naissant ; des vers récents de l'*Odyssée* décrivent les peines que les grands coupables subissent dans la région souterraine de l'*Hadès* ; et le sentiment de la nécessité d'une purification après une faute, encore inconnu à Homère, s'impose aux hommes d'État athéniens du VI^e siècle au point de leur faire faire, à Délos, à Athènes même, des purifications collectives.

La religion subit l'influence de ces conceptions nouvelles. Si certains sanctuaires, celui de Delphes entre autres, leur restent longtemps réfractaires, d'autres savent s'y adapter avec adresse, en particulier, comme il est naturel, ceux où étaient célébrés de vieux cultes agraires fondés sur les idées de mort et de résurrection. De là ces *Initiations secrètes* (*μυστήρια*), où un public préalablement soumis à des rites de purification était admis à contempler des cérémonies sur lesquelles les auteurs de l'antiquité se sont astreints à garder le secret, mais dont on peut supposer qu'elles exprimaient les vicissitudes, les peines et les joies qui attendaient l'âme après la mort du corps. A Éleusis, où la légende de Coré, ravie, puis rendue à sa mère Déméter, avait pris un caractère particulièrement touchant, les prêtres faisaient représenter et commentaient, dans une grande salle à gradins, Construite au temps des Pisistratides, un draine sacré, une sorte de Passion dont une mise en scène adroite rehaussait la valeur symbolique. Ces *Mystères* qui semblent être, on le voit, non pas une forme de culte très ancienne, mais une innovation des VII^e et VI^e siècles, ont certainement joué un grand rôle dans l'histoire du développement des idées morales en Grèce. Accessibles à tous ceux qui acceptaient de passer par les rites de l'initiation, sans distinction de cité, de famille, de rang social, ils ont répandu, sous une forme frappante, dans toutes les classes de la société, des notions sur le bien et le mal et des idées réconfortantes sur la mort et la destinée humaine. *Heureux*, dit, dès le début du VI^e siècle, l'Hymne à Déméter, *celui qui, dans sa vie d'homme terrestre, a pu assister à ces saintes cérémonies ; pour celui qui n'a pas pris part à ces cérémonies sacrées, un sort tout différent l'attend, même lorsqu'il ne sera plus qu'un cadavre dans l'humide obscurité souterraine.*

Le peuple hellénique donne au VI^e siècle le spectacle d'une merveilleuse activité intellectuelle. En droit, en morale, en science, en art, il a partout innové et partout ses innovations ont été fécondes. L'antiquité classique n'a fait que développer et perfectionner les types d'architecture, de sculpture, de poésie qui ont été créés à cette époque ; jusqu'au XIII^e siècle la science des pays de l'Europe occidentale a été fondée en grande partie sur des principes formulés pour la première fois par les physiciens ioniens. Dès cette époque la nation grecque tient une place à part au milieu des peuples commerçants ou militaires du bassin méditerranéen. Non seulement la hardiesse démocratique de ses constitutions municipales la distingue des États monarchiques et féodaux qui l'entourent, mais la liberté qui règne dans la plupart de ses villes y favorise l'essor de la pensée affranchie et des talents originaux. En Égypte, en Babylonie, les astronomes, les géomètres, les architectes et les sculpteurs ne sont que des fonctionnaires anonymes, désireux avant tout de conformer leur activité à des règles établies ; en Grèce, savants, poètes et artistes — jusqu'aux modestes **ouvriers d'art** — sont des personnalités bien marquées, travaillant sans contrainte d'aucune sorte — parfois avec les encouragements matériels et moraux d'un **tyran** éclairé ; et dans leurs œuvres se manifeste, outre leur curiosité scientifique ou leur souci de la beauté, l'indépendance de leur tempérament individuel.

Bibliographie. — GLOTZ. *Le travail dans la Grèce ancienne...* — PERROT et CHIPIEZ. *Histoire de l'art...* T. VII et VIII. — FOUGÈRES. *Guide de Grèce.* — LECHAT. *La sculpture attique avant Phidias.* Paris, 1904. — CH. PICARD. *La sculpture antique des origines à Phidias.* — MEILLET. *Aperçu d'une histoire de la langue grecque.* — CROISET. *Histoire de la littérature grecque.* T. II. MILHAUD. *Leçons sur les origines de la science grecque.* Paris, 1893. — MILHAUD. *Les philosophes géomètres de la Grèce.* Paris, 1900. — BURNET. *L'Aurore de la philosophie grecque* (traduction A. Reymond). Paris, 1919. — P. FOU CART. *Les Mystères d'Eleusis,* Paris 1914.

CHAPITRE XII. — LA GRÈCE ET LES GRANDES NATIONS MÉDITERRANÉENNES A LA FIN DU VI^e SIÈCLE

Cette brillante civilisation avait un point faible. Elle était fondée sur le principe de la cité. C'est pour la petite cité autonome, disposant en général d'un territoire de médiocre étendue, que ces législateurs établissaient leurs constitutions ; c'est pour ses dieux que travaillaient les architectes et les sculpteurs ; c'est pour ses fêtes que les poètes composaient leurs œuvres. Cet esprit municipal n'admettait pas en général les concessions réciproques qui rendent possibles les grandes fédérations : on a vu que les associations de ce genre, du moins celles qui comportaient une véritable unité économique et militaire, étaient rares et restreintes ; quant à l'idée d'une union politique entre tous les Grecs, elle aurait sans doute paru aussi absurde à un contemporain de Pisistrate qu'à un Français du siècle dernier celle des États-Unis d'Europe. Ces petites villes, dont la plus importante n'avait sans doute pas, à la fin du VI^e siècle, plus de 30.000 habitants, ne disposaient que de modestes armées de fantassins, rarement assistées de cavalerie, pourvues d'un matériel réduit ; celles qui étaient établies au voisinage de la mer ne possédaient qu'une petite flotte, où les gros navires de guerre à plusieurs rangs de rameurs, dières et trières, étaient encore une rareté, et qui se composaient surtout de navires à un rang, incomplètement pontés. Or, au cours des VIII^e et VII^e siècles, se constituent aux frontières de l'hellénisme de vastes empires, fortement centralisés, disposant de grosses forces militaires et navales que la pratique des expéditions de longue haleine avait pourvues d'un matériel perfectionné. Les armées assyriennes possédaient dès le VIII^e siècle des machines de siège robustes et compliquées, dont héritera l'empire perse, tandis que la poliorcétique restera rudimentaire en Grèce jusqu'au IV^e siècle, et les marins syriens construisaient, à la même époque, sur l'ordre des rois de Ninive, des dières pontées et cuirassées. Ces puissants états étaient pour les Grecs un grave danger, dont les villes situées sur les confins de l'hellénisme devaient bientôt éprouver les effets. Dès 710, les souverains des villes grecques de Chypre, mi-marchands, mi-corsaires, avaient estimé prudent de prêter hommage à Sargon II d'Assour. Mais c'est au VII^e siècle que le danger se précisa.

En Asie Mineure, les Grecs n'occupaient, à cette époque comme de nos jours, que les côtes ; à l'intérieur du pays, qui ne devait être hellénisé qu'après Alexandre, s'était constitué au VIII^e siècle, des deux côtés de la grande artère que forme la vallée de l'Hermus, un royaume lydien que les souverains de la dynastie des Mermnades portèrent à un haut degré de prospérité. Ce pays fertile, riche en or, et dont les poèmes homériques célèbrent déjà l'industrie, avait besoin d'un débouché sur la mer ; aussi des rapports s'établirent-ils de bonne heure entre les rois de Sardes et les banquiers et armateurs des ports ioniens et éoliens. Dès le milieu du VIII^e siècle, Gygès, le premier souverain historique de la Lydie, semble avoir suivi vis-à-vis des villes grecques d'Asie

Mineure une politique méthodique d'alliances et de conquêtes. D'ailleurs un danger commun réunit à ce moment Hellènes et Lydiens. Une horde de barbares venus des côtes septentrionales de la Mer Noire, les Cimmériens, avaient pénétré en Asie Mineure dès le début du VII^e siècle. Vers 650, ils entrèrent en Lydie, défirent l'armée de Gygès, qui périt dans la bataille, prirent la ville basse de Sardes, menacèrent les cités grecques, détruisirent Magnésie et, près d'Éphèse, le temple d'Artémis. Cette invasion, prototype de celles qui devaient, à partir du III^e siècle, menacer et ravager la Grèce, puis la Gaule, et enfin l'Empire romain, fit sur les populations helléniques d'Asie Mineure une profonde impression : les combats des hoplites grecs contre les cavaliers cimmériens servirent longtemps de thème aux poètes et aux décorateurs. Le flot des envahisseurs alla se perdre à l'Est et se briser contre la puissance assyrienne ; et les successeurs de Gygès, Ardys, Sadyatte, Alyatte, Crésus surtout, purent restaurer leur empire et s'assurer définitivement la possession de la côte de la Mer Égée ; l'une après l'autre, les villes d'Ionie et d'Éolide tombèrent en leur pouvoir. La domination lydienne n'était pas oppressive. Les cités grecques payaient tribut et fournissaient des contingents en temps de guerre : mais elles restaient autonomes sous le gouvernement de leurs magistrats ou de leurs tyrans, vivant sous une sorte de protectorat fondé sur des conventions d'un caractère à la fois commercial et politique. Au reste les rois lydiens étaient gagnés par cet hellénisme si prospère et si aimable : apparentés par des mariages aux grandes familles d'Ionie, débiteurs des financiers de Priène et d'Éphèse, ils accueillaient avec faveur savants et artistes, et montraient une grande piété vis-à-vis des dieux des cités grecques ; les temples, non seulement d'Asie Mineure, mais même de la Grèce continentale, recevaient leurs offrandes ; on montrait encore au Ve siècle, à Delphes, les objets d'or massif qu'y avaient envoyés Gygès et Crésus.

Mais sur les derrières du royaume lydien s'était constitué au VII^e siècle, dans la région du plateau de l'Iran, un redoutable empire dont la puissance militaire inquiétait depuis longtemps les rois de Sardes. La révolution de 550, qui y remplaça la dynastie mède par une dynastie perse, parut à Crésus une bonne occasion pour étendre sa domination au delà de l'Halys : il fut battu et fait prisonnier, Sardes fut prise, et toutes les villes grecques de la côte, sauf Milet, qui avait fait une déclaration de neutralité, tombèrent, après un inutile essai de résistance, au pouvoir de Cyrus, roi des Perses. Les nouveaux conquérants se montrèrent beaucoup plus réfractaires que les Lydiens à l'hellénisme. Non seulement Grecs et Perses ne se sont jamais doutés de la parenté qui existait entre leurs parlers — puisque les Perses ont toujours été rangés par les Grecs parmi les gens à langue incompréhensible, *βάρβαροι*, — mais les souverains achéménides ne semblent pas avoir apprécié, jusqu'au Ve siècle, le charme et la splendeur de la civilisation ionienne. Néanmoins la domination perse ne marqua point, pendant les cinquante premières années, un grand changement dans la situation des cités grecques d'Asie ; le gouvernement de la province de Lydie, dont ces villes faisaient partie, paraît avoir été confié à des nobles lydiens, qui continuaient sans doute les traditions libérales de Crésus. Loin d'entraver le développement économique et intellectuel des villes d'Ionie et d'Éolide, ce régime leur apporta une prospérité qu'elles ne devaient pas retrouver avant l'époque hellénistique : on a vu (ch. XI), quel fut, jusqu'à la fin du VI^e siècle, la splendeur de leur développement artistique et littéraire.

La conquête de la Lydie mettait les flottes des ports grecs d'Asie aux ordres du roi de Perse ; la chute de l'empire chaldéen (538) lui valut l'appoint de celles de

Phénicie. La Perse devenait par là même une, grande puissance maritime, et les peuples riverains de la Mer Égée allaient bientôt s'en apercevoir. Une expédition combinée des armées de terre et de mer soumit à Cambyse, fils de Cyrus, l'Égypte (515). Ce pays s'était fortement hellénisé depuis le VIIe siècle : les mercenaires grecs des Pharaons pénétraient dans la vallée du Nil aussi haut que les *bakals* d'aujourd'hui ; dans le Delta, les établissements grecs étaient nombreux, et la prospérité de Naucratis, favorisée par le Pharaon Ahmasis, annonce celle d'Alexandrie. Là encore la nouvelle conquête ne modifia pas sensiblement le sort des populations grecques. Mais, sans parler de l'importance économique de la vallée du Nil, la chute de l'empire égyptien faisait passer sous la suzeraineté des rois achéménides les roitelets de Chypre, vassaux de l'Égypte depuis la chute du royaume assyrien, et leur flotte. Plus grave encore, du point de vue hellénique, et plus significatif, fut l'asservissement des îles grecques de la côte d'Asie, en particulier de Samos, où Polycrate, un tyran intelligent, avait constitué un véritable petit empire, renforcé d'une puissante escadre, et, le premier de tous les chefs d'État grecs, essaya de jouer un rôle actif dans les grands conflits internationaux. Longtemps allié du roi d'Égypte, il dut, sous la pression du parti aristocratique de Samos, abandonner le Pharaon, et même contribuer avec sa flotte à sa défaite. Il ne bénéficia d'ailleurs pas de cette trahison. Le satrape de Lydie le fit assassiner, et, après un court essai d'indépendance, Samos tomba sous le protectorat perse. Ainsi l'empire des Achéménides dépassait les limites de l'Asie Mineure et devenait un danger pour les îles de la Mer Égée, même pour les cités de la Grèce continentale.

A l'autre extrémité de la Méditerranée, l'hellénisme était également menacé. Là aussi les Grecs étaient désunis en face d'ennemis puissants. La manifestation la plus dramatique de ces divisions nous est fournie par la chute de Sybaris, qui, vaincue par sa voisine Crotona, fut impitoyablement rasée, au point que le site de cette ville, la plus prospère peut-être de l'Italie méridionale, n'a pas encore pu être déterminé avec certitude. Pendant que les cités grecques se déchiraient ainsi entre elles, les colonies phéniciennes de l'Afrique, de la Sicile, de la Sardaigne et du golfe de Lion, groupées sous la domination de Carthage, constituaient un empire puissant qui avait à sa disposition les marins les plus hardis et la flotte la mieux équipée de toute la Méditerranée occidentale. — En même temps se formait une grande confédération étrusque qui s'étendait de la plaine du Pô à la Campanie ; si son régime aristocratique s'y est toujours opposé à une centralisation comparable à celle des monarchies d'Orient, les grosses armées que les nobles pouvaient lever sur leurs vastes domaines, toujours prêtes à l'invasion et au pillage, étaient pour les territoires voisins une menace constante ; et ses marins faisaient la course, non seulement sur les côtes de la Mer Tyrrhénienne, mais aussi à l'Est du détroit de Messine. Et sans doute, là où les Grecs étaient solidement établis, ils pouvaient leur opposer une solide résistance ; les hoplites faisaient bonne figure en face de l'infanterie étrusque, bien équipée, mais où ne régnait aucun esprit civique ; on le vit bien en 524, lors de la vigoureuse défense de Cymé. Mais si l'hellénisme pouvait encore, non sans peine, se maintenir, il ne pouvait plus s'étendre : Phéniciens et Étrusques empêchaient tout nouvel établissement. En Corse, Malia, une colonie de Phocée,

fondée vers 565, et qu'avaient plus tard rejointe des Phocéens désireux de se soustraire à la domination perse, fut détruite, malgré un combat naval où ses marins eurent l'avantage, par les Carthaginois et les Étrusques réunis ; et ses habitants furent heureux que les gens de Poseidonia (Paestum), en Campanie, leur permissent de fonder, près de leur territoire, la ville d'Eléa. En Sicile, des Lacédémoniens, déjà chassés par les Carthaginois de la Tripolitaine, où ils avaient voulu s'établir, furent délogés du mont Éryx, où ils s'étaient retranchés, par les Phéniciens (fin du VI^e siècle). Ces tristes convois d'aventuriers et d'émigrants, errant d'un bord à l'autre de la Méditerranée, étaient bien la preuve que les temps étaient passés où l'hellénisme s'installait en vainqueur sur les rivages d'Italie, de Gaule et d'Espagne. Même la puissante Marseille était obligée d'accepter avec les Carthaginois un compromis et de limiter sa zone d'influence au cap Artemision (Cap de la No).

Ainsi, vers l'an 500, les Grecs se trouvaient menacés ou tout au moins arrêtés dans leur développement, aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest de la Méditerranée. Les résultats de trois siècles d'expansion territoriale, et de merveilleux progrès moraux, artistiques et scientifiques, pouvaient être compromis. Et les ennemis de l'hellénisme ne paraissaient pas capables, en cas de victoire, de s'assimiler sa pensée, comme devaient le faire, cinq siècles plus tard, les Romains. L'empire lydien, si pénétré de culture grecque, avait disparu ; les Étrusques, grands amateurs de poteries athéniennes, n'ont cependant emprunté aux Grecs, avec l'alphabet en usage dans la ville de Cymé, que des modes de vêtement, des poncifs de décoration et le goût de certains joyeux divertissements ; les Carthaginois et les Perses s'étaient montrés jusqu'alors réfractaires à la civilisation grecque. Il s'agissait donc de savoir si le bassin méditerranéen serait partagé entre des aristocraties mercantiles et une monarchie militaire, ou si l'hellénisme arriverait à faire triompher les principes d'individualisme, d'art, et de philosophie, qui constituaient, dès la fin du VI^e siècle, sa magnifique originalité.

Bibliographie. — MASPÉRO. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*. T. III. — RADET. *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades*. Paris, 1893.

CHAPITRE XIII. — LA RÉVOLTE DE L'IONIE. MARATHON

Le monde grec vivait, à la fin du VI^e siècle, sous un régime paradoxal. Les régions les plus prospères du monde hellénique, celles où la civilisation urbaine, l'organisation économique, le développement artistique et scientifique étaient le plus avancés, n'étaient pas libres. Les cités grecques de la côte d'Asie Mineure obéissaient au roi de Perse, et dépendaient des satrapes de Sardes et de Dascylion. Et si l'autorité des satrapes, choisis en général parmi les populations indigènes, lydienne ou même grecque, était, on l'a vu, assez douce, cette situation présentait néanmoins, pour les villes helléniques, un double inconvénient. D'abord l'autorité perse favorisait chez elles le maintien du régime périmé de la tyrannie. Au lieu d'avoir affaire aux représentants instables de remuantes démocraties, les satrapes préféraient naturellement s'adresser à ces petits potentats, seuls responsables de l'attitude de leur ville, et dont il était facile d'encourager le loyalisme. D'autre part, le roi Darius, qui, depuis 521, à la suite d'une obscure révolution de palais, avait succédé à Cambyse, et que les révoltes du début de son règne avaient incité à donner à son empire une organisation plus serrée, imposait aux provinces de lourdes contributions en hommes et en argent. Et si l'esprit aventureux des Ioniens leur faisait peut-être accepter sans trop de murmures de participer aux expéditions militaires, l'impôt régulier que Darius substitua aux dons **volontaires** perçus de temps en temps par ses prédécesseurs ne rendit pas son gouvernement populaire. Sans parler des contributions en nature, les pays de la côte ouest de l'Asie Mineure versaient bon an mal an au trésor deux cents talents babyloniens (environ trois millions de francs-or) ; cette taxe, dont la plus grosse part portait sur une vingtaine de villes grecques, devait grever singulièrement leurs finances.

Mais ce souverain peu aimé avait su, établir son autorité sur des bases si solides que toute tentative de révolte et d'affranchissement paraissait condamnée à l'insuccès. Une forte centralisation, favorisée par la création de routes royales et de postes ; une surveillance discrète, mais effective, exercée par les secrétaires, les **yeux et les oreilles du roi**, sur les gouverneurs de provinces (satrapes) ; la comptabilité du Trésor rendue plus aisée par la création d'une monnaie d'empire ; l'existence d'une armée permanente, petite, mais composée d'éléments de choix, et de garnisons qui, dans chaque province, à l'abri de fortes citadelles, maintenaient les populations dans l'obéissance tous ces rouages faisaient des pays qui s'étendaient depuis ; jusqu'à la Mer Égée le plus formidable État qui se fit jamais constitué dans le voisinage de la Méditerranée il faudra attendre les grandes monarchies hellénistiques avant de revoir pareille puissance et pareille organisation. Cependant ce vaste empire avait des faiblesses qui étaient surtout la conséquence de son énormité même. Les courtiers les plus rapides mettaient quatre-vingt-dix jours pour aller de Sardes à Suse ; en s'imaginant avec quelle lenteur s'acheminaient les nouvelles, les ordres, et surtout les troupes. Plus

fâcheux encore était le caractère composite de cet énorme État. Il n'y avait aucun rapport de langue et de culture entre les Hindous des provinces orientales, les Médo-Perses, les Assyro-Chaldéens, les Syriens et Phéniciens, les fellahs d'Égypte, les populations du centre de l'Asie Mineure, enfin, les Grecs de la côte ; l'ex-monarchie austro-hongroise, avec ses Slaves, ses Touraniens, ses Italiens et ses Allemands, donne une assez juste idée de cet empire hétérogène ; et, comme en Autriche-Hongrie avant 1914, l'autorité d'un seul homme maintenait l'unité de ce corps composite. Ces faiblesses pouvaient échapper aux populations passives de la vallée du Nil ou de la Mésopotamie, habituées depuis des siècles à trembler devant le bâton des représentants du pouvoir, quel qu'il fût ; il n'en allait pas, de même des Grecs, impatients de ce régime si contraire à leurs habitudes politiques, fort capables de démêler ses vices, et qui n'attendaient qu'une occasion pour en secouer le joug.

Cette occasion, Darius lui-même devait la leur fournir. Des raisons encore inconnues lui firent entreprendre vers 513 une campagne en Scythie. Peut-être fut-il attiré par les richesses fabuleuses et mal localisées des mines de l'Oural ; peut-être voulut-il s'assurer la possession des fertiles **Terres-Noires** de la Russie méridionale où les pays helléniques commençaient, dès cette époque, à se ravitailler en blé. En tous cas il attachait une grande importance à cette expédition, préparée par une croisière qui soumit les villes grecques de la région de l'Hellespont et explora les côtes septentrionales de la Mer Noire. Il tint à en prendre lui-même le commandement. Ce fut, comme avait été la campagne d'Égypte en 525, et comme devait être, vingt-cinq ans plus tard, celle de Xerxès, une expédition combinée par terre et par mer. Tandis que l'infanterie et la cavalerie franchissaient l'Hellespont sur un pont de bateaux construit par des ingénieurs grecs de Byzance, la flotte, composée surtout de contingents helléniques, longea les côtes du Pont-Euxin et remonta le Danube, sur lequel les Grecs construisirent un second pont qui servit au passage de l'armée, et dont la garde leur fut confiée. A la tête de ses troupes, Darius s'enfonça dans les plaines de la Scythie. Pour la première fois, la steppe fut, par son immensité même, victorieuse d'une armée organisée. Les Scythes firent le désert devant Darius, qui, las d'avancer dans un pays dévasté, se trouva trop heureux de pouvoir repasser sans encombre le pont du Danube. Ce fut un échec incontestable ; les villes grecques de l'Hellespont ne s'y trompèrent pas, et, dès ce moment, elles tentèrent un premier essai de révolte ; mais l'arrière-garde de Darius réprima ces vellités d'indépendance. Elle en profita même pour soumettre les populations de la Thrace, y compris les villes grecques de la côte, jusqu'au Strymon ; de l'autre côté de cette rivière, en Macédoine, où depuis plus d'un siècle une dynastie de souverains intelligents s'efforçait de constituer un État bien organisé et centralisé, le roi Amyntas dut prêter hommage au Grand Roi qui devenait son voisin.

Mais l'abcès couvait, comme dit Hérodote. Rentrés chez eux, les marins ioniens pouvaient raconter comment ils avaient tenu dans leurs mains le salut du Roi et de son armée ; on prétendait même que les cavaliers scythes leur avaient proposé de rompre et d'abandonner le pont confié à leur surveillance. Histiée, tyran de Milet, qui avait maintenu la garnison dans le devoir, avait reçu des marques éclatantes de la reconnaissance du Roi, s'était fait octroyer un district de Thrace riche en mines et en forêts, et avait été mandé à la cour de Suse. Aristagoras, son neveu, le remplaçait à Milet. L'oncle et le neveu sont l'un et l'autre de beaux types d'aventuriers ioniens, marins, hommes d'affaires, chefs de bandes, et pirates à l'occasion. Vers 500, Aristagoras proposa à Artapherne,

satrape de Lydie, la conquête des îles de la Mer Égée, en commençant par Naxos, la plus riche des Cyclades à cette époque, comme l'attestent les ruines des monuments consacrés par elle dans le sanctuaire de Délos. Sans doute voulait-il se constituer, comme autrefois Polycrate, un empire maritime, sous le protectorat perse. Contre toute attente, l'expédition échoua : le parti démocratique, qui avait succédé, comme dans tant de cités de la Grèce continentale, au régime tyrannique, sut organiser une vigoureuse défense ; au bout de quatre mois, l'armée perse dut lever le siège (499). Cette fois il ne s'agissait plus d'un échec lointain : quelques heures de navigation séparaient Naxos des ports de la côte d'Asie, qui purent être informés au jour le jour des incidents de la campagne. Deux fois en quinze ans, l'empire perse venait de montrer sa faiblesse devant un ennemi résolu à se défendre. La révolte éclata. Les tyrans des villes ioniennes, les plus sûrs soutiens de la domination perse, furent expulsés : et l'on vit avec surprise Aristagoras, qui préparait peut-être son coup de longue date, prendre la tête des révoltés. Mieux encore : il s'offrit pour aller demander aux Grecs d'Europe de secourir leurs frères d'Asie, et partit pour le Péloponnèse. Sparte, la plus grosse puissance militaire du monde hellénique, mais peu portée aux expéditions lointaines, et mal informée de ce qui se passait hors d'Europe, refusa. Aristagoras fut plus heureux dans les villes maritimes que le commerce, sans parler des affinités de race et de langue, mettait en rapport constant avec celles d'Ionie : Athènes fournit vingt vaisseaux — un gros effort pour sa flotte naissante — Érétrie, cinq. Au printemps de 498, les contingents ioniens, réunis à ceux de Grèce, débarquaient à Éphèse, et marchèrent sur Sardes, qui fut prise et incendiée : seule la citadelle, où se réfugia la garnison perse, tint bon.

La prise de Sardes eut un retentissement considérable : la révolte gagna toute la côte, les cités de l'Hellespont, les populations demi-barbares de la Carie, réservoir de fantassins dont on vantait la valeur et l'armement ; enfin les villes grecques de Chypre, qui allaient fournir aux insurgés l'appui de leur marine. Ainsi, quatre siècles plus tard, l'Asie Mineure devait se lever en un jour contre les légions romaines à la voix de Mithridate. C'était une large compensation au départ du petit contingent athénien, rappelé, après la prise de Sardes, pour des raisons -que nous ne pénétrons pas bien. De son côté, la cour de Suse finissait par s'émouvoir et par comprendre la gravité des événements. C'était la région, sinon peut-être la plus riche, du moins la plus civilisée, qui se révoltait contre l'autorité du Roi, et Darius pouvait connaître, pour les avoir utilisées, la valeur de l'infanterie carienne, les qualités manœuvrières de la flotte ionienne, la science des Ingénieurs grecs. Avec un sens très juste de la situation, il comprit qu'il fallait vaincre les insurgés sur mer ; et le programme des opérations comporta avant tout une expédition navale. Pendant que les contingents royaux des satrapies d'Asie Mineure arrivaient à tenir en échec l'infanterie ionienne, à lui faire évacuer Sardes et même à lui infliger un échec près d'Éphèse, une escadre phénicienne fut envoyée à Chypre, et débarqua dans une rue un corps d'occupation qui, malgré une bataille sur mer favorable aux Grecs, défit sur la terre ferme l'infanterie hellénique. Chypre retomba sous la domination perse, les insurgés perdaient une escadre et une base navale qui leur aurait permis de porter la guerre sur les côtes de Syrie. L'année suivante, en effet, les villes de l'Hellespont et de l'Éolide tombèrent aux mains des armées du Roi ; en Carie par contre, la population fit une résistance qui prit un caractère de guerre sainte, et, après deux batailles sanglantes, se termina par un échec perse.

Mais la question devait se régler sur mer, et Aristagoras le savait bien. Quand il apprit en 496 qu'une nouvelle flotte se construisait dans les chantiers de Phénicie, il jugea la situation désespérée, quitta Milet, partit pour la Thrace, dans les domaines de son oncle Histiée, où il rêvait, dit-on, d'entraîner ses compatriotes menacés, et fut tué en combattant les indigènes. Les insurgés perdaient un chef énergique et seul capable de maintenir l'unité entre eux. Après son départ, les intrigues perses purent semer la division parmi les Grecs : quand la flotte phénicienne parut devant le port de Milet, la partie était déjà it moitié gagnée pour elle ; dès le début de la bataille, qui s'engagea près de l'îlot de Ladé, les contingents de Samos et ceux de Lesbos désertèrent ; le reste de la flotte ionienne fut vaincu ; Milet, assiégée par terre et par mer, fut prise d'assaut, ses défenseurs égorgés, la ville et ses sanctuaires incendiés et pillés, la plus grande partie de la population, conformément aux usages de la guerre en Orient, déportée en Babylonie (494). Ce fut une catastrophe aussi retentissante que celle qui avait, une quinzaine d'années auparavant, à l'autre bout du monde hellénique, détruit Sybaris ; Milet ne s'en est jamais complètement relevée ; l'ancienne capitale de l'Ionie, et, on peut le dire, le centre de la civilisation grecque, était condamnée à végéter pendant deux siècles et à voir s'ensabler son port d'où étaient partis tant de hardis marins ; c'est à l'époque hellénistique seulement qu'elle retrouvera, sinon son prestige, du moins sa prospérité.

La révolte était finie. Quelques chefs essayèrent encore pendant quelques mois de tenir la mer : Dionysios de Phocée, qui avait tenté d'organiser la défense de Milet ; le vieil Histiée, qui, suspect à la cour depuis le début de la révolte, mal vu des Ioniens à cause de 'la faveur que Darius lui avait montrée autrefois, avait erré de Sardes à Suse, et de Suse à la mer, finirent en corsaires, l'un sur les côtes d'Italie, l'autre sur celles de Thrace. Mais sur terre la prise de Milet fit disparaître toute velléité de résistance. Les satrapies d'Asie Mineure furent réorganisées, l'établissement d'un cadastre semble avoir permis une répartition de l'impôt plus équitable, certaines villes furent autorisées à conserver la constitution démocratique qu'elles s'étaient donnée depuis 498. C'étaient d'adroites concessions. Mais les derniers événements avaient pu montrer à Darius la nécessité de plus graves mesures. Pendant six ans, quelques villes grecques avaient tenu en échec ses meilleurs généraux et ses meilleurs marins ; la défaite hellénique était due, non pas à des infériorités militaires ou techniques, mais au manque d'unité entre les insurgés, et à la défection des Grecs d'Europe. Qu'un nouveau soulèvement éclatât, où ceux-ci enverraient des renforts plus considérables et assureraient au besoin l'unité du mouvement, les événements pouvaient tourner autrement. L'existence d'une Grèce libre et en pleine évolution démocratique était incompatible avec l'extension de l'empire perse sur les rives de la Méditerranée. Ainsi l'indépendance de la petite Serbie d'avant 1914 paraissait à la cour de Vienne le plus sérieux des obstacles à son *Drang nach Osten*. Pour mettre fin ce dangereux état de choses, il fallait que l'autorité du Roi fût reconnue d'un côté comme de l'autre de la Mer Égée.

Assurément Darius pouvait savoir qu'il allait entreprendre là une médiocre conquête. Un pays encore assez pauvre dans l'ensemble, qui n'arrivait pas à se suffire lui-même et qui était obligé de faire venir une partie de son blé des-pays de la Mer Noire, ses étoffes d'Asie Mineure une population remuante, raisonneuse, impatiente de toute autorité ; de hardis marins certes, mais de petites flottes en comparaison de celles d'Ionie et de Phénicie. Mais la tranquillité de l'Asie Mineure était à ce prix. Au reste le moment paraissait bien choisi. Les villes de la Grèce continentale qui auraient pu grouper autour d'elles les forces de

l'hellénisme, Sparte et Athènes, étaient aux prises avec des difficultés de toute espèce. Sparte supportait les conséquences d'une constitution mal agencée : quoiqu'elle fût sortie victorieuse d'une rude guerre contre sa vieille rivale Argos, les conflits entre éphores et rois, et entre les deux familles royales, y créaient un état de malaise permanent : l'un des rois, Démarate, à qui son collègue Cléomène, le vainqueur d'Argos, avait fait une situation intenable, avait dû quitter Sparte et la Grèce ; réfugié dans les états du Roi, il pouvait, de loin, entretenir en Laconie un foyer d'intrigues favorable aux Perses. — Pour d'autres raisons, il en allait de même à Athènes, où le vieil Hippias, devenu vassal du Roi depuis qu'il s'était, lui aussi, réfugié à Sigée, conservait d'influents amis ; un de ses parents avait exercé les fonctions d'archonte. Bien entendu, le parti des tyrans aurait accepté de bon cœur la suzeraineté perse ; il était assez puissant pour faire interdire un drame sur la prise de Milet, dont la première représentation avait provoqué chez le public athénien une patriotique émotion.

Une première expédition perse traversa l'Hellespont dans l'été de 492 ; la flotte longeait les côtes, appuyait les mouvements de l'armée de terre, et assurait son ravitaillement. Mais son chef Mardonios, gendre du Roi, rencontra des difficultés inattendues : son camp subit, en Thrace, un sanglant assaut où lui-même fut blessé ; sa flotte fut, en doublant la dangereuse presqu'île de l'Athos, à moitié détruite par une tempête subite du Nord-Est. L'expédition avait néanmoins pu rétablir en Thrace et en Macédoine l'autorité du Roi, consolidée par des garnisons dont le commandement fut attribué à des militaires éprouvés. Mais les inconvénients de ces lourdes expéditions par terre étaient nettement apparus ; il valait mieux porter un coup direct aux cités qui, comme Athènes et Érétrie, avaient pris position pendant la révolte de l'Ionie en envoyant des renforts aux insurgés. Au printemps de 490, un corps expéditionnaire dont on ignore l'importance, mais composé surtout de bons fantassins des provinces centrales de l'Empire, avec un contingent de cavalerie, s'embarqua en Cilicie sous le commandement du Mède Datis, et, après avoir longé la côte sud de l'Asie Mineure, se dirigea droit vers la Grèce centrale. Il soumit en passant Naxos, ce qui assura au Roi la maîtrise des Cyclades et de la Mer Égée, et débarqua en Eubée, où Érétrie fut prise d'assaut et pillée. De là une courte traversée mena l'armée perse sur les côtes de l'Attique. Hippias, qui participait à l'expédition, avait conseillé ce point de débarquement. Il se rappelait que, soixante ans auparavant, c'était là que son père Pisistrate, rentrant en Attique, avait pu se constituer aussitôt une armée de partisans. Une plage de sable, abritée des vents du Nord et de l'Est, fournissait un abri suffisant à la flotte perse ; la plaine de Marathon offrait éventuellement le champ libre à des manœuvres de cavalerie contre lesquelles l'infanterie athénienne devait être impuissante ; l'armée de terre établit son camp près du rivage, en attendant qu'Athènes, divisée par les troubles intérieurs qu'escomptait Hippias, fût à la merci des troupes royales.

Mais la situation, de l'autre côté du Pentélique, n'était pas celle qu'escomptait le vieux tyran. Les élections du printemps de 490 avaient porté aux fonctions d'archontes et de stratèges des hommes du parti démocratique et patriote, résolus à combattre tout retour de la tyrannie et à maintenir dans son intégrité l'indépendance d'Athènes. En particulier dans le conseil des stratèges se trouvait un hardi militaire, Miltiade, petit-fils de ce remuant Miltiade parti autrefois à la tête d'un convoi d'Athéniens pour la conquête de la Chersonèse, où il avait su se tailler une petite principauté indépendante. Dans cette famille se perpétuait l'esprit des grands aventuriers du siècle précédent. En 493, après l'écrasement de la révolte ionienne, Miltiade avait dû quitter précipitamment la Chersonèse,

et, échappant à grand'peine aux croiseurs phéniciens, s'était réfugié à Athènes. Son influence est peut-être sensible dans les mesures énergiques que prit le gouvernement d'Athènes à l'approche des Perses : la mobilisation générale fut décrétée, des messagers furent envoyés à Sparte, et à Platées, la petite ville béotienne alliée d'Athènes, pour demander des renforts : Sparte promit son concours, Platées envoya sans tarder plusieurs centaines d'hommes, et, peu d'heures après le débarquement des Perses, une armée de dix mille combattants environ, la plupart hoplites, traversait les défilés du Pentélique et venait s'établir au pied de ses pentes orientales. Adossés à la montagne, facilement ravitaillés par Athènes, dont six heures de marche les séparaient, ils surveillaient de près le camp ennemi. Au bout de quelques jours Datis put constater qu'aucun partisan n'apparaissait dans la Diacrie ; Athènes se montrait résolue à se défendre. Avant l'arrivée des renforts de Sparte, Datis voulut probablement brusquer les choses, et, quittant la plaine de Marathon, fiévreuse en cette saison, sans ombre et sans eau potable, rembarquer ses troupes et les amener devant Athènes même. Les stratèges, informés de ces intentions, décidèrent, sur l'initiative de Miltiade, une attaque immédiate : au moment où la cavalerie perse était déjà à bord, les hoplites athéniens s'ébranlèrent, et franchissant au pas accéléré la zone dangereuse où le tir des archers perses aurait pu avoir des effets meurtriers, abordèrent le camp ennemi. Ce qui restait à terre de l'infanterie royale fit bonne résistance ; le centre tint bon, mais les ailes cédèrent ; une panique s'ensuivit, où les troupes royales s'embarquèrent en désordre, et la flotte quitta en hâte la côte, abandonnant aux mains des Grecs sept vaisseaux et plusieurs centaines de morts et de blessés. Le lendemain, lorsqu'après avoir doublé le cap Sunium elle parut devant la rade du Phalère, la présence de l'armée de Miltiade, qui y était arrivée avant elle, ne permit pas une nouvelle tentative de débarquement. Le coup était manqué : la flotte perse retourna en Asie.

Matériellement, l'échec était pour Darius de peu d'importance. Ses pertes étaient insignifiantes. Les provinces centrales de son empire n'entendirent sans doute jamais parler de la bataille de Marathon ; l'Ionie même, et, qui plus est, les Cyclades, conquises de la veille, ne firent aucune tentative de révolte. Mais l'empire perse gardait à son flanc la menace de cette Grèce indépendante, et dont la victoire allait exalter l'orgueil. Les conséquences morales de la bataille étaient en effet considérables. A Marathon, Athènes, qui ne s'était jusqu'ici mesurée que contre Mégare ou la ligue béotienne, avait, dans des circonstances, il est vrai, très favorables, éprouvé la valeur de son infanterie, bonne manœuvrière malgré un lourd équipement qui, d'ailleurs, lui avait assuré la supériorité dans le corps-à-corps contre un ennemi armé à la légère. Athènes avait pu d'autre part apprécier les heureux résultats de son régime démocratique. Le principe de la nation armée, l'esprit qui animait ses troupes, le jeu des institutions qui avaient porté un Miltiade à la stratégie, avaient assuré la victoire.

Bibliographie. — HÉRODOTE. *Histoires*, IV-VI. — HAUVETTE-BESNAULT. *Hérodote historien des guerres médiques*. Paris, 1894. — DELBRÜCK. *Die Perserkriege und die Burgunderkriege*. Berlin 1887. — GRUNDY. *The Great Persian War*. London, 1901.

CHAPITRE XIV. — LA GRANDE INVASION DE XERXÈS

Il était vraisemblable que le gouvernement royal ne resterait pas sur son échec. Cependant, pour autant que nous pouvons savoir, Athènes, qui avait subi le premier choc des Perses, fut aussi la seule ville de Grèce à prévoir leur retour. Toute sa politique, depuis 490 jusqu'en 480, semble dominée par cette pensée. C'est à cette crainte qu'il faut rattacher un certain nombre de mesures qui paraissent, à première vue, fausser le développement du régime démocratique institué par Clisthène. Comme en France à partir de 1792, à Athènes, pendant ces dix années, le danger de l'extérieur détermine à l'intérieur de graves conséquences. Avant tout il fallait songer à l'armée ; d'importants changements furent apportés à son organisation : en particulier, au détriment des pouvoirs de l'archonte polémarque, qui ne joue plus désormais aucun rôle dans la conduite des opérations militaires, ceux des stratèges sont accrus. D'autre part, l'expérience des dernières années, à Athènes comme en Asie Mineure, démontrait que le gouvernement perse ne trouverait pas dans les pays grecs de plus sûr appui qu'un tyran ; le vieil Hippias, à vrai dire, venait de mourir après Marathon ; mais il restait dans la cité assez de membres de sa famille, et, en dehors d'eux, de personnages influents et ambitieux : l'un d'eux pouvait profiter de la situation, et, à la faveur précisément du péril perse, reconstituer à son profit le régime abhorré. De là l'institution surprenante de l'ostracisme : chaque année, au printemps, deux séances de l'assemblée du peuple étaient consacrées, la première à décider si un citoyen menaçait la liberté publique, la seconde à désigner ce citoyen à la majorité des voix et à le condamner à un exil de dix ans, sans confiscation ni perte des droits politiques. Une institution de ce genre avait peut-être existé dès le vile siècle ; en tous cas, dès 487, l'ostracisme fonctionnait sous la forme que connaissent les écrivains de l'époque classique ; comme de juste, la première victime fut un Pisistratide, cet Hipparque qui avait été archonte quelques années auparavant ; mais d'autres grands personnages furent frappés les années suivantes, entre autres trois membres de l'influente famille des Alcméonides. Mesure d'exception qui rendit peut-être des services dans ces années de crise, l'ostracisme devait durer pendant tout le Ve siècle, et donner lieu, comme il est facile de se l'imaginer, aux pires abus.

Mais ni la réorganisation de l'armée ni le bannissement des ennemis de l'intérieur n'étaient des mesures suffisantes. C'était sur mer que Darius avait vaincu la révolte de l'Ionie, et tout faisait prévoir qu'instruit par l'échec de Marathon, il appuierait d'une forte escadre l'expédition qu'il préparait. Or Athènes ne possédait qu'une flotte médiocre, dont deux événements devaient bientôt montrer l'insuffisance. Au lendemain de la bataille de Marathon, Miltiade essaya de soustraire à la domination perse ces îles de la Mer Égée dont les ports excellents pouvaient servir de base à une escadre ennemie. L'expédition échoua devant Paros (489) ; au retour, les adversaires politiques de Miltiade lui firent

porter la responsabilité de cet insuccès ; après un procès lamentable, le vainqueur de Marathon, condamné à une forte amende, mourut d'une blessure reçue pendant le siège. A défaut de la maîtrise de la Mer Égée, Athènes voulut s'assurer au moins celle du golfe Saronique : il fallait pour cela abattre Égine, la vieille cité commerçante dont les corsaires menaçaient les côtes de l'Attique, et où le parti aristocratique, alors au pouvoir, était favorable à la Perse. Un soulèvement démocratique qui éclata dans l'île parut une occasion favorable ; mais, malgré l'appui d'une escadre corinthienne, là encore l'expédition se termina par un échec. Ainsi, malgré la hardiesse de ses marins, l'admirable configuration de ses côtes, Athènes restait vulnérable du côté de la mer.

C'est ce que comprit un personnage qui devait jouer dans l'histoire d'Athènes un rôle essentiel, et qui semble avoir été le plus grand homme politique qu'elle ait jamais possédé. Né d'une famille de commerçants, sans grande culture, sans fortune — au moins dans les débuts de sa carrière —, Thémistocle, par don naturel, possédait au plus haut point les qualités essentielles de l'homme d'État : prévision juste de l'avenir, décision rapide et sûre ; au besoin, un véritable génie de l'improvisation. Dès avant la bataille de Marathon, il avait repris les grands projets maritimes de Pisistrate : au lendemain du désastre de Ladé, il avait, en qualité d'archonte, fait voter et entreprendre des travaux d'aménagement au Pirée, où une belle rade bien protégée se prêtait — beaucoup mieux que la grève du Phalère, battue des vents du Sud, — à recevoir les navires de guerre que les grandes cités maritimes du monde grec commençaient à construire dès cette époque. De grands changements s'étaient en effet accomplis au cours du VI^e siècle dans l'art nautique. Dans les vaisseaux de guerre, désormais pontés, une ingénieuse disposition en gradins, aujourd'hui mal connue dans ses détails, permettait de doubler ou de tripler le nombre des rameurs sans augmenter sensiblement la largeur de la coque. Ces **dières** ou **trières** longues et vites, avec leur gros équipage — près de 200 hommes, dont 150 rameurs —, et leur importante superstructure, avaient naturellement un tirant d'eau plus grand que les barques non-pontées d'autrefois, qu'on tirait chaque soir au rivage ; il fallait, pour les recevoir, des abris en eau profonde ; l'usage de l'ancre, qui s'était répandu dans le courant du VI^e siècle, y rendait le mouillage sûr. Avec ses fonds, qui suffisent aux paquebots d'aujourd'hui, le Pirée était tout désigné pour recevoir l'escadre moderne dont Thémistocle voulait qu'Athènes fût pourvue. Un concours heureux de circonstances permit la réalisation de ce projet. Dès le VI^e siècle les exploitations de plomb argentifère de la région du Laurium avaient été exploitées par les Athéniens ; mais vers 485, la découverte, dans ce district, du gisement de Maronée, plus profond, mais plus riche, provoqua à Athènes une véritable révolution financière. Affermées par l'État, ces mines lui rapportèrent, la première année, 100 talents (environ 600.000 francs-or). Ce fut le grand mérite de Thémistocle de faire voter par l'Assemblée que ces revenus seraient affectés à la construction d'une grosse escadre, décision qui devait avoir d'énormes conséquences pour l'avenir d'Athènes et de la Grèce. On ne saurait trop admirer la rapidité avec laquelle elle fut exécutée : en 480, Athènes possédait une flotte de 200 trières, qui faisait d'elle la première cité maritime du monde hellénique.

Pendant ce temps, le gouvernement perse préparait de formidables armements dont Darius, mort en 485, ne vit pas la fin. Les historiens anciens, à la suite d'Hérodote, ont représenté comme un impulsif et un indolent son successeur Khsayarsha, qu'ils appellent Xerxès. En tous cas ce roi, qui recueillait une lourde succession, un empire nouvellement organisé et peu homogène, une grave question à régler dans la Mer Égée, un mouvement nationaliste en Égypte, un

autre à Babylone, sut au début de son règne montrer de l'activité et de l'intelligence. Il réprima rapidement les révoltes égyptienne et chaldéenne, tout en continuant à préparer la campagne d'Europe. L'échec de Marathon avait prouvé que ce n'était pas en jetant sur les côtes de Grèce un corps expéditionnaire qu'on réprimerait définitivement l'insolence hellénique. On reprit donc, en le perfectionnant et en l'amplifiant, le plan de Mardonios. L'armée de terre devait, par l'Hellespont et la Thrace, gagner la Grèce centrale ; la flotte, longeant la côte, devait la ravitailler et au besoin appuyer ses opérations. L'expédition fut préparée avec soin ; les côtes furent reconnues, les ingénieurs grecs et phéniciens reçurent mission de construire un double pont de bateaux sur l'Hellespont, de creuser un canal au Mont Athos — pour éviter à la flotte de doubler cette pointe dangereuse ; des centres de ravitaillement furent organisés en Thrace et en Macédoine. Enfin une campagne diplomatique menée en Grèce assura au Roi tout au moins la neutralité de la Crète et d'Argos, et, semble-t-il, l'appui du clergé delphique, qui, pour préparer l'opinion publique, publia une série d'oracles défaitistes.

Au printemps de 480, les troupes royales franchissaient l'Hellespont, où la flotte était venue les rejoindre. Nous devons sans doute nous résigner à ignorer les effectifs de l'armée de terre. Les chiffres (dix-sept cent mille combattants), donnés par Hérodote qui écrivait un demi-siècle environ après l'événement, sont certainement exagérés ; les évaluations des historiens modernes, arbitraires et parfois ridiculement basses. Il est vraisemblable que plusieurs centaines de milliers d'hommes passèrent d'Asie en Europe : infanterie, cavalerie, avec du matériel de siège, un train considérable, et les impedimenta démesurés qui alourdisaient les armées de l'antiquité, surtout celles de l'Orient, et qui furent sans doute une des causes pour quoi les troupes royales mirent près de trois mois pour aller de l'Hellespont aux Thermopyles (600 kilomètres environ). La partie combattante comprenait, avec des éléments de valeur inégale, la meilleure cavalerie du monde méditerranéen, et une infanterie recrutée parmi les populations guerrières et montagnardes de l'empire. Mais on s'imagine les difficultés de toutes sortes que devait présenter le maniement de ces troupes hétérogènes par la langue, les mœurs, et l'armement. Plus compliquée encore devait être la question du ravitaillement dans cette presqu'île balkanique si peu fertile, si pauvre en eau pendant l'été, dépourvue de routes. Il ne fallait pas compter sur le pays, qui suffisait à peine — sauf peut-être la Thessalie — à nourrir sa population. Comme nos armées modernes dépendent des chemins de fer et des camions, celle de Xerxès, une fois passée en Grèce, dépendait de sa flotte ; privée du ravitaillement par mer, elle était condamnée aux privations et aux maladies : on le vit après Salamine. Xerxès le savait bien ; sa flotte comprenait un grand nombre de transports de tout rang, et plusieurs centaines de navires de guerre, mais parmi eux, semble-t-il, une forte proportion de vaisseaux d'ancien modèle.

Avec des faiblesses, qui étaient surtout la conséquence de l'énormité des effectifs, l'expédition de Xerxès était la plus formidable machine de guerre qu'on eût jamais montée sur les bords de la Méditerranée ; elle dépassait en tous cas de beaucoup tout ce que les cités grecques avaient pu réaliser ou imaginer jusqu'alors. On s'imagine leur émotion lorsqu'arriva — sans doute par les ports d'Ionie — la nouvelle des grandes concentrations opérées en Asie Mineure durant l'automne de 481. Dès la fin de cette année, des députés venus de toutes les régions du monde hellénique se réunirent à Corinthe : événement nouveau dans l'histoire de la Grèce. A vrai dire, et quoiqu'une sorte d'[union sacrée](#) eût été

décidée, qui, entre autres, mit fin, au moins provisoirement, au conflit entre Égine et Athènes, les égoïsmes particuliers se manifestèrent déjà dans cette réunion panhellénique. Plusieurs-peuples ou cités firent des déclarations de neutralité, en particulier ceux de l'Occident, moins directement menacés ; on dut rejeter les offres de service de Gélon de Syracuse, qu'il accompagnait d'exigences intolérables. Même parmi ceux de la Grèce propre, beaucoup étaient disposés à se soumettre. L'exemple de l'Ionie n'était pas encourageant. Par bonheur pour l'hellénisme et la civilisation méditerranéenne, Athènes et les villes d'Eubée, qui savaient qu'elles n'avaient pas de merci à attendre, Sparte qui prévoyait que la domination perse marquerait la fin de sa suprématie dans le Péloponnèse, parvinrent à décider à la résistance la majorité de l'assemblée. Le principe adopté, il fallait se mettre d'accord sur l'exécution. Sparte et ses alliés avaient l'arrière-pensée — qu'ils devaient conserver jusqu'en 479 — de défendre le Péloponnèse seul en fortifiant l'isthme de Corinthe. Ce projet permettait à l'armée perse de se constituer des bases solides dans les régions qu'on lui abandonnait ; cette raison, plus sans doute que les protestations d'Athènes, décida les Spartiates à participer à une expédition destinée à couvrir la Thessalie. Au printemps de 480, lorsqu'on apprit que Xerxès franchissait l'Hellespont, des contingents athéniens, béotiens, péloponnésiens vinrent camper dans la vallée de Tempé. Arrivés là ils s'aperçurent qu'ils pouvaient être tournés à la fois par terre et par mer, et que les dispositions des grands propriétaires du pays n'étaient pas sûres ; ils se retirèrent à l'approche de l'ennemi, lui abandonnant le grenier de la Grèce du Nord, et l'appoint de la cavalerie thessalienne.

Cependant l'armée royale, grossie en route, depuis le passage de l'Hellespont, de contingents thraces et macédoniens, s'avancait sans rencontrer, semble-t-il, d'autres difficultés que celles du ravitaillement en eau. C'est au Sud de la Thessalie qu'elle allait pour la première fois se heurter aux Grecs. Le conseil de guerre de Corinthe avait décidé l'envoi d'une nouvelle expédition qui devait couvrir la Grèce centrale. On renonça à défendre le massif de l'Othrys, que traverse un col facile, et l'on choisit comme ligne de résistance les contreforts du massif de l'Oeta, autrement enchevêtrés, coupés de ravins d'une défense aisée et infranchissables à une armée alourdie d'un gros train ; et cette fois, la flotte devait appuyer l'armée de terre. Un corps de 10.000 hoplites environ fut dépêché vers le golfe Maliaque. Les Péloponnésiens n'avaient fourni que 4.000 combattants : ainsi se manifestait de nouveau leur arrière-pensée de garder le meilleur de leurs troupes pour la défense de l'Isthme ; le reste venait de Béotie et de la Grèce centrale. Ce fut cependant un des rois de Sparte, Léonidas, qui prit le commandement de cette petite armée. Athènes au contraire avait fait un magnifique effort : 180 trières quittèrent les chantiers du Pirée et firent voile vers le golfe Maliaque. Égine, les ports de l'Eubée, du Péloponnèse et des Cyclades occidentales, envoyèrent des renforts, si bien que l'escadre grecque comptait plus de 300 vaisseaux, presque tous du nouveau modèle.

C'est à la fin de juillet que les armées helléniques prirent position. Léonidas occupa le passage des Thermopyles — Porte des Eaux-Chaudes, à cause des sources d'eau chaude et sulfureuse qui jaillissent dans la région —, qui, entre les pentes escarpées de l'Oeta et la mer, n'avait à cette époque — avant que les alluvions du Sperchios n'eussent fait reculer le rivage — que la largeur de la chaussée. La flotte, sous le commandement théorique du Spartiate Eurybiade et sous l'autorité effective de Thémistocle, s'embossa dans la baie de l'Artémision, au Nord de l'Eubée. Les premiers éléments de cavalerie de Xerxès arrivèrent au contact avec les hoplites grecs avant que la flotte perse eût quitté Thermé où elle

s'était concentrée. Instruit de la situation, Xerxès donna l'ordre à ses vaisseaux de faire voile en hâte vers l'Eubée. Mais la côte de Magnésie, rectiligne et rocheuse, qu'ils devaient longer, ne leur offrit que des abris insuffisants ; un matin, ils furent surpris au mouillage par un de ces coups de vent du Nord-Est qui sont si fréquents en été dans la Mer Égée. Ce fut un véritable désastre. Diminuée, semble-t-il, de plusieurs centaines de navires qui, n'ayant pu gagner le large à temps, s'étaient brisés contre les récifs, elle vint se mettre à l'abri à l'entrée du golfe Pagasétique. C'est alors que Xerxès donna l'ordre d'attaquer par terre et par mer. Sur mer, les trières grecques montrèrent leur supériorité manœuvrière dans deux engagements partiels qui coûtèrent aux Perses quelques dizaines de navires.

Pendant ce temps l'infanterie royale tentait, à plusieurs reprises, de forcer le passage où les Grecs tenaient crânement : un nouveau grain détruisit même, dit-on, une division navale qui avait reçu mission de transporter, en faisant le tour de l'Eubée, des troupes destinées à prendre à revers l'armée grecque. C'est au bout de quelques jours seulement que Xerxès fut instruit de l'existence d'un sentier de montagne, praticable à une infanterie sans bagages, et qui permettait de tourner la position des Thermopyles. Léonidas connaissait l'existence de ce chemin ; mais la pauvreté de ses effectifs l'avait obligé à en confier la défense à un détachement locrien de médiocre valeur. Surprise au point du jour par la colonne perse, cette petite garnison se débanda : au lever du soleil, la nouvelle s'en répandit dans le camp grec. On est mal informé de ce qui se passa à ce moment ; la plupart des détachements de la Grèce centrale, ne voulant pas s'exposer à un désastre certain, semblent s'être repliés en hâte le long de la côte, abandonnant Léonidas et ses Péloponnésiens, qui, fidèles à leur consigne, se firent massacrer sur place. La présence de la flotte grecque était désormais inutile dans le voisinage des Thermopyles ; elle se dirigea vers le golfe Saronique, pour reprendre contact avec le gros des forces grecques, massées près de l'Isthme de Corinthe, et vint mouiller devant Salamine.

Ainsi la politique égoïste des Péloponnésiens et le système des **petits paquets** aboutissaient à une catastrophe. La Grèce centrale était ouverte. En Béotie, où les grands propriétaires n'avaient jamais été partisans de la résistance, Xerxès trouva un accueil favorable : ce riche pays devait pendant un an servir de base d'opérations à l'armée perse, dont Thèbes fut le quartier général. Pendant ce temps le gouvernement d'Athènes faisait évacuer ville et campagne ; tout ce qui pouvait combattre s'embarqua, le reste se réfugia dans l'île de Salamine, à Égine, dans le Péloponnèse. Xerxès trouva l'Attique déserte, et n'eut que la satisfaction de dévaster la banlieue d'Athènes, d'incendier et de piller les temples de l'Acropole où une poignée de défenseurs avait essayé de résister. Sa flotte cependant doublait sans encombre le cap Sounion et mouillait dans la rade du Phalère, craignant sans doute d'être embouteillée au Pirée.

Les deux flottes étaient donc de nouveau en présence. Une fois de plus, d'après la tradition, s'affrontèrent dans une série de conseils de guerre tragiques les deux plans de campagne, celui des Athéniens, qui demandaient que le sort de la Grèce se décidât au plus tôt, et sur mer, celui des Péloponnésiens qui voulaient réserver leur flotte, et attendre l'armée royale derrière les retranchements qui s'élevaient à la hâte pour barrer l'Isthme de Corinthe : plan absurde, car, en quelques heures de traversée, les vaisseaux ennemis pouvaient transporter des troupes en Argolide, où elles auraient trouvé des alliés et une base excellente pour prendre à revers les défenseurs de l'Isthme. Non sans peine, Thémistocle obtint qu'on accepterait le combat naval que Xerxès était, de son côté, désireux

d'offrir. La saison s'avancait, le ravitaillement de l'armée royale devenait de plus en plus difficile, et il était évident que la question ne serait pas réglée tant que trois cents trières grecques resteraient intactes et groupées à Salamine. Un soir de la fin de septembre, la flotte perse reçut l'ordre de quitter le Phalère et de faire voile dans la direction de l'île où étaient concentrées les espérances de la Grèce. Les manœuvres opérées cette nuit-là par la flotte perse, et qui avaient en tous cas pour objet d'encercler l'escadre grecque, ne nous sont pas bien connues ; on se fait une idée moins nette encore de la journée du lendemain : ce qui paraît certain, c'est que les Grecs se dégagèrent -de bonne heure de la baie de Salamine, prirent, sans que l'adversaire pût les en empêcher, une formation de combat, et bousculèrent la division phénicienne rangée en face d'eux le long du rivage de l'Attique ; du désordre s'ensuivit, aggravé, dit-on, par un coup de vent de terre ; vaisseaux phéniciens et ioniens, alourdis par la présence de troupes de débarquement, s'entrechoquèrent et s'endommagèrent dans la passe étroite ; ce qui échappa à grand'peine se réfugia au Phalère, pour filer de là au plus tôt vers l'Hellespont ; un détachement de fantassins d'élite, débarqué la veille au soir dans l'îlot de Psyttalie, fut massacré.

Quelques heures avaient suffi pour compromettre une expédition qui avait jusqu'alors réussi au delà de toute espérance. Une armée énorme avait été transportée sans encombre d'Asie en Europe ; tout le Nord-Est de la presqu'île balkanique obéissait désormais au Roi ; enfin l'injure de 490 était vengée, l'Attique conquise et ravagée, ses dieux même outragés. Mais avec sa flotte réduite et démoralisée, Xerxès n'avait plus la maîtrise de la mer ; le ravitaillement devenait impossible ; la mauvaise saison approchait : il lui fallait ramener au plus tôt l'armée de terre en Asie. C'est à quoi il se résolut fort sagement : il assumait lui-même la direction de la retraite, que les intempéries, la faim, et des révoltes en Macédoine et en Thrace — contre-coup de la bataille de Salamine — rendirent difficile et meurtrière.

Mais il fallait réserver l'avenir. Un corps d'occupation fut laissé en Thessalie, sous le commandement de Mardonios : quelques dizaines de milliers de fantassins, choisis parmi les meilleurs recrutements de l'empire, appuyés d'une bonne cavalerie, augmentés de contingents de la Grèce centrale et septentrionale. Si bien que, malgré le succès de Salamine, la situation de la Grèce demeurait précaire. L'Attique, dévastée, restait menacée ; et, de fait, elle fut de nouveau envahie par Mardonios et pillée au printemps de 479. Lorsque Xerxès, instruit par l'expérience, saurait équiper une escadre moderne, et profiterait d'autre part des bases qu'offraient la Thessalie et la Béotie, tout serait remis en question. Athènes par contre, pivot de la défense navale, ne pouvait pas, avec l'ennemi à ses portes, renouveler sa flotte ; au reste sa population était lasse de cette existence précaire ; avant la bataille de Salamine, les Athéniens avaient déjà menacé de quitter la terre de leurs ancêtres et d'aller chercher en Italie, loin du péril perse, une patrie nouvelle. Toutes ces raisons décidèrent enfin les Péloponnésiens à renoncer à leur plan de défense de l'Isthme, et à chercher une bataille décisive dans la Grèce centrale. Cette fois ils firent un gros effort : au début de l'été, une armée de 50.000 hommes peut-être, y compris l'infanterie athénienne, sous le commandement du roi Spartiate Pausanias, passa le Cithéron et vint camper sur les pentes septentrionales de cette montagne, près de la petite ville de Platées, surveillant la plaine de Béotie. Pour la première fois, les meilleures troupes de la Grèce et de l'empire perse étaient en présence sur terre, en nombre à peu près égal, avec, du côté perse, la supériorité de la cavalerie. Par une série de manœuvres, Mardonios sut attirer dans la plaine

Pausanias, qui se trouva là dans une situation difficile : la cavalerie ennemie harcelait son camp, hâtivement fortifié, et, par des raids vers la montagne, lui coupait son ravitaillement. Il se résolut à changer à la fois sa position et son ordre de bataille : opération imprudente, et qui n'alla pas sans confusion, parce qu'il voulut y procéder de nuit ; contrairement à ses prévisions, le mouvement n'était pas terminé au petit jour, quand Mardonios, informé de ce qui se passait chez les Grecs, jugea le moment favorable pour une action décisive. Sa cavalerie et ses archers foncèrent sur les Spartiates qui prirent, sous une grêle de flèches, une formation de combat, et, par une énergique contre-attaque, bousculèrent l'infanterie royale qui suivait les troupes montées ; Mardonios fut tué pendant le combat. De leur côté, les Athéniens repoussaient vigoureusement les contingents de la Grèce centrale. L'armée perse, que les Grecs ne purent poursuivre faute de cavalerie, se retira sans être inquiétée ; mais après cet échec il ne lui restait plus qu'à prendre le chemin de l'Hellespont.

La flotte grecque cependant ne restait pas inactive. Après Salamine, l'approche de la mauvaise saison l'avait réduite, pendant l'automne, à un rôle de surveillance dans les Cyclades. Elle y revint au printemps de 479 ; c'est à Délos, où elle mouillait, qu'elle reçut, sur les dispositions des Grecs d'Asie et la force de l'escadre ennemie qui gardait les ports d'Ionie, des renseignements qui la décidèrent à faire voile vers Samos, de là vers le golfe Latmique, où la flotte royale, à la nouvelle de son arrivée, tira ses vaisseaux au sec, au pied du cap Mycale ; tactique archaïque, et qui réussit fort mal ; les Grecs débarquèrent, défirent les équipages ennemis — d'autant plus facilement que les contingents ioniens passèrent de leur côté dès le début de la bataille —, et incendièrent leurs navires. Les îles et les cités de la côte chassèrent leurs tyrans, leurs garnisons perses ; une division navale, à l'automne, parut devant l'Hellespont et soumit les villes qui tenaient encore à la cause royale. De Sardes, puis de Suse, où il s'était retiré, Xerxès assistait, impuissant et découragé, à cette série de désastres, et à l'échec total de son expédition.

Pendant qu'Athènes et Sparte chassaient du bassin de la Mer Égée les flottes et l'armée du roi de Perse, des événements analogues se déroulaient dans la Méditerranée occidentale. En Sicile, une dynastie de tyrans intelligents avait réalisé à son profit cette unité que l'approche du danger perse avait à grand-peine créée en Grèce. Dès le début du Ve siècle, Hippocrate, tyran de Gela, avait soumis à son autorité les villes de la côte orientale de Sicile. Son rêve était de s'établir à Syracuse, dont le port excellent, en eau profonde comme celui du Pirée, était beaucoup mieux fait que la rade foraine de Géla pour abriter une flotte moderne. Ce projet fut réalisé par Gélon, le chef de sa cavalerie, qui lui succéda en 491, et qui profita des troubles intérieurs qui divisaient à cette époque la cité syracusaine, pour y intervenir en pacificateur et y établir le siège de son gouvernement. Une série de mariages unit sa famille à celle de Théron, tyran d'Agrigente ; ainsi les principales villes grecques de Sicile obéissaient à une seule maison : des escadres de trières, une solide infanterie, et, ce que ne possédait aucune cité de la Grèce propre, une bonne cavalerie, faisaient de cette confédération une puissance militaire redoutable pour ses voisines, les colonies carthagoises de la Sicile occidentale. Leur métropole s'émut de ce danger ;

vers 480 elle envoya, sous le commandement d'Hamilcar, une flotte et une armée de terre, qui, débarquée à Panormos, vint assiéger la ville d'Himère ; attaquée pendant les opérations par la cavalerie de Gélon, elle fut complètement défaite. C'était un aussi beau triomphe, et aussi plein de conséquences que ceux qui avaient été remportés en Grèce ; pour les contemporains, la victoire d'Himère valait celle de Salamine. Syracuse devenait par sa victoire le centre de l'hellénisme dans la Méditerranée occidentale ; en 474, ce fut sa flotte qui, sous le commandement de Hiéron, frère et successeur de Gélon, défit une escadre étrusque qui menaçait Cymé, et assura ainsi la sécurité de la mer Tyrrhénienne et la liberté des cités grecques de cette côte.

Ainsi, à l'Est comme à l'Ouest, les dangers qui avaient menacé l'hellénisme étaient conjurés, et certains pour toujours. La Grèce d'Europe ne reverra plus une armée perse ; il faudra attendre soixante-dix ans pour que les Carthaginois attaquent de nouveau les villes grecques de Sicile ; la marine étrusque semble annihilée après la bataille de Cymé. Des armées énormes, jusque-là toujours triomphantes, des flottes montées par des marins éprouvés, s'étaient brisées contre ces petites milices souvent indisciplinées, contre les escadres de ces villes aux modestes ressources. Le nombre, l'organisation, le mérite réel de certains chefs, comme Mardonios, qui semble avoir, à Platées, manœuvré beaucoup mieux que Pausanias, le prestige des victoires passées, avaient peu compté devant les qualités manœuvrières de la trière, devant l'armement du fantassin grec, et aussi, il ne faut pas l'oublier, devant l'esprit qui animait ces bataillons de citoyens. A Salamine, s'il faut en croire le récit d'un combattant, on entendit les marins grecs s'exhorter à délivrer leur patrie : ce mot n'aurait eu sans doute aucun sens pour les soldats du Roi, encore moins pour les mercenaires de l'armée d'Hamilcar. On s'est déjà demandé ce qui se serait passé si Xerxès avait été vainqueur. Devenue une satrapie perse, la Grèce aurait sans doute connu, comme le prouve l'exemple de l'Ionie au VI^e siècle, une grande prospérité économique, peut-être même un certain développement artistique et intellectuel. Mais il est probable qu'on y aurait assisté à l'obscurcissement de cette notion de cité qui, des côtes de l'Asie à celles de Sicile, avait assuré le triomphe de l'hellénisme, et qui prendra au cours du Ve siècle un si magnifique développement.

Bibliographie. — HÉRODOTE, VII-IX. — Cf. le chapitre XIII. — CARCOPINO. *Histoire de l'ostracisme athénien*, Bibliothèque de la Faculté des lettres de Paris, XXV.

CHAPITRE XV. — FIN DES GUERRES MÉDIQUES. CONSTITUTION DE L'EMPIRE ATHÉNIEN

La Grèce était libre. Mais elle venait de subir, pour la première fois depuis l'arrivée des tribus helléniques dans les Balkans, une invasion terrible, et dont le souvenir ne devait pas s'effacer de si tôt. Des provinces avaient été pillées, d'autres, épuisées par la présence, pendant de longs mois, des armées ennemies ; la Mer Égée, autrefois animée par le va-et-vient des navires de commerce, était déserte ; enfin l'existence même de la nation grecque avait été mise en question pendant les tragiques semaines qui avaient précédé la bataille de Salamine. Et rien n'assurait que le gouvernement de Suse ne recommencerait pas l'aventure. A coup sûr sa flotte était annihilée pour l'instant ; dans la Grèce centrale étaient tombés de bons soldats de Perse et de Médie ; Xerxès, démoralisé, à Sardes, puis à Suse, perdait son temps, disait-on, en d'indignes intrigues de sérail. Mais les quelques dizaines de milliers d'hommes qu'avaient coûtés les Thermopyles, Salamine, Platées, et la retraite, étaient faciles -à remplacer dans un empire auquel les calculs les plus modestes attribuent une population de trente millions d'habitants ; en quelques années, les chantiers d'Ionie et de Phénicie pouvaient reconstituer la flotte ; qu'un roi énergique, digne héritier de Cyrus et de Darius, montât sur le trône, et la Grèce serait de nouveau menacée. Il fallait écarter définitivement ce danger. Et à coup sûr il ne s'agissait pas pour les Grecs d'aller dans la lointaine Asie ébranler dans ses fondements le dangereux empire ; il faudra attendre un siècle et demi avant que cette idée prenne corps en Grèce, et des circonstances exceptionnelles pour la réaliser ; mais au moins était-il de toute nécessité pour l'hellénisme de reprendre possession de ces îles et de ces côtes orientales de la Mer Égée, qui avaient servi de bases aux escadres ennemies ; de s'assurer la possession des Détroits, que deux grosses armées ennemies avaient pu franchir sans encombre à vingt-cinq ans d'intervalle ; de punir enfin les cités et peuples de la Grèce propre qui avaient favorisé l'invasion perse.

Mais l'union que le danger avait créée ne survécut pas à la victoire. Au lendemain de la bataille de Platées, les vainqueurs s'étaient trouvés d'accord pour châtier Thèbes, la ville traîtresse, qui fut prise d'assaut, et pour dissoudre la ligue béotienne. Mais dès l'année suivante les Péloponnésiens, qui avaient été moins directement menacés et éprouvés, montrèrent leur peu de goût pour des expéditions lointaines. Ils envoyèrent, il est vrai, un détachement d'infanterie faire en Thessalie une campagne peu brillante et stérile ; mais ils ne participèrent que par un contingent de vingt navires à une grande croisière qui chassa les garnisons perses des îles cariennes, de Chypre, de l'Hellespont, et qui comprenait des trières d'Athènes, des îles de la Mer Égée, et des ports ioniens. Elle était cependant commandée par le roi de Sparte, Pausanias, le vainqueur de Platées, chef peu aimé, mal au courant, comme tant de ses compatriotes, des

choses de la mer, et devenu insupportable de vanité depuis son triomphe. Cette situation absurde ne pouvait pas durer ; après la prise de Byzance, une révolte éclata dans les équipages ioniens. Sparte rappela son roi, les équipages péloponnésiens abandonnèrent l'expédition, dont un chef athénien prit le commandement : événement plein de conséquences. Jusqu'alors le prestige militaire de Sparte lui avait assuré une autorité indiscutée : c'étaient des Lacédémoniens qui commandaient en chef, au moins nominalement, à l'Artémision, aux Thermopyles, à Salamine, à Platées ; et voici qu'elle se désintéressait de la lutte contre l'ennemi commun. Aussi bien, son gouvernement d'aristocrates terriens n'était pas en état de mener une guerre si lointaine, dont la direction devait tout naturellement revenir à la jeune démocratie de commerçants et de marins qui depuis quinze ans avait su mesurer la grandeur du péril perse.

Le premier soin d'Athènes fut de grouper toutes les cités qui continuaient la lutte en une confédération, analogue à celles qui s'étaient constituées au cours des deux siècles précédents en différentes régions de Grèce, mais autrement vaste, puisqu'elle s'étendait depuis l'Hellespont jusqu'à la Carie. Son objet primitif, et, pendant plusieurs années, unique, étant le nettoyage et la surveillance de la Mer Égée, il lui fallait avant tout une flotte et les moyens de l'entretenir. Des villes confédérées, les unes durent fournir des vaisseaux avec leurs équipages, les autres, des contributions en argent versées dans une caisse commune déposée à Délos, dans le sanctuaire d'Apollon. La prépondérance d'Athènes se manifestait au début par ce seul fait que la gestion de ces fonds était confiée à des magistrats athéniens, les Trésoriers de la Grèce (Hellénotames). Leur nom exprimait bien que cet argent était destiné à une œuvre commune ; au reste, si la direction des opérations militaires revenait toujours à un Athénien, c'étaient, au début tout au moins, des assemblées périodiques, où étaient convoqués des représentants de toute la ligue, qui décidaient des affaires communes. Telle était cette confédération, dont l'idée première revient probablement à Thémistocle, mais dont l'organisation fut confiée à un autre Athénien, Aristide, d'esprit moins avisé que le vainqueur de Salamine, dont il avait autrefois combattu la politique, mais qui possédait les qualités d'un bon administrateur, l'intégrité et la méthode.

Cette confédération manifesta bien vite son activité. Sous le commandement de Cimon, fils de Miltiade, la Thrace fut purgée des garnisons perses qui y étaient demeurées ; les Sporades, des pirates qui infestaient de temps immémorial le Nord de la Mer Égée ; Pausanias, à qui la tête avait tout à fait tourné et qui s'était, contre l'aveu de Sparte, installé à Byzance, devenue un foyer d'intrigues avec la cour de Suse, en fut chassé. Là-dessus la nouvelle se répandit à Athènes que Xerxès sortait de sa torpeur, et qu'une nouvelle flotte de deux cents vaisseaux allait sortir des chantiers phéniciens. Cimon se porta à sa rencontre, et, s'aventurant dans des régions où les trières grecques ne s'étaient jamais risquées, anéantit sur les côtes de Pamphylie, à l'embouchure de l'Eurymédon, l'escadre ennemie (470).

C'étaient de grandes victoires, dont bénéficiait surtout la cité qui menait avec tant d'énergie les opérations. Des colons athéniens furent envoyés dans les Sporades, et à Eion (Thrace), près de ce massif du Pangée dont les richesses minières et forestières excitaient depuis longtemps les convoitises d'Athènes ; la prise de Byzance rouvrait aux vaisseaux du Pirée la route de la Mer Noire. Athènes était arrivée à ce tournant dangereux où un gouvernement, après une victoire chèrement achetée, ne sait plus faire le départ entre les nécessités de la défense nationale et l'appétit de conquêtes. Le parti impérialiste avait à sa tête le

jeune stratège Cimon, qui, par ses victoires, le passé glorieux de sa famille, son faste et sa générosité, était devenu l'homme le plus populaire d'Athènes. Thémistocle, qui essaya de s'opposer à ce courant y perdit son prestige ; non contents de se débarrasser de lui par l'ostracisme (470), ses adversaires profitèrent de son absence pour monter contre lui une accusation destinée à réussir dans une cité où le nationalisme était exaspéré à la fois par les récents dangers et les dernières victoires : on prétendit qu'il entretenait, ainsi que le roi de Sparte Pausanias, des rapports avec la cour de Suse : des racontars absurdes, mais qui trouvèrent créance, le représentèrent négociant secrètement avec Xerxès dès le lendemain de Salamine. Pausanias fut égorgé à Sparte, Thémistocle dut quitter la Grèce et se réfugier en Asie Mineure, où il est de fait que le gouvernement perse l'accueillit avec faveur, et où il finit ses jours comme gouverneur royal de la ville de Magnésie.

Son départ laissait le champ libre à ses adversaires. Mais leur politique, où l'esprit de lucre s'alliait à l'esprit de conquêtes, commençait à inquiéter la Grèce. En Thrace les indigènes anéantirent un corps expéditionnaire envoyé pour protéger les établissements miniers du Pangée ; Thasos, mécontente de la mainmise d'Athènes- sur cette riche région, qu'elle avait été jusqu'alors seule à exploiter, essaya de se détacher de la confédération ; assiégée par mer, elle dut livrer ses vaisseaux et payer tribut. Déjà quelques années auparavant Naxos, autrefois maîtresse des Cyclades, et qui ne se résignait pas à un rôle de second plan, avait dû, après une révolte malheureuse, passer du rang d'alliée à celui de sujette. Ainsi se modifiait peu à peu la nature de la confédération athénienne. Elle devenait un empire dont Athènes prenait la tête. Bien des cités durent subir le sort de Naxos et de Thasos, les unes contre leur gré, les autres par leur propre faute, trop heureuses de se libérer de toute obligation militaire et de s'en remettre à la flotte athénienne pour la protection de la Mer Égée.

Sparte, toujours lente à s'émouvoir, finit par comprendre qu'il y avait quelque chose de changé en Grèce. Elle avait déjà été fort surprise de voir, au lendemain de Salamine, Athènes, à demi démolie, utiliser les débris de ses maisons, de ses temples, et jusqu'aux pierres de ses tombeaux pour entourer, non plus seulement l'Acropole, mais la ville entière, puis le Pirée, de solides enceintes fortifiées, marquant ainsi sa volonté de suffire elle-même à sa propre défense, et de pouvoir traiter désormais n'importe quelle cité grecque d'égale à égale. Maintenant Sparte pouvait se rendre compte qu'à côté de la confédération péloponnésienne grandissait un empire qui, maître de la mer, disposant de revenus considérables, et dirigé par une cité hardie et remuante, deviendrait bientôt un danger pour elle, une menace pour l'indépendance de toute la Grèce. Mais elle n'avait pas les mains libres à ce moment, embarrassée qu'elle était par une révolte de la Messénie, dont la population en armes, concentrée sur le Mont Ithôme refuge traditionnel des insurgés de la région —, défiait l'infanterie spartiate. C'est alors que le parti militaire, à Athènes, conçut un grand projet destiné à la fois à étendre les limites de la confédération et à calmer les inquiétudes de Sparte. Une armée athénienne fut envoyée en Messénie pour participer à la répression des insurgés ; en même temps une flotte était expédiée dans les eaux de Chypre : des mouvements nationalistes avaient éclaté dans diverses provinces de l'empire perse à la mort de Xerxès, en particulier en Égypte ; l'occasion paraissait bonne de soustraire à la domination perse la grande île, avant-poste de l'hellénisme dans les eaux phéniciennes, les colonies grecques du Delta, les terres à blé de la vallée du Nil ; l'opération semblait

d'autant plus facile que l'armée envoyée en Égypte par le jeune roi de Perse Artaxerxès avait été taillée en pièces.

Ce vaste plan échoua de tous côtés. En Messénie, l'armée athénienne ne put s'emparer de la citadelle de l'Ithôme ; et comme ses dispositions vis-à-vis des insurgés ne paraissaient pas sûres au gouvernement soupçonneux de Sparte, elle fut congédiée d'une manière assez désobligeante (462). Au lieu de renforcer l'entente entre les deux grandes cités, cette aventure les aigrit plus que jamais l'une contre l'autre. Athènes conclut une alliance avec Argos, la vieille ennemie de Sparte, et avec les Thessaliens - ; Cimon, promoteur de l'alliance spartiate, fut ostracisé. Sparte, de son côté, encouragea les rancunes de toutes les cités qui voyaient d'un mauvais œil les progrès de l'empire athénien Égine ; autrefois maîtresse du golfe Saronique ; Corinthe, inquiète de voir sa voisine Mégare passer sous l'influence athénienne, et le Pirée devenir le premier port de Grèce ; Thèbes, mal résignée à son abaissement. Athènes fit front de tous côtés, et, malgré l'expédition d'Égypte, elle trouva le moyen d'équiper une nouvelle flotte qui battit celle d'Égine, mit le siège devant la ville, et finit par la faire capituler ; les Corinthiens qui s'étaient aventurés jusqu'à Mégare subirent un sanglant échec. En Béotie, il est vrai, un détachement athénien se heurta à Tanagra contre une grosse armée péloponnésienne envoyée en Grèce centrale sous un prétexte futile, et fut défait après une rude mêlée ; mais deux mois après, les Péloponnésiens rentrés chez eux, les Athéniens reparurent en maîtres, et la Béotie, sauf Thèbes, retomba sous leur influence. Une flotte athénienne fit une croisière sur les côtes de Laconie (458/457).

Athènes paraissait n'avoir plus rien à redouter de ses ennemis. Maintenant que les [Longs Murs](#) reliaient l'enceinte de la ville à celle du Pirée, elle était, du côté de la terre, invulnérable derrière ses murailles qui défiaient le pauvre matériel de guerre dont disposaient à cette époque les armées grecques ; et elle pouvait être ravitaillée par mer. Mais en 456, la nouvelle d'un terrible désastre vint ébranler sa quiétude. Une division de la flotte athénienne, jointe aux révoltés d'Égypte, avait remonté le Nil et s'était attardée au siège de Memphis. Le gouvernement de Suse, réveillé de sa torpeur, avait pu, pendant ce temps, monter une grosse expédition qui pénétra dans les canaux du Delta, défit les révoltés et anéantit après une campagne de dix-huit mois l'escadre athénienne ; une seconde division navale envoyée de Chypre fut détruite à l'embouchure du Nil. Non seulement c'était l'échec du [grand projet oriental](#) de Cimon, mais, par l'anéantissement de deux escadres, on pouvait se croire revenue à trente ans en arrière, aux années qui avaient précédé Salamine et où la Mer Égée était ouverte aux vaisseaux phéniciens. Fidèle à la politique de Thémistocle, Athènes sacrifia les choses de la terre à celles de la mer ; et, pour pouvoir reconstituer sa flotte, elle conclut une trêve de cinq ans avec Sparte, renonçant à l'alliance d'Argos et à toute prétention sur le Péloponnèse. Cimon, revenu d'exil, fut sans doute l'artisan de cette réconciliation qui permit aux Athéniens, six ans après le désastre d'Égypte, d'envoyer dans les eaux de Chypre une nouvelle escadre de 200 trières, qui défit en deux rencontres la flotte phénicienne venue à sa rencontre. Cimon était mort pendant l'expédition, mais l'honneur athénien était sauf et la Mer Égée de nouveau à l'abri du danger. Pour consolider la situation, Athènes se résolut à s'entendre avec le gouvernement perse, fort désireux de son côté de mettre fin à une guerre coûteuse et décidément inutile. Le Roi accepta de reconnaître la situation de fait : il abandonna tout droit sur les cités grecques de la côte occidentale d'Asie Mineure. Par contre, Athènes renonçait à

sa politique orientale ; la Cilicie, l'Égypte, Chypre, retombaient, pour plus d'un siècle, sous la domination perse.

Ce traité modeste laissait à Athènes les mains libres dans la Mer Égée et la Grèce d'Europe. L'homme qui remplaça Cimon à la présidence du conseil des stratèges, et par conséquent à la direction des affaires étrangères, Périclès, petit-neveu de Clisthène, appartenait à cette famille des Alcéméonides qui depuis plus d'un siècle jouait dans le monde hellénique un rôle financier et politique si considérable. Militaire médiocre, peu partisan des expéditions lointaines, c'est en Grèce qu'il rêvait d'assurer à sa cité un rôle prépondérant. Mais il n'ignorait pas qu'Athènes était épuisée par trente ans de guerre, pendant lesquels le meilleur de sa population était tombé sur les champs de bataille d'Europe, d'Asie, d'Égypte ; une seule de ces années (459/8) avait coûté à Athènes, comme nous l'indique une liste de guerriers morts, environ dix-huit cents citoyens, le dixième de ses effectifs. Et tous ces sacrifices n'avaient assuré à Athènes que la gloire sans la paix. Ses ennemis, ses alliés, ses sujets la menaçaient de tous les côtés. La Béotie se soulevait contre sa domination, bousculait la trop faible armée qu'y avait envoyée Périclès, et reconstituait sa ligue, qui sera pendant un demi-siècle un ennemi haineux attaché aux flancs de l'Attique ; l'Eubée, Mégare, s'insurgeaient, chassaient ou massacraient leurs garnisons athéniennes ; enfin, la trêve entre Athènes et Sparte expirant en 446, une armée péloponnésienne envahit l'Attique et vint camper à Éleusis ; depuis Salamine, les Athéniens n'avaient pas vu l'ennemi de si près. Il fallait en finir : Périclès proposa la paix au roi Pleistoanax, qui accepta de signer une convention valable pour trente ans ; Athènes renonçait à toute prétention sur Mégare et le Péloponnèse ; Sparte abandonnait à la domination attique Égine et l'Eubée. Les assemblées populaires ratifièrent ce traité, aussi bien à Athènes, où l'on était las de se battre, qu'à Sparte, où l'on n'ignorait pas qu'Athènes, maîtresse de la mer, pouvait supporter une longue guerre à l'abri de ses murailles.

Les grands événements qui s'étaient déroulés depuis cinquante ans avaient déplacé le centre de gravité de l'hellénisme. Au VIIe et au VIe siècle il avait été à l'Est : c'étaient les villes de l'Ionie qui menaient la civilisation grecque. Après les guerres médiques elles tombent dans une demi-obscurité dont elles ne sortiront qu'après Alexandre ; des cités de la Grèce continentale, Sparte et Athènes, et de celles de l'Occident, Syracuse en particulier, dépendent, dans le monde grec, la paix et la guerre. Ces trois grandes villes vont bientôt s'affronter dans un conflit tragique ; en attendant, une sorte d'équilibre semble régner entre elles, qui, joint à la sécurité désormais acquise du côté de la Perse, permet à la civilisation grecque de prendre, à partir du milieu du Ve siècle, sa forme la plus parfaite.

Bibliographie. — THUCYDIDE. *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, I.

CHAPITRE XVI. — AGRICULTURE, INDUSTRIE, COMMERCE EN GRÈCE AU MILIEU DU Ve SIÈCLE

On a dit, trop souvent, que **le fer appelle l'or** ; et, comme preuve à l'appui de ce propos détestable, on cite, entre autres, le développement économique de la Grèce après les victoires du Ve siècle. On sait cependant qu'il y a des victoires stériles. Il serait plus juste de dire que le fer accompagne quelquefois l'or ; c'est-à-dire que, parmi les manifestations de la vitalité d'un peuple en plein épanouissement, celles d'ordre militaire peuvent accompagner celles d'ordre économique. En Grèce, au Ve siècle, l'activité économique est bien moins la conséquence des victoires de Marathon et de Salamine que le développement d'un mouvement dont le début a été signalé au VIe siècle. Les guerres médiques n'ont provoqué dans le monde grec aucune révolution d'aucune sorte. Bien des régions, bien des cités conservent l'organisation économique qu'elles possédaient auparavant. En Laconie, en Thessalie, dans presque toute la Grèce centrale, se maintient le régime où un nombre restreint de familles se partagent le sol que travaillent des serfs ou des citoyens de qualité inférieure. Ce régime de grande propriété ne favorise pas, bien entendu, les progrès de la technique agricole. Même dans les régions les plus civilisées de la Grèce, l'assolement biennal persiste jusqu'à la fin du Ve siècle, et le remplacement du coutre en bois par le soc en métal n'est qu'une conséquence des progrès métallurgiques des siècles précédents. En industrie, on ne constate aucune innovation importante : les vases du Ve siècle ne sont pas plus parfaits de forme et de vernis que ceux de la fin du vie, et leur supériorité n'est due qu'à la plus grande perfection du dessin ; d'autre part, les fabriques de tissus d'Asie Mineure, cruellement éprouvées par la révolte de l'Ionie et ses conséquences, disparaissent sans être remplacées en Grèce par des établissements analogues ; de là un curieux changement dans l'habillement, favorisé d'ailleurs par le progrès des mœurs démocratiques, et analogue à celui qui, au XIXe siècle, dans l'Europe occidentale, a substitué le drap à la soie et au velours ; aux fines étoffes de toile et de mousseline du siècle dernier succède, pour les hommes et même pour les femmes, le simple lainage uni, chemise (chiton) longue ou raccourcie par la ceinture, et manteau (himation) drapé aux plis larges et sobres.

Au reste, des régions entières de la Grèce sont condamnées à la stagnation économique par la médiocrité des communications par terre, qui, sauf aux environs des grandes villes et des sanctuaires fréquentés, ou à la traversée de quelques isthmes — Corinthe et la Béotie — demeurent rudimentaires. Aussi les difficultés du charroi font-elles monter le prix du transport des matières lourdes, encombrantes, ou fragiles, à des prix inouïs qui finissent par décupler, et au delà, la valeur des objets transportés. Les pays éloignés de la mer ou desservis par de mauvais ports sont condamnés à n'avoir qu'une industrie restreinte, dont les produits se consomment sur place ; il ne peut d'autre part s'y constituer de

grandes agglomérations, qui, sur un sol pauvre, ne recevraient pas de blé du dehors et seraient sans cesse menacées de la famine. Ces provinces [continentales](#) restent arriérées et ne jouent pour l'instant dans l'histoire de la Grèce qu'un rôle infime ; en Arcadie, en Phocide, en Étolie, des laboureurs ignorants ou des pasteurs pillards vivent dans des bourgades clairsemées ; la Thessalie même, malgré la richesse de ses récoltes dont elle ne peut exporter qu'une petite partie, ne prend qu'une faible part au développement de la Grèce. Seule Sparte demeure une grande puissance ; elle doit son prestige à des institutions spéciales qui lui assurent la meilleure infanterie de la Grèce, et à, un jeu d'alliances bien combinées qui maintient sous son influence quelques-unes des premières villes maritimes de Grèce. Mais ce paradoxe ne se prolongera pas ; et si le dernier tiers du Ve siècle doit être rempli par le conflit entre Sparte et Athènes, si même une série de circonstances assure à Sparte un triomphe éphémère, elle s'usera dans cette lutte, et tombera, peu de temps après sa victoire, au rang de cité de deuxième ordre.

Par contre les villes côtières continuent à prendre un grand développement. Seules celles de Crète sont tombées, depuis le VI^e siècle, de leur ancienne prospérité : cette décadence, coupée d'obscur querelles, qui durera autant que l'hellénisme, reste une des énigmes de l'histoire grecque. Les autres cités maritimes bénéficient des progrès accomplis dans l'art nautique au cours du VI^e siècle. On a déjà signalé ceux de la marine de guerre. Ils ont pour conséquence la création de grosses escadres qui, outre qu'elles ont assuré la défaite des Perses, ont enrayé la piraterie, fléau, pendant trente siècles, de la Méditerranée orientale, et qui ne s'y est atténué que pendant les périodes où de grandes puissances maritimes en ont entrepris sérieusement la répression. D'autre part la marine de commerce, elle aussi, améliore son matériel, construit de gros bateaux qui peuvent jaugeer plus de trois cents tonnes, munis d'ancre, et qui font des traversées plus hardies et plus rapides. Certes, les dangers de naufrage ou de gros retard, dans ces voyages sans cartes, sans boussoles et sans phares, sont encore très grands, quoique la navigation marchande soit fortement ralentie l'hiver ; et les assurances maritimes, qui commencent à fonctionner au Ve siècle sous forme de prêts [à la grosse aventure](#), rapportent encore des bénéfices dont l'énormité (de 12 à 100/00) est proportionnée aux risques. Néanmoins les navires sont assez nombreux maintenant, les traversées assez fréquentes pour qu'une véritable concurrence s'établisse, qui fait descendre à des prix très bas le transport des passagers — deux drachmes d'Athènes en Égypte ! — et même celui des marchandises lourdes. Les cités pourvues d'un bon port bénéficient naturellement de cet état de choses ; elles peuvent prendre un grand développement sans risque de famine ; d'autre part elles peuvent produire en abondance, assurées de pouvoir exporter, et, à cette époque où l'offre était presque toujours inférieure à la demande, de trouver des débouchés. Sur quatre millions d'habitants que pouvait compter, au milieu du Ve siècle, le monde hellénique, on doit estimer que les deux tiers environ vivaient près de la mer : Sicile orientale, Grande-Grèce, golfes de Corinthe et d'Athènes, Cyclades, côtes occidentales de l'Asie Mineure ; et l'histoire économique de la Grèce sera désormais celle de ses grands ports : Athènes, Syracuse, Rhodes, Délos, Alexandrie, Byzance.

Au Ve siècle ceux qui prennent le plus grand développement sont situés le long des routes maritimes qui mènent vers l'Italie, la Mer Noire, l'Égypte et la Phénicie. A l'ouest, Syracuse déborde de l'îlot d'Ortygie sur lequel elle avait été fondée, et la ville, augmentée encore d'une manière artificielle par des transferts

de populations organisés par ses tyrans, s'étend sur la terre ferme par le faubourg de l'Achradine. Sur la route des pays pontiques, d'où viennent les céréales, les bois de construction, et les salaisons, s'échelonne une série de grosses cités : Thasos, Abdère, Lampsaque, Byzance. Dans l'Archipel, Paros semble au Ve siècle succéder à sa voisine Naxos, en attendant qu'elles soient l'une et l'autre remplacées par Délos. Enfin les grands ports s'alignent le long des détroits et des golfes qui font communiquer l'Adriatique et la Mer Égée : Corcyre, maîtresse du commerce dans la Mer Ionienne ; Corinthe, la première place de transit de Grèce avec ses deux ports sur les deux mers, mais aussi ville d'industrie, fabriquant en abondance des parfums, des céramiques grossières et des tissus ; Athènes enfin, qui, surtout depuis l'abaissement d'Égine, devient la capitale économique de la Grèce.

Dans cette Attique dont la superficie égale celle d'un de nos départements moyens, vivait au milieu du Ve siècle une population qu'on évalue raisonnablement à 250.000 âmes, esclaves compris (population en 1907 : 370.000 habitants). Cette densité — près de 100 habitants par km² —, tout à fait remarquable à cette époque dans le monde méditerranéen, et que seules peut-être dépassaient certaines parties de la vallée du Nil, n'était pas due uniquement à l'existence de deux gros centres urbains. Près de la moitié des habitants de l'Attique vivaient à la campagne et restaient attachés à la terre. Les révolutions qui s'étaient succédé dans ce pays au cours du VI^e siècle avaient eu pour résultat de morceler le sol et de créer une classe de petits et de moyens propriétaires. La terre qu'ils cultivaient avec des méthodes assez archaïques, n'avait pas, sauf dans la plaine éleusinienne et certaines parties de la Mesogée, un riche rendement en céréales ; en tous cas l'Attique, à ce point de vue, était loin de se suffire à elle-même, et importait, dès cette époque, de grosses quantités de blé et d'orge d'Eubée, d'Égypte, du Pont, peut-être aussi de Sicile ; la préoccupation d'assurer son ravitaillement influe sur sa politique étrangère, et lui fait entreprendre, à quarante ans de distance, deux expéditions malheureuses, celle d'Égypte et celle de Sicile. Par contre le morcellement de la terre favorisait la culture maraîchère et celle des arbres à fruits ; Athènes était, alors comme aujourd'hui, entourée de jardins, de vignes, d'olivettes. Sur les pentes forestières du Parnès vivait une race vigoureuse de bûcherons et de charbonniers. Cette population, très attachée au sol, y vivait sans luxe, mais sans misère ; l'organisation politique que Clisthène avait donnée au dème n'empêchait pas, semble-t-il, l'habitat d'y être assez disséminé. Même les vieilles villes de l'Attique, Marathon, Oinoé, tombent au rang d'obscures bourgades ; Éleusis n'est plus qu'un centre religieux ; ce sont des circonstances spéciales qui font de Tisoricos, centre du district minier du Laurion, une grosse agglomération.

Par contre, Athènes avait pris un énorme développement. On n'exagère sans doute pas en évaluant à 100.000 le nombre des habitants qui vivaient en temps normal à l'intérieur de la nouvelle enceinte de Thémistocle. Dans le monde méditerranéen, seules Syracuse et Carthage rivalisaient peut-être avec elle. C'était une grande ville, mais non une belle ville, malgré les merveilleux monuments qui s'y élèvent au cours du Ve siècle ; jusqu'à l'époque romaine elle conservera un aspect modeste avec ses rues étroites et tortueuses bordées de petites maisons. Les autres grandes cités de Grèce, de Sicile et d'Asie avaient vraisemblablement un aspect analogue ; seul, le Pirée, ville toute neuve, fut bâti, à partir du milieu du Ve siècle, sur un plan régulier, premier exemple d'urbanisme dans le monde hellénique.

C'étaient le commerce et l'industrie qui faisaient vivre les habitants de ces grandes villes. Industrie et commerce avaient d'ailleurs conservé dans la Grèce du Ve siècle une allure modeste. La main-d'œuvre était bon marché, le matériel, rudimentaire, les bénéfices, peu élevés ; dans ces conditions, la fabrication se répartissait en une multitude d'ateliers où un patron occupait un nombre restreint d'ouvriers. C'est à la fin du Ve siècle seulement qu'on verra se constituer des fabriques occupant plusieurs dizaines de travailleurs. Il faut prêter aux quartiers industriels des grandes villes du monde hellénique, un aspect analogue à celui qu'ont encore aujourd'hui, en Turquie et même en Grèce, les rues des bazars, où se succèdent les devantures largement ouvertes des chaudronniers, des cordonniers, des tisserands, des tourneurs de bois. Deux industries cependant réclamaient, soit une installation un peu plus considérable, soit un personnel plus important ; les constructions navales et les mines ; encore pour les premières est-on frappé du nombre de petits chantiers (59) dont on constate l'existence, au cours du Ve siècle, dans la seule ville du Pirée ; pour les secondes, les petites concessions, employant une soixantaine d'hommes peut-être, tant à l'extraction qu'à la laverie et à la fonderie, sont la règle, tout au moins au Laurion, le seul centre minier dont l'histoire nous soit bien connue.

Les conditions de l'industrie influent nécessairement sur celles du commerce. D'abord le fabricant était souvent vendeur, et débitait lui-même les produits de son travail. Ensuite les mêmes raisons qui favorisent le petit atelier favorisent la petite boutique. L'industrie, avec ses faibles capitaux, son personnel restreint, son matériel rudimentaire, fabriquait en petites quantités ; la production en série est à peu près inconnue à cette époque où chaque ouvrier reste un artisan ; pas de stocks, partant pas de vente en gros, mais seulement un commerce de détail. Seul le trafic des grains, par les frais et les risques qu'il comporte, écarte les petits marchands, et l'on voit se développer dans les villes maritimes une classe de gros importateurs, que la cité surveille, et dont elle réprime avec énergie les tentatives d'accaparement. Ce commerce morcelé n'en était d'ailleurs pas moins actif ; dans le seul port du Pirée, l'impôt de 2 % sur les exportations et importations rapportait, au début du IVe siècle, après une guerre et une crise politique, environ trente talents, ce qui représente un mouvement total de plus de dix millions de francs-or. En pleine guerre péloponnésienne, on voit affluer dans ce port les denrées de toute la Méditerranée, et les esprits chagrins déplorent de voir Athènes prendre ce caractère de marché cosmopolite qui sera, un siècle plus tard, celui de presque toutes les grandes villes du monde grec.

Dans ce système économique qui garde, malgré sa prospérité, tant de traces d'archaïsme, une innovation est définitivement acquise, au moins dans les villes maritimes, c'est l'usage d'une monnaie commode. Des mines de la région du Strymon, surtout de celles du Laurion, viennent l'argent et l'or. A vrai dire, les gisements d'or sont peu productifs, et la valeur relative de ce métal reste élevée (environ 14 fois celle de l'argent), ce qui empêche son emploi dans la monnaie

courante. Il va s'entasser, non point, comme en Asie Mineure ou en Perse, dans les caves de riches particuliers ou du Roi, mais dans les temples, où, sous forme de lingots et surtout de pièces d'orfèvrerie, il constitue des réserves, réserves qui pourront être employées dans les moments de crise, mais qui en temps normal restent improductives. Aussi la Grèce du Ve siècle n'utilise-t-elle pas de monnaie d'or ; par contre celle d'argent circule avec abondance dans les villes commerçantes. Les émissions s'accroissent, mais les centres de frappe diminuent, pour des raisons politiques et économiques ; au milieu du Ve siècle, la plupart des cités secondaires ont perdu ou abandonné ce privilège. Dans la Grèce propre et les Cyclades, deux types principaux restent en présence : la drachme **euboïque**, adoptée beaucoup moins dans l'Eubée, son pays d'origine — qui faisait partie de l'empire athénien — que dans le Péloponnèse et dans certaines parties de la Grèce centrale ; et la drachme attique, qui a cours dans toute la confédération athénienne et qui se répand dans tout le monde méditerranéen. Sa diffusion est en rapport avec l'énorme afflux de numéraire que les circonstances concentrent dans cette ville. Non seulement les fortunes privées s'accroissent par le commerce et l'industrie, mais Athènes reçoit les tributs en espèces de plus de deux cents villes sujettes. Dans les années normales, 500 talents environ (près de trois millions de francs-or) entraient chaque année dans le trésor d'Athènes ; une partie en ressortait sous forme d'indemnités civiles, de solde aux armées de terre et de mer, et de dépenses de toute espèce. De là un mouvement régulier d'argent tel qu'aucune cité grecque, et sans doute aucun État méditerranéen, n'en avait connu jusque-là, et qui a pour conséquence une frappe très active, frappe qu'Athènes a su maintenir immuable durant tout le cours du Ve siècle, même dans les périodes les plus critiques de la guerre du Péloponnèse, et dont l'intégrité favorise le succès.

La diffusion de la monnaie diminue son pouvoir d'achat ; en d'autres termes les prix augmentent. Il n'est pas aisé d'établir à ce sujet une règle générale. On comprend que cette augmentation soit moins sensible dans les pays arriérés que dans les villes commerçantes, et la difficulté des communications établit entre les diverses régions des différences presque incroyables. En Attique, le blé double de prix environ entre l'époque de Solon et la fin du Ve siècle ; et vers 400 on y paye le médimne 2 drachmes (3,75 l'hectolitre). Pendant ce temps, le bétail, qui ne craint pas la concurrence étrangère, a décuplé de prix. Mais le bœuf, qui vaut de 50 à 100 drachmes à Athènes en 410, en valait encore 2 ou 3 dans la rustique Sicile, après les guerres médiques. Les mêmes raisons qui font hausser les prix font baisser le taux de l'intérêt, qui, en laissant de côté les prêts, maritimes se stabilise autour de 12 %, chiffre normal dans toute l'antiquité, aussi bien en Grèce qu'à Rome. Ces conditions favorisent le crédit. Les **gens à comptoir**, **τραπεζῖται**, qui bornaient autrefois leur activité aux opérations de change, fort rémunératrices dans un pays où l'unité monétaire n'existe pas, s'occupent maintenant à placer dans des entreprises industrielles ou commerciales l'argent dont ils disposent ou qu'on leur confie ; vers la fin du Ve siècle se créent de véritables banques.

Ainsi le contraste s'accroît entre la Grèce terrienne et la Grèce maritime. Sans doute, et on ne saurait trop le répéter, il est imprudent de vouloir se représenter l'industrie et le commerce à Athènes, au Ve siècle, sous l'aspect qu'on leur voit aujourd'hui dans les pays civilisés. Mais, si archaïque que soit, dans les villes les plus civilisées de Grèce, l'organisation économique, ce sont des hommes laborieux qui composent l'essentiel de leur population ; et l'on ne s'étonnera pas d'y trouver, à l'encontre de ce qui se passe dans les régions continentales,

l'esprit qui règne dans les pays où le travail est respecté et encouragé. Périclès, qui appartenait à l'une des plus nobles familles de l'Attique, louait ses concitoyens de ce que la fortune était pour eux, non point un motif d'orgueil, mais un élément d'activité, et qu'ils considéraient comme une honte, non pas d'être pauvre, mais de ne rien faire pour s'enrichir. C'est plus tard qu'une réaction de caractère à la fois aristocratique et intellectuel introduira une distinction entre les métiers, considérera certains d'entre eux comme indignes d'un *honnête homme*, et en éloignera les citoyens qui céderont la place, peu à peu, dans les ateliers, aux esclaves, dans la direction des affaires industrielles et commerciales, aux métèques. — D'autre part, le morcellement de la production et de la vente favorise, beaucoup plus que nos grandes usines, l'initiative privée ; l'art grec du Ve siècle, dans ses manifestations les plus modestes, portera la marque de cet heureux individualisme.

Bibliographie. — BELOCH. *Betekerung der griechisch-romischen Welt*, Leipzig, 1886. — GLOTZ. *Le travail dans la Grèce ancienne*.

CHAPITRE XVII. — L'ORGANISATION DE LA DÉMOCRATIE AU Ve SIÈCLE

Comme dans l'ordre économique, de profondes différences dans l'organisation politique et sociale séparent, au Ve siècle, les États grecs. Dans les pays à régime arriéré, une minorité de propriétaires continue à posséder le sol ; ses membres sont seuls à exercer dans sa plénitude les droits du citoyen. En Thessalie, dans les villes crétoises, quelques centaines de hobereaux désignent les chefs du pouvoir exécutif, et, réunis en assemblées peu fréquentes, règlent les rares questions de politique qui se posent dans des États aussi rudimentaires. Les choses ne vont pas très différemment à Sparte ; le grand rôle que joue cette ville à la tête de la confédération péloponnésienne met parfois plus d'animation dans les séances mensuelles de l'Assemblée — qui décide par acclamation des questions soumises à sa compétence par le Conseil des Anciens —, et impose une grande activité aux éphores, chefs du pouvoir exécutif ; mais elle reste un État aristocratique, avec ses dizaines de milliers de périœques, dirigés par 1.500 Spartiates de plein droit.

Dans les grandes villes maritimes et commerçantes se développe au contraire le régime démocratique. Le fait se remarque d'un bout à l'autre du monde hellénique, aussi bien dans les ports d'Asie Mineure, récemment libérés, que dans ceux de Sicile et d'Italie, où cependant la tyrannie avait pour elle le prestige des victoires remportées sur les Étrusques et les Carthaginois. A Agrigente, à Syracuse même, malgré l'appareil militaire dont s'entourent les successeurs de Gélon, malgré l'éclat artistique de leur règne, Thrasybule, le dernier des frères de Gélon (cf. p. 160), est chassé par une révolution populaire (465). En Grèce, les grandes villes commerçantes et maritimes, Argos, Corcyre, ont une constitution démocratique ; seule, Corinthe conserve dans son régime des restes de son ancienne organisation oligarchique. Historiens et philosophes font l'éloge des libertés démocratiques ; Hérodote vante les cités grecques où règne l'égalité de droits et la liberté de parole.

A Athènes, où l'évolution politique nous est particulièrement bien connue, la constitution de Clisthène avait subi victorieusement l'épreuve des guerres médiques. Au cours du Ve siècle son caractère démocratique ne fait que s'accroître. Elle avait, on le sait, conservé des vestiges des anciens régimes. En particulier, la vieille assemblée d'Eupatrides qui siégeait sur l'Aréopage, composée actuellement des anciens archontes qui s'étaient bien acquittés de leur charge, conservait, à côté de fonctions judiciaires, un pouvoir de surveillance générale sur la constitution, qu'elle sut développer, nous ne savons de quelle

façon, à la faveur des guerres médiques, si bien que le parti aristocratique lui attribuait l'honneur d'avoir sauvé la cité en 478. Athènes n'avait pas besoin de trois assemblées politiques : une loi portée en 461 ne laissa plus à l'Aréopage que des attributions judiciaires strictement limitées aux meurtres avec préméditation. Ephialte, l'auteur de cette loi, que les aristocrates considérèrent longtemps comme un sacrilège, fut assassiné quelques mois après, mais sa réforme survécut. D'autre part, l'accession à l'archontat restait réservée aux deux premières classes censitaires. En 457, les zeugites devinrent éligibles à ces fonctions, dont l'importance réelle avait beaucoup diminué, mais qui conservaient encore un grand prestige. Et il ne faut pas oublier que la stratégie, dont on verra plus loin l'importance, était accessible à tous les citoyens. Ainsi le mouvement commencé par Solon aboutissait à un régime qui nous paraîtrait encore assez imprégné d'esprit ploutocratique, puisque la dernière classe, celle des thètes, restait exclue, au moins en théorie, de certaines magistratures, mais qui, en réalité, poussait plus loin que ne l'avait fait jusqu'alors aucune cité grecque le principe de l'égalité.

Ce principe ne valait bien entendu que pour les citoyens de plein droit. La démocratie athénienne s'accommodait fort bien de la situation inférieure faite aux femmes, de mesures nationalistes prises à l'égard des étrangers, du scandale de l'esclavage. La femme, fille, épouse, mère de citoyens, n'a cependant d'autre rôle dans la cité que d'assurer la perpétuité des familles ; au point de vue juridique, elle reste toute sa vie en tutelle. Respectée dans sa maison, elle est tenue complètement en dehors de la vie intellectuelle, artistique, politique. Si une femme comme Aspasia peut avoir, comme maîtresse ou peut-être comme épouse légitime de Périclès, exercé quelque influence à Athènes, il ne faut pas oublier que c'était une étrangère — elle était née à Milet, et, sinon une courtisane, du moins une femme vivant en dehors de la règle.

Pour l'étranger, bien entendu, il est tout à fait exclu de la vie politique. De sévères précautions sont prises pour l'empêcher d'assister aux assemblées. D'autre part, la cité antique est plus exclusive que la plupart des démocraties modernes ; les [naturalisations](#) y sont rares et difficiles ; en plein Ve siècle, à une époque prospère, Périclès fait voter une loi refusant la qualité de citoyen à tous ceux qui n'étaient pas nés de père et de mère athéniens (451). Ces mesures n'étaient pas dictées par le mépris. Le Grec du Ve siècle se considère comme supérieur au non-Grec qui parle [charabia](#) ([βάρβαρος](#)), non au citoyen d'une autre ville hellénique. C'est seulement pendant la guerre du Péloponnèse que le nationalisme, cherchant, là comme ailleurs, à se justifier par une théorie des races, essaya d'opposer Ioniens et Doriens. Mais il existait en Grèce un sentiment plus ou moins conscient des inconvénients du surpeuplement ; ce sentiment, avant d'être exposé et justifié par les philosophes, s'était manifesté dans certaines cités par la restriction volontaire des naissances, et s'exprime à Athènes par cette législation de défense contre l'étranger.

D'ailleurs une certaine douceur de mœurs, et aussi les nécessités économiques, atténuent cette intransigeance. Athènes était devenue la première place de commerce de la Grèce, le Pirée le premier port de la Mer Égée ; une population de plus en plus nombreuse, Grecs ou non-Grecs, venait s'établir en Attique. La loi, leur refusant le droit de posséder de la terre, [γῆς ἐγκτησις](#), les écartait de l'agriculture ; mais on les trouve, de plus en plus nombreux, comme ouvriers, marchands, armateurs, banquiers, artistes, philosophes. Le souci de la prospérité d'Athènes commandait de ne pas faire une situation pénible à ces étrangers domiciliés (métèques) ; ils étaient protégés contre tout acte arbitraire ; un certain

libéralisme, plus sensible dans les mœurs que dans les institutions, les faisait participer à tous les agréments de la vie sociale. En revanche, l'État exige d'eux un impôt, et le service militaire ; plus d'une fois, pendant la guerre du Péloponnèse, on les verra combattre sur la flotte, ou même dans les rangs de l'infanterie athénienne.

Le nombre des esclaves s'était accru avec celui des étrangers. Ils représentaient peut-être le quart de la population totale de l'Attique. Employés dans les mines, sur la flotte, dans les services publics, beaucoup moins dans les exploitations agricoles, ils font concurrence, dans les petits ateliers, aux travailleurs de condition libre. Juridiquement protégés contre les mauvais traitements, leur situation était douce en général, et les amis du bon vieux temps regrettaient en vain que rien, dans les rues d'Athènes, ne distinguât l'esclave, et qu'il eût pris l'habitude de ne point céder le pas à l'homme libre. Il n'en allait pas de même sur les trières de l'État ni surtout dans les mines du Laurion, où leur labeur était pénible et dangereux.

La notion de l'égalité ne valait donc que pour les citoyens. Seuls ils participent à la chose publique ; et tous. ont le droit d'y participer à partir de leur majorité. Les conditions matérielles de la vie à Athènes favorisaient l'application de ces principes. Les révolutions qui s'y étaient succédées depuis cent cinquante ans y avaient surtout nivelé les fortunes, et éteint le paupérisme agraire, qui n'avait été que faiblement remplacé par un prolétariat urbain. Le salaire moyen d'un ouvrier — une drachme par jour vers la fin du Ve siècle — lui assurait, dans ce pays de vie sobre et au grand air, le vivre et le couvert pour lui et sa famille ; d'autre part un capital de 60.000 drachmes semblait déjà considérable. Les signes extérieurs de la richesse étaient peu apparents, le costume, uniforme ; les plus belles maisons, qui commençaient à se construire dans les faubourgs, encore bien modestes ; le plus grand luxe des riches résidait dans le beau matériel agricole de leurs fermes. La simplicité générale des mœurs, créée par les circonstances et le climat, rendait toute naturelle l'égalité politique.

La première forme que prenait cette participation à la chose publique était l'activité législative. Quatre fois par mois, sans parler des circonstances exceptionnelles, le peuple était convoqué sur la Pnyx, et toutes les questions intéressant la sécurité et la prospérité de l'État lui étaient soumises. L'Assemblée (*Ἐκκλησία*) faisait et défaisait les lois et les décrets, votait la paix, la guerre, et les alliances, exerçait un contrôle sur tous les magistrats civils ou militaires, veillait à l'approvisionnement de la cité et au bon fonctionnement des finances, et d'une manière générale prenait toute mesure intéressant la sécurité de l'État. Quoique le nombre des présents ne fût jamais qu'une faible partie de la population libre de l'Attique (5 à 6.000 tout au plus), un grand nombre d'Athéniens finissait par être au courant du fonctionnement de la chose publique.

Mais le rôle que jouait l'*Ἐκκλησία* dans l'existence politique d'Athènes, l'animation, parfois le caractère tragique de certaines de ses séances, ne doit pas faire oublier les limitations auxquelles son pouvoir était soumis ; on est parfois trop tenté de croire que l'État athénien était dirigé par une assemblée populaire, toute-puissante et irresponsable, menée par quelques démagogues. De fait,

l'Assemblée ne pouvait, en principe, prendre de décision que sur un texte préalablement élaboré (προβούλευμα) par le Conseil des Cinq-Cents. Le nombre restreint des membres de ce Conseil, sa division en prytanies, véritables permanences où pouvait se faire un travail sérieux, la présidence de l'ἐκκλησία assurée par les prytanes, étaient autant de garanties contre les entraînements de l'Assemblée populaire. Le rôle régulateur du Conseil n'était pas une fiction : au Ve siècle, dans les circonstances les plus graves, l'Assemblée du peuple respectera la procédure parlementaire.

D'autre part, en face de ces assemblées législatives, existe un pouvoir exécutif. Ce n'est pas dans le collège des neuf archontes qu'il faut le chercher. De plus en plus leur rôle se réduit à des fonctions religieuses et honorifiques et à l'instruction de certaines catégories de procès. Ce sont les stratèges qui les ont remplacés. Les guerres incessantes, le rôle d'une flotte indispensable à la fois à la sécurité et au ravitaillement de l'Attique, ont donné une importance primordiale aux questions militaires et navales, et aux magistrats chargés de les régler. Véritables élus de la nation, puisqu'ils étaient désignés par le suffrage universel, et non, comme les archontes, par le tirage au sort, les dix stratèges constituent une sorte de conseil des ministres ; qu'il y ait eu ou non, dès cette époque, une présidence régulière à ce conseil, l'un d'eux y a souvent joué, en fait, un rôle prépondérant qui faisait de lui, comme du président du Conseil dans nos pays parlementaires, le premier personnage de l'État. Il faut même remarquer que la démocratie athénienne, qu'on se plaît à représenter comme versatile et incapable d'une politique suivie, a connu le régime des longs ministères aussi bien que ceux des États modernes où la machine constitutionnelle est le mieux réglée. Thémistocle, Cimon, Alcibiade, Nicias, ont été stratèges pendant plusieurs années de suite. Périclès a exercé ces fonctions pendant quinze ans : c'est le jeu normal des institutions qui lui a permis de diriger, depuis 445 jusqu'en 430, la politique d'Athènes.

Fils de Xanthippos, un bon militaire des guerres médiques, par sa mère apparenté aux Alcmonides et petit-neveu de Clisthène, Périclès appartenait à cette fraction de l'aristocratie athénienne qui estimait qu'une constitution démocratique n'était pas incompatible avec la prospérité d'Athènes, mais qui entendait bien, sous ce régime, continuer à satisfaire ses goûts d'élégance intellectuelle. Esprit libre, curieux de science, ami des philosophes et des artistes, dans sa vie privée indifférent à la morale traditionnelle, il dut sa situation à son prestige personnel, au sentiment qu'il avait de sa valeur, et, il faut le dire aussi, à sa parfaite intégrité — qualité déjà rare à cette époque. Un heureux mélange de tact et de franchise lui permit de mener l'Assemblée et de ménager les susceptibilités de la démocratie tout en lui imposant sa volonté. Ce ne fut pas toujours, on le verra, pour le bien d'Athènes. A l'intérieur, en tous cas, il semble s'être surtout appliqué à assurer le jeu et l'évolution normale de la constitution de Clisthène ; sa principale réforme, qui consistait à faire accorder une rétribution de deux oboles par séance aux jurés du tribunal de l'Héliée, n'est qu'une conséquence légitime du principe démocratique. Elle devait être plus tard appliquée aux citoyens siégeant à l'Assemblée et au Conseil ; et les plaisanteries d'Aristophane ne doivent pas nous faire oublier qu'une pareille mesure n'a rien de plus choquant que les traitements et indemnités que nous accordons à nos fonctionnaires et aux membres de nos Parlements.

Dans une démocratie bien constituée chacun doit contribuer dans la mesure de ses moyens aux dépenses de l'État. A vrai dire, ce principe n'était qu'imparfaitement appliqué à Athènes, qui n'a jamais possédé un budget véritable, c'est-à-dire un état comparatif des recettes et des dépenses. Ses finances portaient encore, en plein Ve siècle, la marque d'un temps où elle n'était qu'une petite ville défendue par une petite armée dont les soldats s'équipaient et se nourrissaient eux-mêmes. La taxe directe et permanente qu'avait essayé d'instituer Pisistrate n'avait pas survécu à la tyrannie ; on la voyait seulement reparaître dans les années où la sécurité de la cité exigeait un effort exceptionnel ; en temps normal, des impôts indirects modérés, mais auxquels le mouvement du port et du marché d'Athènes donnait un rendement important, le produit des amendes, la location des domaines publics, et l'affermage des lots que possédait l'État dans le district du Laurion, suffisaient aux dépenses ordinaires. A partir de 455, après la catastrophe d'Égypte, le trésor des alliés fut transporté sur l'Acropole ; au bout de peu de temps, les hommes d'État d'Athènes cédèrent à la tentation inévitable de l'utiliser pour les dépenses intérieures de la cité ; procédé scandaleux, mais qui permit de mener de front de grandes expéditions au dehors, d'énormes travaux sur l'Acropole, sans imposer de nouvelles taxes aux citoyens athéniens. Cependant le principe d'un impôt sur la richesse avait été réalisé, et, semble-t-il, dès le début du Ve siècle, par l'organisation des [liturgies](#). A tour de rôle, un certain nombre de citoyens, choisis parmi les plus riches, se voyaient imposer les frais d'entretien des trières de la flotte, et ceux que comportaient l'habillement et le dressage des chœurs qui figuraient dans les fêtes. C'étaient là de grosses dépenses, qui pouvaient se monter à plusieurs milliers de drachmes, et qui, renouvelées, finissaient par grever un budget privé ; il est vrai que toute personne désignée était en droit de demander à être remplacée par un citoyen qu'elle estimait plus fortuné. Ce système, qui avait quelques-uns des inconvénients qu'on trouve aujourd'hui à l'impôt sur le revenu, et dont on ne peut nier qu'il ait été la source d'abus et de procès, a en tous cas contribué à assurer, pendant cent cinquante ans, la puissance navale d'Athènes et sa splendeur littéraire.

Mieux appliqué était le principe de l'impôt du sang. Tout citoyen devait, en cas de guerre, servir, ceux des trois premières classes dans l'armée de terre, ceux de la quatrième dans les équipages de la flotte. De plus, l'entrée dans la majorité civile et religieuse était, comme il arrive souvent, précédée d'une période de [retraite](#) en commun, que les jeunes Athéniens employaient en grande partie à des exercices militaires. Un grand esprit d'égalité régnait dans cette infanterie, à côté de laquelle un petit corps de cavalerie, fort brillant mais de rendement médiocre, rappelait seul l'existence de classes censitaires.

La liberté de penser et de parler n'était limitée que par l'intérêt de l'État. Seulement cette notion de l'intérêt de l'État était fort souple et les circonstances lui imposaient des variations surprenantes. On est étonné, par exemple, de voir la même cité qui avait accepté, à la fin du Ve siècle, les énormes irrévérences d'Aristophane, condamner à mort, en 399, Socrate pour une critique beaucoup

plus discrète, en apparence, de ses institutions et de ses dieux. Mais en temps normal les opinions pouvaient s'exprimer librement, et en particulier les opinions politiques. Il ne faut pas exagérer les difficultés qu'il y avait, pour une opposition, à se constituer dans la démocratie athénienne ; en fait, les avis les plus divers trouvaient leur expression, non seulement dans les assemblées, mais aussi au Conseil des stratèges, où le suffrage universel pouvait porter des citoyens de tendances très différentes, et où, pendant la guerre du Péloponnèse, des modérés pacifistes comme Nicias ont siégé à côté d'aristocrates démagogues comme Alcibiade ou de démocrates nationalistes comme Cléon.

Les partis avaient à Athènes un caractère essentiellement politique. L'aspect social qu'ils revêtent aujourd'hui dans la plupart des pays civilisés leur était étranger. La médiocrité des plus grosses fortunes, l'absence de grande industrie, la bonhomie des mœurs empêchait les plus pauvres d'aspirer sérieusement après un régime où les conditions de vie seraient les mêmes pour tous. L'idée d'un communisme financier, surtout d'un communisme agraire, ne pouvait avoir aucune chance de succès dans cette Attique, encore demi rurale. Les plaisanteries d'Aristophane, dans les [Femmes à l'Assemblée](#), sur la communauté des biens, visent des théories élaborées, après les grandes secousses de la guerre du Péloponnèse, dans des milieux d'aristocrates intellectuels. En fait, ce qui sépare les partis athéniens, ce sont, si l'on peut dire, des différences constitutionnelles. Au milieu du Ve siècle, une forte majorité, composée à la fois de paysans, d'ouvriers, de commerçants, et d'aristocrates libéraux, favorisait le développement normal des réformes de Clisthène, c'est-à-dire l'accession d'un nombre de plus en plus grand de citoyens à la chose publique — avec les conséquences financières qu'une pareille politique pouvait comporter. L'opposition, qui se groupait naturellement autour de quelques familles d'Eupatrides, aurait voulu revenir au bon temps des castes privilégiées ; un mouvement intellectuel, qui trouvera plus tard son expression dans le platonisme, confirmait ces aspirations et déplorait que dans l'État athénien n'importe qui fût bon à faire n'importe quoi. — Ces partis évoluent : la guerre du Péloponnèse, en particulier, apportera dans leur programme et leur composition des changements notables. Mais ils conservent pendant le Ve siècle ce caractère de violence qu'avait attesté dès 461 le meurtre d'Éphialte, qu'atténue pour un temps le tact de Périclès, et qui se manifestera avec d'autant plus d'intensité que la sécurité d'Athènes sera plus menacée. Il est vain de déplorer l'acuité de ces luttes, rançon difficilement évitable d'un régime de liberté ; ce n'est pas ces oppositions de partis, si violentes qu'elles fussent, qui constituaient le vice fondamental de la démocratie athénienne.

Le mal était ailleurs. D'abord Athènes, qui n'admettait plus les privilèges de la naissance ou de la fortune, ne s'est jamais préoccupée de se constituer, en dehors des nobles et des riches, une élite. Pendant toute la durée du Ve siècle, on n'y constate pas une tentative sérieuse pour organiser ce que nous appellerions l'instruction publique. L'Athénien de condition moyenne arrivait à la vie civile avec une culture rudimentaire. Pas d'enseignement secondaire, encore moins d'enseignement supérieur ; seules quelques grandes familles, où se perpétuaient des traditions d'élégance intellectuelle, pouvaient s'offrir le luxe d'entretenir à demeure un pédagogue instruit, ou d'héberger quelque sophiste de passage. Cet état de choses n'avait pas eu d'inconvénients tant qu'Athènes était restée une petite cité ; et, d'autre part, le fait que certaines grandes familles donnaient des garanties de leurs sentiments démocratiques permit pendant longtemps à leurs membres de jouer un rôle considérable dans l'État. Mais

durant le cours du Ve siècle Athènes était devenue une ville impériale ; de plus en plus, il lui fallait des hommes compétents pour diriger des affaires de plus en plus compliquées ; et ces hommes compétents, par une contradiction désolante, ne pouvaient se recruter que dans des milieux suspects. Culture et réaction, à la fin du Ve siècle, devinrent synonymes. S'il faut en croire Thucydide, Cléon aurait exprimé avec brutalité la défiance de la démocratie vis-à-vis des gens trop intelligents et trop instruits (*συνετοί*). Un pareil état d'esprit favorisait l'arrivée au pouvoir d'hommes sans compétence et sans moralité. Et le peuple athénien, qui se défiait des aristocrates, dut se défier aussi des petites gens dont le tirage au sort ou le suffrage universel faisait des hommes d'État. Sans doute leur vénalité a-t-elle été exagérée parla malignité publique, qui n'épargna même pas un Périclès ; mais, de fait, il semble que les Athéniens aient vécu dans un état de soupçon perpétuel vis-à-vis de ceux à qui ils confiaient le pouvoir ; et ce sentiment s'exprime, non seulement par les nombreux procès en malversations qu'on signale au cours du Ve siècle, mais aussi par la surveillance qui s'exerçait sur les magistrats pendant l'exercice de leurs fonctions, par les comptes minutieux qu'ils étaient obligés de rendre, enfin par la complication de l'organisation judiciaire, qui, déformant l'excellente institution du jury, faisait des tribunaux athéniens une machine baroque, coûteuse, et sans doute d'un rendement déplorable.

Plus grave encore était le désaccord que les circonstances créèrent entre l'organisation intérieure d'Athènes et sa situation dans le monde hellénique. La constitution de Clisthène était faite pour une petite ville au centre d'un petit État homogène. Lorsque fut constitué l'empire athénien, aucun effort ne fut fait pour ajuster les institutions à ce nouvel état de choses. Quand disparut le seul organisme par lequel pouvait s'exprimer la volonté des cités alliées, c'est-à-dire les réunions périodiques de leurs députés, ce fut aux assemblées politiques d'Athènes, à ses tribunaux et à ses magistrats, que revint le soin de régler toutes les affaires de la Confédération. Leur labour s'en trouva accru ; il parut naturel que les contributions des alliés fussent employées à rémunérer leur travail. De ces pratiques naquit l'idée, de plus en plus enracinée dans l'esprit des Athéniens, que la Confédération était faite pour Athènes, pour ses dépenses et pour ses plaisirs : cette idée avait pour corollaire qu'il fallait augmenter le nombre des villes tributaires pour assurer l'aisance de quelques milliers de citoyens athéniens. Et il faut reconnaître que les hommes d'État, Périclès le premier, semblent avoir tout fait pour persuader leurs compatriotes de cette dangereuse erreur. C'est ainsi qu'Athènes devint, à partir du milieu du Ve siècle, une démocratie impérialiste. Ce monstre n'était pas viable, et les démagogues les plus passionnés le savaient bien eux-mêmes. Non seulement cet impérialisme hâta la fin d'une confédération qui avait eu pour fondement le principe fédératif, mais à l'intérieur, en créant, comme on le verra, une nouvelle répartition des groupements politiques, en faussant la moralité publique et jusqu'au fonctionnement de la constitution, enfin en facilitant l'arrivée au pouvoir des plus dangereux brouillons, il fut la principale cause des révolutions qui furent, à la fin du siècle, le complément des défaites militaires.

Bibliographie. — WILLAMOVITZ-MCELLENDORF. *Aristoteles und Athen...*
— HAUVETTE. *Les Stratèges athéniens.* — HAUSSOULIER. *La vie municipale en Attique.*

CHAPITRE XVIII. — LA RELIGION, LES FÊTES ET LES BEAUX-ARTS AU Ve SIÈCLE

Les guerres médiques n'ont pu que renforcer certains principes spirituels qui, dès avant les guerres médiques, contribuaient à la puissance morale de l'hellénisme, et en particulier l'idée de cité. Avant toute chose, le Grec se considère comme membre d'un corps social, limité à un petit territoire, dont le centre est souvent une ville modeste. Le fait que la communauté ne s'incarne plus dans un personnage unique, roi ou tyran, ni même dans un groupe restreint d'aristocrates, ne modifie en rien l'importance de cette notion ; au contraire, les constitutions démocratiques, s'efforçant d'assurer à chacun son rôle dans le fonctionnement d'une machine gouvernementale encore rudimentaire, augmentent aussi chez chacun le sentiment de sa responsabilité et son orgueil civique. La morale du Grec d'alors est déterminée par les lois de la cité, ses dieux sont les dieux de la cité : les Athéniens du Ve siècle étaient attachés à ceux de l'Acropole comme à la constitution de Clisthène. C'est dans cette mesure qu'on a pu dire qu'ils étaient les plus pieux de tous les hommes ; cette religion municipale, toute dépouillée qu'elle fût d'éléments sentimentaux, tirait une grande vigueur de ce patriotisme étroit.

Ce particularisme n'était naturellement pas très favorable au développement de l'idée panhellénique. De fait, malgré l'enseignement donné par les guerres médiques, on ne la voit pas progresser au cours du Ve siècle : la seule tentative faite sérieusement pour la réaliser, celle de Périclès, avortera ; et les groupements qui paraissaient devoir la préparer dévient rapidement de leur objet. On sait comment la confédération attico-délienne était bientôt devenue un empire centralisé que la cité souveraine entendait exploiter à son seul profit. Contre elle on verra se reformer, il est vrai, l'ancien bloc péloponnésien ; mais ce groupement n'est plus qu'une association de combat qui ne devait pas survivre longtemps à la défaite d'Athènes. La confédération béotienne, reconstituée malgré Athènes et contre elle, ne dépasse pas les limites de la Béotie. Seuls quelques grands sanctuaires, par les traditions qui s'y rattachent, les concours qui y ont lieu à intervalles périodiques, et les foires qui s'établissent à leurs portes, maintiennent entre les Grecs un sentiment de solidarité. Et, si le temple d'Apollon délien attire surtout les insulaires et les riverains de la Mer Égée, si Olympie paraît surtout fréquentée par les gens de l'Ouest, Delphes demeure un sanctuaire essentiellement panhellénique. Son clergé s'était bien tiré d'affaire après Salamine ; en répandant une série d'oracles antidatés où il prétendait avoir conseillé la politique de Thémistocle, et le récit forgé d'un cataclysme miraculeux qui avait mis en déroute le détachement perse envoyé pour piller le temple, il parvint à faire oublier son attitude pendant les guerres médiques ; des trépieds commémoratifs des victoires de Salamine, de Platées, d'Himère, de l'Eurymédon, s'élevèrent dans le sanctuaire non loin de la chapelle où, dès 485, Athènes avait consacré la came du butin de Marathon ; et Delphes redevint un centre

d'influences et d'intrigues où les grandes puissances du monde hellénique se disputaient la première place. Dès 449, Sparte et Athènes s'y affrontèrent, Sparte envoyant une armée pour rendre aux prêtres de Delphes l'administration du sanctuaire que les Phocidiens venaient d'usurper (deuxième guerre Sacrée, cf. p. 97), Athènes essayant de déposséder de nouveau le clergé en faveur des Phocidiens, dont elle voulait se faire des alliés en cas d'un conflit éventuel avec la Béotie.

Ainsi le patriotisme municipal fait la force des dieux de la cité, l'idée panhellénique, celle des grands sanctuaires. Et il ne faut pas chercher ailleurs le principe de leur prestige, On essaye vainement d'y trouver à cette époque les traces d'un enseignement moral. A Delphes même, les sentiments du clergé, qui s'expriment par l'oracle, attestent surtout le plus prudent opportunisme. Seul peut-être dans toute la Grèce le sanctuaire d'Éleusis continue à répandre, dans les cérémonies des Mystères, une doctrine morale et consolatrice. Mais le besoin de ce réconfort, qui avait au VIIe et au VIe siècle favorisé le développement de l'orphisme, se faisait moins vivement sentir dans une époque d'équilibre moral et de prospérité matérielle — conditions essentiellement défavorables au mysticisme. Et il est à noter que les cultes de Thrace et d'Asie, qui, mieux que les religions purement helléniques, répondaient à ces tendances sentimentales, ne prennent au Ve siècle qu'un faible développement, limité, semble-t-il, à la population cosmopolite de quelques ports.

Honorer les dieux de la cité ou de la nation, leur apporter des offrandes, et embellir leurs demeures, était donc un acte essentiellement patriotique. Les temples sont au Ve siècle le grand luxe, presque le seul, des villes grecques, tandis qu'elles se contentent à cette époque d'édifices modestes pour leurs services municipaux et leurs assemblées — bien différentes en cela des cités commerçantes de Flandre, d'Allemagne ou d'Italie au XVIe siècle. Le temple du Ve siècle ne diffère d'ailleurs de celui du VIe ni par son plan ni par sa technique. C'est toujours, essentiellement, une salle rectangulaire que précède ou qu'entoure une colonnade. Les architectes continuent à ignorer ou tout au moins à ne pas appliquer le principe de la voûte, et celui de la ferme : aussi, pas plus que leurs devanciers, ils ne sont en mesure de donner à cette salle une largeur considérable. Même dans les temples colossaux, d'ailleurs inachevés, construits dans la première moitié du Ve siècle en Sicile, la largeur de la *cella* ne dépasse jamais 21 mètres. Là où les nécessités du culte imposent la construction d'un vaste local carré, comme c'est le cas pour la salle d'initiation d'Éleusis, l'architecte n'a pu se tirer d'affaire qu'en élevant une forêt de colonnes gênantes pour le spectateur. De même le problème de l'éclairage n'a pas reçu de solution nouvelle et c'est uniquement par la porte ouverte que la lumière pénètre dans l'intérieur des temples. Rien de comparable, par conséquent, à cette évolution technique, qui, dans l'Europe occidentale, du Xe au XIVe siècle, permet de construire des nefs de plus en plus hardies et lumineuses. On peut à peine dire que les principes de décoration générale se modifient : les architectes du Ve siècle, comme ceux du VIe, ne connaissent que les ordres ionique et dorique ; au temple de Bassai (Péloponnèse), construit vers 420, la colonne corinthienne qu'on trouve au fond de la *cella* est un exemple isolé.

Mais l'accroissement de la richesse publique, l'afflux de la main-d'œuvre, et surtout l'orgueil national et municipal, permettent et favorisent l'exécution d'ensembles architecturaux plus vastes que ceux d'autrefois. A Olympie, c'est sur une vaste esplanade artificielle que s'élève, majestueux et isolé, le nouveau temple de Zeus que les Éléens font construire entre 468 et 457. A l'Héraion d'Argos, le vieux temple d'Héra, incendié en 423, est reconstruit, peu après, au sommet d'une succession de terrasses que met en communication un escalier monumental. C'est surtout à Athènes que se manifeste cette ardeur à bâtir. Les stratèges du Ve siècle, outre les constructions nécessaires aux besoins du commerce ou de la défense nationale — Longs Murs reliant Athènes au Pirée —; arsenaux, loges de navires, portiques et magasins au Pirée) ont fait faire de grands travaux aux sanctuaires d'Éleusis, de Rhamnonte, du cap Sounion, surtout à l'Acropole d'Athènes, devenue le centre religieux de l'empire athénien.

Ce lieu vénérable ne portait plus, au moment où Périclès commença à diriger les affaires d'Athènes, que des édifices inachevés ou provisoirement relevés, attestant le passage des Perses ; la colonnade du vieil Hécatompédon s'était écroulée ; du grand temple d'Athéna commencé à l'époque de Clisthène, et repris, semble-t-il, entre la bataille de Marathon et celle de Salamine, il ne restait plus qu'un soubassement où l'incendie de 480 avait laissé des marques tragiques ; le vieux sanctuaire d'Athéna et de Poséidon-Erechtée était détruit. Après Salamine, le plateau de l'Acropole fut agrandi et régularisé par des remblais maintenus par de robustes murs de soutènement. Sur cette terrasse plus vaste, Périclès forma le projet de reconstruire les temples commencés ou ruinés, et de leur donner un caractère de splendeur digne de la Ville souveraine. Pour la première fois en Grèce on vit le marbre employé, non plus dans de petites chapelles, mais dans de vastes édifices, depuis le stylobate jusqu'au fronton. Les carrières du Pentélique, exploitées depuis un siècle environ, fournirent des blocs d'un grain serré, très propres à la construction, qui, en une journée de charroi, pouvaient être amenés à pied d'œuvre. A partir de 450 environ, l'Acropole devint un énorme chantier de construction. Successivement furent réédifiés le grand temple d'Athéna qui devait recevoir plus tard le nom de Parthénon — temple de la Déesse-Vierge (447-432) —, une entrée monumentale — Propylées (commencée vers 435) —, qui remplaçait la porte plus modeste des Pisistratides, enfin l'Erechtéion (commencé vers 420). Par un rare privilège, Athènes n'eut pas besoin, pour la direction de ces grands travaux, de faire appel à des artistes étrangers ; les architectes, Ictinos, Mnésiclès, Callicratès, Philoclès, étaient des enfants de la cité.

La sculpture est au Ve siècle en fonction de l'architecture. Partout où s'élève un temple se créent, comme autour des cathédrales du moyen-âge, des chantiers où travaillent artistes et praticiens, d'où sont sortis des chefs-d'œuvre, en général anonymes. Le plus célèbre de ces chantiers est celui dont les statues et bas-reliefs devaient décorer le Parthénon. Périclès avait confié la direction des travaux de ce temple à un Athénien, Phidias, qui s'était fait remarquer dès l'époque de Cimon pour avoir su fondre et mettre sur pied une énorme statue en bronze d'Athéna, placée à l'entrée de l'Acropole. Il n'est pas possible de fixer la part qui lui revient dans l'ordonnance et l'exécution des sculptures du Parthénon

; on ne doit en tous cas, les attribuer toutes, ni, ce qui va de soi, à la même main, ni peut-être aussi au même atelier ; les métopes sont encore gauches ; la frise qui, par une innovation heureuse, court tout le long du mur de la *cella*, si bien que la colonnade y déterminait les plus intéressants jeux d'ombre et de lumière, atteste de hautes qualités décoratives ; enfin les débris des frontons ne peuvent être attribués qu'à un grand maître ; mais, en fait, pour les Anciens, Phidias était essentiellement l'auteur des deux énormes statues en or et en ivoire d'Athéna et de Zeus qui furent placées, l'une en 438, dans la *cella* du Parthénon, l'autre, peu d'années après, dans celle du temple de Zeus à Olympie. A vrai dire, le goût moderne répugne à ces mannequins monstrueux (12 mètres de haut environ) faits d'une armature de bois recouverte d'une précieuse carapace ; il faut se les imaginer, contemplés de loin par une foule qui n'apercevait du dehors, par les portes ouvertes, qu'un fantôme luisant dans l'obscurité de la *cella*.

Faite pour les grands ensembles architecturaux, et, en général, pour le plein air, la sculpture des deux premiers tiers du Ve siècle, conformément à sa destination, cherche surtout à donner une impression de stabilité. Dans les frises et les frontons, dont le sujet est d'ordinaire emprunté à la mythologie — exceptionnellement, pour le Parthénon, aux plus majestueux aspects de la vie municipale —, on évite en général les mouvements excessifs ; un esprit de large stylisation se manifeste dans la manière de traiter le corps humain, et les vêtements, où les sculpteurs, d'accord avec les modes nouvelles, renoncent aux coquetteries du siècle précédent. On évite même le pathétique qui ne serait pas en place dans ces grandes compositions ; s'il y a encore de la gaucherie dans le *sourire* des combattants des frontons d'Égine, qui sont peut-être les produits attardés d'un art provincial, ce n'est sans doute pas par impuissance, mais par parti-pris que la passion est indiquée de façon si sommaire chez les combattants d'Olympie.

La peinture du milieu du VIe siècle, elle aussi, avait pour rôle de compléter un ensemble architectural. Outre que les éléments essentiels des monuments étaient soulignés par une polychromie qu'il faut sans doute s'imaginer plus discrète que celle du VIe siècle, des fresques animaient souvent l'intérieur d'un temple ou le mur de fond d'un portique. Ces grandes compositions ont entièrement disparu. Nous savons que les peintres d'alors, Polygnote, Panainos, Micon, disposaient d'un jeu de couleurs fort limité, beaucoup plus pauvre que celui des primitifs italiens, et qu'ils ignoraient les procédés qui permettent de *faire tourner* les figures ; il faut probablement se représenter, dans un paysage rudimentaire, des personnages en teintes plates, heureusement groupés. Il est en tous cas un mérite que nous pouvons, en toute sécurité, leur attribuer : c'est un dessin juste et précis, qualité que possèdent, à Athènes au moins, les plus modestes décorateurs. Elle se révèle de façon frappante dans la céramique. Dès les dernières années du VIe siècle la poterie attique était arrivée à un rare degré de perfection ; une innovation heureuse y avait renversé l'emploi des couleurs, le beau vernis noir étant réservé au fond, le rouge aux personnages. Dans cette technique nouvelle, un maître potier, Euphronios, fabriquait, vers 500, des vases dont les peintures, signées de lui ou exécutées sous sa direction, sont d'une admirable pureté. Un peu plus tard, on vit sortir des ateliers de Douris et de Hiéron des coupes d'un profil léger et nerveux, décorées de scènes mythologiques ou familiales, où se manifestaient, avec une sûreté de main étonnante, les plus fines qualités d'esprit ou d'émotion.

Le patriotisme municipal ou national, qui trouvait dans les temples des dieux son expression permanente, se manifestait de façon périodique dans les fêtes des cités et des grands sanctuaires. Ceux d'Olympie, de Delphes, de Némée, de l'Isthme de Corinthe, plus que jamais, attirent une foule de pèlerins désireux de contempler leurs temples, les offrandes qui en faisaient de véritables musées, et surtout d'assister aux épreuves où se mesuraient des concurrents venus de tous les points du monde hellénique. Les solennités sportives où s'affrontent les étudiants des universités d'Angleterre ou d'Amérique, malgré l'affluence et l'enthousiasme des spectateurs, ne peuvent nous donner qu'une idée incomplète de ces fêtes, dont le caractère religieux s'exprimait par des manifestations littéraires et musicales d'une forme spéciale. En l'honneur des dieux, des héros, des vainqueurs aux jeux, les poètes composaient des chœurs accompagnés de musique et de danses, destinés à être exécutés, soit dans le sanctuaire pendant la période des fêtes, soit au retour des triomphateurs dans leur ville natale. Un Béotien, Pindare (première moitié du Ve siècle), appartenant à cette aristocratie rurale qui depuis deux siècles jouait dans les affaires de son pays un rôle considérable, et souvent malheureux, excella dans ces compositions lyriques. Ses odes triomphales ne comptent pas parmi les œuvres les plus accessibles de la poésie grecque. Écrites dans une langue artificielle et composite, procédant par allusions que nous ne comprenons souvent qu'à grand renfort de scolies, passant des récits aux éloges personnels ou aux considérations générales par des transitions abruptes qui paraissent être la loi du genre, ses poèmes durent leur succès à la splendeur des images, à la noblesse des conceptions religieuses et morales, et aussi, on ne doit pas l'oublier, au prestige de la musique et de la danse. Moins ardues et d'une grâce un peu banale, les odes triomphales et héroïques de l'Ionien Bacchylide nous montrent un aspect plus aimable de la grande lyrique chorale. Mais cette poésie aristocratique était, dans une Grèce démocratisée, un archaïsme ; prolongée jusqu'au milieu du Ve siècle environ par la faveur de quelques grandes familles, et en particulier des tyrans siciliens, elle tombe, après cette date, dans une décadence irrémédiable que dissimule mal la splendeur de la mise en scène et de la musique.

Au reste, elle avait, dès les premières années du siècle, à supporter la concurrence d'un genre où ne s'exprimait plus l'orgueil de quelques nobles familles, mais celui d'une cité tout entière. On a vu l'effort qu'avaient fait autrefois les Pisistratides pour doter Athènes de fêtes magnifiques. La démocratie continua ces traditions ; durant tout le Ve siècle, les Panathénées, et surtout les Dionysies, furent célébrées avec un luxe inouï, rehaussé encore par l'esprit d'émulation qui animait les citoyens chargés de contribuer de leur argent à la splendeur de ces cérémonies. Dès 534 la tragédie était un genre assez nettement constitué pour figurer, à côté de l'antique dithyrambe, au programme des fêtes de Dionysos ; à partir de la fin du VIe siècle elle constitue la principale attraction de la vieille cérémonie des Lénéennes et surtout des grandes Dionysies, devenues la fête essentielle non plus seulement d'Athènes mais de la Confédération attico-délienne. Elle est, elle aussi, un genre littéraire, qui a ses lois, imposées à la fois par ses origines religieuses et par les conditions matérielles de sa représentation. La tradition lui impose ses sujets, empruntés aux légendes qui ont pour centre la [passion](#) d'un héros. C'est aussi la tradition qui maintient le chœur, lequel est encore, dans la première tragédie d'Eschyle —

les Suppliantes, vers 495 —, le personnage principal du drame, et dont le rôle restera longtemps considérable dans l'unité morale de la pièce. Ce sont les origines religieuses de la tragédie qui y rendent les innovations si rares et si timides, parce qu'elles constituent un changement dans le rituel. Ces mêmes origines expliquent l'absence, dans la tragédie, de certains spectacles ou de certains sentiments intolérables dans une cérémonie religieuse ; on évitera d'y représenter directement un meurtre, ou d'y peindre, au moins jusqu'à l'époque d'Euripide, les passions de l'amour. D'autre part, quoique la signification des rites qui semblent avoir été à l'origine des représentations dramatiques fût depuis longtemps méconnue, il restait le sentiment que la tragédie devait avoir une valeur symbolique et morale.

La tragédie est d'autre part conditionnée par le cadre où elle se joue. C'est dans l'enceinte d'un sanctuaire de Dionysos, au pied de l'Acropole, sur une esplanade circulaire entourée de gradins en bois, qu'évoluent au Ve siècle chœurs et acteurs. Le décor rudimentaire, le plein air, l'éloignement des figurants, et jusqu'aux masques rituels qu'ils portent, imposent à l'art tragique, on l'a très bien dit, une sorte de stylisation. On représentera des actions simples, sans craindre les gros effets ; les personnages seront largement dessinés, sans recherche de nuances qui ne seraient pas perçues. Car les quelques milliers de spectateurs qui assistaient à une représentation tragique ne constituaient pas une élite. Pour cette foule, où seule une petite minorité pouvait espérer lire plus tard la pièce jouée devant elle, dont personne — tout au moins au Ve siècle — ne devait la voir représentée une seconde fois, il fallait avant tout de la clarté : clarté de l'action, et clarté de la langue. Si dans les parties chantées par le chœur l'influence de la grande lyrique a imposé son dialecte artificiel, dont les poètes tragiques ont d'ailleurs atténué l'étrangeté, les **parlés** sont de l'attique légèrement ionisé, qui pouvait être compris des citoyens d'Athènes, aussi bien que des alliés et sujets de la ville impériale. — Enfin la forme même du concours — avec des juges sévèrement choisis —, que les Pisistratides avaient donnée aux représentations dramatiques, excitait l'émulation des auteurs et, pendant un siècle, maintint très haut leur production.

Toutes ces conditions font de la tragédie du Ve siècle un art original, et qui, par son mélange de solennité et de naturel, de vérité et de stylisation, est particulièrement représentatif du tempérament grec. Dans ces cadres imposés se manifestent de beaux tempéraments de poètes. Eschyle, né vers 525, combattant de Marathon et sans doute de Salamine, est un des plus nobles génies de la Grèce. Nul peut-être n'a mieux rendu la terrible splendeur des légendes qui servent de thème à ses tragédies ; nul n'a mieux retrouvé, par un effort de divination extraordinaire, leur valeur symbolique ; nul — et il ne faut pas s'en étonner de la part d'un homme né auprès du sanctuaire d'Éleusis — n'a su dégager de ces mythes un plus profond enseignement moral. Dans des drames grandioses et un peu raides, écrits d'un style tendu, on voit comment la force et la fatalité entrent en conflit avec la justice, comment la démesure fait que le droit **se déplace** et que le crime engendre la vengeance, comment enfin naissent des **lois nouvelles** et des **dieux nouveaux**. Par là Eschyle se rattache à ce grand VIe siècle si préoccupé de problèmes moraux. Sophocle appartient à une génération moins soucieuse. Né vers 495 d'une famille de commerçants aisés, il avait dix-huit ans quand se dissipa le cauchemar de l'invasion perse, ses années de floraison se placent dans une période pacifique, et il mourut en 406, avant la défaite de sa patrie. Ces circonstances, et un naturel heureux, lui donnèrent un talent équilibré qui sut faire de la tragédie une merveilleuse forme d'art. De la

forte construction de ses drames naissent des effets dont l'intensité nous surprend encore aujourd'hui : le souci d'idéalisation s'y mêle au plus touchant réalisme ; dans des couples adroitement appariés s'opposent l'énergie et la faiblesse, la tendresse et le devoir ; une maîtrise aisée se manifeste dans la langue des dialogues, comme dans les parties lyriques, qui sont la fleur de la poésie attique.

Comme la tragédie, mais depuis moins longtemps qu'elle (488), la comédie figurait au programme des fêtes dionysiaques. Son développement avait été plus lent. Au milieu du Ve siècle, alors qu'Eschyle avait composé tous ses chefs-d'œuvre et que Sophocle était en pleine possession de son génie, il semble que la comédie ne produisît encore que des œuvres informes. Le vieux divertissement des paysans de l'Attique, où un chœur de buveurs interpellait la foule tandis qu'un compère lui donnait la réplique, n'était pas, à lui seul, avec ses scènes de bataille et ses tirades plaisantes, suffisant pour donner naissance à une forme d'art. Des influences étrangères sont venues l'enrichir. Dans le Péloponnèse, à Mégare, en Sicile, le culte de Dionysos avait donné lieu à des jeux où figuraient des bouffons, représentant des types élémentaires analogues à ceux des marionnettes italiennes ou de notre Guignol. Les bouffons de Mégare pénétrèrent dans la comédie attique ; à la dispute plaisante qui en faisait le fond, des poètes, Eupolis, Cratinos, accrochèrent tant bien que mal un rudiment d'action où ces personnages pussent évoluer. De là un genre hybride, et dont le plus grand intérêt, dans les deux premiers tiers du Ve siècle, résidait dans une satire politique très libre.

On peut dire, dans une certaine mesure, que l'art grec est, au Ve siècle, fondé sur la religion. Mais cette religion elle-même a pour support le sentiment national, et, plus souvent encore, le sentiment municipal. Ce sont les cités qui font élever des temples et des statues aux divinités qui assurent leur prospérité, c'est pour les fêtes de la cité que travaillent les poètes tragiques et comiques. Et les mêmes raisons qui exaltaient à Athènes le patriotisme local y favorisaient l'épanouissement d'un art splendide.

Bibliographie. — POTTIER. *Les grands artistes, Douris* (Paris). — LECHAT. *Les grands artistes, Phidias*. Paris. — A. et M. CROISSET. *Histoire de la littérature grecque*, t. III. — O. NAVARRE. *Le théâtre grec*. Paris (Payot), 1925. — WILLAMOVITZ-MÛLLENDORF. *Pindar*. Berlin, 1922. — MEILLET. *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*.

CHAPITRE XIX. — LA CURIOSITÉ SCIENTIFIQUE ET LA RÉACTION

Ces œuvres composées pour les fêtes d'un sanctuaire ou d'une cité ne représentent pas toute l'activité intellectuelle des Grecs. A côté d'elles continuent à se développer des formes de pensée indépendantes du patriotisme municipal. En Grèce, comme partout, la science est internationale. A l'exception de Socrate, et peut-être d'Empédocle, les savants et philosophes du Ve siècle sont de grands voyageurs : on peut comparer l'existence d'un Sophocle, d'un Aristophane, d'un Phidias même, qui n'a pas été plus loin qu'Olympie, à celle d'Anaxagore, ou à celle des grands sophistes, dont l'existence n'est qu'une triomphale promenade depuis la Sicile jusqu'en Asie Mineure. Cet état d'esprit s'exprime par l'existence d'une véritable langue internationale, l'ionien littéraire, qu'emploient jusqu'en 425 environ les savants de tous pays, Ioniens, Doriens, d'Asie comme Hérodote et Hippocrate, ou de Sicile comme Hellanicos de Syracuse. Il faut bien une langue de prose commune entre ces savants d'origines si diverses : aucune ville, aucune région n'a au Ve siècle le monopole de la science : la Sicile, l'Asie Mineure, les îles de la Mer Égée, la Grèce du Nord produisent des physiciens, des médecins, des sophistes, des historiens. Le prestige politique et artistique d'Athènes risque à cet égard de faire illusion ; pendant longtemps elle n'a été qu'un rendez-vous de penseurs venus de tous les points de la Grèce. C'est seulement à la fin du Ve siècle, et, chose curieuse, à l'heure où commence le déclin de sa puissance, qu'on voit des historiens et des philosophes athéniens manifester leur originalité à l'ombre de ses murailles menacées.

Il n'est pas surprenant que cette pensée cosmopolite ne soit pas très influencée par les événements. Les guerres médiques elles-mêmes n'ont pas déterminé de coupure : les philosophes du Ve siècle se préoccupent des mêmes questions que ceux du vie et y apportent des réponses du même ordre. C'est au problème de la matière que s'attachent l'Ionien Anaxagore et surtout le Sicilien Empédocle (première moitié du Ve siècle), qui a eu la géniale intuition de supposer que tous les corps résultent de combinaisons, dans des proportions variables, d'éléments simples ; comme il arrive d'ailleurs souvent dans la science grecque, un point de vue fécond, appuyé sur une expérimentation insuffisante, s'est exprimé en formules inexactes, et la théorie des quatre éléments — le feu, l'air, l'eau, la terre — et de l'attraction du semblable par le semblable, a pesé lourdement sur la chimie jusqu'au XVIIIe siècle.

D'autres, continuant la tradition de Parménide, reprennent le problème de la connaissance. Protagoras d'Abdère (480-410) déclare que l'homme **est la mesure des choses**, affirmation célèbre, diversement interprétée, qui semble bien en tous cas être l'amorce d'une théorie de la relativité. Plus radical, le Sicilien Gorgias (seconde moitié du Ve siècle) démontrait que l'Être est inconnaissable. De pareilles théories, dans un autre milieu, auraient amené à la négation de la science. Mais une curiosité active, élément essentiel du tempérament grec,

réagissait contre ces tendances nihilistes. Les constructeurs les plus aventureux, les critiques les plus subtils, conservent le goût des notions exactes et de l'observation. Gorgias était géomètre, Empédocle s'intéressait aux faits qui relèvent maintenant de la chimie ou de la biologie, Anaxagore tentait de modestes expériences de physique. Cet état d'esprit a permis l'élaboration d'une théorie où se manifeste la hardiesse intellectuelle des Grecs et leur amour de la clarté. Deux philosophes de cette ville d'Abdère, où était né Protagoras et qui était un centre scientifique actif, Leucippe et son disciple Démocrite (seconde moitié du Ve siècle) ont mis sur pied un système du monde cohérent. Derrière la **convention** des qualités sensibles ils affirment l'existence d'atomes, différents seulement par leurs formes, et par la manière dont ils se meuvent et s'accrochent les uns aux autres dans le vide. L'univers sensible était ainsi réduit à des combinaisons en nombre infini de formes et de mouvements ; les antinomies signalées depuis plus d'un siècle entre le problème de la connaissance et celui de la matière étaient résolues. Galilée et Descartes reprendront cette conception géométrique de l'univers ; de tous les systèmes élaborés par la pensée grecque, l'atomisme est celui qui devait fournir à la chimie moderne les hypothèses les plus commodes et les plus fécondes.

Les théories des **physiciens** du Ve siècle n'étaient pas encore des sciences au sens moderne du mot. Il manquait à ceux qui les ont élaborées le sens de l'expérimentation. Observateurs avisés, ils n'ont jamais fait que des expériences rudimentaires. On ne leur voit pas, vis-à-vis de la nature, l'attitude de prudence scrupuleuse qui est celle du savant d'aujourd'hui. Ce qui augmentait encore leur présomption était l'assurance de pouvoir posséder l'ensemble des connaissances humaines. A une époque où le nombre des notions d'un caractère scientifique était restreint, et où les livres étaient rares, il n'existait ni division des sciences ni répartition du travail : Platon a caricaturé les savants universels de son temps. Seule la médecine, pour des raisons faciles à discerner, constituait un art, **τέχνη**, avec des spécialistes animés d'un esprit vraiment scientifique — conséquence de ce rationalisme que les Grecs ont toujours montré dans ce domaine, et qui se manifeste dans l'Iliade, où ce sont déjà des chirurgiens, non des magiciens, qui soignent les blessés. Au Ve siècle on trouve constituées de véritables écoles, analogues à celles qu'on rencontre au moyen-âge dans l'Europe du Sud-Ouest. A la plus importante, celle de Cos, appartenait Hippocrate (né vers 460) dont le nom a été donné à tout un ensemble de travaux médicaux émanant sans doute d'auteurs divers. Les ouvrages de cette collection sont de valeur inégale ; mais on y trouve souvent une observation attentive des faits pathologiques, une connaissance de l'anatomie aussi avancée qu'il était possible à une époque qui ne pratiquait pas, la dissection, un effort pour délimiter la science médicale ; dans le traité *Des airs, des eaux, des lieux* sont exposés les rudiments d'une géographie humaine.

A côté de l'homme physique, les savants du Ve siècle étudient l'homme intérieur, ses formes de pensée et leur expression. Prodicos de Céos, Protagoras, composent des traités intermédiaires entre la grammaire, les études de vocabulaire, et la philosophie du langage. Il y avait sans doute encore beaucoup de puérilité dans ces essais — pas plus que dans certaines tentatives philologiques de notre XVIIe siècle. Mais ces études théoriques s'accompagnaient d'un enseignement pratique ; ces grammairiens enseignaient la rhétorique ; Gorgias est resté le type de ces professeurs d'éloquence. Les philosophes dont l'activité était ainsi spécialisée portent désormais le nom de sophistes. Ce nom avait eu des sens fort différents, désignant d'abord tout homme exercé dans son

métier, puis la compétence intellectuelle en général. C'est seulement à la fin du Ve siècle que ce terme prend une signification restreinte et péjorative. Cette défaveur ne tient pas seulement à une vague défiance de la masse vis-à-vis des **intellectuels**. Les sophistes adoptaient volontiers une attitude de faste et de présomption. Si cet orgueil n'avait reposé que sur le sentiment de la dignité de la science, personne n'y eût trouvé à redire. Mais on voyait les sophistes parcourir la Grèce vêtus de pourpre, et leur opulence était le fruit de leçons qu'ils faisaient payer cher : ce mercantilisme choquait les esprits distingués. Plus graves encore étaient les malentendus provoqués par certaines de leurs déclarations. L'étude des formes du raisonnement les avait amenés à poser en principe qu'il y a dans toute affirmation une part de vérité. **En chaque chose, il y a deux discours, en opposition l'un avec l'autre**, disait Protagoras. Il s'agissait de faire ressortir cette vérité, tâche à laquelle les sophistes se sont appliqués avec subtilité ; et leurs efforts ont pu être interprétés comme des tentatives pour **faire triompher le discours moins bon du discours meilleur**, c'est-à-dire, aux yeux du public, l'injustice du bon droit.

En marge du mouvement intellectuel on trouve un homme dont l'influence sur le développement de la pensée grecque, et, on peut le dire, de la pensée européenne a été immense. C'est Socrate, qui n'est pas, comme les sophistes, un grand seigneur de la science cosmopolite, mais un Athénien de condition modeste, et qui n'a quitté sa ville natale que pour prendre part aux premières campagnes de la guerre du Péloponnèse. Par son bon sens, son goût de la clarté, sa bonhomie, il était sans doute très près de ces artisans de l'Agora dont il fréquentait les boutiques. Mais à ces qualités nationales s'ajoutaient les particularités d'un tempérament remarquable. A vrai dire, l'image de Socrate, comme celle de tous les grands hommes qui n'ont rien écrit, a été déformée par des disciples qui nous ont laissé de lui des portraits divers. On peut se le figurer comme un homme d'une vie intérieure intense, écoutant les interdictions de sa conscience, qu'il appelait, avec plus ou moins d'ironie, son **génie**, doué d'une audace intellectuelle supérieure même au courage physique dont il avait donné des preuves en campagne. Sa grande affaire paraît avoir été le perfectionnement de l'être moral, auquel il prétendait arriver en soumettant à la critique les notions fausses et obscures : il s'était passionné pour cette tâche dont il avait fait une sorte d'apostolat, interrogeant ses concitoyens au hasard des rencontres, et les forçant, par un jeu d'interrogations subtiles, à reconnaître le mal fondé de leurs croyances. Dans ces enquêtes il n'a pas été sans profiter des méthodes d'analyse des sophistes, dont il blâmait cependant l'orgueil et le mercantilisme ; de fait, la foule ne l'a distingué ni des sophistes ni des physiciens, dont les théories l'avaient séduit dans sa jeunesse ; et, avant même que les circonstances ne créassent entre lui et ses concitoyens un conflit tragique, c'est sur lui que semble s'être concentrée l'antipathie railleuse que beaucoup d'Athéniens éprouvaient vis-à-vis des **intellectuels**.

Tous ces ouvriers de la pensée et de la langue ont exercé sur leurs contemporains une grande influence. En apprenant à leurs auditeurs à décomposer leurs idées, à les grouper, et à se servir d'un vocabulaire ajusté aux nuances de la pensée, les sophistes ont fait faire un grand progrès à l'art de la

parole. En particulier, le dialecte attique, qui était resté jusqu'au début du Ve siècle un parler archaïque, devient grâce à eux, dans le dernier quart du Ve siècle, un instrument souple et précis. Nous ignorons s'ils eurent une influence sur les orateurs du temps de Périclès, dont les discours n'avaient sans doute rien de commun avec les subtiles analyses que leur prêtre Thucydide ; mais l'action des sophistes se reconnaît dans les premières œuvres de l'éloquence judiciaire qui nous soient parvenues, les **Tétralogies** attribuées à Antiphon de Rhamnonte (mort en 411) ; ce sont des exercices d'école composés sur des thèmes fictifs. Le même Antiphon a composé, pour des causes réelles, des plaidoyers où la subtilité des raisonnements et l'art d'établir **les vraisemblances** rappellent la sophistique, mais où la sobriété des récits montre quel art distingué pouvait sortir de ces exercices d'assouplissement.

Toute la littérature s'imprègne de ces disciplines nouvelles. Si, sous l'influence de la tragédie, l'histoire devient une forme d'art, sous l'influence de la philosophie elle devient œuvre de réflexion. C'est, à vrai dire, la première de ces tendances qu'on remarque chez Hérodote d'Halicarnasse (né vers 484). Un effort de composition se marque dans ses neuf livres, où le résultat de ses enquêtes (**ιστορίαι**) sur les peuples d'Orient sert de vaste préface au récit des guerres médiques ; l'art du conteur y est exquis. Mais sa critique est encore rudimentaire, son information, inégale, et, lorsqu'il s'agit de faits récents, ses narrations embarrassent singulièrement les historiens modernes ; les événements sont rattachés à des causes souvent puériles, ou tout au plus à cette idée, déjà banale de son temps, que la prospérité excessive engendre des catastrophes. Quoique l'Athénien Thucydide ne soit que d'un quart de siècle plus jeune (460 à 400 environ), il semble que plusieurs générations les séparent. Né d'une famille où se mêlaient des éléments étrangers et le sang des descendants de Miltiade, il a fortement subi l'influence des philosophes. De la guerre du Péloponnèse, où il a pris une part active, puisqu'il a exercé la stratégie en 424, il a laissé un récit d'une rare valeur. Aucune période de l'histoire grecque, peut-être de l'antiquité, ne nous est connue avec plus de certitude et de clarté. Son exposé est dépouillé ; mais on a l'impression d'y trouver tout l'essentiel, et cette narration nue d'événements tragiques n'en est que plus poignante. L'influence de la philosophie se reconnaît, d'abord à un effort soutenu d'impartialité, ensuite à une recherche attentive des causes ; de là une étude raffinée de l'âme des individus et des foules, exprimée dans une langue que la sophistique a pourvue d'un vocabulaire nuancé, et qui s'essaye avec une gaucherie puissante aux constructions oratoires.

Le théâtre lui-même subit l'influence de la philosophie. Euripide (480-406), un des esprits les plus cultivés de son temps, introduit dans ses tragédies des éléments nouveaux. Les sentiments y sont étudiés avec plus de subtilité ; l'amour, pour lequel Eschyle et Sophocle se bornaient à de pudiques allusions, est dépeint avec cette pénétration qui charmait notre Racine ; dans les Bacchantes on trouve une étude remarquable du délire mystique. A cette psychologie se mêlent non seulement les réflexions morales de rigueur dans la tragédie, mais des considérations sur l'homme et l'univers, où se reconnaît un lecteur, peut-être un auditeur d'Anaxagore et de Protagoras. Ces éléments font perdre à la tragédie, en valeur artistique, ce qu'elle gagne par ailleurs : les personnages d'Euripide sont parfois d'insupportables raisonneurs, et ses parties lyriques ont souvent la banalité d'un livret d'opéra.

Le grand public n'a pas toujours fait à ces nouveautés un accueil favorable. Sans doute, dans les milieux où existait le goût des choses de l'esprit, les savants et les sophistes étaient accueillis avec enthousiasme. On sait quelle hospitalité Protagoras, Hippias, Prodicos, trouvaient chez l'Athénien Callias. Les penseurs de toute espèce pouvaient même arriver à jouer un rôle politique. Après l'expulsion du tyran Méton d'Agrigente, Empédocle fut chargé de réformer la constitution dans un sens démocratique : Hippias d'Élis, Gorgias de Léontion, ont été ambassadeurs de leur cité ; à Athènes, Anaxagore exerçait son influence dans le cercle d'hommes cultivés dont Périclès était le centre. Mais le commerce de ces penseurs développait chez ceux qui les fréquentaient une grande liberté d'esprit, une propension à critiquer les idées qui étaient à la base de la religion et des institutions ; et la masse pressentait le danger de ces discussions. Cette inquiétude, même dans une ville aussi libérale qu'Athènes, s'exprima bientôt par des actes. Une accusation d'impiété fut portée contre Anaxagore, qui fut forcé de s'éloigner ; plus tard, en 415, ce fut le tour de Protagoras.

Le poète comique Aristophane est essentiellement le représentant de cet état d'esprit. Il semble n'avoir apporté aucun changement essentiel à l'armature de la vieille comédie, qui ne permettait guère, ni le développement d'une action bien nouée, ni l'étude des caractères. Ses comédies sont des pièces de circonstance, comme des revues de fin d'année, où des événements récents sont rappelés sous une forme plaisante, et groupés tant bien que mal autour d'un rudiment d'intrigue et d'un personnage central présenté en charge. Il y a déployé un tempérament d'artiste, qui sait allier aux grossièretés traditionnelles le plus gracieux réalisme, et une fantaisie charmante. Mais ses idées sont rudimentaires. Conservateur enragé, il se représente sous un aspect merveilleux le bon vieux temps ; il raille tout ce qui est nouveau, aussi bien l'évolution des institutions démocratiques que les idées philosophiques du jour, concentrées, par une synthèse absurde, dans le personnage du Socrate des Nuées (423), ou les innovations théâtrales dont Euripide est le représentant bouffon. Tout cela ne va pas sans contradictions, et le même homme qui chante la gloire des Cavaliers (424) et de la jeunesse aristocratique d'Athènes n'a pas assez de railleries pour les théories qui trouvaient précisément dans ces milieux le meilleur accueil. L'influence de cet homme d'un si grand talent n'a pas été heureuse ; il a sa part de responsabilité dans le procès de Socrate, peut-être aussi dans la réaction et le désarroi moral qui se manifestent à Athènes dans les dernières années du Ve siècle.

Malgré cette opposition, Athènes était devenue au cours du Ve siècle le centre intellectuel de la Grèce, comme elle en était le centre artistique. Avant même que se constituât une école de philosophie vraiment athénienne, une sorte de tradition s'était créée, pour les savants et penseurs, d'aller recevoir à Athènes une consécration analogue à celle qu'au XVIIIe siècle les philosophes et écrivains de l'Europe venaient chercher à Paris. Cette souveraineté de l'esprit, qui n'est pas sans rapports avec la suprématie politique, devait lui survivre ; les désastres de la guerre du Péloponnèse n'empêcheront pas Athènes de rester, suivant le fier mot de Thucydide, l'école de la Grèce.

Bibliographie. — L. ROBIN. *La pensée grecque.* (Bibliothèque de Synthèse historique, XIII). — P. MAZON. *Essai sur la composition des comédies d'Aristophane.* Paris, 1904. — M. CROISSET. *Aristophane et les partis.*

CHAPITRE XX. — LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE JUSQU'À LA PAIX DE NICIAS

Quatorze ans après la trêve de 445 éclatait une guerre qui devait laisser bien loin derrière elle tous les conflits antérieurs entre Grecs. L'enjeu de la lutte, son acharnement, le caractère dramatique de certains épisodes, le fait aussi d'avoir été racontée par un Thucydide, en font un des événements les mieux connus de l'antiquité. On l'a parfois considérée comme la dernière manifestation d'un long conflit entre Ioniens et Doriens. Cette théorie, qui semble avoir été déjà exprimée au temps de Thucydide, ne répond guère à la réalité. En fait, il n'y avait au Ve siècle ni bloc ionien ni bloc dorien : entre une ville de propriétaires-soldats, comme Sparte, un port à population mêlée comme Corinthe, un centre politique et intellectuel comme Syracuse, n'existait d'autre lien qu'une similitude de dialecte et une communauté provisoire d'intérêts. Il ne faut pas oublier d'autre part que l'alliance de la doriennne Corcyre et de l'ionienne Athènes fut une des occasions de la guerre, que parmi les alliés de Sparte on compte les Béotiens, qui n'avaient rien de dorien, et plus tard les cités éoliennes et ioniennes de la confédération athénienne, qu'Athènes par contre bénéficia de la neutralité bienveillante, puis de l'alliance effective de la doriennne Argos.

La cause profonde de la guerre fut, nous dit Thucydide, l'extension de la puissance athénienne et la crainte qu'elle inspirait aux Lacédémoniens. Il ne s'agit pas là du conflit entre deux impérialismes. Avant la guerre du Péloponnèse, on ne peut parler d'un impérialisme de Sparte. Dans la confédération péloponnésienne la liberté des cités participantes était respectée. Il en allait différemment du côté d'Athènes. On sait comment s'était constitué son empire. Il n'est pas certain que quelques Athéniens n'aient pas rêvé d'une organisation plus vaste et plus souple. Vers 447, Périclès invita les villes grecques à envoyer des représentants à Athènes pour y traiter, avec certaines questions religieuses, de la liberté de la navigation et du maintien de la paix. La mauvaise volonté de Sparte fit échouer cette réunion qui aurait pu être l'amorce d'une fédération panhellénique. Désormais les hommes d'État athéniens ne songeront plus qu'à développer et à centraliser la puissance de leur cité. Dès 455, le trésor de la confédération avait été transféré sur l'Acropole ; en 446, on voit les habitants de Chalcis faire juger leurs procès au criminel à Athènes, pratique qui s'étendra bientôt à toutes les villes sujettes ou alliées ; en 442, la confédération fut divisée en cinq circonscriptions, pour répartir le tribut qui pesait lourdement sur les sujets d'Athènes — certaines cités, Égine, Thasos, ne payaient pas moins de 30 talents chacune — ; toute une organisation était nécessaire pour en assurer la perception : flotte spéciale, commissaires, garnisons. La centralisation était renforcée par les **lotissements** (clérouquies) établis, souvent en guise de punition, sur le territoire des cités sujettes, au bénéfice des citoyens athéniens, qui, à la différence des émigrants d'autrefois, restaient citoyens de leur ville d'origine.

Enfin Athènes se mêlait des affaires intérieures de la confédération, et s'efforçait d'y établir des constitutions démocratiques analogues à la sienne

Ce régime créait un ressentiment qui se manifesta d'une manière aiguë dès 439. A Samos, une des rares cités qui avait conservé le rang d'alliée, les aristocrates, mécontents de voir Athènes prendre parti dans une vieille querelle entre Samos et Milet, et imposer à la cité une constitution démocratique, poussèrent la ville à la révolte ; Byzance suivit aussitôt le mouvement ; les insurgés essayèrent vainement de trouver des appuis dans le monde grec ; seul le satrape de Lydie promit de leur envoyer le secours d'une escadre phénicienne. Périclès agit vigoureusement. Une flotte de 60 vaisseaux dont il prit le commandement partit pour Samos ; augmentée de contingents insulaires qui portèrent à 200 le nombre de ses unités, elle mit le siège devant Samos, pendant que des détachements croisaient sur les côtes de Carie, à la rencontre de l'escadre phénicienne qui ne se montra pas. Après un investissement de neuf mois, et des engagements de succès divers, les Samiens durent capituler, passèrent au rang de ville sujette et reçurent garnison. Byzance fit sa soumission. Outre l'intérêt que le gouvernement perse continuait à montrer aux événements de la Mer Égée, l'événement montrait l'état d'esprit qui régnait dans la confédération.

Plus grave était l'inquiétude que provoquait en Grèce l'extension de l'empire athénien. Sans doute, lorsqu'il avait été question de soutenir les Samiens révoltés, la majorité des membres de la ligue péloponnésienne avait décidé de s'abstenir ; mais c'était bien moins par amitié pour Athènes que par respect de la trêve de trente ans, et par le sentiment que l'heure d'agir n'était pas encore venue. En fait, chacun se rendait compte du danger de l'extension de la puissance athénienne. La confédération ne suffisait plus à son ambition. Reprenant la politique des Pisistratides, Périclès jalonnait la route du Pont-Euxin de possessions athéniennes ; des clérouques étaient envoyées en Chalcidique ; à l'embouchure du Strymon, où Amphipolis, débouché des mines du Pangée, fut fondée en 437 ; en Chersonèse de Thrace ; à Sinope, à Amisos. De l'autre côté du monde hellénique, Athènes nouait des relations avec les villes siciliennes restées indépendantes de Syracuse ; en Grèce elle prenait la tête de l'entreprise panhellénique qui créa, à côté de l'emplacement de Sybaris (cf. p. 134), la ville de Thourioi, peuplée de descendants de la ville détruite et de colons venus de tous les points de la Grèce (444/3). C'étaient surtout les villes maritimes qui se préoccupaient de ces progrès : Syracuse, Corinthe, Mégare ; cette dernière défendait péniblement son indépendance, et une mesure inique écarta en 432 ses commerçants de tous les marchés de la confédération athénienne. Sparte fut plus lente à s'émouvoir ; et ce furent des querelles entre Athènes d'une part, Corinthe et Mégare de l'autre, qui furent l'origine de la guerre.

Le premier de ces conflits ne paraissait pas, à ses débuts, être l'amorce d'une conflagration générale. La ville d'Épidamne, colonie de Corcyre, dont le territoire était infesté par les Illyriens, demanda du secours à sa métropole ; celle-ci refusant d'intervenir, les Épidamniens s'adressèrent à Corinthe, métropole de Corcyre (435). Il y avait un vieux compte à régler entre Corcyre et Corinthe, qui trouvait que sa colonie manifestait vis-à-vis d'elle-même trop d'indépendance, et lui faisait dans l'Adriatique une insupportable concurrence. L'occasion parut bonne aux Corinthiens, qui envoyèrent à Épidamne une colonie et une garnison soutenue par une flotte de 75 navires. Les Corcyréens battirent l'escadre et s'emparèrent de la garnison. Les Corinthiens firent des préparatifs considérables pour une expédition de vengeance. C'est alors que les Corcyréens, inquiets, demandèrent du secours à Athènes, où l'Assemblée décida de signer avec

Corcyre une alliance défensive, et d'y envoyer du renfort. C'était un geste grave : Périclès, qui pouvait en prévoir les conséquences, considérait un grand conflit comme inévitable, et ne voulait pas laisser à l'ennemi l'appoint de la flotte corcyréenne et la libre navigation dans la Mer Ionienne. Dans l'été de 433, aux îles Sybota, près de la pointe Sud de Corcyre, se rencontrèrent les escadres de Corinthe et de Corcyre, celle-ci assistée de 10 trières athéniennes qui avaient reçu mission, non d'attaquer, mais d'empêcher tout débarquement des Corinthiens dans l'île de Corcyre. La flotte corcyréenne était battue, malgré la participation des équipages athéniens, qui, contrairement aux ordres, se laissèrent entraîner dans la mêlée, — quand l'arrivée de 20 autres trières athéniennes arrêta les Corinthiens et sauva Corcyre d'un débarquement. Les flottes se séparèrent après cette bataille indécise.

Les Corinthiens estimaient que les Athéniens avaient violé la trêve de trente ans. Cette question juridique n'était pas réglée quand un nouvel incident mit les deux cités aux prises. Peu de temps après la bataille des îles Sybota, un décret athénien ordonna à Potidée de Chalcidique, ville de la confédération, mais ancienne colonie corinthienne restée en rapports avec sa métropole, de raser ses fortifications, de donner des otages, et de chasser les magistrats que Corinthe y envoyait chaque année. En même temps, Athènes décidait l'envoi d'une escadre et d'un corps de débarquement de 2.000 hommes, à la fois pour réduire Potidée et pour surveiller Perdiccas, roi de Macédoine, qui intriguait avec les villes de Chalcidique et les Péloponnésiens. Les forces athéniennes arrivèrent en Chalcidique pour y trouver Potidée et les cités voisines en révolte, Perdiccas en guerre ouverte contre Athènes (432) : Corinthe envoyait 2.000 hommes de secours. Athènes de son côté expédia 2.000 hommes qui, joints au premier contingent, après un engagement heureux, s'installèrent sur l'isthme de Potidée et le fortifièrent pendant que l'escadre bloquait la ville.

Cette fois les hostilités étaient directes. A Sparte, dans un congrès de la confédération péloponnésienne, les Corinthiens se plaignirent de la conduite des Athéniens, les Mégariens firent valoir l'iniquité du décret qui les frappait ; l'assemblée spartiate, réunie en séance privée, décida que la trêve était rompue ; quelques semaines après, un nouveau congrès vota la guerre. Chacun se prépara désormais aux hostilités qui ne pouvaient commencer qu'au printemps prochain. Le gouvernement de Sparte, à la tête duquel était un vieillard prudent, le roi Archidamos, s'engageait sans enthousiasme dans cette aventure ; il fallut l'insuccès d'une dernière 'ambassade envoyée à Athènes pour lui faire accepter l'inévitable. C'est que l'issue de la lutte était incertaine. Athènes avait pour elle son empire, ses ressources financières, mille talents en réserve sur l'Acropole, sa flotte, qui comptait à ce moment près de 300 trières, ses équipages exercés, la capacité de production de ses arsenaux ; elle avait aussi en plus d'une réserve de 10.000 [vieilles classes](#) et métèques, une armée de terre de 13.000 hoplites et de 1.000 cavaliers, sinon la plus disciplinée de toute la Grèce, du moins la mieux rompue à toute espèce de guerre, et qui depuis cinquante ans avait fait ses preuves depuis la Thrace jusqu'à l'Égypte. La ligue péloponnésienne, qui, à défaut d'Argos, avait l'appoint des États de la Grèce centrale, pouvait mettre sur pied une armée de 40.000 fantassins, dont le noyau était les 4.000 hoplites de Sparte, d'armement archaïque, sans doute, mais fortement organisés ; les villes du golfe de Corinthe disposaient d'une centaine de trières. Dans un conflit où les forces opposées se balançaient ainsi, les [impondérables](#) étaient destinés à jouer un grand rôle, de même que les événements qui pouvaient se produire à l'intérieur des États belligérants.

Au début du printemps de 431, un allié de Sparte mit de son côté des torts irréparables. Thèbes voyait d'un mauvais œil Platées rester, depuis 519, en dehors de la ligue béotienne, et maintenir avec Athènes une alliance cimentée par le sang versé en commun à Marathon et à Platées même. Cette situation pouvait faire, en cas de guerre, de la petite ville une base d'opérations en Béotie. Une nuit de mars, un détachement thébain, sans provocation aucune, pénétra dans Platées. Après un moment de stupeur, la population se ressaisit, défit les envahisseurs dans un combat de rues, mit à mort 180 Thébains qui n'avaient pu s'enfuir, et demanda l'aide d'Athènes, qui envoya d'urgence une garnison de secours. L'acte odieux des Thébains, et cette nuit sanglante, appelaient des représailles et contribuèrent à donner, dès le début, à la guerre un caractère d'étrange férocité.

Quelques semaines après, 25.000 Péloponnésiens et Béotiens envahirent l'Attique, campèrent à Eleusis, puis à Acharnes, ravagèrent cultures et forêts, et se retirèrent au bout d'un mois. Le vieux roi Archidamos, qui commandait l'expédition, n'avait su concevoir que ce plan de campagne indigent, qui fut encore appliqué l'année suivante, et qui n'était pas fait pour amener une décision rapide : avec le matériel de siège dont on disposait alors il ne pouvait être question d'un assaut, et Athènes, à l'abri de ses murailles, pouvait toujours se ravitailler par mer. Périclès se contenta de faire rentrer dans la ville tous les habitants de l'Attique, de refuser tout engagement sérieux, de tenter une diversion sur les côtes du Péloponnèse et de ravager le territoire de Mégare. Cette tactique était fondée sur l'idée que le peuple qui possède une forte marine est invincible : on sait à quelle dangereuse paresse peuvent mener ces principes d'insulaires. Périclès ne semble pas avoir prévu qu'il viendrait un jour où Sparte aurait à sa disposition une flotte puissante et exercée.

Il paraît n'avoir pas mesuré non plus les conséquences morales des dispositions adoptées. Dans cette armée inerte derrière ses murailles, chez ces propriétaires ruraux qui voyaient brûler leurs récoltes, chez ces citoyens remuants et influençables, se manifestèrent bientôt des signes d'énervement. Un événement dont Périclès n'est pas responsable, mais dont les mesures prises augmentèrent la gravité, vint accroître la démoralisation. Au printemps de 430, alors que les Péloponnésiens venaient d'entrer de nouveau en Attique, une maladie venue d'Orient, apportée sans doute par un vaisseau, et qui paraît avoir été la peste bubonique, éclata au Pirée, puis à Athènes. Dans ces deux villes, où plusieurs milliers de réfugiés étaient entassés au mépris de toute hygiène, la maladie, qui, avec des intermittences, sévit pendant trois ans, fit d'affreux ravages ; l'armée seule perdit plus de 5.000 hommes. Les sentiments s'exaspérèrent ; un absurde procès en malversations fut monté contre Périclès ; il dut payer une énorme amende et abandonner les fonctions de stratège qu'il exerçait depuis quinze ans. Au printemps suivant, par un bizarre revirement qu'il faut peut-être expliquer par la prise de Potidée (hiver 430/29) — suivie, il est vrai, par une défaite athénienne en Chalcidique il fut réélu, pour peu de temps d'ailleurs car, atteint lui-même par la peste, il succomba durant l'été. Il laissait une Athènes fière de sa splendeur, consciente de sa puissance, mais engagée dans un conflit où sa responsabilité ne peut être niée.

En tous cas la conduite de la guerre ne devait pas avoir à souffrir de sa disparition. L'homme dont l'influence remplaça la sienne, sinon au Conseil des stratèges, où il n'entra qu'en 424, du moins à l'Assemblée populaire, Cléon, n'était pas la brute ridicule qu'a représentée Aristophane. Il appartenait à cette classe de négociants qui voulait un régime radicalement démocratique, et il avait le patriotisme sans nuances d'un jacobin. Soutenu par l'opinion publique, il voulut donner à la guerre une impulsion plus active. Les mêmes dispositions se manifestent à Sparte, sous l'influence de Brasidas, un officier hardi et d'esprit ouvert. Des deux côtés on se rendait compte qu'il ne fallait pas chercher une décision sous les murs d'Athènes ; l'invasion printanière de l'Attique n'eut plus lieu que d'une manière intermittente (428, 427, 425) et des deux côtés on chercha d'autres théâtres d'opérations. Dès 429, les Péloponnésiens mirent le siège devant Platées, qui devait faire une résistance de deux ans. La même année, une escadre athénienne, envoyée l'automne précédent dans le golfe de Corinthe pour en bloquer les ports, remportait en face de Naupacte, sous le commandement de Phormion, deux victoires consécutives qui montrèrent la maladresse manœuvrière des équipages péloponnésiens. Par contre, un coup de main de Brasidas sur le Pirée faillit réussir.

En 428, un grave événement mit en péril l'empire athénien. L'île de Lesbos, un des rares États de la confédération qui avait gardé son rang d'allié, se révolta, et fut immédiatement admise dans la ligue péloponnésienne qui se prépara à lui envoyer du secours. Cléon agit avec énergie ; dès l'automne, une flotte et un corps de débarquement bloquaient Mytilène, centre de la révolte ; une escadre fit une démonstration sur les côtes de Laconie, une autre, sur l'Isthme où se concentrait l'armée péloponnésienne. L'été suivant le parti démocratique de Mytilène obligea le gouvernement à capituler avant que la flotte de secours ne fût arrivée. La répression fut terrible ; peu s'en fallut qu'un premier vote de l'Assemblée athénienne, qui avait décidé la mise à mort de tous les Mytiléniens mâles, ne fût exécuté avant l'arrivée du contre-ordre qui ne frappait que les responsables. La guerre prenait un caractère atroce ; dans ce même été 427, après un siège où les Péloponnésiens s'étaient exercés à de laborieux essais de poliorcétique, les restes de la garnison de Platées durent se rendre, furent égorgés, la ville rasée, le territoire affermé au profit des Thébains. La même année des troubles éclatèrent à Corcyre entre démocrates et aristocrates : Athènes et les Péloponnésiens envoyèrent chacune une division navale ; finalement l'arrivée de 60 trières athéniennes assura le triomphe du parti démocratique ; les représailles qu'il exerça pendant plusieurs jours furent affreuses, et eurent leur répercussion dans toute la Grèce, divisée en deux camps.

Les nations frontières du monde hellénique elles-mêmes étaient entraînées dans la lutte. Dès l'automne de 429, Sitalcès, roi des Odryses de Thrace, avait, à l'instigation d'Athènes, envahi la Macédoine avec une horde énorme ; son expédition, arrêtée par l'hiver, donna à réfléchir au traître Perdiccas et aux États de la Grèce centrale. En 426, le conseil des stratèges, où se trouvait un homme entreprenant, Démosthène, conçut le plan d'une grande opération par l'Ouest, qui, soumettant les peuplades de l'Acarnanie et de l'Étolie, devait, par la Phocide,

pénétrer en Béotie. Les hoplites athéniens, défaits d'abord par la tactique des archers étoliens, subirent au printemps une grave défaite ; mais à l'automne une brillante victoire assurait à Démosthène la possession de l'Acarnanie et d'Ambracie.

De plus en plus on se persuadait que la décision devait être cherchée à l'Ouest. En Sicile, comme la démocratie syracusaine avait soumis Agrigente (vers 446) et essayait de reconstituer à son profit l'empire de Hiéron, les villes qui ne voulaient pas accepter son hégémonie envoyèrent en 427 une ambassade, dirigée par Gorgias, pour demander du secours à Athènes, qui expédia sur les lieux une petite division navale. En 425, pendant que les Péloponnésiens faisaient une dernière et vaine invasion en Attique, une nouvelle escadre partit pour la Sicile ; elle s'arrêta sur la côte occidentale de Messénie, pour y déposer, sur la presqu'île escarpée qui commande la rade de Pylos, un corps d'hoplites sous le commandement de Démosthène. L'emplacement était bien choisi pour une base d'opérations. L'armée spartiate, revenue de l'Attique, et la flotte péloponnésienne arrivèrent à Pylos ; une attaque par mer échoua contre les fortifications élevées par les soldats athéniens, et les Lacédémoniens firent la faute de débarquer 420 hoplites — le dixième de l'infanterie spartiate — dans l'île de Sphactérie, qui ferme la baie. Il arriva ce qu'on pouvait prévoir : une escadre athénienne bouscula les vaisseaux péloponnésiens, pénétra dans la baie, et mit le blocus autour de l'île. Le siège se prolongeant, à la fin de l'été, Cléon, impatienté, se fit décerner par l'Assemblée un commandement extraordinaire et arriva à Pylos avec un renfort de troupes légères ; une attaque vigoureuse, où Démosthène fit un large emploi des archers et frondeurs, emporta la position : trois cents Lacédémoniens survivants furent faits prisonniers, humiliation sans précédent pour une armée qui n'avait jamais capitulé.

L'événement renforçait à Athènes l'influence de Cléon, qui fut nommé stratège, et des partisans de la guerre à outrance. Mais l'année 424, à part une croisière qui aboutit à l'occupation de Cythère, ne répondit pas aux espérances éveillées par le succès de Sphactérie. L'expédition de Sicile avait trouvé des résistances, provoqué des inquiétudes, groupé finalement toutes les villes dans une convention pacifique signée à Géla : la flotte athénienne dut se retirer. Une opération entreprise avec de gros effectifs contre Mégare échoua : les Athéniens ne gardèrent que le port de Nisaia. Ce même été, les Spartiates s'avisèrent enfin qu'Athènes était vulnérable dans ses colonies : Brasidas, avec une petite armée d'Hilotes affranchis et de mercenaires arcadiens, quitta Mégare qu'il venait de sauver, traversa la Béotie amie, la Thessalie timidement hostile, mais confondue devant l'audace de cette petite troupe, la Macédoine où Perdiccas ne demandait qu'à trahir une fois de plus, et s'empara d'Amphipolis avant que Thucydide (l'historien), qui commandait l'escadre de Thrace, ne pût dégager la ville. Actif et adroit, il sut grossir son armée de contingents barbares, et toutes les villes de la région firent soumission : Athènes ne gardait plus que le port d'Eion, perdait les forêts de Chalcidique et les mines du Pangée. Pendant ce temps, elle subissait une cruelle défaite en Béotie, où ses stratèges avaient préparé une invasion par trois côtés, qui devait être appuyée par un soulèvement du parti démocratique. Le soulèvement échoua ; les trois armées n'agirent pas de concert ; celle qui

avait pénétré en Béotie par le Sud-Est fut écrasée à Délion, laissant un millier d'hoplites sur le terrain.

La guerre depuis huit ans, et sans résultats : l'empire athénien subsistait à peu près intact, avec sa flotte invincible et sans cesse renouvelée ; la ligue péloponnésienne n'était pas ébranlée, et l'exemple de Délion prouvait que d'autres infanteries pouvaient réparer les défaillances des hoplites spartiates. A Sparte, les partisans de la paix faisaient valoir l'amointrissement du nombre, si restreint déjà, des citoyens, et le danger d'une révolte des Hilotes, dont un grand nombre, incorporés dans l'armée, avaient pris le goût de la liberté ; enfin ils rappelaient que la trêve conclue en 451 entre Sparte et Argos allait expirer et que la vieille rivale de Sparte ne cachait pas ses sympathies pour Athènes ; aussi, dès 426, on rappela le vieux roi Pleistoanax, exilé vingt ans auparavant pour avoir signé la convention de 446, jugée scandaleuse par certains nationalistes. A Athènes, toute une coterie d'aristocrates, admirateurs de Sparte, n'avait cessé de déplorer la guerre ; par un revirement de partis que les circonstances expliquent, ils voyaient se joindre à eux la classe rurale, jusqu'alors le plus ferme soutien des gouvernements démocratiques, mais qui était lasse d'assister, impuissante, au ravage de l'Attique, lasse aussi de payer plus lourdement, dans cette guerre comme dans tant d'autres, l'impôt du sang. Bien des citoyens trouvaient aussi que tout ce remue-ménage n'avait pas de motifs sérieux, et regrettait le bon temps où l'on trouvait sur le marché des porcs de Mégare et des anguilles du lac Copais ; dès le printemps de 425, Aristophane exprimait dans les *Acharniens* ce pacifisme terre-à-terre. L'homme en qui s'incarnaient toutes ces tendances, Nicias, un des plus riches Athéniens d'alors, général heureux dans de petites circonstances, jouissait d'une confiance justifiée par l'attachement qu'il montrait à la démocratie, et que ne diminuait pas l'opposition qu'il faisait à Cléon. Après le désastre de Denon, des négociations, amorcées depuis Sphactérie, furent reprises et aboutirent à un armistice. Restaient à régler les affaires de Thrace, où Brasidas voulait exploiter sa victoire, mais où Cléon était parti avec 1.000 hoplites pour rétablir la situation. Dans l'automne de 422, pendant que l'armée athénienne revenait d'une reconnaissance sous les murs d'Amphipolis, Brasidas, sorti à l'improviste de la ville, tomba sur les hoplites athéniens qui se gardaient mal ; ce fut une déroute, où périrent 600 Athéniens, et Cléon parmi eux ; mais Brasidas fut mortellement blessé pendant la poursuite. La disparition de ces deux hommes devait faciliter les négociations. Au printemps de 421, Nicias et Pleistoanax firent ratifier, par les assemblées de leurs cités respectives, un traité de paix pour cinquante ans, qui rétablissait à peu de choses près la situation d'avant 431 ; Athènes recouvrait toutes ses possessions ; à la place du territoire de Platées, elle obtenait le port de Mégare ; par contre elle restituait les points occupés pendant les hostilités, et rendait les prisonniers de Sphactérie. Pour parvenir à cette paix *blanche*, Athènes et les villes du Péloponnèse avaient dépensé sans compter l'argent et les hommes. L'énormité des sacrifices et l'inanité du résultat auraient pu faire espérer que le traité de Nicias était le prélude d'une période de paix.

Bibliographie. — THUCYDIDE. *Histoire...*, I-IV.

CHAPITRE XXI. — L'EXPÉDITION DE SICILE ET LA CHUTE D'ATHÈNES

L'efficacité de la paix de 421 devait dépendre, comme pour tous les traités, de la bonne volonté de ceux qui l'avaient signée. De fait, dans les deux années qui suivent, l'accord semble régner entre Sparte et Athènes ; le traité fut même transformé en une alliance défensive pour cinquante ans. Il y avait malheureusement des États et des individus que cette situation mécontentait : Corinthe, qui perdait Corcyre et Potidée, Mégare, la haineuse Béotie, avaient refusé de signer le traité de 421. Même à Sparte et à Athènes il ne manquait pas de gens pour trouver qu'on avait fait la paix trop tôt. A Sparte, dès 421, les élections avaient amené au pouvoir des éphores qui désapprouvaient le traité, et dont le premier soin fut de conclure une alliance avec les Béotiens ; Cléaridas, qui remplaçait Brasidas en Thrace, refusa de restituer Amphipolis aux Athéniens. Ceux-ci, indignés de ces manquements, gardèrent Pylos ; un parti favorable à la reprise des hostilités se constitua à Athènes : il trouva un appui inattendu chez un homme qui devait jouer dans les années qui suivirent un rôle considérable. Alcibiade, apparenté par sa mère à Périclès et aux Alcmonides, par son père à une famille de loyaux serviteurs de la démocratie, pourvu de tous les dons qui séduisent les foules, y joignait une ambition sans bornes ; pour la satisfaire, il n'hésita pas à lancer sa patrie dans les aventures. Il rêvait d'un empire athénien où il aurait la première place. Pour réaliser ce projet, avant de modifier les institutions de sa patrie, qui lui paraissaient absurdes, il fallait rompre l'état d'équilibre créé par le traité de Nicias. Stratège en 420, Alcibiade fit signer une alliance entre Athènes et Argos ; il était à prévoir que cette ville, qui rêvait de grouper autour d'elle les cités péloponnésiennes mécontentes des derniers événements, saurait entraîner. Athènes dans un nouveau conflit.

Dès 419, Argos ayant envahi le territoire d'Épidaure, Sparte y envoya du secours, et fit des préparatifs pour envahir l'Argolide. Athènes expédia du renfort à sa nouvelle alliée. Le roi Agis, qui commandait l'armée spartiate, plaça maladroitement ses troupes dans une position si défavorable, entre Argos même et l'armée ennemie, qu'il dut refuser la bataille, et signer avec les généraux argiens une trêve de quatre mois. Cela ne faisait pas l'affaire d'Alcibiade, qui vint personnellement à Argos pour faire rompre cette convention ; les hostilités reprurent, et en août 418 la bataille de Mantinée, où s'affrontèrent 20.000 hoplites environ, sans compter les troupes légères, assura le triomphe de Sparte, confirmé par une révolution oligarchique qui chassa d'Argos les partisans d'Athènes. Sparte et Argos conclurent une alliance à laquelle le retour du parti démocratique à Argos mit bientôt fin. Sparte restait ainsi menacée du côté du Nord ; au Sud, elle vit une garnison athénienne s'établir, au mépris du droit des gens, dans l'île de Mélos, colonie lacédémonienne ; à l'Ouest, le corps d'occupation de Pylos continuait à surveiller la Messénie.

Le moment parut venu à Alcibiade de proposer aux Athéniens la réalisation d'un vaste projet. Il s'agissait de reprendre la tentative, faite en 425, d'une intervention en Sicile ; mais cette fois Alcibiade pensait à une expédition de grand style, qui soumettrait Syracuse, par suite la Sicile entière et l'Italie du Sud, dont les blés, dont les bois iraient à Athènes, toujours inquiète de son ravitaillement, et qui, depuis la perte d'Amphipolis, ne pouvait plus exploiter les forêts du Pangée. Alcibiade, semble-t-il, voyait plus loin encore, songeait à Carthage et à ses possessions hispaniques, réservoir d'hommes et de richesses qui aurait permis à Athènes de soumettre une bonne fois la ligue péloponnésienne et d'être la maîtresse de toute la Méditerranée. Dans une séance orageuse, Alcibiade sut faire accepter, malgré l'opposition de Nicias, le principe d'une expédition en Sicile ; l'assemblée vota même les mesures que la préparation d'une campagne aussi lointaine rendait nécessaires. Au début de l'été 415, cent trières sortaient des chantiers du Pirée ; le luxe de la flotte attestait l'esprit d'émulation qui régnait alors à Athènes. Les stratèges Nicias, Alcibiade, Lamachos allaient prendre le commandement de l'expédition, quand un matin, on trouva mutilés les bustes d'Hermès qui, placés à l'entrée des maisons et des sanctuaires, étaient les génies tutélaires des familles et de la cité. Dans l'état d'émotion où l'on se trouvait alors, on vit dans cette impiété, non seulement un présage funeste, mais l'indice d'un complot politique. Une enquête fut ouverte, qui ne donna d'abord pas d'autre résultat que de révéler des faits du même genre, entre autres une scène de débauche où les mystères d'Éleusis auraient été parodiés : Alcibiade était compromis dans cette dernière affaire. On envisagea un moment la mise en accusation du jeune stratège ; puis on décida de lui laisser son commandement, de continuer l'enquête, et de remettre son procès au moment où il sortirait de charge.

La flotte athénienne put donc quitter le Pirée au milieu de l'été ; elle se dirigea vers Corcyre, point de concentration des forces alliées. 134 trirèmes, plus de 20.000 hoplites, dont 1.500 Athéniens, sans parler des services de ravitaillement et du matériel de siège, s'y trouvèrent rassemblés. On pouvait tout attendre d'une expédition si considérable et si bien organisée ; mais les difficultés commencèrent à l'arrivée ; les villes de Grande-Grèce refusèrent d'ouvrir leurs portes et de ravitailler la flotte ; en Sicile, les alliés d'Athènes ne disposaient pas des capitaux annoncés. Nicias proposait déjà de rentrer à Athènes : il n'avait pas eu le courage de refuser le commandement de l'expédition, mais il continuait à n'en voir que les dangers. Sur ces entrefaites, Alcibiade fut rappelé brusquement : l'enquête avait fait connaître les coupables, vrais ou supposés, de la mutilation des Hermès ; mais le scandale des mystères se doublait pour Alcibiade d'une accusation de haute trahison. Il a été impossible aux contemporains, et aux historiens modernes, de savoir la vérité sur ces deux affaires ; en tous cas Alcibiade agit en coupable ; il quitta à Thourioi la trière qui le ramenait à Athènes, et s'enfuit dans le Péloponnèse.

Le prestige de Nicias lui assurait désormais la direction de l'expédition. Contre l'avis de Lamachos, qui aurait voulu une attaque brusquée sur Syracuse, la flotte perdit la fin de l'année en démonstrations inutiles ; un débarquement sous les murs de Syracuse, suivi d'un combat où les Athéniens furent vainqueurs, resta sans lendemain, car la saison s'avançait ; l'armée athénienne repartit pour Naxos et Catane où elle prit ses quartiers d'hiver. Les Syracusains surent utiliser ce délai pour prendre les mesures nécessaires ; le commandement de l'armée fut réorganisé ; la ville, la banlieue, le rivage furent mis en état de défense ; des ambassadeurs allèrent demander du secours à Sparte et à Corinthe. Cependant

lorsqu'au printemps de 414 l'armée athénienne reparut sous les murs de Syracuse, grossie de contingents de cavalerie athénienne et sicilienne, elle remporta, dès son arrivée, un succès qui aurait pu être décisif, en s'emparant du plateau escarpé des Épipoles, qui domine la ville. Les fantassins athéniens organisèrent la position, et entreprirent la construction d'un double rempart qui devait isoler complètement la ville du côté de la terre ferme. Alors commença une étrange guerre de siège, les Athéniens poussant en hâte leur mur de bois et de pierres, les Syracusains essayant vainement d'entraver ce travail en construisant des contre-murs perpendiculaires au premier. Déjà on parlait de capitulation quand arriva du secours. A l'instigation d'Alcibiade qui s'était réfugié en Laconie et rêvait maintenant de rentrer en triomphateur dans sa patrie vaincue, Sparte s'était décidée à mener énergiquement la guerre. Elle expédia en Sicile Gylippe, un homme entreprenant, avec mission de lever sur place un corps de renfort ; avec 3.000 Siciliens, il put se glisser, grâce à l'inertie de Nicias, entre la côte et l'extrémité du mur où travaillaient les Athéniens. Désormais les choses changèrent de face. Un coup de main heureux permit Gylippe de s'emparer du sommet des Épipoles, d'y établir une garnison, puis de relier ensuite ce poste aux remparts de la ville par un mur qui, perpendiculaire à celui des Athéniens, enlevait à ceux-ci l'espoir de compléter l'investissement. Nicias, malade, n'opposa que d'indigentes parades et ne sut que demander du secours à Athènes.

En même temps Sparte intervenait en Attique. Et il ne s'agissait plus cette fois d'une invasion provisoire, comme au temps du vieil Archidamos. Au printemps de 413, une armée péloponnésienne, sous le commandement du roi Agis, vint occuper Décélie, gros bourg qui, sur les pentes du Parnès, commande la route de l'Eubée. C'était proprement prendre Athènes à la gorge. Les incursions de la cavalerie péloponnésienne rendaient toute culture impossible dans la banlieue et désorganisaient jusqu'à l'exploitation des mines du Laurion ; le ravitaillement qui venait de l'Eubée était coupé ; Athènes ne pouvait plus s'approvisionner que par mer, et le meilleur de sa flotte était en Sicile, où elle allait d'ailleurs être paralysée. Les Syracusains avaient en effet reçu des renforts qui portaient à 80 le nombre de leurs unités navales ; la supériorité manœuvrière des trières athéniennes était compensée par le mauvais état des coques et des agrès, après un an passé loin de leur arsenal ; aussi, après une série d'engagements opiniâtres, durent-elles céder devant la pression de l'escadre ennemie, qui depuis un an avait eu le temps de perfectionner son équipement et sa tactique, et la situation de la flotte athénienne dans le [grand port](#) de Syracuse devint très critique. Heureusement les rapports de Nicias avaient ému les Athéniens ; au début de l'été, 73 trières et 1.200 hoplites athéniens, assistés d'un fort contingent allié, parurent devant Syracuse, effort inouï de la part d'une cité en guerre depuis vingt ans, et présentement assiégée. Le chef de l'armée de secours était Démosthène, le vainqueur de Pylos. Il put se rendre compte immédiatement qu'il fallait une décision rapide, et, en cas d'insuccès, lever le siège. A la tête de son infanterie, il monta, par une nuit de lune, à l'assaut des Épipoles ; l'attaque faillit d'abord réussir, mais se termina dans le désordre et la panique. A persuader de la nécessité du départ Nicias, embarrassé dans des scrupules, des combinaisons, et des superstitions déplorables, on perdit encore un temps précieux que les Syracusains employèrent à refouler la flotte athénienne au fond du grand port, dont ils bloquèrent l'entrée. Pour la franchir, un combat à l'abordage était inévitable ; Démosthène en tenta la chance ; les trières athéniennes, surchargées de combattants, se heurtèrent vainement,

malgré leur supériorité numérique, contre les vaisseaux syracusains et, après un combat acharné, durent revenir au rivage. Il ne restait plus aux généraux athéniens qu'à abandonner la flotte, qu'ils ne purent même pas brûler, et à ramener leur armée par voie de terre à Catane, la ville alliée la plus proche. Après les scènes déchirantes du départ, où il fallut laisser sur place plusieurs milliers de blessés et de malades, commença une lamentable retraite, que la chaleur et les orages de la fin de l'été rendirent particulièrement pénible. Démosthène, qui était à l'arrière-garde, perdit le contact avec Nicias qui filait de l'avant sans s'inquiéter de savoir s'il était suivi ; les deux divisions, dépourvues de cavalerie et d'armes de trait, alourdies d'un troupeau de non-combattants, furent, l'une après l'autre, rejointes par l'armée syracusaine, et, après un vrai massacre, contraintes de capituler.

Ce désastre sans précédents mettait Athènes dans une situation affreuse. Elle y perdait la plus grosse partie de sa flotte, deux mille hoplites tombés en combattants ou parqués dans les carrières de Syracuse, son meilleur général, Démosthène, exécuté, ainsi que Nicias, contrairement au droit des gens. Pendant ce temps, les Spartiates étaient à Décélie. Tout n'était cependant pas encore perdu. Athènes conservait une partie de son empire maritime, et l'alliance d'Argos ; une réserve de 1.000 talents restait intacte dans le temple d'Athéna. L'hiver 413/12 fut employé à la construction d'une flotte nouvelle, et à d'importantes réformes financières et politiques, en particulier la création d'un véritable comité de salut public de dix [probouloi](#). Mais le printemps de 412 devait amener d'autres sujets d'inquiétude. Depuis la nouvelle de la catastrophe de Sicile, les villes alliées et sujettes étaient en fermentation. Athènes avait eu beau, dès 412, supprimer l'odieux tribut et le remplacer par un impôt douanier ; cette mesure adroite, et qui aurait pu modifier dans le sens du fédéralisme l'organisation de l'empire, arrivait trop tard : l'Eubée, Chios, diverses villes d'Asie préparaient leur défection, et négociaient avec Agis, toujours installé à Décélie. Sparte cependant se constituait une marine ; cinq vaisseaux laconiens, paraissant devant Chios, suffirent à provoquer la défection de cette ville, qui put mettre immédiatement vingt-cinq trières à la disposition de l'amiral spartiate ; devant cette petite escadre, plusieurs villes d'Ionie, dont Milet, firent défection.

C'est à Milet que les Spartiates reçurent l'appoint d'un nouvel allié. Depuis le début de la guerre, la cour de Suse suivait avec intérêt le cours des hostilités. En 412, le moment parut venu à Tissapherne et à Pharnabaze, satrapes de Lydie et de Phrygie, de conclure avec Sparte une alliance dont l'objet était la destruction de l'empire athénien et la restitution au roi Darius, monté sur le trône huit ans auparavant, des villes grecques d'Asie qu'avait possédées son grand-père : traité scandaleux qui allait remettre en question les résultats des guerres médiques. Désormais les rois de Perse, et leur or, interviendront d'une manière constante dans les affaires de Grèce. Pour l'instant, Sparte ne voyait que les avantages de cet état de choses qui la libérait de tout souci financier : un article de la convention de Milet stipulait que le roi de Perse prendrait à sa charge la solde de tous les équipages alliés.

Cependant Athènes essayait péniblement de reconstituer sa flotte. Une vingtaine de vaisseaux arrivaient à bloquer, pour quelques semaines, dans le golfe de Corinthe, une division péloponnésienne en route pour l'Ionie ; des arsenaux du Pirée sortaient 8, puis 12, puis 16, puis 10, puis 48, puis 35 trières, immédiatement expédiées à Chios et à Milet. Ils purent investir ces deux villes, dégager Mitylène menacée ; mais devant une escadre péloponnésienne et syracusaine de 55 navires, l'Athénien Phrynichos refusa le combat ; les défections continuèrent en Ionie, en Carie, à Rhodes enfin, où la flotte péloponnésienne, forte de près de 100 unités, prit ses quartiers d'hiver, pendant que 74 trières athéniennes s'établissaient à Samos et que 30 continuaient le siège de Chios. L'année 411 semblait devoir amener une décision : Athènes avait entamé ses dernières ressources financières, la moitié de son empire avait déjà fait défection, Argos paraît l'avoir abandonnée dès la fin de 412. Cette situation créait dans la ville un état d'esprit favorable aux entreprises révolutionnaires. Depuis longtemps un certain nombre d'hommes riches et cultivés supportaient mal le régime qui voulait la guerre à outrance, et qui était responsable de l'expédition de Sicile. Parmi eux, les uns, comme l'orateur Antiphon, rêvaient d'une oligarchie radicale avec, comme condition, la paix à tout prix avec Sparte ; les autres, comme Théramène, politicien souple et ingénieux, voulaient une démocratie censitaire assez large. Leurs théories avaient du succès dans la jeunesse aristocratique ; des sociétés secrètes (hétairies) se constituèrent, qui passèrent bientôt à l'action directe, et, par une série d'assassinats, firent régner la terreur à Athènes.

Un bizarre chantage amena leur triomphe. En Ionie, où il avait contribué au soulèvement contre Athènes, Alcibiade s'était mis en rapport avec Tissapherne. Il persuada au satrape qu'il fallait, non point travailler avec les Péloponnésiens à l'écrasement d'Athènes, mais tenir la balance entre les deux belligérants : il voyait à cette politique l'avantage de pouvoir paraître, lorsque les combattants seraient épuisés, comme l'arbitre des destinées de la Grèce ; Tissapherne, de son côté, espérait plus sûrement restituer au roi les villes grecques d'Asie : s'il renouvela l'alliance avec Sparte, il arrêta sur les côtes de Carie une flotte phénicienne à destination de l'Ionie, et paya irrégulièrement la solde des équipages grecs, ce qui provoqua des révoltes partielles. Pendant ce temps Alcibiade négociait en sous-main avec les chefs de la flotte athénienne de Samos, et se targuait de pouvoir leur procurer l'amitié de Tissapherne. Un petit complot d'officiers se forma, qui projetait à la fois de supprimer à Samos la démocratie qu'une révolution venait de rétablir, et de favoriser à Athènes le retour d'Alcibiade, en le présentant comme le seul homme capable de terminer honorablement la guerre ; Alcibiade se déclarait prêt à rentrer dans sa patrie, à condition de n'y plus trouver le régime qui l'avait exilé. Terrorisé, et las de la guerre, le peuple athénien se laissa manœuvrer : réuni en assemblée extraordinaire, il accepta de voter l'abolition de toute magistrature conférée d'après l'ancien ordre de choses, la suppression des indemnités, enfin la constitution d'un corps de quatre cents citoyens, investis de pleins pouvoirs, et dans le sein duquel se recruteraient les magistrats. A la place de l'assemblée, ces Quatre-cents devaient établir une liste de cinq mille citoyens qui seraient convoqués, quand on le jugerait à propos. Bien entendu, le Conseil, symbole des institutions démocratiques, fut supprimé (411). Pour la première fois depuis un siècle, l'armature établie par Clisthène était sérieusement modifiée.

Une fois au pouvoir, les Quatre-Cents se gardèrent bien de rappeler Alcibiade et continuèrent à faire régner la terreur. Hors d'Athènes, les conspirateurs de

l'armée de Samos avaient déjà réussi à supprimer la démocratie dans plusieurs cités sujettes, ce qui eut d'ailleurs pour résultat de jeter ces villes dans l'alliance péloponnésienne. Mais le mouvement oligarchique échoua à l'endroit même où il était né. Les équipages, recrutés dans la population du Pirée, fidèle à la démocratie, refusèrent de suivre les conspirateurs, et, groupés autour de quelques officiers, unis aux démocrates de Samos, ils déposèrent les chefs suspects et les remplacèrent par des hommes sûrs. La situation était étrange ; à Athènes un gouvernement oligarchique et révolutionnaire ; à Samos une armée démocratique qui prétendait représenter le gouvernement régulier et qui en tous cas constituait la seule force sérieuse qu'Athènes possédât encore. Pour ses ennemis l'occasion était belle ; Tissapherne, qui ne voulait sans doute pas d'une solution si rapide, l'amiral spartiate, Astyochos, un incapable, laissèrent passer le moment.

Mais Alcibiade sut profiter de la situation. Il se présenta aux équipages de Samos comme l'ami de Tissapherne, capable à la fois d'attirer la Perse du côté athénien et de réconcilier la flotte avec Athènes, où les événements de Samos avaient jeté les Quatre-Cents dans la consternation ; plusieurs d'entre eux regrettaient les brutalités du nouveau gouvernement qui négociait déjà avec Sparte et faisait fortifier la presqu'île d'Eetionea, qui commande le Pirée, — préparatifs évidents de trahison. Les hoplites employés à ces travaux se révoltèrent, secrètement soutenus par les modérés comme Théràmène. Sur ces entrefaites, une flotte péloponnésienne parut dans le golfe Saronique, puis se dirigea vers l'Eubée, qu'on savait prête à la défection : les Quatre-cents équipèrent en hâte une flotte qui se fit battre dans l'Euripe : l'Eubée s'insurgea. En même temps les villes des Détroits passaient à l'ennemi. C'était la famine à bref délai. Ce nouveau désastre créa la panique à Athènes et fut le dernier coup porté au prestige des Quatre-Cents. Théràmène n'eut pas de peine à faire voter par une assemblée extraordinaire réunie, suivant la vieille tradition démocratique, à la Pnyx, une constitution qui rendait leur activité législative à tous les Athéniens des trois premières classes censitaires et leur faisait élire un Conseil de Quatre-Cents membres : régime ingénieux de **juste milieu**, dont l'établissement fit cesser l'hostilité de la flotte de Samos. Dès l'automne de 411, elle battit dans l'Hellespont l'escadre péloponnésienne, qui fut, au printemps suivant, anéantie près du port de Cyzique par Alcibiade ; toute cette région, sauf Byzance et Chalcédoine — qui firent leur soumission l'année suivante —, était rendue à l'influence d'Athènes, sauvée provisoirement de la famine, et dont les ennemis n'avaient plus de flotte. Sparte perdait d'ailleurs à ce moment l'appui de Syracuse, qui, à partir de 410, menacée en Sicile même, dut se désintéresser des affaires de la Méditerranée orientale (cf. ch. X).

Athènes paraissait sauvée. Le parti démocratique radical y releva la tête, fit abolir la constitution de Théràmène, rétablir le Conseil des Cinq-Cents et les indemnités, réduites seulement de trois à deux oboles à cause de la pénurie du Trésor. Dans l'assemblée jouaient de nouveau un grand rôle des commerçants et industriels partisans de la guerre à outrance, comme Cléophon le fabricant de lyres, qui fit rejeter des propositions de paix spartiates. Cependant l'année 409-408 amena de graves revers ; le stratège Thrasyllé, à la tête de 50 trières, ne

put soumettre les villes d'Ionie révoltées ; Corcyre se détacha de l'alliance athénienne ; Pylos fut enfin reprise par les Lacédémoniens ; dans le golfe Saronique même, Athènes perdit Nisaia, port de Mégare. La situation politique demeurait d'ailleurs absurde ; la flotte de Samos continuait à n'obéir qu'aux ordres d'Alcibiade, qui restait un banni, sous le coup d'une accusation capitale. Mais les élections de 407 le portèrent à la stratégie ; il put faire un retour triomphal dans sa patrie, où des pouvoirs dictatoriaux lui furent confiés ; dès le printemps son collègue Thrasybule avait reconquis Thasos et Abdère ; à l'automne Alcibiade lui-même partait pour l'Ionie à la tête de 100 trières : les Athéniens voyaient déjà leur empire reconstitué.

Mais Sparte, pendant ce temps, avait trouvé dans la personne de l'amiral - Lysandre l'homme souple et plein d'initiative qui lui manquait depuis la mort de Brasidas. Lysandre estimait qu'aucune décision ne serait possible tant que Tissapherne continuerait sa politique de bascule. Une ambassade spartiate envoyée à Suse obtint son rappel ; il fut remplacé à Sardes par le fils cadet du Roi, Cyrus, qui rêvait de reconstituer sous son autorité l'empire du grand Darius. Désormais les équipages péloponnésiens reçurent leur solde d'une manière régulière. Aussi dès le printemps de 406 un lieutenant d'Alcibiade se fit battre à Notion : la déception des Athéniens s'exprima dans les élections de cette année, où Alcibiade ne fut pas réélu : il quitta la flotte et refusa de rentrer à Athènes. Son successeur Conon, un bon marin, mais qui héritait d'une escadre désorganisée, se fit battre et enfermer dans le port de Mytilène. De nouveau Athènes semblait perdue. Elle eut un dernier sursaut d'énergie. En quelques semaines une nouvelle flotte de 150 trières fut équipée ; les hommes libres non occupés à la défense des murs, les métèques, les affranchis, constituèrent des équipages improvisés. Près des îles Arginuses, au Sud de Mytilène, l'escadre ennemie, inférieure en nombre, fut battue, 70 vaisseaux pris ou coulés, le navarque Callicratidas tué. Mais ce succès inespéré ne fut pas exploité ; les stratèges athéniens laissèrent filer 50 navires ennemis, et ne purent même pas sauver les équipages de 25 trières athéniennes naufragées pendant le combat — opération qu'un orage d'automne, survenu après la bataille, aurait d'ailleurs rendue difficile. A leur retour, ils furent mis en accusation ; on leur reprochait leur manque de décision, et la mort de plusieurs centaines de marins, dont beaucoup de citoyens athéniens — ceci à un moment où, après vingt-cinq ans de guerre, Athènes souffrait d'une terrible crise d'effectifs. Le procès, qui se déroula au milieu de la surexcitation générale, reste obscur pour nous ; il n'est pas assuré que des agents d'Alcibiade ou des aristocrates n'aient pas attisé les passions populaires. Les stratèges furent condamnés : six d'entre eux, qui s'étaient présentés au jugement, exécutés, parmi eux le fils de Périclès, Thrasyllé, Diomédon, loyaux serviteurs de la démocratie.

La défaite des Arginuses n'était pas moins pour les Péloponnésiens un coup rude. Il semblait décidément impossible d'anéantir cette flotte athénienne qui renaissait après chaque échec. D'autre part le corps d'occupation de Décélie était démoralisé par un long siège, coupé de coûteuses tentatives d'assaut. Le roi Agis offrit sur le principe du *statu quo* une paix que les Athéniens refusèrent. Mais pendant ce temps Lysandre employait les subsides de Cyrus à la construction d'une nouvelle flotte de 200 vaisseaux qui, au printemps de 405, s'empara de Lampsaque. La région des Détroits était toujours le point sensible d'Athènes ; elle y envoya 150 trières. Les deux escadres restèrent en présence pendant cinq jours, au bout desquels les équipages athéniens descendirent à terre dans la baie d'Aigos-Potamos et se dispersèrent pour se ravitailler. C'est le moment que

choisit Lysandre pour une attaque brusquée qui surprit les Athéniens en train de remonter en hâte à bord ; neuf trières purent s'échapper, le reste pris presque sans combat (août 405). La nouvelle du désastre, qu'un des vaisseaux fugitifs apporta de nuit au Pirée, provoqua dans Athènes une consternation justifiée. Cette fois c'était la fin. Ce qui restait de l'empire athénien se rendit sans coup férir, sauf Samos, qui ne devait être réduite que l'année suivante ; quelques semaines après le désastre d'Aigos-Potamos, la flotte de Lysandre paraissait dans le golfe Saronique, une armée spartiate venait rejoindre le corps d'occupation de Décélie. Il fallut cependant un siège de plusieurs mois, et la famine, pour persuader les Athéniens qu'ils étaient à la merci de leurs adversaires. Au début de 404, Théramène fut envoyé au camp de Lysandre, puis, muni de pleins pouvoirs, partit pour Sparte et en rapporta des propositions que l'Assemblée dut bien ratifier. Athènes gardait son indépendance, l'Attique et Salamine ; et c'était déjà un grand point, car les Béotiens auraient voulu la destruction complète de la ville. Elle devait entrer dans la ligue péloponnésienne, réduire sa flotte à douze vaisseaux, et abattre les fortifications du Pirée ainsi que les Longs-Murs.

Ainsi, au bout de vingt-sept ans, la plus grande puissance maritime de la Grèce était vaincue, et sur mer. L'impérialisme démagogique de certains de ses chefs avait provoqué et prolongé la guerre ; leur obstination, héritée de Périclès, à mettre tout leur enjeu sur la flotte, avait été une des causes de la défaite. Avec l'empire d'Athènes disparaissait le premier essai, brutal sans doute et gauche, d'une organisation commune de l'hellénisme. Il s'agissait de savoir si Sparte, qui faisait détruire au son de la flûte les Longs-Murs — symbole de la liberté restituée aux Grecs —, saurait reconstituer sous une forme plus adroite, cette unité sans laquelle l'hellénisme restait une poussière de cités.

Bibliographie. — THUCYDIDE. *Histoire...*, V-VIII. — XÉNOPHON. *Helléniques*, I-II.

CHAPITRE XXII. — L'HÉGÉMONIE SPARTIATE ET LA PERSE. - SYRACUSE ET CARTHAGE

Un empire spartiate allait donc succéder à l'empire athénien. Sauf dans les villes d'Asie, qui retombaient sous la domination perse, les harmostes (gouverneurs) lacédémoniens s'installaient à la place des phrourarques d'Athènes, et levaient tribut : Sparte ne changeait donc rien à une organisation dont l'événement avait cependant montré les défauts. Elle s'efforça surtout de remplacer les démocraties par des oligarchies. C'est à Athènes que cet effort fut le plus sensible : aussitôt après la capitulation, et sous la pression de Lysandre lui-même, fut constitué un gouvernement provisoire de trente personnes choisies dans le parti aristocratique et qui devaient élaborer une nouvelle constitution. Des 20.000 citoyens et métèques qui, la veille encore, montaient la garde aux murailles d'Athènes ou se battaient sur mer, seuls 3.000 privilégiés conservaient, avec l'autorisation de garder leur équipement militaire, la plénitude de leurs droits politiques. Sur l'Acropole, 700 soldats lacédémoniens assuraient le maintien du nouvel état de choses. Alors commença une période d'arrestations arbitraires, de proscriptions et de confiscations. Critias, un de ces intellectuels dont se défiait le précédent régime, et dont une condamnation à l'exil avait fait un adversaire farouche de la démocratie, menait le mouvement avec quelques amis ; à l'intérieur, il fit mettre en accusation et exécuter Théràmène, qui était pourtant l'un des Trente, mais dont la modération indisposait ses collègues ; à l'extérieur c'est à son instigation sans doute qu'Alcibiade, réfugié auprès de Pharnabaze, fut assassiné par son hôte.

Ce gouvernement de terreur se rendit odieux au dehors. Tout ce qui, en Grèce, n'obéissait pas directement à Sparte, recueillit les bannis d'Athènes. Chose curieuse, c'est dans cette Béotie, si hostile quelques mois auparavant, qu'ils furent le mieux reçus ; sans doute les paysans béotiens regrettaient-ils l'abaissement de la ville qui autrefois était leur meilleure cliente. C'est en Béotie que quelques dizaines d'exilés se groupèrent autour de l'ancien stratège Thrasybule. Démocrate éprouvé, malgré sa grosse fortune, et bon général, il forma le projet hardi de rentrer en Attique à la tête des bannis. Avec un petit détachement il s'empara dès l'hiver 404/3, sur la frontière de l'Attique et de la Béotie, de la forteresse de Phylé qui devint le point de concentration des mécontents et des proscrits. Forte bientôt d'un millier de soldats, l'armée de Thrasybule, après un combat de rues où Critias fut tué, occupa le Pirée ; les Trente, ne se sentant plus en sûreté à Athènes, se réfugièrent à Éleusis où se constitua un gouvernement provisoire de dix membres, qui implora le secours de Sparte. La flotte de Lysandre bloqua le Pirée, une armée péloponnésienne pénétra en Attique sous le commandement du roi Pausanias. Celui-ci, qui appartenait à cette famille des Agides, toujours portée à ménager Athènes, jaloux d'autre part, semble-t-il, du rôle prépondérant de Lysandre, imposa aux deux partis, après un engagement où Thrasybule avait eu le dessous, une

convention qui fut acceptée : Thrasybule et les bannis rentraient à Athènes, débarrassée de sa garnison lacédémonienne ; les Trente restaient à Éleusis ; une amnistie générale était votée, dont seuls les Trente étaient exclus. La démocratie était rétablie dans son intégrité ; le parti oligarchique, qui n'avait su faire pendant trente ans qu'une opposition stérile, et qui s'était compromis, pendant les quelques mois qu'avait duré sa domination, par des violences dont la Grèce entière était indignée, ne devait plus jouer aucun rôle dans la vie politique de la cité. Deux ans après, d'ailleurs, le gouvernement d'Athènes s'emparait d'Éleusis, et les stratèges des oligarques furent mis à mort (401). Au prix de cette exécution, la paix civile fut rétablie en Attique, où la loi d'amnistie devait être scrupuleusement respectée.

Les Spartiates avaient laissé faire. Beaucoup d'entre eux s'effrayaient de ce grand empire dont ils héritaient, où leurs harmostes ne savaient pas s'attirer les sympathies des populations, et où beaucoup de cités rejetaient les formes oligarchiques qu'on leur avait imposées. Cette ville de terriens ne suivait pas Lysandre dans ses vastes projets. Il le sentit, et s'absenta pendant quelques mois. Sparte préférait concentrer, comme autrefois, son activité sur les affaires du Péloponnèse, où Élis, ancienne alliée d'Athènes, et qui depuis vingt ans n'avait donné à Sparte que des preuves de mauvaise volonté, dut, après une expédition du roi Agis, rentrer dans la Ligue (401). Mais les événements allaient entraîner Sparte à jouer, bon gré mal gré, un rôle en Orient. A la mort du roi Darius (404), des troubles avaient, suivant l'usage, éclaté dans l'empire. Pendant que l'Égypte s'agitait, le jeune Cyrus, satrape de Lydie, entra en conflit ouvert avec Tissapherne, satrape de l'Ionie reconquise, et recrutait sans peine une armée de 10.000 mercenaires dans ce monde hellénique où la guerre avait été pendant trente ans un état de choses normal. Il ne projetait rien moins que d'aller à Suse détrôner son frère Artaxerxès : Sparte, qui ne pouvait pas oublier les services rendus à la fin de la guerre du Péloponnèse, envoya à Cyrus 700 hoplites et une flotte de 35 trières. L'armée de Cyrus défit à Cunaxa, près de Babylone, les troupes royales (401). Mais Cyrus fut tué pendant la bataille ; les contingents asiatiques de son armée se rendirent à Artaxerxès ; les généraux grecs, attirés sous prétexte de négociations dans le camp de Tissapherne, furent égorgés, et l'armée grecque se trouva, sans chefs, en présence d'une armée très supérieure en nombre, en pays hostile, à mille kilomètres de la mer la plus proche. De nouveaux stratèges furent nommés, dont l'Athénien Xénophon, qui regroupèrent les Grecs démoralisés, y organisèrent un corps d'archers et de frondeurs et un petit détachement de cavalerie, et dirigèrent à travers l'Arménie une héroïque retraite qui, malgré les rigueurs de l'hiver et l'hostilité des populations, les mena à Trapezunte, sur la Mer Noire. Ainsi, une petite armée, grâce à sa discipline et à l'esprit d'initiative du fantassin hellénique, avait pu traverser tout l'empire du Roi : la leçon ne sera pas perdue.

Au lendemain de la mort de Cyrus, Tissapherne avait voulu reconquérir l'Ionie que le rebelle lui avait enlevée. Les cités grecques refusèrent de recevoir ses garnisons et demandèrent l'assistance de Sparte. Elle envoya à leur secours une armée de 5.000 Péloponnésiens, auxquels se joignirent le reste des volontaires de Cyrus, et des contingents ioniens. Les Spartiates Thibron, puis Dercylidas, qui les commandaient, libérèrent presque toutes les villes grecques de la côte d'Asie. En 397, Tissapherne proposa la paix ; les cités grecques devaient être indépendantes, mais les garnisons lacédémoniennes qui venaient de s'y établir devaient être retirées. Pendant les négociations, Sparte apprit qu'en réalité Tissapherne préparait des armements considérables, et dut expédier en Asie un

gros renfort — 8.000 hommes sous le commandement du roi Agésilas, qui venait de succéder à Agis. Jamais une cité grecque n'avait envoyé une pareille armée en pays barbare, et son chef devait bientôt se révéler bien vite comme le meilleur capitaine de l'époque. Mais il manquait à Agésilas deux éléments essentiels : de la cavalerie, qu'il improvisa tant bien que mal sur place, et du matériel de siège. Les années 396 et 395 furent remplies par de brillantes campagnes, en Phrygie d'abord, puis en Lydie, où il défit sous les murs de Sardes l'armée de Tissapherne, de nouveau en Phrygie et jusqu'en Paphlagonie. Ces succès éclatants confirmaient les enseignements de la retraite des Dix-mille : la Perse n'avait pas d'infanterie en état de résister à celle des Grecs, et une petite armée hellénique bien disciplinée pouvait se ravitailler sur le pays, où elle trouvait les vivres et l'argent nécessaire à la solde. Mais les résultats matériels de ces expéditions étaient nuls. Les garnisons perses restaient intactes à l'abri de leurs forteresses ; jamais la cavalerie d'Agésilas n'avait été en mesure d'exploiter les succès obtenus ; après chaque campagne, les satrapes de Lydie et de Phrygie avaient offert un armistice qu'ils mettaient à profit pour reconstituer leur armée. De graves événements allaient d'ailleurs rappeler Agésilas en Europe.

La coalition groupée contre Athènes n'avait pas survécu longtemps à la victoire. La Béotie, qui possédait après Sparte la meilleure infanterie de la Grèce, Corinthe, dont la flotte avait puissamment contribué au succès commun, regrettaient d'avoir travaillé pour substituer à l'hégémonie d'Athènes celle de Sparte. A Athènes même le parti démocratique, revenu au pouvoir, souffrait de l'impuissance d'une cité privée de son empire maritime, pis encore, de cette flotte qui avait pendant quatre-vingts ans assuré son ravitaillement, sa prospérité, et sa puissance. Cette flotte, une occasion allait peut-être se présenter de la reconstituer. Les campagnes d'Agésilas montraient au gouvernement perse qu'il n'avait pas les moyens de vaincre Sparte sur terre. Mais on pouvait lui ravir cette maîtrise de la Mer Égée qu'elle possédait depuis dix ans, et qui lui permettait de transporter impunément de grosses armées en Asie. Les chantiers de Phénicie reçurent l'ordre de construire une flotte, à laquelle il ne manquait plus qu'un chef. Or, depuis 405, Conon, le stratège athénien qui n'avait pas osé revenir dans sa patrie après le désastre d'Aigos-Potamos, vivait à la cour d'Evagoras, tyran de Salamine de Chypre. Ce souverain, reprenant le rêve de Polycrate de Samos, ambitionnait de grouper sous son autorité toute la grande île, où les villes sémitiques restaient réfractaires à l'hellénisme, et d'en devenir, sous la suzeraineté lointaine de la Perse, le satrape. Pour se concilier la faveur du Roi, il marqua un grand zèle pour l'expédition qui se préparait, fournit des vaisseaux, et proposa comme chef de la future flotte Conon, qui fut agréé. Ainsi un Athénien allait se trouver à la tête d'une escadre comparable à celles qu'Athènes avait possédées au temps de sa splendeur. Dès 396, avec 50 trières, il paraissait devant Rhodes, en expulsait la garnison lacédémonienne, et y rétablissait le gouvernement démocratique, s'assurant ainsi une base excellente pour des opérations ultérieures.

Dans l'hiver 396/5, des députés rhodiens, envoyés par le Roi, et pourvus de cet or perse qui depuis 412 jouait un si grand rôle dans les affaires de Grèce, visitèrent Athènes, Argos, la vieille rivale de Sparte, Thèbes et Corinthe dont ils

surent exploiter le mécontentement. Sparte n'ignorait pas ces préparatifs et ces démarches, et avait de son côté équipé une flotte d'une centaine de vaisseaux. Mais en Grèce elle hésitait à brusquer les choses tant qu'Agésilas était en Asie. Cependant lorsqu'au printemps de 395 la Béotie, dans un conflit entre les Locriens et les Phocidiens, alliés de Sparte, intervint contre ces derniers, Sparte envoya en Béotie deux armées, l'une commandée par Pausanias, l'autre par Lysandre lui-même. Cette dernière éprouva, sous les murs d'Haliartos, un sérieux échec où Lysandre fut tué. Pausanias se trouva seul contre les Béotiens auxquels vint se joindre un contingent athénien : il fut trop heureux de pouvoir signer un armistice qui lui permettait d'évacuer la Béotie. C'est que, dès le début des hostilités, une ambassade thébaine était venue à Athènes demander l'oubli des haines passées, et un concours militaire que l'Assemblée s'était décidée à accorder, résolution hardie en un temps où Athènes n'avait plus ni sa flotte ni les Longs-Murs. Cette audace réussit. Une grande coalition se forma contre Sparte, qui vit unies devant elle toute la Grèce centrale, Corinthe, et Argos. Agésilas fut rappelé d'Asie où il ne laissa que 4.000 hommes. Avant même son arrivée, Sparte avait pu réunir sur l'isthme une armée péloponnésienne de 15.000 hommes environ qui battit les confédérés entre Corinthe et Sicyone. Quelques semaines après, Agésilas, qui avait traversé la Thrace, la Macédoine et la Thessalie, arrivait en Béotie où il infligeait aux alliés, dans la plaine de Coronée, une nouvelle défaite (394). Mais Agésilas avait été blessé pendant le combat ; son armée dut évacuer la Béotie sans exploiter la victoire. Et pendant ce temps la flotte spartiate se heurtait près de Cnide aux escadres chypriotes et phéniciennes commandées par Conon, perdait 50 trières et son amiral Pisandre. A la tête de sa flotte, et secondé par le satrape Pharnabaze, Conon fit durant l'année 394 une expédition dont le résultat fut que toutes les villes d'Asie et des Cyclades, sauf celles de l'Hellespont, expulsèrent leurs garnisons lacédémoniennes ; une croisière autour du Péloponnèse, une descente sur les côtes de Laconie complétèrent cette campagne après laquelle il revint triomphalement à Athènes où, avec l'or du Roi, il fit reconstruire les Longs-Murs, nouvelle infraction au traité de 404. Déjà la confédération athénienne se reconstituait : Athènes remettait la main sur les clérouquies de Lemnos et d'Andros, et concluait des alliances avec diverses villes qui avaient autrefois fait partie de son empire.

La situation de Sparte était grave. Sur terre, elle n'arrivait à aucun résultat. A l'isthme de Corinthe, ses troupes se heurtaient aux détachements de l'Athénien Iphicrate, qui, avec ses troupes légères — composées surtout de mercenaires — et ses raids poussés jusqu'en Arcadie, déroutait les hoplites spartiates. Corinthe, malgré une trahison du parti oligarchique qui avait failli lui coûter le port de Léchaion, restait fidèle aux ennemis de Sparte et acceptait la suzeraineté d'Argos. Sur mer, Sparte n'avait plus de flotte et n'était pas en état d'en reconstituer une. Elle voyait utiliser contre elle les vaisseaux et l'or de la Perse dont elle avait, vingt ans auparavant, demandé le secours. Il ne lui restait plus qu'à négocier avec la cour de Suse. Après les campagnes d'Agésilas, Tissapherne, accusé de conduire les opérations avec mollesse, avait été exécuté. C'est auprès de son successeur Tiribaze que Sparte envoya son ambassadeur Antalcidas, qui se rencontra à Sardes avec des députés des villes grecques. Un satrape devenait ainsi l'arbitre des destinées de la Grèce. Sparte proposa la paix en offrant au Roi les villes d'Asie ; toutes celles de l'Archipel et de la Grèce d'Europe devaient rester libres et autonomes, ce qui forçait Athènes à renoncer à son empire en voie de reconstitution ; Argos, à se séparer de Corinthe ; Thèbes,

à perdre sa suprématie en Béotie. Les trois villes refusèrent. Au moins Sparte avait-elle gagné à ces négociations de discréditer auprès de Tiribaze Conon, qui fut emprisonné à Sardes et ne s'échappa qu'à grand'peine pour aller mourir auprès de son ami Évagoras de Chypre.

Mais sa disparition n'arrêta pas la marche des événements. Avec le sentiment de sécurité que lui donnaient les Longs-Murs reconstruits, Athènes travaillait à refaire sa marine. Dès 389 elle pouvait envoyer sous le commandement de Thrasybule une escadre de 40 trières qui put faire dans le Nord de la Mer Égée une croisière triomphale, reconstituer dans ces régions la confédération athénienne, et, par la possession des Détroits, où fut rétabli le péage de 5 %, assurer de nouveau la communication avec la Mer Noire et les terres à blé. Sur terre, d'ingénieux stratèges, Iphicrate, Chabrias, exploitaient avec succès leurs nouvelles méthodes tactiques. Dès 390, Iphicrate anéantissait, près de Corinthe, un bataillon spartiate ; en 388, il battait en Chersonèse le Spartiate Anaxibios. En Asie, Thibron, à la tête d'une armée de 8.000 hommes, avait été défait dès 391 par Struthas, satrape d'Ionie. Athènes se croyait assez forte maintenant pour revenir à sa politique traditionnelle, s'affranchir de la protection perse, et défendre contre les barbares les droits de l'hellénisme. Une occasion s'offrit à elle. Évagoras, qui, devenu suspect au Roi, voyait aborder à Chypre une expédition conduite par le satrape de Lydie, demanda du secours à Athènes, qui lui envoya Chabrias à la tête d'un corps d'infanterie légère. C'était rompre ouvertement avec la Perse. Il en résulta que le navarque Antalcidas fut soutenu énergiquement par Tiribaze ; en même temps il recevait des renforts de Syracuse, qui, débarrassée du péril carthaginois, n'oubliait pas les services rendus en 414 ; en 387, la flotte lacédémonienne, forte de 80 vaisseaux, gardait l'Hellespont : Athènes était de nouveau menacée à l'endroit sensible ; de plus, une division navale, établie depuis 389 à Égine, gênait la navigation dans le golfe Saronique, terrorisait les côtes de l'Attique, et avait une fois pénétré jusque dans le port du Pirée.

Aussi, lorsque dans l'hiver 387/6 Tiribaze convoqua de nouveau les députés de Grèce, Athéniens et Lacédémoniens se rendirent à son appel ; les Thébains et les Argiens suivirent. Les propositions que fit le satrape étaient semblables à celles d'Antalcidas, sauf qu'Athènes restait en possession des clérouques d'Imbros, de Lemnos et de Scyros. Cette fois, les villes grecques, lassées de la guerre, acceptèrent. Le traité consacrait l'abaissement d'Argos, amputée de Corinthe ; de Thèbes, redevenue une petite ville isolée en Béotie ; Athènes, par contre, avec les Longs-Murs reconstruits, sa flotte renaissante, et trois îles reconquises, pouvait espérer des jours meilleurs. Le principe de l'**autonomie**, c'est-à-dire le droit, pour la moindre cité, de disposer d'elle-même, était surtout profitable à Sparte, qui voyait disparaître toutes les coalitions capables de lui résister. Mais son prestige n'avait pas grandi durant ces quinze dernières années. Elle non plus n'avait pas su établir l'unité du monde grec ; ses généraux s'étaient usés en campagnes brillantes, mais stériles, accompagnées de dévastations qui rappelaient les plus mauvais jours de la guerre du Péloponnèse ; enfin, et pour la seconde fois, elle venait d'abandonner au Roi les cités d'Asie, consacrant ainsi le recul de l'hellénisme devant la diplomatie de la Perse.

Le même recul avait failli se produire à l'Ouest de la Méditerranée. La lutte contre Athènes avait, malgré la victoire finale, laissé Syracuse épuisée en hommes et en argent, et divisée par des conflits entre démocrates et oligarques. Carthage jugea l'occasion bonne pour réparer la défaite qui, quatre-vingts ans auparavant, ne lui avait laissé que le Nord-Ouest de la Sicile. Un conflit entre Ségeste et Sélinonte lui fournit un prétexte d'intervention ; en 409, une grosse armée, renforcée de mercenaires lybiens et ibères, et pourvue d'un puissant matériel de siège, débarqua à Lilybée ; Sélinonte tomba, puis Himère ; la chute de ces deux villes prospères, boulevard de l'hellénisme au Nord et au Sud de la Sicile, fit d'autant plus d'impression chez les Grecs de Sicile et d'Italie que les Carthaginois n'épargnaient ni les hommes ni les choses : 10.000 hommes furent égorgés à Sélinonte, qui ne s'est jamais relevée de ce désastre ; Himère fut rasée. Aussi lorsqu'en 406 une nouvelle expédition vint mettre le siège, cette fois, devant Agrigente, les généraux syracusains purent lui opposer une armée de 30.000 confédérés, mais qui ne fut pas en état de débloquent la cité investie, et ne réussit qu'à assurer, avant la chute de la ville, l'évacuation de ses habitants. L'approche de l'ennemi créa à Syracuse une nervosité qui favorisait les mouvements révolutionnaires. Un jeune officier, Dionysios, sut persuader le peuple que les stratèges étaient des traîtres, et se faire conférer des pouvoirs extraordinaires. Il ne lui restait plus qu'à renouveler la comédie d'assassinat qui, cent cinquante ans auparavant, à Athènes, avait si bien réussi à Pisistrate ; protégé par une garde, il s'installa à l'Arsenal. Syracuse avait de nouveau un tyran. A vrai dire, le changement de régime ne porta pas immédiatement ses fruits. Lorsqu'en 405 les Carthaginois reparurent en Sicile, Dionysios ne put dégager la ville de Géla, qui dut subir le sort d'Agrigente. La peste, qui, depuis l'année précédente, sévissait dans l'armée carthaginoise, sauva Syracuse d'un siège dont l'issue aurait été incertaine, et Dionysios fut trop heureux de conclure un armistice qui abandonnait aux Carthaginois toutes leurs conquêtes, consacrait l'indépendance des autres villes de Sicile, et réduisait l'empire de Dionysios au territoire de Syracuse.

Il fallut sept ans au tyran pour réparer cet échec. Pendant ce délai, il consolida sa situation. Dès 405, avant l'armistice, il avait dû réprimer un mouvement aristocratique qui avait son origine dans la cavalerie de son armée ; en 404, un nouveau soulèvement militaire faillit réussir. Dans les deux occasions, Dionysios agit avec énergie et avec tact, et son autorité s'en trouva renforcée. En même temps il préparait la guerre, activait la fabrication des armes ; les chantiers du port construisaient 200 vaisseaux. Profitant de l'expérience du siège de 414, il faisait relier les Épipoles à la ville par deux murailles continues qui faisaient de Syracuse une place difficile à investir. En 400 il rompait la trêve en s'emparant de plusieurs villes de la Sicile orientale ; en 398 il fit voter par l'Assemblée la guerre ; cette décision fut suivie de véritables vèpres siciliennes où furent égorgés de nombreux commerçants carthaginois. En même temps Dionysios s'emparait de Motye, au Nord-Ouest de l'île, en plein centre des possessions ennemies. Ce fut en 397 seulement que Carthage, dont l'activité était toujours entravée par la peste, put débarquer à Panormos (Palerme) une grosse armée de mercenaires appuyée d'une escadre de 250 vaisseaux. Dionysios évacua la Sicile occidentale ; dans les eaux de Catane une bataille navale coûta 100 vaisseaux à la flotte grecque ; l'armée carthaginoise vint s'établir sous les murs de Syracuse, la flotte, dans le grand port. L'importance des nouvelles fortifications rendait le siège plus malaisé encore qu'en 415, et les Carthaginois ne purent obtenir aucune décision avant le début de l'hiver. Au printemps de 396, les villes du

Péloponnèse envoyèrent une flotte de renfort ; l'armée carthaginoise, dans les marais de l'Anapos, était décimée par la fièvre et la peste, qui se communiquèrent aux équipages ; une attaque brusquée dans le grand port permit à Dionysios de détruire la plus grande partie de la flotte ennemie. Sur les 40 vaisseaux qui lui restaient, le général carthaginois Himilcon embarqua en hâte les débris de son armée et les ramena en Afrique. Syracuse était sauvée et redevenait la maîtresse de la Sicile orientale. En 393, Carthage envoya une nouvelle expédition ; la flotte se fit battre, et, sur terre, le général Magon dut signer une convention qui limitait à l'angle Nord-Ouest de la Sicile les possessions carthagoises.

Comme Gélon après Himère, Dionysios sut profiter du prestige de la victoire pour se constituer un empire en Méditerranée occidentale. Maître des trois quarts de la Sicile, il voulait n'avoir rien à craindre du côté des Grecs d'Italie, qui, menacés eux-mêmes par les Samnites et les Lucaniens, venaient de constituer une ligue pour assurer leur indépendance aussi bien contre les indigènes que contre le tyran de Syracuse. Deux campagnes (390 et 388), la seconde terminée par la victoire de l'Éleporos, lui assurèrent la possession de l'extrémité des Abruzzes ; Rhegion, isolée, dut se rendre. Dionysios était ainsi maître du détroit de Messine. Des colonies furent fondées sur la côte illyrienne et jusqu'à l'embouchure du Pô ; la flotte syracusaine fit une démonstration sur la côte étrusque et établit une station navale jusqu'en Corse. Mais la menace carthaginoise n'était pas écartée tant que Carthage restait maîtresse de la Sicile occidentale. En 380, Dionysios se crut assez fort pour les en déloger. En apprenant la défection des villes dont le traité de 393 leur assurait la possession, les Carthagoises envoyèrent une expédition en Italie, une autre en Sicile. Après cinq années de campagne, Dionysios remporta dans la Sicile occidentale, à Cabala, une grande victoire (375), et pensa pouvoir exiger des Carthagoises l'abandon total de l'île ; mais, pendant les négociations, les Carthagoises reconstituèrent leur armée, et défirent à leur tour Dionysios à Cronion. Les pourparlers reprirent et Dionysios dut renoncer une fois de plus à l'Ouest de la Sicile, depuis Thermæ jusqu'au fleuve Halycos. En 367, il fit une dernière tentative, et s'avança jusqu'au Mont Eryx ; mais il échoua devant Lilybée, centre de la résistance ennemie, et dut se résigner aux conditions de la paix de 393.

Quelques mois après le vieux tyran mourait. S'il n'avait pas libéré toute l'île, au moins avait-il pu, plus heureux que les généraux spartiates en Asie, rétablir la situation à peu près telle qu'elle était après les victoires de Gélon. Les trois quarts de la Sicile, ses plus riches districts agricoles, ses meilleurs ports, ses plus grandes villes, étaient rendus à l'hellénisme. Et Dionysios avait su grouper les Grecs de l'Occident en un empire qui valait au moins, comme cohésion sinon comme étendue, la confédération créée un siècle auparavant à l'Est par les stratèges athéniens.

Bibliographie. — XÉNOPHON. *Helléniques*, II-V. — CLOCHÉ. *La restauration démocratique d'Athènes en 403*. Paris, 1915.

CHAPITRE XXIII. — LA NOUVELLE CONFÉDÉRATION ATHÉNIENNE ET LA SUPRÉMATIE THÉBAINE

La paix de 386, la **paix du Roi**, comme l'appelaient déjà les contemporains, imposée par un souverain étranger et mal informé de l'état actuel de la Grèce, consacrait, par une absurdité qui ne pouvait être durable, la suprématie d'une ville en déclin. Sparte voyait sa population de citoyens décroître sans arrêt : Xénophon, admirateur partial de ses institutions, constate qu'elle est **pauvre en hommes** ; à Leuctres, où combattirent 35 **classes**, elle ne put aligner que 700 citoyens de plein droit. Seule la force de la tradition maintenait encore l'autorité de cette poignée de privilégiés sur les Périœques et la foule menaçante des Hilotes, et sur la ligue péloponnésienne prête à se dissocier. De bons militaires avaient jusque-là masqué cette décadence, mais, en 380, Brasidas, Gylippe, Lysandre étaient morts ; Agésilas avait vieilli ; son esprit aventureux, qui le rendait suspect à son gouvernement de terriens, ne lui avait cependant fait imaginer aucune nouvelle méthode de guerre. Il restait attaché au vieux principe des attaques frontales opérées par une infanterie massive, dont la seule manœuvre était un essai de débordement sur la droite, tout naturel à des troupes qui portent le bouclier du bras gauche. Ailleurs cependant, à Athènes en particulier, on a vu comment des généraux avisés, héritiers de Démosthène, inauguraient avec succès des méthodes de tactique plus alertes et plus souples.

Ainsi la puissance matérielle de Sparte était illusoire ; on sait que son prestige moral avait déchu. Et il ne paraissait pas qu'elle voulût rien changer à sa politique. Au lendemain de la paix de 386, pour prévenir une défection de Mantinée, une armée lacédémonienne pénétrait en Laconie, s'emparait de la ville, et imposait aux habitants de se disperser dans les cinq bourgades dont la population s'était autrefois concentrée pour constituer la cité. Sur la frontière de l'Argolide, une garnison lacédémonienne était établie à Phlionte. Au Nord de la Grèce, Sparte soutenait le roi de Macédoine Amyntas contre les villes grecques de Chalcidique, et, après s'être emparée d'Olynthe, dissolvait leur ligue. Le principe de l'**autonomie** servait de prétexte à cette politique de désagrégation. En 382, Thèbes, qui regrettait le temps de la ligue béotienne et n'avait pas caché ses sympathies pour Olynthe, vit brusquement sa citadelle de la Cadmée occupée, grâce à la trahison du premier magistrat de la ville, par un détachement spartiate. Le chef du parti hostile à Sparte, Ismenias, fut égorgé ; trois cents autres Thébains s'enfuirent à Athènes, où le souvenir des événements de 403 leur valut un bon accueil. Trois ans après, sept d'entre eux, par un coup de main hardi, pénétrèrent dans Thèbes un soir de fête, égorgèrent les membres du gouvernement, et expulsèrent la garnison lacédémonienne. Une armée spartiate envoyée en Béotie n'y fit qu'une démonstration inutile et se retira après avoir laissé un fort détachement à Thespies sous le commandement de Sphodrias.

Jusque-là, Athènes était restée neutre. Il n'est pas assuré qu'elle ait appuyé le coup de main qui venait de réussir. Mais, après une tentative de Sphodrias, qui, s'il n'alla pas plus loin qu'Éleusis, semble avoir eu pour objectif le Pirée, elle se décida à conclure avec Thèbes une alliance défensive. Deux expéditions d'Agésilas, en 378 et 377, se heurtèrent aux retranchements improvisés élevés autour de Thèbes, et défendus par l'infanterie thébaine qu'appuyait un détachement athénien sous le commandement de Chabrias ; en 376, le roi Cléombrote, qui remplaçait Agésilas malade, ne put même pas pénétrer en Béotie. La rupture avec Sparte rendait d'autre part à Athènes toute liberté pour reprendre la politique maritime entravée par le traité de 386. La flotte fut augmentée ; dès le printemps de 378 se reconstituait une ligue, ouvertement dirigée contre Sparte, et dont Athènes était le centre. Mais, instruits par l'expérience, les stratèges d'alors revinrent, non point à l'impérialisme de Périclès, mais aux principes fédératifs établis par Aristide. Les cités alliées gardaient leur autonomie, Athènes s'engageait à n'y pas envoyer de clérouquie, le Conseil des alliés, où les Athéniens n'avaient plus de représentants, était reconstitué et réglait, de pair à égal avec le Conseil athénien réorganisé, les questions qui intéressaient la Confédération ; aucun tribut n'était prévu. A Athènes même, d'importantes réformes financières accompagnaient cette renaissance ; la perception de l'impôt direct, toujours exceptionnel en théorie, en fait de plus en plus nécessaire maintenant que les tributs des alliés avaient disparu, fut réglementée par une organisation nouvelle, grâce à une évaluation totale des fortunes privées de l'Attique. La plupart des cités de l'ancienne confédération — sauf celles que la paix de 386 avait livrées au Roi —, entrèrent dans la nouvelle ligue. Dès 376 Chabrias la consolidait en battant près de Naxos la flotte spartiate ; en 375, une croisière de l'actif stratège dans la Mer Égée, une autre de Timothée, le fils de Conon, dans la Mer Ionienne, rendaient à Athènes l'alliance des villes de Chalcidique et de Thrace, sauf Amphipolis, et celle de Corcyre. On pouvait se croire revenu un siècle en arrière.

Sparte était débordée. Elle demanda une paix qu'Athènes était toute disposée à lui accorder, car la nouvelle organisation de la ligue faisait retomber sur ses finances tout le poids de la guerre. Mais la convention que les deux villes signèrent en 375, et qui reconnaissait l'existence de la confédération athénienne, ne fut pas de longue durée. Sparte, qui avait abandonné ses prétentions sur la Mer Égée, se résignait moins facilement à n'avoir plus la maîtrise de la Mer Ionienne, qui assurait ses communications avec son alliée Syracuse ; lorsqu'elle vit les Athéniens établis à Corcyre, pis encore à Zacynthe, en face des côtes d'Élide, elle envoya sur place une flotte, et un corps expéditionnaire ; l'infanterie se fit battre par les Corcyréens, la flotte dut se retirer devant la menace d'une escadre athénienne, commandée par Iphicrate, qui avait remplacé Timothée, trop négligent dans la conduite des opérations. La faiblesse de Sparte devenait manifeste ; ce n'est plus elle qui pouvait gêner Athènes, où l'en se rendait compte que le danger était ailleurs.

Thèbes en effet, depuis qu'elle était affranchie de la garnison lacédémonienne, restaurait à petit bruit son autorité sur les villes voisines. De l'ancienne ligue béotienne elle faisait un état fédératif qui avait son centre à Thèbes, où Siégeait le pouvoir exécutif composé de sept béotarques, et où se réunissait l'assemblée de tous les citoyens de Béotie ; état vigoureux, dont la population de citoyens, presque aussi importante que celle de l'Attique (environ 150.000 habitants), se composait surtout de paysans où se recrutait une solide infanterie. La nouvelle politique thébaine n'allait pas sans brutalités ; la malheureuse ville de Platées,

restaurée par les soins de Sparte depuis cinq ans seulement, fut de nouveau détruite, et sa population dut pour la seconde fois se réfugier en Attique. Il était visible que la lutte entre Athènes et Sparte ne pouvait que profiter à Thèbes. Aussi lorsqu'en 371 un congrès panhellénique se réunit à Sparte, Athènes se montra-t-elle désireuse d'y participer ; ses députés et le gouvernement spartiate se mirent vite d'accord : Sparte restait à la tête de la ligue péloponnésienne, Athènes, de la confédération qu'elle avait reconstituée. Mais lorsqu'il fallut prêter serment, le béotarque Épaminondas, délégué de Thèbes, prétendit s'engager au nom de tous les Béotiens ; c'eût été reconnaître officiellement l'existence de la ligue béotienne ; Athènes et Sparte s'y refusèrent et Thèbes fut exclue du traité.

L'homme qui venait de prendre, au nom de sa ville, une si grave responsabilité, n'y avait encore pas joué un grand rôle, malgré son âge mûr (quarante ans) et sa forte culture morale et philosophique ; mais il semble dès cet instant avoir eu le sentiment net des ressources matérielles de la confédération qu'il prétendait représenter. Avec son ami Pélopidas, l'un des conjurés de 379, bon militaire et qui s'était déjà mesuré plusieurs fois avec les armées péloponnésiennes, il prévoyait le parti qu'on pouvait tirer de l'infanterie béotienne. Dès la fin du congrès, le roi de Sparte, Cléombrote, avait reçu l'ordre d'entrer en Béotie. En juillet 371, 10.000 Péloponnésiens se trouvèrent en présence de 7.000 Béotiens devant la petite ville de Leuctres, à l'entrée de la plaine de Thèbes. La tactique d'Épaminondas, masquée d'abord par un engagement de cavalerie, consista à placer à gauche, et non plus à droite, ses meilleurs éléments, c'est-à-dire l'infanterie thébaine, en formation profonde, tandis qu'il refusait l'aile droite. Les Thébains enfoncèrent les Spartiates, qui leur faisaient face : 1.000 Péloponnésiens, dont 400 Spartiates, et parmi eux Cléombrote, restèrent sur le champ de bataille.

Pour la première fois une armée spartiate était battue en rase campagne. La catastrophe de Leuctres portait au prestige de Sparte un coup plus rude que la défaite de Sphactérie. A peine le roi Archidamos avait-il ramené de Béotie l'armée vaincue qu'Athènes pouvait faire entrer dans son alliance la plupart des cités du Péloponnèse. C'était la fin de la ligue que Sparte dirigeait depuis deux siècles. Mantinée se reconstitua, l'Arcadie entière se groupa en une confédération indépendante qui devait bientôt trouver son expression dans la création d'une ville neuve, Mégalépolis, hâtivement construite en quatre ans. Une armée spartiate, envoyée à Mantinée sous le commandement du vieil Agésilas, dut se retirer devant les troupes arcadiennes, avant même que ne fût arrivé le renfort thébain dont la confédération avait demandé l'envoi. Épaminondas, qui commandait l'armée de secours, trouva l'occasion bonne pour pénétrer en Laconie (370). Pour la première fois [les femmes de Sparte voyaient la fumée d'un camp ennemi](#). Pour des raisons mal expliquées, Épaminondas ne voulut pas risquer d'entrer de force dans la petite ville sans murailles à laquelle toute la Grèce obéissait trente ans auparavant ; il ne passa pas l'Eurotas, descendit jusqu'à la mer en pillant, et revint en Arcadie, de là en Messénie ; là vivaient encore les souvenirs de l'ancienne indépendance ; toute la population se souleva contre Sparte, sauf les petites villes de la côte ; comme en Arcadie, une capitale, Messène, fut créée de toutes pièces, et pourvue d'une magnifique enceinte. Au printemps de 369, Épaminondas franchit une seconde fois l'Isthme, malgré la résistance des armées spartiate et athénienne, s'empara de Sicyone, mais échoua devant Corinthe, et dut se retirer devant la menace de renforts envoyés par le tyran de Syracuse. L'insuccès de cette expédition indisposa les Béotiens,

qui, aux élections de cette année, ne désignèrent comme béotarques ni Épaminondas ni Pélopidas.

Outre qu'ils étaient las de la guerre, les Béotiens ne pouvaient pas ignorer les inquiétudes que provoquait en Grèce la politique de leurs chefs. Déjà Athènes avait signé avec Sparte une alliance à laquelle s'était jointe Syracuse. Les Arcadiens, auxquels un de leurs concitoyens les plus considérables, Lycomède, rendait le sens de leur nationalité, entendaient maintenir leur indépendance vis-à-vis des Béotiens comme de Sparte, à laquelle ils surent enlever le Nord de la Laconie. Dans la Grèce septentrionale, par contre, les Béotiens trouvaient des États mieux disposés à respecter leurs ambitions. En Macédoine, après la mort d'Amyntas, et l'assassinat de son fils aîné Alexandre, la reine-mère, Eurydice, pour réprimer la révolte d'un prétendant, Pausanias, et pour assurer la succession de son second fils, Perdicas, s'était adressée à Iphicrate, qui commandait en 368 une escadre sur les côtes de Thrace ; pour ne pas laisser ce pays plein d'avenir tomber sous l'influence athénienne, Thèbes lui imposa son alliance, garantie par la présence, à Thèbes, du troisième fils d'Amyntas, le jeune Philippe. En Thessalie d'autre part s'était constitué, dès la fin du Ve siècle, sous l'influence d'un notable citoyen de Phères, Lycophron, un régime de monarchie élective qui remplaçait l'ancienne fédération aristocratique, en dépit des hobereaux, et surtout de la famille des Aleuades de Larissa. Soutenu par Sparte, Lycophron avait étendu son pouvoir sur plusieurs villes de Thessalie ; en 372, son fils Jason était maître de toute la contrée, qui, avec sa forte population, ses richesses agricoles, sa cavalerie, pouvait devenir un des États les plus puissants de la Grèce. Précurseur des rois de Macédoine, Jason semble avoir songé sérieusement à réunir toute la Grèce sous son autorité. Allié de Thèbes, il avait envoyé en Béotie des renforts arrivés trop tard pour participer à la bataille de Leuctres. Mais en 370 il fut assassiné : son neveu et successeur Alexandre de Phères se rendit odieux ; la noblesse se souleva, et, contre le tyran ainsi que contre le roi Alexandre de Macédoine qui était intervenu pour s'emparer de Larissa, elle demanda le secours de Thèbes. Venu en négociateur au camp d'Alexandre de Phères, Pélopidas fut gardé à vue comme otage ; il fallut envoyer en Thessalie une expédition à la suite de laquelle Épaminondas qui s'y était distingué quoiqu'il n'y eût servi qu'en sous-ordre, fut réélu béotarque.

L'année suivante (367), une nouvelle campagne délivrait Pélopidas, réduisait l'autorité d'Alexandre à Phères et à la Thessalie méridionale, rendait à la Thessalie un régime fédératif, et Épaminondas pouvait intervenir de nouveau dans les affaires de Grèce. Sparte avait repris l'avantage dans le Péloponnèse et battu en 368 les troupes arcadiennes. En 366, Épaminondas pénétrait en Achaïe, soumettait le pays, et remplaçait partout les oligarchies par des démocraties dévouées à Thèbes : changements éphémères d'ailleurs, car, dès le départ des Béotiens, les aristocrates revenus remplaçaient la contrée sous l'influence lacédémonienne. Sparte crut le moment venu de recourir à la politique qui lui avait réussi pendant un demi-siècle, et d'en appeler au Roi ; un ambassadeur fut envoyé à Suse, mais il s'y rencontra, non seulement avec des députés athéniens, mais avec Pélopidas, qui sut rappeler les souvenirs de la guerre médique et de la bataille de Platées. Sur son initiative, le Roi fit proposer aux Grecs des conditions

favorables aux Thébains : indépendance de la Messénie, réduction du territoire de la ligue arcadienne, Amphipolis ville libre, désarmement de la flotte athénienne (366).

Mais le temps n'était plus où la vue du sceau du Roi en imposait aux Grecs rassemblés. Les événements des vingt dernières années avaient montré la faiblesse de son empire. A Chypre, Évagoras, livré à lui-même depuis la paix de 386, et qui ne recevait même plus à la fin de subsides d'Égypte, avait pu se défendre pendant un an contre les efforts combinés de l'armée de terre et de la flotte phénicienne, et n'avait capitulé qu'à des conditions honorables, en conservant son titre de roi de Salamine (380 ?). En Égypte le mouvement de 404 avait abouti à la création d'une dynastie nationale. Sous le règne du Pharaon Nectanébo, qui avait confié le commandement de ses troupes à l'Athénien Chabrias, le Delta devint un véritable camp retranché. Lorsqu'en 373 Chabrias fut rappelé à Athènes, qui ne voulait plus, depuis 386, de rupture ouverte avec le Roi, et qu'une grosse expédition s'avança de Syrie en Égypte sous le commandement du satrape Pharnabaze, elle ne put, malgré la présence de 12.000 mercenaires grecs commandés par Iphicrate, aller plus loin que Péluse. Pendant ce temps l'Asie Mineure était en révolution. Les satrapes de Cappadoce et d'Hellespont, Datames et Ariobarzane, s'étaient soulevés ; ceux de Lydie et de Carie, demeurés fidèles, essayaient en vain de réprimer la révolte (366). Les députés grecs, qui avaient traversé la moitié de l'empire pour arriver à Suse, n'ignoraient pas ces événements ; ils pouvaient aussi, sur place, ramener à leur juste mesure les évaluations fabuleuses qu'on faisait, en Grèce, des richesses royales. Dès la conférence, les députés athéniens annoncèrent qu'ils ne pouvaient accepter les propositions du Roi avant d'en avoir référé à leur gouvernement. Quelques semaines après, un congrès réuni à Thèbes n'arriva à aucun résultat, grâce à la résistance des Arcadiens qui n'acceptaient pas la réduction de leur territoire, et demandaient que le congrès eût lieu dans le Péloponnèse ; plus tard encore, plusieurs villes, sommées, par les envoyés béotiens d'accepter les conventions proposées par le Roi, refusèrent, Corinthe en tête ; la tentative de Thèbes d'imposer elle aussi à la Grèce une [paix du Roi](#) n'avait pas réussi.

Néanmoins Thèbes voulait conserver en Grèce le prestige conquis sur le champ de bataille de Leuctres. Une seule ville pouvait le disputer : ce n'était plus Sparte, mais Athènes. Dès 366 Thèbes installait une garnison à Oropos, coupant Athènes du grenier de l'Eubée. Aucun allié d'Athènes, pas même Sparte, ne fit mine d'intervenir ; ce coup brutal, et ces défections, eurent pour résultat de rapprocher Athènes de la ligue arcadienne. Mais Thèbes sut couper la communication par l'isthme entre les nouveaux alliés ; Corinthe dut se débarrasser des postes athéniens qu'Iphicrate avait établis dans la région dès 390, et conclure une alliance avec Thèbes ; Sicyone, où un notable citoyen, Euphron, avait restauré à son profit la tyrannie, imita cet exemple. Mais Épaminondas se rendait compte que ce n'était que sur mer qu'il pouvait battre Athènes, qui avait repris avec énergie sa politique maritime et ne dissimulait plus son ambition de reconstituer dans son intégrité l'ancienne confédération. En 365, Timothée, s'emparait de Samos, que la paix de 386 avait abandonnée au Roi. De concert avec Agésilas, il soutenait Ariobarzane en Asie ; pour prix de son aide, le satrape révolté cédait à Athènes Sestos, à l'entrée de l'Hellespont. Mais Athènes n'avait pas encore recouvré l'accès des forêts de la Chalcidique et des mines du Pangée, Une série de campagnes d'Iphicrate, puis de Timothée, échouèrent, à vrai dire, devant Amphipolis, clef de la région, mais soumièrent plusieurs villes de

Chalcidique ; une clérouque fut établie à Potidée (361). En voyant ces progrès, Épaminondas se résolut à doter Thèbes d'une flotte. Mais si les forêts de l'Eubée, récemment détachée de la confédération athénienne, pouvaient fournir les bois, il n'était pas aisé de recruter des équipages dans la population agricole de la Béotie. Cependant en 364 il put envoyer une escadre dans l'Hellespont ; elle réussit à détacher Byzance, coup sensible pour Athènes, mais elle ne tenta aucune opération directe contre la flotte athénienne ; cette tentative devait d'ailleurs être la dernière, et l'on n'entendra plus désormais parler d'une marine béotienne.

Au moins Thèbes entendait-elle maintenir son autorité sur terre. Et il se trouvait précisément que plusieurs de ses alliés montraient de la lassitude.- En Béotie même, Orchomène menaçait de se séparer de la confédération ; la ville fut assiégée, et, après une prompte capitulation, détruite, la population mâle, exécutée, les femmes et les enfants, vendus (363). L'année précédente Pélopidas avait été prendre le commandement des troupes de la ligue thessalienne, pour en finir avec Alexandre de Phères ; mais la bataille de Cynocéphales, malgré la supériorité de la cavalerie des confédérés, resta indécise, et Pélopidas y fut tué, perte déplorable pour Thèbes et que compensa mal, en 363, la soumission complète d'Alexandre. Dans le Péloponnèse enfin la situation était assez confuse. Soutenue par des renforts syracusains, Sparte avait remis la main sur le Nord de la Laconie, qui constituait pour les Arcadiens une base d'opérations si dangereuse. Les Éléens, sans garder rancune des événements de 401, s'allièrent à elle ; les Arcadiens étaient ainsi, de trois côtés, entourés d'ennemis. Aussi en 365 les Éléens se crurent-ils en mesure d'envahir leur territoire ; ils en furent vite chassés ; l'armée de la ligue arcadienne pénétra jusqu'au cœur de l'Élide, faillit s'emparer d'Élis même, et put laisser un poste permanent sur la colline qui domine le sanctuaire d'Olympie, dont l'administration tomba entre les mains de la ligue arcadienne. Une diversion faite par les Spartiates dans la région de Mégalépolis n'aboutit qu'à un coûteux échec. L'année suivante, pendant qu'on célébrait, sous la présidence des Arcadiens, les Jeux Olympiques, les Éléens pénétrèrent par surprise dans le sanctuaire, mais furent repoussés après un rude engagement.

Olympie était un des plus opulents sanctuaires de Grèce. Les chefs de l'armée arcadienne ne résistèrent pas à la tentation de payer avec ses richesses l'armée fédérale, ce qui souleva en Arcadie même une vive indignation ; Mantinée, puis le conseil fédéral, refusèrent de s'associer à cette abomination ; pour en pallier l'effet, ils offrirent aux Éléens la paix, et la restitution d'Olympie. Pendant ce temps les magistrats qui avaient pris la responsabilité du pillage, dans leur désarroi, implorèrent le secours de Thèbes. Épaminondas s'empara aussitôt de ce prétexte d'intervention. Dès 362, il fit saisir à Tégée les négociateurs venus d'Élide et d'Arcadie pour signer la paix. Cet acte de brutalité groupa contre Thèbes tous ceux que sa politique indisposait : une partie des villes de la ligue arcadienne désagrégée, l'Élide, l'Achaïe, conclurent une alliance défensive, à laquelle se joignit Sparte. C'était l'ancienne confédération péloponnésienne reconstituée, avec cette différence que Sparte n'y exerçait plus l'hégémonie. Athènes se joignit à cette ligue, dont la création n'empêcha pas Épaminondas de franchir l'isthme au début de l'été de 362 ; il pénétra dans le Péloponnèse, faillit d'un coup de main s'emparer de Sparte, où Agésilas, déjà en route pour l'Arcadie avec son armée, put revenir à temps ; après ce coup manqué, Épaminondas remonta vers le Nord, et envoya sur Mantinée sa cavalerie, qui se heurta à la cavalerie athénienne, ce qui permit à l'infanterie alliée d'accourir. Devant

Mantinée se trouvèrent en présence deux armées de plus de 20.000 combattants chacune. La tactique de Leuctres réussit une seconde fois ; après un engagement de cavalerie, l'infanterie béotienne, en masses profondes, enfonça les troupes spartiates ; mais Épaminondas tomba mortellement blessé pendant la charge ; l'effet moral de sa disparition changea le cours de la bataille qui se termina sans décision. Privée de son chef, cruellement éprouvée en hommes, la ligue béotienne dut accepter une paix blanche.

C'était la fin des espérances de Thèbes. En face d'Athènes maîtresse de la Mer Égée, des Péloponnésiens réunis pour chasser ses armées de la presqu'île, la ligue béotienne redevenait une petite confédération terrienne. L'homme qui lui avait assuré l'hégémonie pendant dix ans était incontestablement un grand militaire ; ses procédés d'attaque sur le point fort de l'ennemi, l'emploi intelligent de la cavalerie, annoncent déjà les méthodes du temps d'Alexandre. Nous ne sommes pas en mesure de modifier l'image, plus édifiante que vivante, transmise par les historiens postérieurs — en particulier son compatriote Plutarque — qui ont fait d'Épaminondas un homme d'État philosophe. Mais il est difficile en tous cas de voir en lui, comme on l'a fait parfois, le plus grand politicien de toute l'histoire grecque. Sans doute il a abattu le fantôme de la puissance spartiate, et affranchi du joug de la ville déchue les populations du Péloponnèse. Mais les États constitués ou reconstitués sous son initiative ne devaient servir qu'aux fins égoïstes poursuivies par Thèbes, qui voulait s'assurer l'hégémonie sur la Grèce par les méthodes d'oppression qui avaient coûté leur prestige à Sparte et à Athènes ; la seconde destruction de Platées, celle d'Orchomène, le coup de force de Tegée, le pillage de la campagne laconienne en donnaient la preuve. L'idée d'une fédération hellénique semble n'avoir pas effleuré l'esprit d'Épaminondas. Aussi son œuvre ne devait-elle pas lui survivre, et les contemporains constataient déjà que la domination béotienne n'avait fait qu'augmenter le désordre de la Grèce. Là où Athènes, Sparte, Thèbes, avaient échoué, une autre puissance saurait-elle mieux réussir ?

Bibliographie. — XÉNOPHON. *Helléniques*, V-VII.

CHAPITRE XXIV. — CHANGEMENTS MATÉRIELS ET MORaux APRÈS LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE

Depuis le début de la guerre du Péloponnèse jusqu'à la bataille de Mantinée s'étaient écoulés soixante-dix ans d'hostilités presque continuelles et ruineuses. Des villes avaient été détruites, des pays de riches cultures, Thessalie, Béotie, Laconie, avaient été ravagés, certains plusieurs fois de suite, comme l'Attique ; des cités opulentes, Athènes, Syracuse, avaient épuisé leurs réserves en numéraire, de grosses fortunes privées avaient été anéanties ou très diminuées par les pillages, les confiscations ou les contributions de guerre ; qu'on songe seulement aux frais de la triérarchie que certains Athéniens ont eu, à la fin de la guerre du Péloponnèse, à supporter plusieurs années de suite. On est surpris de constater que la prospérité de la Grèce n'a pas irrémédiablement disparu au cours de ces années désastreuses. Il faut dire aussi que les guerres d'alors n'étaient pas aussi meurtrières que nos guerres modernes. Les combats devant Syracuse et la retraite ont coûté à Athènes et à ses alliés 20.000 hommes ; la bataille des Arginuses, peut-être 10.000 hommes aux deux flottes ; à part ces deux catastrophes, le nombre des morts d'une bataille n'a jamais dépassé 4.000 et restait en général fort au-dessous de ce chiffre. Une forte natalité, et, dans les grandes villes, l'immigration, comblaient rapidement les vides ; l'Attique, si éprouvée par la guerre et la peste, semble avoir retrouvé dès le milieu du IV^e siècle sa population de 431. De grosses fortunes se reconstituent ; celle du banquier athénien Pasion (50 talents, 300.000 francs-or) n'est pas inférieure à celle des grands capitalistes du Ve siècle. Et le pouvoir d'achat de la monnaie n'a pas diminué dans les proportions que l'on pourrait croire au cours de ces années de guerre ; entre le milieu du Ve siècle et le premier quart du IV^e siècle les prix n'ont augmenté que de 50 % environ. — Le trésor des villes ne se reconstitue pas avec la même facilité que celui des particuliers. Pour beaucoup d'entre elles commence une période de médiocrité, sinon de misère, qui durera autant que l'histoire de l'hellénisme. Athènes même, malgré sa vitalité, n'est plus le rendez-vous du numéraire de toute la Mer Égée ; lors de la reconstitution de son empire maritime, ses citoyens doivent se résigner à de lourds et fréquents prélèvements sur le capital, et la question financière sera désormais au premier rang des préoccupations de ses hommes d'État.

Les conséquences morales de ces longues guerres furent peut-être plus profondes que les résultats économiques. Il était tout naturel qu'on tentât de réviser les principes au nom desquels on s'était battu pendant si longtemps. Les guerres entre cités, les révolutions intestines, comme celles de Corcyre, d'Athènes, et plus récemment d'Argos, où 1.200 citoyens avaient péri (370), montraient le vice de conceptions politiques trop bornées ou trop radicales ; en même temps les conséquences mêmes de ces bouleversements avaient élargi l'horizon de bien des gens. Des milliers de citoyens avaient été exilés. D'autres,

surtout dans les régions agricoles du Péloponnèse, Achaïe, Arcadie, où une législation archaïque continuait peut-être à favoriser l'émigration, allaient s'enrôler au service des rois et tyrans qui payaient bien, en Thessalie, en Asie, en Égypte, en Sicile. Groupés autour de chefs pour qui la guerre était devenue un métier, ils constituaient des armées à vendre. Bannis ou mercenaires, dans leur exil forcé ou volontaire, pouvaient comparer aux lois d'autres cités et d'autres nations celles qu'ils avaient considérées jusque-là comme excellentes et immuables. — De leur côté, philosophes, historiens, écrivains de toute sorte soumettaient à la critique les idées auxquelles les générations précédentes avaient été si passionnément attachées. Cet examen n'allait pas sans danger. Lorsqu'en 399 un obscur poète de derrière lequel se dissimulait l'influent démocrate Anytos déféra, devant les héliastes athéniens, Socrate accusé de substituer aux dieux de la cité des divinités nouvelles et de corrompre la jeunesse, sans doute ne pouvait-on pas poursuivre dans ce vieillard l'ami d'Alcibiade et de Critias — la loi d'amnistie interdisait d'évoquer ces souvenirs —, mais au moins voulait-on faire taire l'homme qui, au moment où l'on essayait de restaurer, dans une cité meurtrie, la prospérité de la ville et le patriotisme, allait répétant qu'une seule chose est nécessaire, le perfectionnement de l'individu.

Mais sa condamnation à mort ne découragea pas les penseurs. Son disciple Antisthène, en affirmant l'égalité du Grec et du Barbare, de l'homme libre et de l'esclave, mettait en question les principes mêmes de la cité. D'autres, moins absolus, rêvaient au moins d'un hellénisme où le particularisme municipal serait absorbé. Dès 392 le vieux Gorgias avait, aux Jeux Olympiques, prêché l'union entre les Grecs. Vers 388, l'orateur Lysias, vers 380, le professeur de rhétorique Isocrate profitaient du même concours (panégyrie), l'un pour prononcer, l'autre pour publier des discours (panégyriques) sur le même sujet. Et sans doute Isocrate revenait-il dans une certaine mesure aux conceptions du siècle dernier, en proposant qu'Athènes, sa patrie, reprît la direction des affaires de la Grèce. Mais lui-même arriva bien vite à concevoir une Grèce unie, non plus sous l'hégémonie d'une cité, mais sous la direction d'un homme. C'est que la tyrannie, qui permettait à un Dionysios de sauver Syracuse et, tout en y respectant certaines formes de la démocratie, de grouper contre les Barbares les Grecs d'Occident, n'était plus, aux yeux de beaucoup de gens, le régime abhorré contre lequel l'insurrection avait été autrefois le plus sacré des devoirs. Et la longue carrière d'Isocrate fut en partie employée à chercher le chef digne de ce rôle ; il s'adressa successivement à Jason de Phères, au vieux Dionysios, au fils d'Agésilas, Archédamos. C'est seulement à la fin de sa vie, on le verra, qu'il rencontra celui qui devait réunir toute la Grèce sous son autorité. Mais, si l'on imaginait le monde hellénique soumis à un seul maître, il fallait que ce Maître fût pourvu de toutes les qualités qui le rendraient digne de commander à des hommes libres. Dans une série de curieux traités, qui datent de la première moitié du IV^e siècle, on trouve le portrait du [bon monarque](#) ; pour ces images édifiantes, Hiéron de Syracuse, Évagoras de Chypre, Agésilas de Sparte, donnaient des modèles dont Isocrate, Xénophon, reproduisirent les traits idéalisés ; dans le joli roman de la *Cyropédie*, Xénophon montre même comment on fait l'éducation d'un bon roi. Ces livres n'ont pas été sans influence ; comme les écrits des philosophes du XVIII^e siècle, ils ont préparé l'opinion publique aux bouleversements qui devaient, dans la deuxième moitié du IV^e siècle, modifier l'aspect du monde hellénique.

Le déclin de l'idée de cité, l'appauvrissement des villes, ralentit naturellement cette activité artistique qui avait pour principe des finances prospères et un vif orgueil municipal. De 410 à 375 il ne s'est pas construit en Grèce un seul édifice comparable aux grands temples du siècle précédent, mais seulement des chapelles, quelques-unes très soignées, comme certains édicules de Delphes, le [temple des Athéniens](#) à Délos et surtout celui d'Athéna-Victorieuse élevé, peut-être en commémoration de la bataille de Cyzique, sur une avancée de cette Acropole où l'on n'arrivait pas à achever les Propylées ni même l'Érechtheion. C'est après 375 seulement qu'on verra se reconstituer de nouveau des chantiers de quelque importance : à Épidaure, dans le sanctuaire du héros guérisseur Asclépios : surtout à Delphes, où une souscription nationale permit la reconstruction du temple d'Apollon, incendié en 373 ; et à Tégée où, à la place d'un ancien temple d'Athéna, incendié lui aussi, au début du siècle, s'élève un riche édifice, symbole des libertés reconquises. A cette éclipse momentanée de la grande architecture correspond une orientation nouvelle de la sculpture. Pour des œuvres plus modestes, faites pour être vues de plus près et parfois isolées, les artistes recherchent moins les qualités de stylisation et de composition que la souplesse et la vie. A Olympie, à Athènes, des Victoires — symboles d'une époque batailleuse, — un instant posées, palpitent sous leurs tuniques transparentes ; dans le cimetière du Céramique, aux portes d'Athènes, des artisans inconnus se risquent à exprimer, dans d'admirables bas-reliefs funéraires, une discrète émotion ; à Tégée travaille le pathétique Scopas.

Les arts du théâtre, essentiellement municipaux, sont, pour autant que nous pouvons juger, en pleine décadence. On regrette sans doute de ne connaître que les noms des successeurs d'Euripide ; mais leurs tragédies, dont un certain nombre étaient plus faites pour la lecture que pour la représentation, semblent avoir paru insuffisantes à leurs propres contemporains, qui déjà redemandaient les [pièces du répertoire](#) des maîtres du Ve siècle, officiellement reprises dans les concours dionysiaques à partir de 386. Aristophane, vieilli, péniblement impressionné par les catastrophes de la fin du Ve siècle, n'ose plus réveiller, après un silence de quinze ans, les querelles d'autrefois que la loi d'amnistie commande d'oublier ; il renonce à la grosse caricature, mais n'essaye que timidement de rajeunir les cadres de l'ancienne comédie ; ses dernières pièces (Plutus, 388) portent la marque de son embarras.

Par contre le IVe siècle est, dès ses débuts, le siècle de la prose, et de la prose attique. La langue impériale a survécu à l'empire athénien ; grâce au travail des sophistes, elle est devenue cet instrument exact et souple, véritable [vêtement de la pensée](#), qui fait encore aujourd'hui la délectation des lettrés et le désespoir des traducteurs. Propagée par les fonctionnaires, les soldats, les clérouques, les commerçants, pourvue depuis 403 d'un nouvel alphabet, elle s'impose à tout le monde hellénique. Seul le médecin Ctésias, qui a passé dix-sept ans à la cour de Suse, s'obstine à rédiger en ionien, vers 390, une *Histoire de Perse* — attardé dans son dialecte comme dans son sens critique. Ce n'est point par patriotisme que l'Athénien Xénophon écrit dans la langue de sa cité, mais parce qu'il n' imagine pas qu'on puisse employer un autre parler. C'est une figure bien caractéristique de son temps que celle de ce militaire, à l'étroit dans sa patrie dont l'organisation démocratique répugnait à ses goûts d'aristocrate, allant chercher d'héroïques aventures en Asie, banni d'Athènes après son retour et

menant en Élide, dans un domaine concédé par le gouvernement de Sparte, la vie de propriétaire rural qu'il a su si bien évoquer dans ses Économiques. Cette existence errante, et sans doute une certaine instabilité d'humeur, lui ont fait aborder des genres divers : histoire, roman historique, philosophie, essais sur les sujets les plus variés. Ancien auditeur de Socrate, il trace de son maître, dans les Mémoires, une image étriquée ; mais il sait raconter ce qu'il a vu ; si les Héliques ne sont, dans l'ensemble, qu'une suite insuffisante à l'histoire de Thucydide, le récit de l'expédition des Dix-mille mercenaires est un chef-d'œuvre.

Les malheurs de la fin du Ve siècle avaient calmé en général les passions politiques ; il faut descendre jusqu'au milieu du IVe siècle pour retrouver l'Assemblée athénienne agitée par les éclats de voix des grands orateurs ; mais les bouleversements des dernières années avaient créé une atmosphère favorable aux procès où se manifeste le talent des avocats. Le métèque Lysias est le meilleur représentant de cette éloquence judiciaire, avec ses sobres exposés, si joliment nuancés d'émotion ou de malice, et son argumentation adroite ; l'antiquité était d'accord pour voir le type parfait de cette forme d'art un peu dépouillée qu'on appelle l'atticisme. C'est dans un tout autre esprit que travaille Isocrate (436-338). Cet Athénien de bonne famille, mais que sa faiblesse physique écarte bientôt du barreau, se spécialise dans l'enseignement de la rhétorique, et la composition de discours fictifs destinés à servir à la fois de modèles et de moyens de propagande pour des idées qui lui étaient chères ; ils sont soignés dans les moindres détails ; la période y arrive à un balancement impeccable. Il en résulte pour nous une impression de monotonie, qui ne doit pas nous faire oublier le succès, à l'époque, et l'influence considérable de ces petits traités.

Nous sommes mal renseignés sur les progrès de la science au début du IVe siècle. Il semble que le développement de la médecine soit un peu opprimé par le grand nom d'Hippocrate et le prestige de ses élèves. Dans les mathématiques se poursuit, d'un bout à l'autre du monde hellénique, avec des savants comme Archytas de Tarente et Eudoxe de Cnide, le grand travail d'analyse dont l'aboutissement sera, à la fin du IVe siècle, l'œuvre d'Euclide. L'extension du domaine des connaissances amène une certaine spécialisation ; le type de l'ancien **physicien**, à la fois mathématicien, astronome, chimiste, édifiant par là-dessus une théorie de l'univers, disparaît ; on voit apparaître le **philosophe** proprement dit — le mot semble une création de l'époque —, qui construit une morale ou une métaphysique sur des données psychologiques et logiques. C'est dans ce sens que s'était exercée l'activité de Socrate. Ce sont de véritables systèmes de morale que fondent ses disciples Antisthène et Aristippe, en soumettant à la critique les notions de vertu et de bonheur.

C'est également une morale que prétend fonder Platon. Auditeur de Socrate, il avait, semble-t-il, du vivant de celui-ci, essayé de représenter dans ses premiers dialogues, forme littéraire alors neuve, la physionomie du maître et ses procédés de discussion. Le procès de 399, dont il a retracé les épisodes en des pages inoubliables, semble avoir déterminé chez lui une véritable révolution intérieure. Une seule chose lui parut désormais nécessaire : la réforme morale de l'individu, fondée sur une conception rationnelle de l'univers. Ce n'est pas le lieu de résumer ici une philosophie complexe et ondoyante, où se mêlent à des influences diverses de hardies créations personnelles ; ni de rappeler les charmes de ce style, tantôt d'une négligence raffinée, tantôt si entraînant. Jamais personne n'a exprimé avec plus de séduction la supériorité du monde idéal, du

monde des *Idées*, sur le monde sensible, et les conséquences morales qu'il en faut tirer. Cette espèce d'émotion dans la recherche de la vérité, cette alliance de logique et de sensibilité, fait de l'œuvre de Platon un moment unique dans l'histoire de la pensée grecque et même de la pensée humaine.

Platon, parent de Critias, appartenait à cette aristocratie qui fut définitivement éliminée des affaires publiques après 401. Quoiqu'il ait assisté à la défaite, puis à la renaissance d'Athènes, il n'y joua aucun rôle politique. A Syracuse, où il s'était laissé attirer trois fois par Dionysios et ses successeurs, ses vellétés de réformes sociales faillirent lui coûter la liberté et même la vie. Sa *Constitution*, ses Lois n'ont pas été élaborées à l'usage de ses concitoyens, ni même de telle ou telle cité grecque ; il a seulement voulu montrer, dans l'absolu, quelle organisation politique pourrait permettre aux individus de se consacrer à la recherche du Bien. Il n'en est pas moins vrai que c'est à Athènes qu'il est revenu après une existence errante ; c'est dans un faubourg d'Athènes qu'il fonda l'Académie, véritable établissement d'enseignement supérieur qui comblait une grave lacune dans l'organisation de l'éducation en Grèce et qui durera autant que l'hellénisme. Aux yeux même de ceux qui désapprouvaient ses institutions, et malgré toutes ses épreuves, Athènes restait le centre intellectuel et moral de l'hellénisme.

Bibliographie. — G. MATTHIEU. *Les idées politiques d'Isocrate*. Paris, 1925. — L. ROBIN. *La pensée grecque*. — WILLAMOWITZ-MELLENDORF. *Platon*. Berlin, 1920.

CHAPITRE XXV. — CITÉS, CONFÉDÉRATIONS, MONARCHIES

Les événements semblaient se mettre d'accord avec les idées qu'on trouve dans l'air dès la première moitié du IV^e siècle et que les écrivains de cette époque commençaient à exprimer. Dans tout le monde grec on voit se constituer ou se reconstituer des groupements qui dépassaient les limites des cités d'autrefois. Sans doute subsiste-il encore des villes qui, incapables de former autour d'elles une confédération, refusent cependant d'entrer dans les confédérations voisines ; Argos, fidèle à une vieille politique d'égoïsme, est surtout préoccupée d'empêcher la formation d'une ligue analogue à celle qui s'était constituée autrefois autour de Sparte : à Mantinée elle avait envoyé des renforts contre les Arcadiens ; mais elle-même n'est que le centre d'un très petit territoire. De même les ports de la région de l'Isthme, Sicyone, Corinthe, Mégare, peu à peu détachés de Sparte, mènent une existence isolée. Mais à côté de ces quelques villes qui représentent encore le principe périmé de la petite cité autonome, se créent ou se maintiennent des systèmes politiques plus importants et plus complexes, qui annoncent les grands États de l'époque hellénistique. La ligue dont Sparte est le centre, bien réduite depuis Leuctres, n'occupe plus que le quart du Péloponnèse ; mais à côté d'elle l'Arcadie, divisée en deux partis, il est vrai, au moment de la bataille de Mantinée, la Messénie renaissante, l'Achaïe, constituent des fédérations dont chacune a son organisation politique, financière, militaire. Il en va de même de la Grèce centrale, où la ligue béotienne, malgré la catastrophe de Mantinée, reste défendue par la meilleure infanterie de la Grèce ; où, dans l'état montagnard de la Phocide, vont bientôt se révéler des chefs énergiques. La Thessalie, sauf le petit territoire qui demeure aux mains des tyrans de Phères, constitue une vaste fédération aristocratique qui aurait pu, mieux dirigée, jouer un plus grand rôle dans les affaires de Grèce, avec sa forte population — peut-être un demi-million d'habitants — et sa cavalerie ; mais elle était paralysée par des querelles entre la vieille maison des Aleuades et les tyrans de Phères, héritiers ambitieux et sanguinaires de Jason.

De tous ces groupements, le plus puissant était celui qu'Athènes, avec ténacité, avait commencé à reconstituer autour d'elle dès le début du IV^e siècle. Au lendemain de la bataille de Mantinée, il comprenait toutes les îles de la Mer Égée, avec l'Eubée reconquise en 357, des points d'appui en Chalcidique, en Thrace, en Propontide ; à l'Ouest les îles si importantes de Céphallénie et de Corcyre. C'était l'ancien empire athénien, moins les villes asiatiques, moins Byzance aussi, et moins Amphipolis. Et si Athènes semblait résignée à voir les cités d'Asie obéir aux satrapes du Roi, elle estimait ne pouvoir se passer des ports du Bosphore, ni de la ville qui commandait la région du Pangée ; en 360, l'échec du stratège Timothée devant Amphipolis mécontenta l'opinion publique au point de déclencher une série de procès et de condamnations contre des militaires et des hommes politiques de premier plan, comme Callistratos, le chef de la politique

anti-thébaine des dernières années. D'autre part, dans la confédération même se manifestaient des signes de mécontentement ; on commençait à oublier, à Athènes, l'enseignement des dernières années de la guerre du Péloponnèse, et la fédération tendait à redevenir un empire ; peu à peu des tributs imposés remplaçaient les contributions volontaires ; les clérouques reparaissaient à Samos, à Potidée ; les habitants de certaines lies devaient de nouveau accepter la juridiction des tribunaux athéniens ; la constitution des cités n'était même pas respectée. On verra bientôt les effets de cette politique.

Sur les confins de l'hellénisme, les groupements politiques prennent une autre forme. Le voisinage des barbares, parfois aussi l'obscurcissement du sentiment civique dans des populations à demi-grecques, y favorisait le maintien ou l'établissement de monarchies militaires. En Sicile l'autorité que le péril carthaginois avait conférée à Dionysios passa, sans qu'aucune question dynastique eût été posée, à son fils Dionysios **le jeune**. Celui-ci n'avait ni les qualités ni les défauts qui font un chef. Sous l'influence de son oncle Dion, il voulut essayer d'appliquer à Syracuse les principes politiques de Platon, qu'il avait fait revenir en Sicile jusqu'au jour où il crut s'apercevoir que son oncle travaillait pour son propre compte avec le secret espoir de le renverser. Dion et Platon furent renvoyés à Athènes (360). Là s'organisa une étrange conspiration d'intellectuels, qui avait l'Académie pour centre, et qui permit à Dion, en 357, de débarquer en Sicile à la tête de 3.000 mercenaires. Soutenu par les garnisons carthagoises de l'Ouest, appuyé par l'opposition républicaine des villes grecques, il entra à Syracuse en triomphateur ; Dionysios fut assiégé dans la forteresse construite par son père dans l'île d'Ortygie ; en 356, une victoire de Dion dans le port même de Syracuse rendait plus précaire encore la situation de Dionysios, qui réussit à forcer le blocus, et à s'enfuir jusqu'à Locres. Mais lorsqu'on vit Dion établir son autorité par les mêmes moyens que le vieux Dionysios, la même opposition qui avait contribué à la chute de son neveu se reconstitua contre lui ; une période de luttes compliquées s'ouvrit, qui devait se terminer par l'assassinat de Dion (354) et le retour de Dionysios le jeune à Syracuse. Au cours de ces révolutions, la confédération créée par Dionysios l'ancien s'était disloquée, et les Carthagoises s'apprêtaient à profiter une fois de plus de cette situation troublée.

De l'autre côté du monde hellénique, en Asie Mineure, un État monarchique s'était constitué sous l'autorité d'Hécatomnos, seigneur de Mylasa, qui avait soumis à son autorité presque toute la Carie et qui avait fini par se faire reconnaître comme satrape de la région par le Roi. L'autorité du gouvernement de Suse devenait de plus en plus précaire dans la Méditerranée orientale ; non seulement Artaxerxès, malgré ses armées de mercenaires commandées par les meilleurs généraux grecs de l'époque, Iphicrate, puis Timothée, n'arrivait pas à réprimer l'insurrection égyptienne, mais c'est à grand'peine qu'il venait à bout d'un soulèvement des satrapes d'Asie Mineure, appuyé par Sparte (372-359). A la faveur de cette situation, Mausole, le fils d'Hécatomnos, qui avait participé pour un temps à la révolte des satrapes, mais qui avait fait sa soumission à un moment où on pouvait encore lui en savoir gré, avait pu étendre son autorité du côté de l' Ionie et de la Lycie. Très hellénisé, malgré son nom carien, et cette

étrange physionomie à demi barbare qu'une admirable statue nous a conservée, il voulait faire de la Carie un état civilisé. Il profita du mécontentement qui régnait dans la confédération athénienne pour en détacher les îles qui commandent la côte de Carie : Chios, Rhodes, Cos ; pendant ce temps Halicarnasse devenait sous son autorité une ville moderne et un grand port. Le nouveau roi, Artaxerxès Ochus, monté sur le trône en 359/8, ne pouvait que favoriser la politique de l'entrepreneur satrape, comme, un siècle et demi plus tôt, Darius l'avait fait vis-à-vis d'Aristagoras de Milet. Athènes envoya deux flottes considérables dans la Mer Égée, à Chios, et à Byzance, qui, naturellement, s'était jointe aux révoltés. Un échec d'Iphicrate et de Timothée devant Chios (356) indigna l'opinion publique d'Athènes, et donna lieu à un procès où Timothée fut condamné à l'amende effrayante de 100 talents ; mais Charès, qui succéda aux deux vieux stratèges, ne fut pas plus heureux qu'eux. Athènes essaya alors de s'attaquer directement à la Perse, en soutenant la révolte du satrape de Phrygie, Artabaze. Mais le nouveau roi était un homme énergique, qui avait rétabli, à la mode asiatique, son autorité dans son royaume' en faisant exécuter un certain nombre de parents et de seigneurs gênants ; A peine Charès avait-il débarqué en Asie qu'on apprit la concentration de forces de terre et de mer considérables en Cilicie. Athènes ne tenait pas se mettre une grande guerre sur les bras ; Charès fut rappelé. Du même coup on renonçait à la lutte contre Mausole, et l'on reconnaissait l'indépendance des trois îles, qui, peu de temps après, reçurent une garnison carienne. A la même époque, Mytilène, et Corcyre, se détachèrent de la confédération, qui se réduisait d'une manière inquiétante et devait compter maintenant avec la Carie, passée au rang de grande puissance maritime.

C'était, par contre, une principauté amie d'Athènes qui s'était constituée au débouché des terres à blé de la Scythie, dans la Chersonèse Taurique. A vrai dire, elle était faite essentiellement de cités détachées de la confédération athénienne au moment de la débâcle de la fin du Ve siècle, et qui n'y étaient jamais rentrées. Mais des tyrans habiles y avaient renoué, grâce à une politique libérale d'exportation des céréales, de bons rapports avec Athènes, leur grande cliente. La monarchie bosporane, aussi militaire que commerçante, durant le IVe siècle, sous le règne de Leucon et de ses fils Spartocos et Parisadès, s'étendit du Caucase au Don, constituant une véritable marche de l'hellénisme du côté du Nord.

Le plus vaste des États qui bordaient le monde grec était, au lendemain de la bataille de Mantinée, la Macédoine, avec sa superficie de près de 30.000 kilomètres carrés, sa population de 500.000 habitants peut-être. Les Grecs considéraient les Macédoniens comme des barbares ; de fait, ils n'étaient pas en mesure de comprendre leur dialecte, vraisemblablement apparenté au grec, mais en tous cas très aberrant. D'autre part leurs mœurs brutales, leurs grandes beuveries, leur organisation politique où la royauté dominait mal une aristocratie de grands propriétaires, choquaient à la fois la délicatesse et le sens démocratique des Grecs. Cependant un effort avait été fait dès le Ve siècle pour civiliser et helléniser le pays ; à la fin de la guerre du Péloponnèse, un roi intelligent, Archelaos, avait construit des routes, des places fortes, attiré à sa

cour des savants et des poètes comme Euripide, favorisé la diffusion du grec — sous la forme du dialecte attique, qui était dès cette époque la langue de civilisation par excellence — ; plus tard, à une époque qu'on ne peut déterminer, fut constituée dans l'armée le corps d'élite de la phalange, cette redoutable formation en rangs serrés de fantassins armés de longues piques, qui se révéla bientôt invincible sur les champs de bataille ; le roi Perdiccas (365-359) avait créé une organisation financière. Néanmoins le rôle de la Macédoine dans les affaires de Grèce avait été jusqu'alors très restreint. Seuls les États qui avaient une politique septentrionale, Athènes avant 403, Sparte après Aigos-Potamos, Thèbes après Leuctres avaient eu des rapports avec les rois macédoniens. Vers 400, une tentative d'Archelaos pour occuper la Thessalie manifesta, pour la première fois, une tendance à communiquer directement avec le monde hellénique. Mais l'activité de la Macédoine était paralysée par des révolutions de palais continuelles. Pendant quarante ans, de 399, date de la mort d'Archelaos, jusqu'en 359, neuf rois se sont succédé sur le trône ; pendant ces règnes, écourtés en général par des assassinats, non seulement tout progrès territorial était impossible, mais la Macédoine semblait sans défense contre ses voisins. Les Illyriens, depuis 384, exerçaient leur suzeraineté sur une partie du royaume, et Perdiccas était tombé (359) en essayant d'affranchir de leur joug les provinces du Nord, cette région des lacs et de la Tscherna dont les événements de 1918 ont montré l'importance stratégique. A la mort de Perdiccas, l'héritier légitime, Amyntas, étant encore un enfant, trois prétendants, plus ou moins apparentés à la famille royale, se déclarèrent, tous trois s'appuyant sur l'étranger : Argaios sur les Athéniens ; Archelaos, frère aîné de Perdiccas, sur les Péoniens ; Pausanias, sur les Thraces ; l'ère de l'anarchie et de l'impuissance ne semblait pas devoir se terminer de si tôt.

Des diverses formes d'organisation politique qu'on rencontrait dans le monde hellénique vers 360, il était bien difficile de discerner celle qui avait des chances de s'imposer à toute la Grèce. Le système de la confédération, dont la ligue athénienne restait le plus brillant représentant, était exposé à un double danger, soit que le pouvoir central manquât d'autorité, comme ç'avait été le cas pour la ligue arcadienne, soit que, pour vouloir imposer cette autorité avec trop de force, on tombât dans les fautes de la démagogie impérialiste. D'autre part les monarchies, qu'il s'agît de royautes héréditaires ou de tyrannies, montraient tous les vices du pouvoir personnel, et à voir la Thessalie, avec les détestables tyranneaux de Phères, la Sicile, avec la guerre déchaînée entre l'oncle et le neveu, la Macédoine, où, entre des vassaux indisciplinés et des prétendants appuyés par des armées étrangères, le principe de légitimité était représenté par un enfant assisté d'un tuteur de vingt-trois ans, on ne pouvait guère soupçonner que, un quart de siècle après la bataille de Mantinée, la Grèce reconnaîtrait l'autorité d'un maître unique.

Bibliographie. — SCHAEFER. *Demosthenes und seine Zeit.* Leipzig, 1885-1887.

CHAPITRE XXVI. — PHILIPPE DE MACÉDOINE

Mais il se trouvait que ce tuteur du roi de Macédoine, son oncle Philippe, était un de ces hommes qui changent le cours prévu des événements. Son courage physique, son énergie, en firent un des plus beaux militaires de son temps ; il en fut le meilleur diplomate, par sa souple ténacité, et des qualités de séduction auxquelles ses ennemis même ne restaient pas insensibles. Il est le plus remarquable représentant de cette série de souverains qui réunirent les qualités du Barbare et celles du Grec civilisé, et qui, depuis Mausole jusqu'à Mithridate, jouèrent un rôle si considérable dans l'hellénisme vieillissant. Mais, quelles qu'aient pu être dès le début les ambitions de cet homme étonnant, son premier soin ne pouvait être que de reconstituer le domaine du jeune roi confié à ses soins. Il s'y employa avec opiniâtreté, mais sans rechercher de parti-pris les solutions brillantes et héroïques. S'il défit l'armée d'Argaios, c'est en payant les Péoniens et les Thraces qu'il les décida à évacuer les territoires occupés et à abandonner leurs prétendants respectifs. Par contre ce fut une bataille rangée qui débarrassa la Haute-Macédoine des Illyriens ; du coup les vassaux de cette région rentrèrent dans le devoir ; la Macédoine retrouvait à peu près ses limites du temps d'Archelaos. Ce fut vers le même temps que le jeune roi Amyntas eut le tact de s'effacer définitivement devant son oncle, qui prit le titre de roi en 360.

Philippe connaissait la Grèce ; otage à Thèbes pendant plusieurs années, il avait vu de près l'infanterie béotienne et pu mesurer la force et la faiblesse du système fédératif. Il est cependant peu vraisemblable qu'il ait, dès son arrivée au trône, conçu le projet de réunir toute la Grèce sous son autorité : c'eût été une ambition inouïe, de la part d'un jeune homme de vingt-cinq ans, et qui venait de reconstituer péniblement un royaume délabré. Dans ces premières années, il se montra surtout préoccupé d'arrondir son empire du côté de la mer, vers le Pangée et la Thrace, en attendant la Chalcidique. Mais le Pangée, la Thrace, la Chalcidique, nécessaires à l'expansion maritime de la Macédoine, étaient aussi des points vitaux pour Athènes. Et cependant Philippe ne se souciait pas d'entrer en conflit direct avec une ville qui possédait 350 trières dans ses arsenaux. De là, pendant plusieurs années, l'attitude complexe, contradictoire, du roi, tantôt agressif vis-à-vis des Athéniens, tantôt prêt aux arrangements et aux concessions. En 357, Philippe s'emparait d'Amphipolis, la ville tant regrettée d'Athènes depuis 424 ; c'était, disait-il, pour la rendre aux Athéniens, en échange de Pydna qui devait lui donner l'accès de la région de l'Olympe. Pydna occupée, Philippe garda les deux villes, et, en plus, Crenides, en plein district minier du Strymon. Athènes déclara la guerre à Philippe ; les hostilités furent menées sans conviction de part et d'autre, et l'on en serait peut-être venu à un arrangement, si Philippe n'avait pas été entraîné à se mêler plus directement des affaires de Grèce.

Une nouvelle puissance militaire s'y était constituée depuis quelques années. La Phocide avait toujours mal supporté de voir le sanctuaire de Delphes, situé sur son territoire, géré par la ligue amphictyonique. Quelques notables phocidiens

avaient été, par cette ligue, et à l'instigation des Béotiens, condamnés à payer une forte amende au dieu. Ils refusèrent de se soumettre, leurs concitoyens prirent fait et cause pour eux, et, sous la conduite de Philomélos, s'emparèrent de Delphes (356). L'autorité morale du sanctuaire était bien affaiblie ; depuis cent cinquante ans, il avait soutenu successivement les puissants du jour, et les vaincus du lendemain ; les Perses, puis les Athéniens, puis les Spartiates, et maintenant les Béotiens ; et Démosthène pourra bientôt parler de [l'ombre qui est à Delphes](#) ; mais à l'abri de cette ombre s'étaient entassées des richesses énormes. Les Phocidiens, imitant ce qu'avaient fait huit ans plus tôt les Arcadiens à Olympie, n'hésitèrent pas à s'en emparer. A cette époque, où la guerre se faisait avec des armées mercenaires, celui qui avait l'or avait du coup la puissance militaire. On s'en aperçut bien le jour où Philomélos put réunir une armée de 10.000 soldats. En même temps, il négociait en Grèce, s'assurait l'alliance de tous les ennemis de Thèbes : Sparte, Corinthe, Athènes. Cependant il fut vaincu et tué dans une bataille où ses troupes, encore mal dressées, avaient dû affronter l'infanterie thébaine soutenue par la cavalerie thessalienne. Mais ses successeurs Onomarchos et Phayllos reprirent la lutte et renforcèrent leur armée ; Onomarchos pénétra en Béotie, et rappela les habitants d'Orchomène, coup direct porté à l'influence de Thèbes, qui était alors engagée dans une malencontreuse expédition en Asie Mineure ; en Thessalie, il soutint Lycophron, tyran de Phères, contre le reste de la confédération.

Tant que cette nouvelle [guerre sacrée](#) n'avait intéressé que la Grèce centrale, Philippe n'était pas intervenu. Mais jamais les rois de Macédoine n'étaient restés indifférents à ce qui se passait en Thessalie ; il y avait là des réserves en hommes, en chevaux, en blé, qu'on ne pouvait laisser aux mains des tyranneaux de Phères, encore moins de la confédération phocidienne. Philippe descendit donc en Thessalie ; il fut deux fois vaincu (354) : l'armée phocidienne était maintenant la meilleure de la Grèce. Mais Philippe n'était pas homme à rester sur une défaite. En 353, il reparait en Thessalie, et, soutenu par la cavalerie confédérée, il défit près de Phères l'armée de Lycophron et celle d'Onomarchos, qui resta sur le champ de bataille. Les conséquences de cette victoire furent considérables ; non seulement c'était la fin des tyrans de Phères, mais la Thessalie se trouvait enfin unie, et unie sous l'hégémonie de fait de la Macédoine ; du même coup Philippe se trouvait entraîné à poursuivre directement cette guerre sacrée, où il était entré de biais. Et, comme Phayllos réorganisait son armée, Philippe voulut le prévenir, et, marchant sur la Phocide, se présenta devant les Thermopyles (353/2).

Cette démarche cristallisa les inquiétudes que la politique macédonienne éveillait depuis quelque temps. La sensibilité des Grecs était beaucoup plus vive pour tout ce qui était en deçà qu'au delà des Thermopyles. Philippe trouva au défilé l'armée de Phayllos renforcée de 10.000 Grecs, dont 5.000 hoplites athéniens. Comme au temps des guerres médiques, une coalition se formait contre l'envahisseur venu du Nord, mais cette fois c'était Athènes qui dès l'abord en prenait la direction : Thèbes ne pouvait naturellement que favoriser la politique de Philippe qui menaçait les Phocidiens ; Sparte, qui n'avait pu envoyer qu'un millier d'hommes, était empêtrée dans des tentatives malheureuses pour rétablir son hégémonie dans le Péloponnèse, et n'arrivait même pas à s'emparer de Mégalépolis. Athènes au contraire, après l'insuccès de la guerre contre Mausole, était entrée dans une période de recueillement où elle avait retrouvé des forces nouvelles. Ce n'étaient plus les stratèges qui y étaient les maîtres de la politique ; de plus en plus spécialisés dans les choses militaires à mesure que la guerre,

avec la tactique et le matériel modernes, devenait un art plus difficile, ils cèdent la place aux **civils**, à des hommes que leurs talents administratifs ou oratoires désignaient pour la conduite des affaires de la cité. Un parti d'hommes prudents, à la tête desquels était Euboulos, réorganisait les finances délabrées, faisait commencer au Pirée un grand arsenal, et reconstituait la flotte, qui comptait, en 353/2, 350 trières, chiffre inouï et jamais atteint jusque-là.

C'était le parti d'Euboulos qui avait fait décider l'envoi du contingent athénien aux Thermopyles. Devant ce déploiement de forces, Philippe recula et rentra en Thessalie. Mais Euboulos ne voulut point exploiter son succès. Il était l'ennemi d'une politique d'aventures, et avait fait accepter ces principes de prudence aux Athéniens, qui, la même année, avaient refusé de secourir les Rhodiens révoltés contre Artémise, la sœur et veuve de Mausole, laquelle avait succédé à son mari. Et sans doute Euboulos espérait-il qu'Athènes pourrait vivre en bonne intelligence avec Philippe. Mais l'équilibre entre ces deux puissances n'était pas réalisable : le roi de Macédoine manifestait dès lors des ambitions incompatibles avec les intérêts qu'Athènes avait dans le Nord de la Mer Égée, et qu'aucun homme d'État athénien ne pouvait sacrifier. Outre la question d'Amphipolis, que Philippe n'avait jamais rendue, il n'était pas au pouvoir d'Euboulos d'éviter les causes de frottement en Thrace. En 351, Philippe, qui, après son échec aux Thermopyles, avait affermi sa domination vers l'Ouest en réduisant à la vassalité les rois d'Épire et d'Illyrie, se retourna contre la Thrace, et imposa son alliance au roi des Odryses, Chersoblepte : c'était là une menace pour Sestos, qu'Athènes venait de reprendre, et pour les clérouques qu'elle venait d'envoyer en Chersonèse. Plus graves encore devaient être les événements de Chalcidique. Il y avait là, sur la frontière de la Macédoine, toute une région de forêts, et de villes prospères qui suivaient avec inquiétude les progrès du roi. Olynthe, la plus puissante d'entre elles, ne pouvait que regretter de s'être alliée avec Philippe en 356, et même d'être sortie en 371 de la confédération athénienne. Aussi se décida-t-elle à conclure avec Athènes une alliance défensive, qui devait rapporter à elle la sécurité, à Athènes Amphipolis. En 349, Philippe pénétra en Chalcidique, et, comme Athènes envoyait du renfort, il sut l'empêcher de prendre une part plus active à la guerre en organisant la révolte de l'Eubée. Le résultat fut qu'Athènes dut, une fois de plus, reconnaître l'indépendance de la grande île si nécessaire à son ravitaillement, et qu'elle ne put empêcher Olynthe d'être prise et rasée, ni les villes de la Chalcidique d'être incorporées à la Macédoine (348).

Ces graves événements condamnaient la politique suivie jusqu'alors. On avait manqué à la fois de prévoyance et de décision. Si aux Thermopyles Athènes avait pu aligner 5.000 hommes, en Chalcidique on avait pratiqué le système des petits paquets, envoyant d'abord 30 trières et 2.000 hommes, puis 28 trières et 4.000 hommes ; puis, quand il était trop tard, 17 trières et 2.000 hommes. Mais surtout on n'avait pas su voir qu'il y avait quelque chose de changé en Grèce, et que si Athènes voulait sauver ce qui restait de la confédération, ce n'était plus de Sparte, ni de Thèbes qu'il fallait se garder, mais de la jeune puissance septentrionale. Pour lutter contre ce nouvel ennemi, il fallait oublier les vieilles inimitiés, les souvenirs d'Aigos-Potamos et de Mantinée, et reconstituer contre Philippe l'union de Salamine et de Platées. Il fallait aussi qu'à Athènes on mit fin au laisser-aller de ces dernières années. L'emploi toujours plus grand des mercenaires avait fait oublier le principe de l'impôt du sang dû par tous les citoyens ; c'étaient des étrangers — soldats et même chefs, comme l'Eubéen Charidémus — qui, en Thrace ou dans l'Archipel, se battaient pour le compte d'Athènes ; et, par une bizarre contradiction, ces pratiques, naturellement très

dispendieuses, n'empêchaient pas les prodigalités inutiles ; les fêtes fréquentes étaient une ruine pour les finances, surtout avec l'habitude, prise depuis quelques années, d'y distribuer à tous les Athéniens une gratification allant jusqu'à cinq drachmes par tête. L'économie la plus stricte, le respect des lois militaires, une politique d'oubli et d'alliance avec les cités grecques, étaient pour Athènes une nécessité vitale.

Toutes ces vérités n'étaient pas bonnes à dire à des hommes pleins de vieux préjugés vis-à-vis de Thèbes et de Sparte, amis de leurs aises et de leurs plaisirs, et peu désireux, une fois débarrassés des corvées de l'éphébie, de reprendre l'équipement militaire pour aller batailler hors de l'Attique. Et cependant il y avait à Athènes un petit groupe d'hommes qui ne craignaient pas de prêcher cette politique énergique. Leur faible nombre était compensé par le talent oratoire de quelques-uns d'entre eux, Hypéride, qui s'était déjà fait remarquer lors du procès contre Callistratos, et surtout Démosthène. Ce dernier appartenait, comme tant de grands hommes d'Athènes, à la bourgeoisie industrielle. Son père, un gros fabricant d'armes, lui avait laissé une fortune que ses tuteurs administrèrent mal ; le procès qu'il leur intenta à sa majorité, suivi de plusieurs causes retentissantes, avait déjà attiré l'attention sur lui avant que son énergique intervention dans les affaires d'Olynthe fit de lui un des chefs de la politique athénienne. On a parlé avec mépris de ce parti d'orateurs, de cette [république d'avocats](#) ; en réalité, par leur culture, leur esprit critique, leur courage civique, ils constituaient bien plutôt un parti d'[intellectuels](#) à qui l'on ne peut en tous cas refuser le patriotisme et la clairvoyance.

Pour l'instant, Athènes, mal préparée matériellement et moralement à une guerre pénible, avait besoin de faire cesser cet état de demi-hostilité qui régnait entre elle et Philippe et qui lui avait déjà coûté aussi cher qu'une guerre ouverte. Elle était à peu près isolée en Grèce ; en Phocide, les trésors de Delphes s'épuisaient, et avec eux la possibilité de lever des mercenaires ; au reste, la politique des chefs phocidiens était pleine de contradictions, et, après avoir offert aux Athéniens les forts des Thermopyles, ils venaient de les occuper pour leur propre compte. Philippe de son côté désirait la paix : Athènes était encore la première puissance maritime du monde grec. L'assemblée d'Athènes accepta aisément le principe d'envoyer à Philippe une ambassade composée de Démosthène, de Philocrate, et d'un autre avocat, Eschine. C'était un homme, dont la famille, autrefois aisée, avait subi de dures épreuves, et qui avait dû lui-même faire bien des métiers ; il lui en était resté beaucoup de souplesse, d'agrément, et d'aplomb. Mais, sans accepter tout ce que raconte Démosthène, avec qui cette ambassade devait le brouiller à jamais, sur ses vices et sa vénalité, on peut au moins estimer qu'il était dépourvu de sens politique. S'il a en fait favorisé les progrès et préparé le triomphe de Philippe, il semble n'avoir pas été de ceux qui, comme Isocrate, les souhaitaient pour le plus grand bien de la Grèce ; et cette hégémonie macédonienne dont il a été l'un des artisans, il l'a déplorée comme les autres une fois qu'elle fut réalisée. Mais en 346 il semble avoir été, avec beaucoup d'Athéniens, hypnotisé par le danger thébain. C'est avec ces idées qu'il arriva auprès de Philippe ; sa faconde fit de lui le principal personnage de la délégation, Démosthène s'étant montré fort gauche devant le roi. Un protocole fut rédigé par Philocrate, où chacune des deux parties garantissait, par une alliance réciproque, le maintien du *statu quo*. C'était, pour Athènes, renoncer à Amphipolis et à la Chalcidique. Au moins fallait-il hâter la signature définitive, pour que rien d'irréparable ne fût consommé, ni en Thrace, où Chersoblepte et l'Athénien Charès résistaient péniblement à la nouvelle flotte

macédonienne, ni en Phocide. Mais, après que l'Assemblée athénienne eut ratifié, non sans peine, le protocole de Philocrate, les mêmes ambassadeurs, qui devaient recueillir la signature de Philippe, revinrent à Pella avec une lenteur fâcheuse ; lorsqu'ils y arrivèrent, au bout de trois semaines, les dernières forteresses de la Thrace avaient été enlevées, et le royaume de Chersoblepte était devenu un état vassal de la Macédoine. Un aimable accueil, des promesses illusoires relatives à l'Eubée, à Oropos, et à Platées, firent oublier à Eschine, à Philocrate, quelques semaines plus tard à l'Assemblée d'Athènes, ce déplorable événement, et leur firent négliger ce qui se passait en Phocide, où le fils d'Onomarchos, Phalaicos, voyant la situation perdue, capitulait quelques jours après la signature de la [paix de Philocrate](#) (346). La troisième [guerre sacrée](#) était finie, la Phocide dépeuplée par le bannissement, ses villes rasées, une énorme amende imposée au pays ; Philippe restait maître des Thermopyles, la Macédoine avait deux voix au Conseil amphictyonique, à qui l'administration du sanctuaire delphique était de nouveau rendue, et qui avait maintenant, pour faire exécuter ses décisions en Grèce, l'armée de Philippe. Entre Athènes et les premiers postes macédoniens, il n'y avait plus que la Béotie, ennemie d'Athènes.

C'est sans doute à partir de ce moment que Philippe, coudoyant de sa force matérielle, du prestige que lui conféraient ses victoires et sa situation à l'amphictyonie delphique, put songer à étendre son hégémonie sur la Grèce entière. La Macédoine n'était-elle pas désormais le plus puissant des États continentaux du monde hellénique ? Outre le grand territoire directement soumis à son roi, elle était entourée d'une ceinture d'États vassaux : la Thrace, l'Épire, où régnait Alexandre, le jeune beau-frère de Philippe ; la Thessalie, réorganisée en quatre provinces (tétrarchies) sous le protectorat de la Macédoine, et jouissant sous ce nouveau régime d'une paix intérieure qu'elle n'avait pas connue depuis soixante ans. Un jeu d'alliances bien combinées allait compléter cette situation. Par la soumission de Cotys, seul l'Hellespont séparait ce royaume vassal de Philippe des possessions d'Artaxerxès Ochos. Ce n'était pas, on le sait, un voisin méprisable ; après avoir vu des mouvements nationalistes lui enlever la Phénicie et Chypre, le privant ainsi de ses meilleurs marins, il avait, appuyé par le dynaste carien Idrieux, frère et successeur d'Artémise, soumis Chypre, puis, grâce à des renforts envoyés par Thèbes et Argos, repris Sidon et toute la Phénicie, et enfin reconquis l'Égypte, indépendante depuis soixante ans ; le royaume du grand Darius, était donc reconstitué dans son intégrité. Quels que pussent être dès lors les projets asiatiques de Philippe, le moment n'était pas venu de se mettre à dos un si puissant voisin, et les deux souverains signèrent, vers 345, un traité d'alliance. On peut penser que Philippe ne négligeait pas la Grèce ; dans le Péloponnèse, les craintes qu'inspirait l'esprit, de revanche de Sparte valurent à la Macédoine l'alliance de Messène et de Mégalépolis ; les oligarques d'Élis, en Eubée ceux d'Oréos et d'Érétrie, arrivés au pouvoir depuis que l'île était sortie de la confédération athénienne, faisaient une politique macédonienne.

Seule Athènes résistait aux avances que multipliait Philippe. Au lendemain de la paix de Philocrate, le roi de Macédoine décidait le conseil amphictyonique à attribuer à Athènes Délos, qui réclamait son indépendance ; en 343, il envoyait à

Athènes une ambassade chargée de négocier une révision de la paix de 346 ; en 342, il offrait de lui restituer, dans les Sporades, l'îlot d'Halonnésos, un nid de pirates qu'il avait lui-même récemment nettoyé ; il proposait de régler par l'arbitrage un conflit qui s'était élevé entre les clérouques de Chersonèse et la ville de Cardia, soumise à son autorité. Toutes ces tentatives se heurtèrent à l'intransigeance du parti patriote dont Démosthène était l'âme. Le grand orateur estimait que la politique d'équilibre rêvée par Euboulos était impossible, et il voulait qu'Athènes se préparât à la lutte. Et comme ceux qui considèrent, à tort ou à raison, que la patrie est en danger, il demandait d'abord des mesures énergiques vis-à-vis de ceux qui, dans Athènes même, ne partageaient pas sa manière de voir. Des procès furent intentés contre les responsables de la paix de 346 : Philocrate, qui dut quitter Athènes sans attendre sa condamnation ; Eschine, qui ne fut acquitté qu'à une faible majorité ; l'inquiétude commença à régner dans le parti de la paix, et, dans la population athénienne, la phobie des traîtres et des espions. En même temps, Démosthène ne cessait de réclamer le service militaire effectif, l'amélioration de la flotte, une réduction des dépenses somptuaires.

Bien entendu, ces mesures ne pouvaient suffire. Elles devaient avoir pour complément une politique extérieure énergique et avisée. Dans un esprit très réaliste, sans se laisser hypnotiser par les sentiments et les traditions, Démosthène voulait pratiquer un véritable **renversement des alliances** ; non seulement on devait renoncer à la politique de bascule qui, dans le Péloponnèse, soutenait tantôt Sparte, tantôt ses adversaires, mais on devait se réconcilier avec la Béotie, et enfin, quelle que pût être la répugnance de l'opinion publique à une pareille démarche, rechercher l'alliance du roi de Perse ; si entreprenant que fût Ochus, ce n'est pas lui qui présentement menaçait les libertés grecques. Une tournée diplomatique de Démosthène dans le Péloponnèse valut à Athènes l'alliance des principaux États de la presqu'île. Mais une ambassade envoyée en Perse revint sans avoir rien obtenu, et les adversaires de Démosthène ne manquèrent pas dès lors de le représenter comme un agent du Roi. Pour Thèbes, quoique Démosthène fût proxène de cette cité, l'alliance des deux villes ne devait se réaliser que sous la menace directe de Philippe, et trop tard.

Dans ces conditions, et tant que les dispositions de la Béotie restèrent incertaines, il fallait que les hostilités qu'on était décidé à engager contre Philippe eussent pour théâtre des points éloignés ; la guerre dans la Grèce centrale, c'était, à bref délai, l'Attique envahie, et les gens d'Athènes savaient ce que cela voulait dire. Dès 342 un détachement athénien envoyé à Ambracie empêchait Philippe de s'emparer de cette ville pour le compte de son beau-frère le roi d'Épire. Du coup, Corinthe, métropole d'Ambracie, et Corcyre, étaient gagnées à l'alliance athénienne. Dans le Nord de la Mer Égée, les besoins vitaux d'Athènes et les ambitions de Philippe créaient tout naturellement des causes de conflit. En 342, Chersoblepte, qui manifestait trop d'indépendance, fut détrôné, son royaume devint province macédonienne, menace directe pour Byzance, qui se prit à regretter, comme Olynthe huit ans auparavant, d'être sortie de la confédération athénienne. En Chersonèse, le corps de protection des établissements athéniens était commandé par Diopéithès, un militaire actif et débrouillard, vivant sur le pays soumis à Philippe, et ne craignant pas d'attaquer des villes sujettes du roi. Les années 341-340 furent marquées pour Athènes par de gros succès militaires. En Eubée, les tyranneaux d'Eubée, amis de Philippe, furent expulsés ou firent leur soumission, et l'île tout entière redevint le boulevard de l'Attique. Une énergique intervention de la flotte athénienne,

appuyée de contingents des îles, força Philippe à abandonner le siège de Byzance. D'un bout à l'autre de la Grèce s'affirmait le succès de la politique de Démosthène, telle qu'il venait de l'exposer dans les périodes entraînantes de la III^e Philippique ; depuis l'affaire de Byzance la guerre était officiellement déclarée au roi de Macédoine, et Athènes se trouvait à la tête d'une vaste coalition. Dans Athènes même, le prestige de Démosthène était considérable ; inspecteur général de la marine, il pouvait sans discussion imposer une réforme du commandement naval, et même faire accepter que les revenus employés jusque-là aux fêtes fussent désormais affectés au service de la guerre.

Mais un danger subsistait du fait de l'attitude de Thèbes ; et précisément cette ville allait créer, dans ce foyer d'intrigues qu'était le sanctuaire de Delphes, un incident gros de conséquences. En 340, à l'Assemblée amphictyonique, le bruit courut que les gens d'Amphissa, excités en sous-main par Thèbes, voulaient proposer une motion hostile à Athènes. Le conflit, dans l'intérêt de la Grèce, aurait dû être résolu pacifiquement. Mais Eschine, délégué d'Athènes à l'Assemblée, crut très habile la parade par laquelle il dénonça les empiètements des gens d'Amphissa, qui cultivaient un territoire réservé au dieu. Il sut exciter l'Assemblée, et, comme une expédition organisée par les gens de Delphes n'aboutit qu'à un échec bouffon, l'Amphictyonie décida une campagne pour l'année prochaine. C'était une nouvelle guerre sacrée qui se préparait ; et, comme on pouvait le prévoir, Philippe, à peine revenu d'une expédition dans la région du Danube, en obtint le commandement dans l'été de 339. La précédente l'avait amené aux Thermopyles ; en prévision d'un événement de ce genre, les Thébains, peut-être inquiets déjà, occupèrent Nicaia, principale forteresse du défilé. On se croyait donc bien tranquille lorsqu'en novembre 339 on apprit soudain que Philippe, négligeant la garnison thébaine, venait d'occuper Élatée, qui, au débouché des défilés de l'Oeta, commande la route de la plaine béotienne. Cette nouvelle, foudroyante pour Athènes comme pour Thèbes, eut au moins pour résultat de réaliser ce qui n'avait pu être obtenu depuis dix ans : l'alliance des deux villes. La politique de Démosthène avait donc son couronnement, mais bien tard, et la guerre dans la Grèce centrale était désormais inévitable.

Les confédérés purent mettre sur pied une armée de 40.000 hommes, dont une division alla couvrir Amphipolis, tandis que le plus gros gardait, devant Élatée, la frontière béotienne. Les opérations d'hiver furent défavorables à Philippe. Mais au printemps de 338 un détachement macédonien pénétrait en Locride, anéantissait le corps allié, et s'emparait d'Amphissa. En automne, le gros de l'armée de Philippe forçait l'entrée de la Béotie, et rencontrait près de Chéronée l'armée grecque. En face des Béotiens se trouvait le plus fort contingent macédonien, commandé par Alexandre, le fils du roi ; il bouscula la phalange thébaine, et prit à revers les Athéniens qui, après avoir enfoncé l'aile commandée par Philippe, se croyaient déjà vainqueurs ; la bataille s'acheva en déroute. Thèbes ouvrit ses portes. Athènes par contre avait encore sa flotte intacte, et, au premier moment, on y prit les mesures nécessaires pour soutenir un blocus. Mais les vieillards pouvaient encore rappeler ce qu'avaient été les dernières années de la guerre du Péloponnèse, et les Longs-Murs, qui n'avaient pas été réparés depuis la réfection hâtive de 393, n'étaient peut-être pas en état de résister aux machines modernes. Le stratège Phocion, un des bons militaires d'Athènes, depuis longtemps résigné à l'idée d'un accord, poussait aux négociations ; elles furent facilitées par Philippe lui-même, qui ne tenait peut-être pas, après l'échec de Byzance, à tenter un nouveau siège. Il envoya à

Athènes Démade, un des prisonniers de Chéronée : c'était un orateur de talent, convaincu de l'inutilité d'une résistance prolongée. En l'absence de Démosthène, parti en mission pour essayer de ravitailler la ville, il sut faire accepter à l'Assemblée des conditions en somme avantageuses : Athènes gardait sa liberté, son territoire, Salamine, ses clérouques à Samos, Imbros, Lemnos, l'administration du sanctuaire délien. Mais la confédération athénienne était dissoute, et cette fois pour toujours ; pour toujours aussi étaient perdus les points vitaux des Dardanelles et du Bosphore, qui assuraient à Athènes son indépendance économique.

C'est que la confédération n'aurait pu entrer dans le vaste plan que Philippe allait pouvoir réaliser sans peine maintenant que l'armée béotienne était détruite, la flotte athénienne neutralisée. Accueilli triomphalement dans le Péloponnèse, il ne trouva de résistance qu'à Sparte, qui, aussi têtue qu'imprévoyante, n'avait pas voulu participer à côté d'une armée thébaine à la campagne de Chéronée, mais qui dut bien se soumettre et se voir réduite à la stricte possession de la Laconie. Dès la fin de l'automne 338 Philippe réunissait à Corinthe des délégués de toute la Grèce, et leur faisait connaître le nouvel ordre de choses qu'il se proposait d'instituer. Toutes les cités, tous les États de Grèce conservaient leur liberté et leur autonomie ; des dispositions spéciales étaient prises pour y éviter toute révolution politique ou sociale. Réconciliées dans une paix générale, elles formaient une vaste ligue dont le conseil devait se réunir à Corinthe. Cette ligue signait une alliance défensive et offensive avec la Macédoine, dont le roi, en temps de guerre, prenait le commandement des opérations, chaque cité devant y participer dans la mesure de ses forces. Il y avait là, semblait-il, un progrès sur les formes d'organisation imposées successivement par Athènes, Sparte, Thèbes. La stabilité intérieure des États était assurée ; leur indépendance paraissait respectée ; aucune contribution n'était prévue ; en admettant des organismes comme les jeunes groupements du Péloponnèse (Arcadie, Messénie), la ligue semblait un acheminement vers un système fédératif plus souple. Et l'on reproche souvent au parti patriote d'Athènes de n'avoir su que retarder l'avènement de ce régime inévitable et bienfaisant.

Que ce régime fût inévitable, c'est ce qu'il est très commode d'affirmer maintenant ; mais il faut quand même tâcher de comprendre ce que pouvait avoir de monstrueux pour un Grec du IV^e siècle l'union des cités helléniques sous l'autorité d'une monarchie féodale et à demi barbare. Il est contestable en tous cas que la bataille de Chéronée ait marqué pour la Grèce le début d'une ère de paix et de prospérité. En fait, sous des formes adroites et, on peut en convenir, assez douces, c'était l'hégémonie macédonienne que Philippe lui imposait : la suppression de la confédération athénienne, de la ligue béotienne, les garnisons macédoniennes établies aux points vitaux, Chalcis, Thèbes, Corinthe, Ambracie, en attendant qu'Athènes eût aussi la sienne, le disaient assez clairement ; et les rares résolutions de la diète de Corinthe ne feront jamais qu'enregistrer les décisions des rois de Macédoine. A coup sûr la politique de Philippe a eu des conséquences inouïes, mais elles sont dues en grande partie à ce fait impossible à prévoir, et en tous cas assez rare, que deux militaires et organisateurs de génie se sont succédé sur le trône de Macédoine. Et ces conséquences, il faut bien le dire, ont intéressé essentiellement la Macédoine d'une part, et, de l'autre, l'Orient ; mais la Grèce propre, la Grèce [en deçà des Thermopyles](#) n'en a jamais tiré qu'un médiocre bénéfice. La forme fédérale imposée du dehors par Philippe devait être assez précaire ; dès la mort d'Alexandre on devait voir renaître le particularisme et ses querelles. Et d'autre part la domination macédonienne

devait affaiblir ce ressort, cette jeune énergie, qui avait fait des petites cités grecques, pendant deux siècles, de grandes personnes morales. A côté des vastes États qui vont se constituer, elles ne seront plus que des villes médiocres dont la vie politique, économique, et, sauf Athènes, intellectuelle, sera de plus en plus ralentie. La bataille de Chéronée marque la fin d'une époque ; et l'extraordinaire diffusion de la civilisation grecque qui en sera la conséquence ne doit pas nous faire oublier qu'on va voir disparaître cette première forme de l'hellénisme, restreinte sans doute, mais si parfaite, qui avait pour base des cités libres et prospères.

Bibliographie. — DÉMOSTHÈNE. *Harangues ; Discours sur l'Ambassade ; Discours sur la Couronne.* — ESCHINE. *Discours sur l'Ambassade ; Contre Ctésiphon.* — SCHAEFER. *Demosthenes und seine Zeit.* Leipzig, 1885-1887. — DRERUP. *Aus einer alten Advokatenrepublik, Studien zur Alte Geschichte, VIII, 2.* Paderborn, 1916 (témoin d'un état d'esprit spécial).

CHAPITRE XXVII. — ALEXANDRE. LA CONQUÊTE DE L'ASIE

Ce n'était un secret pour personne que Philippe, maintenant que la Grèce était soumise, préparait une grande expédition contre la Perse. Dès l'automne de 338, parmi les principes qu'il avait fait accepter à la diète de Corinthe, figurait l'interdiction, pour un citoyen d'une ville de la ligue, d'accepter du service auprès d'une puissance étrangère — disposition évidemment dirigée contre la Perse, où des mercenaires venus de tous les points de la Grèce constituaient, depuis cinquante ans, le meilleur de l'infanterie royale. Et dès le printemps de 337 Philippe avait envoyé du côté de l'Hellespont, sous la conduite de Parménion, son meilleur général, un corps de 10.000 hommes. Les événements qui vont suivre nous sont tellement familiers que l'on finit par les considérer comme inévitables, et par ne plus se demander quels motifs pouvait avoir Philippe, la Grèce à peine pacifiée, pour attaquer l'empire qui restait encore, au point de vue des ressources financières et maritimes, la plus grande puissance du monde méditerranéen. On parle souvent d'une satisfaction à donner au **sentiment national** des Grecs en s'attaquant à l'ennemi héréditaire. Il ne faut pas exagérer l'importance de ce sentiment : sans doute il avait trouvé son expression dans certains traités de propagande d'Isocrate, et il pouvait être partagé par une minorité d'intellectuels. Mais l'idée d'une croisade contre la Perse n'était plus populaire dans le monde hellénique ; on devait le voir au peu d'empressement des villes de Grèce à participer à l'expédition d'Alexandre, et, fait plus caractéristique encore, à la résistance qu'opposèrent certaines cités de l'Asie **irrédimée** à celui qu'elles auraient dû considérer comme un libérateur. En fait, la Perse était pour Philippe un voisin incommode et dangereux. La défaite de Cotys, celle d'Athènes qui avait eu pour conséquence la soumission de Byzance, assuraient à Philippe la rive européenne du Bosphore et de l'Hellespont ; mais, tant que l'autre côté obéissait à un satrape du Roi, la possession des Détroits, qui devait donner à la Macédoine, après Athènes, la maîtrise de la Mer Égée, restait illusoire. D'autre part, la Perse jouait depuis quatre-vingts ans, grâce à son or et au prestige de sa marine, un rôle souvent occulte, toujours considérable, dans les affaires de Grèce. Philippe ne pouvait oublier, ni l'armée de secours envoyée par le satrape de Phrygie, pour débloquer Périnthe, qu'il assiégeait en 340, ni les démarches des Athéniens auprès du Roi. Il était évident que l'hégémonie de la Macédoine ne serait solidement établie que le jour où la Perse n'aurait plus accès dans le monde hellénique ; c'est pour couper ce pont qu'est la presqu'île anatolienne entre l'Asie centrale et la Grèce, que Philippe voulait entreprendre son expédition d'Asie Mineure. On ne peut, dans l'état actuel de nos connaissances, savoir jusqu'où il pensait pousser cette entreprise et s'il prévoyait les extraordinaires développements que son fils allait lui donner.

En tous cas il n'en devait même pas voir les débuts. A peine la Grèce avait-elle accepté son hégémonie qu'il devait lui montrer les vices du gouvernement

personnel. De graves dissentiments régnaient dans la famille royale, et la première cause en était l'inconduite de Philippe. Sa femme, l'ambitieuse et violente Olympias, qui supportait mal les concubines royales, supporta plus mal encore de le voir, en 337, se préparer à faire de sa maîtresse Cléopâtre une épouse légitime ; pendant les fêtes du mariage, Philippe fut assassiné par un jeune noble, Pausanias. Il n'est pas impossible qu'Olympias, qui voyait compromise la succession de son fils Alexandre, qu'Alexandre lui-même, aient été complices de ce meurtre qui semblait devoir remettre tout en question. En Macédoine, il est vrai, Alexandre, par une série d'exécutions, réprima toute velléité de révolte. Mais en Grèce la Thessalie, la Béotie, le Péloponnèse, commencèrent à s'agiter. Le centre du mouvement était naturellement Athènes. Les événements de 338 n'y avaient guère ébranlé le prestige du parti patriote, et à la défaite avait succédé, une fois encore, un effort de restauration que dirigeaient Démosthène et ses amis : les Longs-Murs furent réparés, et aménagés de manière à pouvoir résister au matériel moderne de siège ; les finances épuisées furent réorganisées par Lycurgue, un administrateur strict et prudent ; les travaux d'un grand arsenal au Pirée furent poussés. Toute cette activité avait pour principe, on n'en peut douter, l'idée d'une revanche que la mort de Philippe sembla rendre réalisable. On connaissait mal le jeune roi, malgré son rôle brillant à Chéronée, malgré le renom de son précepteur Aristote ; Démosthène parlait du [jocrisse](#) de Pella : il devait être vite détrompé. Avant la fin de l'année 336, Alexandre pénétrait en Thessalie, se faisait confirmer ses pouvoirs par le conseil amphictyonique, passait en Béotie, de là à Corinthe, où la Diète lui conférait sans discuter les fonctions de généralissime.

Il n'est pas certain qu'Alexandre ait tout d'abord songé à exécuter le grand plan asiatique de son père. Pour le moment, le danger lui paraissait être du côté des Barbares du Nord, et la première partie de l'année 335 fut consacrée à une expédition militaire poussée jusqu'au Danube, et à laquelle fit suite une campagne dans l'Illyrie révoltée. Mais pendant ce temps la nouvelle de la mort d'Alexandre se répandit en Grèce ; aussitôt, l'agitation recommença. Thèbes se souleva et la garnison macédonienne établie dans la ville haute y fut investie. Une seconde fois, le monde grec apprit à connaître la stratégie foudroyante du jeune roi. Alors qu'on le croyait encore en Illyrie, on le vit soudain paraître en Béotie ; les Thébains pris entre l'armée de secours et la citadelle, furent taillés en pièce après un affreux combat de rues ; la ville fut rasée, la population vendue et dispersée. La destruction de cette vieille cité, une des plus importantes du monde hellénique, et qui, il y a vingt ans encore, en était la première puissance militaire, frappa la Grèce de terreur. Toute velléité de résistance disparut ; Athènes fut trop heureuse de se soumettre en sacrifiant les généraux Charès et Charidémus, qui durent quitter la ville.

L'influence de la Perse était visible dans ce second soulèvement. Elle avait envoyé en Grèce des émissaires et des subsides ; ne racontait-on pas qu'à Athènes Démosthène avait reçu 300 talents pour les employer [au mieux des intérêts du Roi](#) ? Jamais la Grèce ne resterait tranquille tant qu'elle pourrait librement communiquer avec la Perse ; il fallait en revenir au plan de Philippe. Le corps d'occupation, envoyé deux ans auparavant en Asie Mineure, acculé en Troade, s'y défendait péniblement contre des forces supérieures ; au moins sa présence devait-elle faciliter les débuts de l'expédition qu'Alexandre prépara durant l'hiver 335. Au printemps de 334, après avoir confié la régence de la Macédoine à Antipatros, un général de Philippe tout dévoué à la famille royale, il traversait l'Hellespont et débarquait en Troade.

L'empire auquel il allait s'attaquer était toujours la même mosaïque qu'au temps de Xerxès. L'autorité du pouvoir central s'y faisait de moins en moins sentir ; les satrapes, affranchis de la surveillance des agents royaux, manifestaient des dispositions à l'indépendance qui allaient parfois jusqu'à la révolte. Bien entendu, il ne fallait chercher aucun patriotisme dans ce grand corps, en dehors des provinces montagnardes qui avaient été, trois siècles auparavant, le berceau de la monarchie ; entre les villes maritimes d'Asie Mineure et de Syrie, qui luttèrent pour leur indépendance et non par loyalisme, et la Perse proprement dite, Alexandre ne rencontrera de la part des populations aucune résistance. Mais les richesses minières et les tributs payés par plusieurs dizaines de millions d'hommes avaient fini par y constituer d'énormes réserves en numéraire et en métaux précieux ; la flotte phénicienne conservait son prestige plusieurs fois séculaire ; enfin l'empire disposait d'une force militaire numériquement considérable, et qui comprenait des éléments de valeur : une bonne cavalerie, qui devait trouver son utilisation dans les plaines d'Asie ; une infanterie, dont la meilleure part était constituée par des mercenaires grecs, soldats dévoués, bien encadrés, largement payés. Mais, comme l'empire tout entier, cette armée manquait de commandement. Les chefs grecs, dont quelques-uns étaient des hommes émérites, comme ce Memnon de Rhodes qui venait d'acculer à la mer le corps de Parménion, voyaient leur autorité réduite à la direction de leurs unités helléniques, et subordonnée à celle des satrapes, qui en général étaient dépourvus de tout talent militaire. Aucune idée de cet amalgame des troupes de différente nationalité qu'essayera de réaliser Alexandre. Cette armée hétérogène avait pour chef suprême le Roi. Artaxerxès Ochos était mort peu après la bataille de Chéronée, assassiné par son ministre, l'eunuque Bagoas, qui fit subir le même sort au fils et successeur du Roi, Arsès, et fit monter sur le trône un officier, faiblement apparenté — d'aucuns disaient pas du tout — à la famille royale, Darius, dont le premier soin fut de se débarrasser du sinistre Bagoas (336). L'image de Darius III a été embellie des traits que l'histoire bienveillante confère volontiers aux souverains malheureux. C'était probablement un soldat courageux, et qui n'était pas dépourvu de sens stratégique, comme Alexandre devait s'en apercevoir avant Issos. Mais il n'avait ni énergie durable ni clairvoyance : sa plus grande faute fut sans doute de sous-estimer l'adversaire qu'il allait avoir à combattre.

Il est difficile de porter un jugement d'ensemble sur Alexandre. Sa légende s'était déjà, semble-t-il, constituée de son vivant. Aujourd'hui encore, suivant leur tempérament, les historiens s'attachent à montrer chez lui, tantôt le **foudre de guerre** aux géniales impulsions, tantôt le politique réfléchi qui fait avec les nations d'Europe et d'Asie ce fécond amalgame d'où doit sortir un monde nouveau. Il avait en tous cas les qualités du chef militaire ; son prestige personnel, fondé sur son courage, son endurance, sa puissance de séduction à laquelle ne résistaient ni les individus, ni les foules ; sur le terrain, un coup d'œil rapide permettant, sur un point heureusement choisi, ces attaques brusquées qu'on a comparées au **coup de poing** de la tactique napoléonienne. Son jugement sûr lui permit d'être bien entouré ; ses subordonnés le servirent avec intelligence et dévouement ; plusieurs d'entre eux, Parménion, Antigone, Séleucos, Eumène,

Ptolémée, une fois livrés à eux-mêmes, se sont montrés bons généraux et bons politiques.

Il emmenait avec lui environ 40.000 hommes. C'était peu de chose à côté des disponibilités de la Perse. Jamais en tous cas une armée grecque de cette importance n'avait passé en Asie. Un ingénieux système de renforts, amenés périodiquement de Grèce, y maintint, pendant une période de onze ans, des effectifs à peu près constants, malgré les vides produits par la maladie, les [permissions du front](#), et les garnisons laissées aux points importants du nouvel empire. 12.000 Macédoniens formaient le noyau de l'infanterie, complétée par 7.000 hommes fournis par les cités et États de la ligue de Corinthe, 5.000 mercenaires, et 8.000 archers et frondeurs thraces. De plus Alexandre possédait ce qui avait autrefois manqué à Agésilas ; d'abord la cavalerie — plus de 5.000 hommes, dont 1.800 Macédoniens, la fleur de la noblesse du royaume ; et aussi un corps d'ingénieurs capables d'improviser un matériel de siège auquel aucune place forte ne résistera. Un moral élevé régnait dans cette armée où les chefs vivaient près de leurs hommes. Le point faible de l'expédition était la flotte. Elle ne comprenait que 160 unités, de valeur inégale : Athènes, boudeuse, n'avait envoyé que 20 trières. C'était peu de chose à côté de ce qui pouvait sortir des chantiers de Syrie ; dans la première partie de sa campagne, Alexandre sera obligé de tenir compte de cette infériorité.

A la nouvelle de son débarquement, les satrapes d'Asie Mineure, à la tête de leurs contingents, avaient rejoint Memnon en Troade. Le stratège grec conseillait de refuser le combat et de faire le vide devant l'envahisseur ; confiants dans leur cavalerie, les satrapes voulurent l'attendre de pied ferme, et s'établirent sur la rive droite du Granique. Alexandre marcha à l'ennemi, et força le passage de la rivière en bousculant l'adversaire. Pour la première fois, la cavalerie perse, malgré une courageuse résistance, avait été vaincue en combat régulier. Aussi la bataille du Granique, où le gros des armées du Roi n'avait pas été engagé, et où les pertes furent minimales, eut-elle un retentissement énorme en Europe, et en Asie Mineure ; plusieurs cités grecques ouvrirent leurs portes, et des gouvernements démocratiques y furent établis ; cependant Alexandre rencontra des résistances, en particulier à Milet et surtout à Halicarnasse, défendue par Memnon ; l'une après l'autre ces deux villes furent prises d'assaut ; à l'automne de 334, il ne restait plus de garnison perse en Asie Mineure.

La situation sur mer était moins favorable. La flotte du Roi, qui avait collaboré à la défense de Milet et d'Halicarnasse, et avait, particulièrement auprès de cette dernière ville, rendu la tâche des assiégeants malaisée, fut confiée au printemps de 333 à Memnon, général aussi expérimenté sur terre que sur mer. Une croisière soumit de nouveau à l'autorité perse l'He de Chio ; Mytilène, investie, allait se rendre quand Memnon mourut. Ses successeurs, Autophradate et Pharnabaze, s'ils ne purent annihiler la flotte grecque, reprirent Mytilène, Ténédos, Milet, Halicarnasse, et envoyèrent une croisière dans l'Archipel.

Alexandre, après être remonté au Nord pour recevoir ses renforts à Gordion, où il passa l'hiver, en repartit au printemps de 333, pour aller à la rencontre de la nouvelle armée perse que Darius avait concentrée en Mésopotamie .et qu'il avait amenée lui-même en Syrie septentrionale. A la fin de l'été, quoiqu'il eût été retenu à Tarse par une grave maladie, Alexandre venait de forcer, au fond du golfe d'Alexandrette, les Portes ciliciennes et syriennes, véritables Thermopyles par où, pendant vingt-cinq siècles, ont passé les envahisseurs venus du Nord comme du Sud, quand il apprit avec surprise que Darius, dont les mouvements

avaient été masqués par un rideau de cavalerie, était établi derrière lui. Cette manœuvre mettait Alexandre dans une situation critique. Il ramena son armée, par une marche forcée, en présence de Darius, qui ne l'attendait pas si tôt et qui dut accepter le combat dans la plaine d'Issos. Le site, resserré entre la falaise de l'Amanos et la mer, ne devait pas lui permettre de profiter de sa supériorité numérique. Ici encore, l'attaque fougueuse de la cavalerie que commandait Alexandre à l'aile droite décida de la victoire, malgré une forte résistance en face de l'aile gauche commandée par Parménion. La bataille s'acheva en déroute ; Darius, abandonnant son camp et sa famille, s'enfuit jusqu'en Babylonie, d'où il crut pouvoir envoyer à Alexandre des propositions de partage et d'alliance. Il était trop tard ; Alexandre se considérait désormais comme seul **Roi d'Asie**.

Cependant, après Issos, ce n'est pas vers l'Est qu'on le voit marcher. Il savait que la flotte perse restait un danger, et que sa présence dans l'Archipel soutenait les espérances des patriotes de Grèce. Ne pouvant la détruire sur mer, Alexandre était par contre en mesure d'anéantir sa base, précisément cette Phénicie dont la victoire d'Issos lui ouvrait les portes. L'un après l'autre les ports firent leur soumission ; seules, Tyr et Gaza durent être réduites par des sièges où se dépensa, de part et d'autre, beaucoup de courage, et d'ingéniosité dans l'invention des machines. Le résultat ne se fit pas attendre ; les contingents syriens et chypriotes abandonnèrent l'amiral Autophradate, qui, réduit à une petite escadre, vit la flotte grecque reprendre toutes les villes conquises par lui l'année précédente. Pendant ce temps, une tentative de Darius pour créer une menace en Asie Mineure, sur les derrières de l'armée grecque, échoua grâce à l'énergie d'Antigone, qu'Alexandre avait laissé en Phrygie à la tête d'un petit détachement. La Méditerranée orientale devenait un lac macédonien ; il n'y manquait que l'Égypte, où Alexandre, après le régime de terreur instauré par Artaxerxès Ochos, fut reçu en libérateur.

Il savait bien que Darius ne pourrait pas reconstituer son armée avant de longs mois, et sa curiosité passionnée — élément dont il faut toujours tenir compte avec Alexandre — le maintint tout un hiver dans ce pays de vieille civilisation où il avait beaucoup à apprendre. Au printemps de 332 il marchait de nouveau à la rencontre de Darius qui voulait l'attirer loin de ses bases méditerranéennes, et qui l'attendait en Babylonie. Les deux armées se rencontrèrent près du village de Gaugamèle, à une journée de marche de la ville d'Arbèles, où Darius avait ses services d'arrière, dans une plaine où, cette fois, Darius aurait pu profiter de sa supériorité numérique que les historiens anciens ont sans doute exagérée, mais qui devait être considérable. Ce fut vraiment la bataille de l'Europe contre l'Asie ; les Grecs avaient devant eux les contingents des provinces orientales de l'empire, les chars armés de faux, héritage de l'Assyrie, les éléphants venus de l'Inde, qu'ils voyaient pour la première fois. Par un heureux emploi des réserves, grâce à la fougue des attaques de cavalerie, à la précision de manœuvre des phalanges, et malgré un moment critique où un **trou** se produisit dans la ligne grecque, la bataille s'acheva par la déroute et le massacre de l'armée perse (1er octobre 331). Elle ouvrait à Alexandre la route de Babylone, de Suse, où il entra sans coup férir.

Mais il avait le sentiment très juste que sa victoire ne serait complète, aux yeux des populations asiatiques, que le jour où il serait maître du cœur du royaume et de la personne même de Darius. Malgré la résistance des montagnards, il franchit les passes, encore si pénibles pour les voyageurs modernes, qui de la plaine mésopotamienne donnent accès au plateau iranien. Il pouvait désormais entrer sans peine dans les résidences royales, à Persépolis, Versailles des

Achéménides, qui fut incendiée — symbole de l'écroulement de la dynastie —, à Ecbatane, la vieille capitale mède. Une poursuite échevelée lui permit de rattraper, dans les défilés de l'Elbourz, Darius qui fuyait vers l'Est, et qui fut assassiné par les siens au moment où Alexandre allait s'emparer de sa personne. Ce meurtre, qu'Alexandre n'a certainement pas voulu, simplifiait en tous cas la situation, et faisait de lui le seul maître légitime de l'empire. On peut s'imaginer l'effet, en Grèce, de ces événements inouïs. Seule Sparte, une fois de plus, n'en comprit pas la portée. Le roi Agis, qui ne s'était pas décidé à agir quand les vaisseaux d'Autophradate étaient dans les Cyclades, crut le moment venu lorsqu'Alexandre fut au fond de l'Asie ; il essaya d'annexer la Crète, et défit le corps d'occupation macédonien qui gardait le Péloponnèse. Mais il comptait sans la flotte d'Alexandre, et sans le régent Antipatros, qui descendit dans le Péloponnèse avec 4.000 hommes ; Agis fut battu et tué devant Mégalépolis (331). La Grèce ne devait plus bouger jusqu'à la mort d'Alexandre, maître incontesté d'un empire qui allait de Corcyre à la Mer Caspienne.

Restaient les provinces orientales du royaume. C'est de ces régions montagnardes qu'étaient venus les meilleurs soldats de Darius ; c'est là que s'étaient réfugiés plusieurs satrapes insoumis, entre autres Bessos, l'assassin de Darius, qui s'était fait reconnaître roi sous le nom d'Artaxerxès, et y organisait une sérieuse résistance. Aussi, après avoir pacifié l'Hyrkanie (sud de la Caspienne), Alexandre se dirigea vers l'Est. Mais bientôt on voit sa route s'infléchir vers le Sud ; il est tout naturel qu'avant de pénétrer en Bactriane il ait voulu annihiler la menace que constituaient sur son flanc droit les provinces méridionales, dont le satrape Barsaentès préparait la révolte. L'Arie et la Drangiane aisément réduites, Alexandre remonta vers le Nord et pénétra en plein hiver en Bactriane (Afghanistan). Bessos s'était enfui vers le Nord ; au printemps de 329, franchissant les cols formidables de l'Hindou-Kousch, il entra sans coup férir à Bactres (Balkh), s'empara non loin de là de la personne de Bessos, poussa vers le Nord et dépassa Markanda (Samarkand). Il ne semble pas avoir eu jamais l'intention de dépasser dans cette direction les limites de l'empire de Cyrus ; par un raid au delà de l'Iaxarte (Syr-Daria), il se borna à imposer aux nomades du Turkestan le respect de la frontière. Les années 329 et 328 furent péniblement remplies à réprimer de sérieuses insurrections des montagnards afghans, et à pacifier la Sogdiane et la Bactriane, à l'organisation desquelles il paraît avoir attaché une grande importance, tant pour assurer la sécurité des provinces orientales que pour commander ces carrefours de l'Asie centrale que les conquérants se sont de tout temps disputés.

Le grand Darius avait annexé vers la fin du VI^e siècle le haut bassin de l'Indus, qui constituait le glacis de sa frontière orientale. Alexandre tenait déjà les vallées supérieures des affluents du grand fleuve ; la conquête du pays des éléphants devait, d'autre part, être facilitée par l'état de décomposition politique et de trouble religieux dans lequel vivait l'Inde depuis l'extension du bouddhisme, commencée, autant qu'on peut savoir, au milieu du Ve siècle. Cette situation avait permis à Alexandre d'établir, depuis plusieurs mois déjà, des relations avec les radjahs du Pendjab. La descente vers l'Indus, entreprise en 327, par cette vallée du Cophène (Caboul), dont les Anglais, aujourd'hui encore, surveillent avec

un soin jaloux les débouchés, fut rendue malaisée par la résistance des montagnards de la rive septentrionale, dont il fallut réduire les principales forteresses. Au printemps de 326, Alexandre pénétrait dans le Pendjab ; le radjah de Taxila lui fit un chaleureux accueil ; par contre le passage de l'Hydaspe (Djehlam), gonflé par les pluies d'automne, défendu par l'armée et les éléphants du radjah Poros, fut l'une des opérations les plus difficiles et l'un des plus beaux faits d'armes de la campagne. Après la soumission loyale de Poros, et la réduction des **Indes libres**, de ce pays des Sikhs, qui ont opposé si longtemps aux Anglais une rude résistance, le Pendjab tout entier fut pacifié. Alexandre ne devait pas aller plus loin. Il n'est pas du tout certain qu'il ait été arrêté, comme le veut la tradition, par les protestations de ses vétérans épuisés ; en fait, il n'avait aucun motif d'entreprendre la pénible traversée du désert de Thar, qui l'aurait mené au Gange ; et il avait, semble-t-il, dès son arrivée dans la vallée de l'Indus, pris ses dispositions de retour.

Ce retour en effet devait avoir lieu par l'Indus et le golfe Persique. Il s'agissait à la fois de montrer aux riverains du fleuve la puissance de l'armée macédonienne, et d'étudier une communication par eau entre les régions nouvellement conquises et les provinces centrales de l'empire. Dès la fin du VI^e siècle, une flottille commandée par le Grec Scylax avait, sur l'ordre du grand Darius, accompli le même voyage. La descente de l'Indus fut retardée par la résistance de certaines populations riveraines ; Alexandre fut même sérieusement blessé en attaquant la forteresse des Malliens ; d'autre part, une fois la flotte parvenue dans le delta de l'Indus, les marées de mousson faillirent provoquer un désastre. Si bien que, parti du Pendjab à la fin de 326, il n'arriva à la mer que dans l'été de 325. De l'embouchure de l'Indus la flotte, sous le commandement de Néarque, gagna le fond du golfe persique en longeant la côte, tandis qu'Alexandre longeait la côte par la Gédrosie et la Carmanie, en franchissant des régions désertiques dont la traversée compte parmi les épisodes les plus pénibles de la campagne. Au printemps de 324, Alexandre était de retour à Suse.

Il y avait près de sept ans qu'il en était parti pour cette extraordinaire expédition dont on comprend maintenant l'objet principal. Sans doute avec Alexandre faut-il faire la part d'un tempérament d'explorateur, de **colonial**, attiré sur ces routes de l'Asie centrale qui menaient aux pays fabuleux des griffons, des métaux précieux, et de la soie. D'autre part il n'est pas impossible que l'idée d'un **Empire du monde**, étendu à tout l'univers habité, ait hanté son esprit. Mais on doit surtout tenir compte de la volonté réfléchie de conquérir l'empire perse dans son intégrité, d'y soumettre les dernières résistances, et d'y préparer l'avenir. On remarquera qu'il n'a essayé sérieusement de dépasser, ni au Nord, ni à l'Est — sauf l'extension du **glacis** du Pendjab —, les limites atteintes par les Achéménides. Cet empire qui avait vu passer, jusque dans ses parties les plus lointaines et les plus déshéritées, la Grande Armée grecque, fut reconstitué, à peu de choses près, dans les anciens cadres ; dont l'administration fut confiée, selon les cas, à des Macédoniens ou à des indigènes — souvent ceux-là même qui y étaient préposés sous l'ancien régime ; seul le radjah Poros conserva la suzeraineté de son royaume sous le protectorat macédonien. Des agents militaires et financiers représentaient auprès des satrapes l'autorité du pouvoir

central, qu'Alexandre prétendait exercer comme successeur légitime des Achéménides ; son attitude vis-à-vis de Bessos, condamné comme traître à Darius par une cour de justice qu'Alexandre présida lui-même, fut caractéristique à cet égard, ainsi que le costume oriental dont on le vit se revêtir, l'étiquette persane dont il s'entoura à partir de 330.

Mais Alexandre ne pouvait oublier qu'il était essentiellement roi de Macédoine, et que c'était à la tête d'une armée gréco-macédonienne qu'il avait soumis son empire asiatique. En même temps que le génie du chef, cette expédition attestait une fois de plus la puissance d'expansion de l'hellénisme. Faire de cette race douée d'une telle vitalité le ferment qui rajeunirait le vieux monde oriental est une idée qui semble s'être imposée à Alexandre au cours de sa conquête. Il essaya de la réaliser de deux façons, et d'abord par un amalgame militaire. Non seulement des contingents perses furent versés dans l'armée, mais, dans l'infanterie, ils furent incorporés dans la phalange, où désormais les trois premiers rangs et le dernier seuls furent composés de Macédoniens encadrant douze rangs d'Asiatiques armés à la légère. Cette réforme trouva son gracieux symbole dans les mariages entre militaires grecs et perses, qu'Alexandre encouragea et dont il donna lui-même l'exemple en épousant Roxane, fille d'un rajah de Bactriane. A cette réforme correspondait, dans l'ordre administratif, la fondation de colonies, destinées à jalonner le nouvel empire, et surtout les provinces orientales, de **noyaux** d'hellénisme ; les clérouquies de l'ancien empire athénien lui ont peut-être servi de modèle. De ces colonies, beaucoup devaient être, à l'origine tout au moins, analogues aux postes créés dans les régions fraîchement pacifiées, par nos grands administrateurs coloniaux ; une garnison hellénique gardait un point stratégique et protégeait en même temps un marché indigène. Mais plusieurs d'entre elles, par leur développement ultérieur, attestent la sûreté de vues de leur fondateur ; au cœur de l'Asie, deux **Alexandries**, Hérat, Kandahar, sont aujourd'hui encore de gros carrefours de caravane, en attendant le chemin de fer ; l'extraordinaire Alexandrie d'Égypte, un demi-siècle après sa fondation, était devenue le plus grand entrepôt de la Méditerranée orientale.

Cette politique de fusion n'alla pas sans résistances. Les militaires venus de Macédoine — nobles et paysans conscients du rôle qu'ils avaient joué dans la conquête, ne voyaient pas sans jalousie les Perses traités sur le même pied qu'eux dans l'armée, et leur roi prendre les allures du roi vaincu. De là une série de conspirations et de révoltes ; en pleine poursuite de Bessos, Alexandre avait dû faire exécuter plusieurs officiers supérieurs, entre autres son meilleur général, Parménion ; en 328 la discussion violente qui coûta la vie à Cleitos, son meilleur ami ; en 327, la conjuration de jeunes nobles rendue célèbre dans les milieux **intellectuels** par l'attitude courageuse du philosophe Callisthène ; enfin en 324, après le retour en Mésopotamie, une véritable sédition qui éclata quand Alexandre annonça l'intention de renvoyer en Macédoine les plus vieilles classes de l'armée ; tous ces événements douloureux montrent l'opposition qu'Alexandre, chez ceux-là même qui l'approchaient de plus près, rencontrait à ses projets.

Il en formait cependant, s'il faut en croire la tradition, de plus vastes encore ; et, de Babylone, qu'il semble avoir considérée comme le centre de son empire, il ordonnait de grands préparatifs pour une expédition en Arabie, quand il fut brusquement enlevé par une maladie infectieuse, conséquence d'une existence surmenée dans un climat meurtrier (juin 323).

Bibliographie. — Il n'existe pas — et c'est un grand malheur — de documents d'ensemble relatifs à l'histoire d'Alexandre antérieurs à l'époque impériale, où les meilleurs récits sont ceux d'ARRIEN, *Anabase* ; — QUINTE-CURCE, *Histoire d'Alexandre*. — En attendant que M. RADET fasse paraître son *Alexandre le Grand*, on consultera utilement ses *Notes critiques sur l'Histoire d'Alexandre*. Bordeaux, 1925. — KAERST. *Geschichte des Hellenistischen Zeitalters*, I. Leipzig, 1917.

CHAPITRE XXVIII. — LES PARTAGES

L'énorme empire d'Alexandre était plus disparate encore que celui des rois achéménides. Et les efforts de celui qui venait de mourir pour en fondre les éléments divers n'avaient pas encore pu avoir de résultats solides. Seul le prestige du maître avait assuré jusqu'ici la cohésion de ce grand corps ; encore n'avait-il pu empêcher, on le sait, ni les révoltes militaires ni les conjurations ; et, en revenant de l'Inde, Alexandre avait eu le chagrin de constater et de réprimer nombre d'actes de négligence et d'indiscipline chez les fonctionnaires — surtout les fonctionnaires indigènes — qu'il avait lui-même établis. On pouvait s'imaginer ce qui se passerait lorsqu'il ne serait plus là. De plus, dans son entourage immédiat, un petit groupe d'hommes, ouvriers de son triomphe, la plupart dans la force de l'âge, presque tous de cette jeune race macédonienne à qui semblait réservée la domination du monde, avait participé de trop près à son activité pour accepter désormais des rôles subalternes ; outre leurs talents de militaires et d'administrateurs, ils disposaient de ressources matérielles formidables ; d'abord l'armée d'Alexandre, animée — au moins dans ses éléments macédoniens et helléniques — d'un vif esprit de corps qu'un chef adroit pouvait exploiter à son profit ; ensuite l'énorme réserve en numéraire — plusieurs centaines de millions de francs-or — qui, des trésors des palais royaux, avait passé dans la caisse du nouvel empire.

Alexandre n'avait pas pu désigner son successeur, si bien qu'une question dynastique allait, dès le début, souligner la gravité de la situation. Sa famille se composait, outre sa mère Olympias, restée en Macédoine, d'un frère imbécile, Philippe Arrhidée, né de Philippe et d'une danseuse. C'est lui cependant que l'infanterie macédonienne, recrutée parmi les ruraux attachés à la dynastie, désigna comme l'héritier du trône. Mais les hauts dignitaires surent faire accepter aux hobereaux de la cavalerie une solution qui n'engageait pas l'avenir : la reine Roxane était enceinte ; en attendant la naissance de son enfant, un conseil de régence devait administrer l'empire. De là un premier conflit entre fantassins et cavaliers, qui fut résolu par un compromis : Philippe Arrhidée était reconnu provisoirement roi sous la tutelle de Cratère ; Perdicas était nommé chiliarque — fonction empruntée par Alexandre à la hiérarchie persane, et qui conférait à son possesseur le pouvoir absolu d'un grand-vizir ; Antipatros était préposé à la Macédoine et à la Grèce ; une nouvelle distribution des provinces complétait cette réorganisation de l'empire.

Les premières difficultés auxquelles les nouveaux maîtres eurent à faire face vinrent de l'élément hellénique. Si une insurrection des vétérans grecs installés par Alexandre dans les marches orientales fut facilement réprimée, il n'en alla pas de même à l'Ouest. Pendant le règne d'Alexandre, Athènes, provisoirement résignée, avait tout au moins pu faire, une fois encore, un effort de restauration sous l'administration financière de Lycurgue ; le service militaire des éphèbes avait été réorganisé, les fortifications reconstruites, trois cents trières étaient prêtes dans les nouveaux arsenaux du Pirée. Mais le grand animateur,

Démosthène, n'était pas là. En 324 Harpale, le trésorier d'Alexandre, s'était enfui de Babylone, porteur de 5.000 talents et suivi de 6.000 mercenaires avec lesquels il espérait soulever la Grèce. Il n'avait été reçu à Athènes qu'à condition d'y entrer sans soldats et de mettre en consignation la somme dont il était détenteur. La disparition d'une partie de ce dépôt, puis la fuite mystérieuse d'Harpale, donnèrent lieu à un procès encore obscur, où plusieurs personnages du parti anti-macédonien, et Démosthène lui-même — qui pourtant avait été l'instigateur des mesures de précaution vis-à-vis d'Harpale — furent accusés de s'être laissés corrompre, et condamnés à l'exil. Mais à la mort d'Alexandre le grand orateur fut triomphalement rappelé. Autour d'Athènes se groupa une vaste coalition : Étoliens, Illyriens, Thessaliens même, États de la Grèce centrale, et plus tard du Péloponnèse. Dès l'hiver 323/2 le général athénien Léosthènes occupait les Thermopyles, et Antipatros se dégageait avec peine de Lamia, où l'armée des Alliés l'avait bloqué. Mais au printemps de 322 leur flotte fut battue près d'Amorgos — la dernière bataille où l'on voit figurer une grande escadre athénienne. Depuis Aigos-Potamos, les Athéniens savaient qu'ils ne pouvaient soutenir une guerre sans avoir la maîtrise de la mer. Aussi, après un engagement malheureux, mais non décisif, à Crannon, où la cavalerie thessalienne, qui pourtant combattait dans son propre pays, fut inférieure à sa réputation, les Athéniens demandèrent la paix. Les conditions furent rudes : un régime ploutocratique, privant de tout droit politique plus de la moitié des citoyens, une garnison à Munychie, les chefs de la résistance livrés. Démosthène s'empoisonna avant de tomber entre les mains des soldats d'Antipatros. Il avait lutté jusqu'à la fin pour l'idéal restreint de la cité — avec passion, avec courage, et avec clairvoyance ; et, somme toute, le plus grave reproche qu'on ait jamais pu lui faire est de n'avoir pas réussi.

La soumission d'Athènes mit fin à la guerre. Toute la Grèce retombait sous la domination macédonienne sans les formes que Philippe avait instituées et qu'Alexandre avait respectées. Il n'était plus question de la ligue de Corinthe ; Antipatros n'avait aucun intérêt à grouper les cités grecques, mais au contraire à les désunir et à soutenir dans cette poussière d'États les coteries favorables à la Macédoine. Seuls les Étoliens faisaient encore résistance ; Antipatros était occupé à les soumettre quand d'inquiétantes nouvelles arrivèrent d'Asie. Perdicas, à la tête de la **Grande Armée**, manifestait des intentions précises : il projetait d'épouser Cléopâtre, la sœur d'Alexandre, et parlait en maître de l'Empire ; n'avait-il pas déjà donné ordre à Antigone, gouverneur de Phrygie, de mettre ses troupes à la disposition d'Eumène, qui devait prendre possession de sa province de Cappadoce — région restée en dehors de l'itinéraire d'Alexandre, et mal pacifiée ? Eumène de Cardia, l'ancien chancelier, n'avait pas été aimé dans l'entourage d'Alexandre, où on lui reprochait, avec ses origines non-macédoniennes, sa souple réserve et sa scandaleuse fortune. Antigone refusa, quitta la Phrygie, et vint se réfugier en Macédoine. Perdicas et Eumène virent se grouper contre eux Antipatros, Cratère, Antigone — les meilleurs militaires de l'époque —, Lysimaque, gouverneur de Thrace, Ptolémée, gouverneur d'Égypte. Ce dernier, à qui était échue la province la plus riche et la plus homogène de l'empire, rêvait de s'y constituer une principauté indépendante. Déjà il avait pu annexer Cyrène, et, par un coup d'audace, il avait réussi à faire arriver en Égypte la dépouille d'Alexandre, que Perdicas aurait voulu diriger sur la Macédoine, où elle devait être ensevelie. Ptolémée apportait à la coalition un appoint financier, militaire, et moral considérable, et l'on comprend que Perdicas ait d'abord voulu en finir avec lui. Pendant qu'Eumène, en Cappadoce,

défaisait une des armées coalisées dans une bataille où Cratère fut tué, Perdicas se dirigeait vers l'Égypte par la Syrie ; mais il ne put pénétrer dans le Delta, et, après une série d'échecs qui éprouva le moral de son armée, il fut assassiné dans sa tente par un groupe d'officiers mécontents. Quelques semaines après, à Triparadeisos (Haute-Syrie), Ptolémée, Antigone, Antipatros débarrassé tant bien que mal de la guerre d'Étolie, organisèrent à nouveau l'empire. A ses fonctions de tuteur du roi Philippe, Antipatros joignit celles de régent ; mais le commandement de l'armée d'Asie échut à Antigone, auquel était adjoint Cassandre, le fils d'Antipatros. Malgré ce système où les pouvoirs semblaient se balancer, les ambitions de ces trois personnages, celles aussi des autres gouverneurs, Ptolémée, Lysimaque, Séleucos, satrape de Babylonie, faisaient prévoir de nouveaux conflits.

Antigone avait la meilleure part. Il possédait l'armée, avec laquelle il comptait bien, non seulement soumettre Eumène, mais s'assurer la domination de l'Asie où, dès 320, on le voit parler en maître, donnant des ordres et distribuant des commandements. Aussi lorsqu'en 319 Antipatros mourut, son successeur Polyperchon, un des plus vieux généraux d'Alexandre, chercha par tous les moyens à consolider sa situation vis-à-vis d'un si dangereux adversaire. Il fallait d'abord éviter, en Europe, le retour des événements de 322 ; dès 319, une proclamation faite au nom du roi Philippe Arrhidée, rétablissait dans toutes les villes grecques les constitutions et les libertés existantes du temps de Philippe et d'Alexandre, et y rappelait les bannis. L'application de l'édit n'alla pas sans quelques troubles ; à Athènes, la démocratie restaurée poursuivit les chefs du gouvernement établi par Antipatros, en particulier Phocion, qui depuis un quart de siècle prêchait la résignation à tout prix à l'hégémonie macédonienne, et qui paya de sa vie sa politique étriquée (318). Mais en gros les sympathies des cités grecques étaient acquises au régent et à la famille royale. De plus Polyperchon se mit en rapport avec Eumène, dont la situation en Asie était singulière : le partage de Triparadeisos l'avait dépossédé de sa province ; mais il prétendait, au nom d'Alexandre mort et divinisé, et au profit de son successeur légitime, défendre, vis-à-vis de généraux et de gouverneurs uniquement préoccupés de leurs intérêts, l'unité de l'empire. Cette attitude, commandée sans doute par ses origines non-macédoniennes, lui valut en Asie, vis-à-vis des anciens soldats d'Alexandre, un grand prestige, renforcé par ses qualités personnelles et les grosses ressources pécuniaires dont il disposait. Aussi son appui n'était-il pas à dédaigner : Antigone, qui, en 320/19, l'avait battu en Cappadoce, puis tenu assiégé dans la forteresse de Nora, lui avait offert son alliance, qu'Eumène avait refusée. Mais il accepta tout naturellement celle que Polyperchon lui proposa au nom de la famille royale. Pour dissocier cette coalition entre le régent, maître de la Macédoine et de la Grèce, et l'armée d'Eumène en Asie, le meilleur moyen était de s'assurer la maîtrise de la mer. C'est ce que sut faire Antigone en battant près de Byzance la flotte de Polyperchon. Désormais la communication était coupée entre les deux alliés. C'est contre le plus redoutable que se retourna Antigone. De Syrie, Eumène dut reculer dans les provinces de l'Asie centrale, plus fidèlement attachées au souvenir d'Alexandre ; il y trouva des renforts en hommes, en chevaux, en éléphants. Une série d'opérations de grande envergure

commença en 318 pour se terminer, après des vicissitudes diverses, par la défaite d'Eumène qu'Antigone fit exécuter (317).

En Europe la situation de Polyperchon ne s'était pas améliorée. Cassandre, que son père Antipatros avait, en mourant, placé près du régent, n'avait pas voulu mettre son ambition au service d'un général usé et d'un roi imbécile, et il avait lié partie avec Antigone, qui, dès l'été de 318, l'avait envoyé en Grèce. Avec trente-cinq vaisseaux il parut dans le golfe Saronique et vint soutenir la garnison établie en 322 par Antipatros et qui tenait encore à Munychie malgré l'édit de Polyperchon. Dans l'hiver 318/7 Athènes fit soumission, et accepta le rétablissement d'une constitution ploutocratique moins exclusive que celle de 322 ; mais — fait unique dans son histoire depuis les Pisistratides —, la direction des affaires y fut confiée à un personnage unique, qui portait le titre de **président** (épistate), et qui, en réalité, avec la garnison macédonienne de Munychie, avait l'autorité d'un tyran. C'était un Athénien, Démétrios de Phalère, homme cultivé, littérateur et philosophe. On lui prête des vues d'ensemble empruntées aux théories d'Aristote. C'est peut-être faire beaucoup d'honneur à ce dilettante opportuniste. Pendant son gouvernement de dix ans, dont le plus grand mérite fut de rétablir, à la faveur de la paix, les finances d'Athènes, son principal souci semble avoir été de protéger, par des lois somptuaires et la suppression de cet impôt sur le capital qu'étaient les liturgies, les grosses et les moyennes fortunes — celles des citoyens de plein droit. A l'extérieur, il est bien évident qu'Athènes, dépossédée de son empire, dépendait maintenant des grandes puissances qui pouvaient lui assurer son ravitaillement. Démétrios ne fit rien pour améliorer cette situation ; au contraire, en détournant ses compatriotes de toute activité militaire et navale, il hâta la fin du prestige politique d'Athènes, qui subira maintenant le contre-coup de grands événements dont elle ne sera plus le centre.

Mais ce n'était pas seulement Athènes, c'était toute la Grèce où Polyperchon perdait du terrain. A la fin de 315, son fils Alexandre ne possédait plus que quelques places dans le Péloponnèse et la Grèce centrale. En Macédoine même, la situation du vieux régent fut singulièrement ébranlée le jour où il commit la sottise de faire assassiner Philippe Arrhidée et sa femme Eurydice, à l'instigation d'Olympias. A cette nouvelle, Cassandre pénétra en Macédoine, où Polyperchon n'osa l'attendre, et s'empara de Pydna, où s'était réfugiée la vieille reine, qui fut exécutée. Il était bien évident que personne, depuis la mort d'Eumène, ne songeait plus aux intérêts de la famille royale, réduite à Roxane et à son fils Alexandre, que Cassandre tenait sous bonne garde à Amphipolis. II entendait bien gouverner la Macédoine pour son propre compte, avec, comme annexe, la Grèce, où la reconstruction de Thèbes (316) lui valut une sympathie qu'il comptait bien exploiter.

Mais pour Cassandre comme pour Lysimaque en Thrace et Ptolémée en Égypte, la toute-puissance d'Antigone en Asie était désormais une menace. Jusqu'où s'arrêterait l'ambition du vieux général, chef de la meilleure armée du monde hellénique, maître des trésors et revenus de l'Asie, assisté et poussé par son fils, l'audacieux Démétrios ? Les mêmes motifs qui, quatre ans auparavant, avaient groupé les généraux contre Perdicas, coalisèrent, contre Antigone, Ptolémée, Lysimaque, Cassandre, auxquels se joignit Séleucos, qui, ne se sentant point en sécurité à Babylone, avait déjà cherché refuge auprès de Ptolémée. Contre cette coalition, Antigone, avec les larges vues d'un grand chef, organisa la lutte depuis la mer Ionienne jusqu'à l'Indus. En Europe, il s'allia avec tous les ennemis de Cassandre : Étoliens, cités du Péloponnèse et de la Grèce centrale, Polyperchon,

qu'il fit stratège du Péloponnèse, en même temps qu'il se donnait dans toute la Grèce et dans l'Archipel, où, sous son patronage, se constituait une Confédération des Insulaires — comme le restaurateur des libertés opprimées par Cassandre et par Lysimaque ; en Syrie, il enlevait à Ptolémée les ports phéniciens, future base pour la flotte qui lui manquait encore ; il plaçait des hommes à lui à la tête des principales satrapies de l'Asie. Durant les années 314 et 313, la guerre fut générale en Grèce et en Asie. Nous sommes mal renseignés sur cette période lamentable. Il semble en tous cas qu'à la fin de 313, quoique Antigone n'eût envoyé en Grèce que des troupes mercenaires commandées par des généraux d'une fidélité parfois douteuse, Cassandre avait perdu une partie de la Grèce centrale, du Péloponnèse, et tenait difficilement tête, dans le Nord-Ouest, aux Étoliens et aux Illyriens. Antigone projetait une grande expédition en Europe ; il avait déjà amené son armée près de l'Hellespont ; mais l'attitude résolue de Lysimaque, la volonté bien déclarée de Byzance de rester neutre, l'empêcha de passer les détroits. Et au printemps de 312 il apprit qu'une armée égyptienne sous les ordres de Ptolémée et de Séleucos avait pénétré en Syrie. Il envoya contre elle son fils Démétrios, qui rencontra l'ennemi près de Gaza. Démétrios pensait avoir hérité des qualités militaires d'Alexandre ; mais les vieux routiers qui commandaient contre lui avaient l'avantage du nombre et de l'expérience ; Démétrios, complètement battu, rejoignit, avec les débris de son armée, son père qui ne pouvait désormais plus songer à passer en Europe ; Séleucos, de son côté, profita immédiatement de la victoire pour rentrer à Babylone. Sa présence dans cette province, sur les derrières d'Antigone, changeait tout à fait la situation, et, quoique Démétrios eût, en 311, remis la main sur la Syrie, il ne pouvait plus être question d'écraser la coalition. Antigone entama avec Lysimaque d'abord, puis avec Ptolémée, des négociations qui aboutirent à un accord. Cassandre était déclaré **stratège** de la Macédoine jusqu'à la majorité du jeune Alexandre ; Lysimaque restait maître de la Thrace ; Ptolémée, de l'Égypte avec la Lybie et l'Arabie ; Antigone, de l'Asie ; toutes les cités grecques obtenaient la liberté et l'autonomie.

Aucun des signataires du traité de 311 n'était sans doute décidé à le respecter. Cassandre ne voulait pas d'un pouvoir provisoire ; de plus, la liberté accordée aux cités grecques limitait d'une manière insupportable son autorité aussi bien que celle de Lysimaque. Ptolémée, de son côté, ne se résignait pas à abandonner la Syrie, qu'il considérait, ainsi que tous ceux qui ont possédé l'Égypte avant et après lui, comme la couverture indispensable de l'isthme de Péluse. La domination d'Antigone en Asie, les sympathies qu'il avait su se maintenir en Grèce, étaient un danger pour tous. De nouveau Cassandre, Ptolémée, Antigone, se disputèrent la Grèce, où aucun d'eux ne voulait laisser les autres prendre pied d'une manière définitive. Ptolémée avait réussi en 309 à débaucher un des généraux d'Antigone, qui tenait la place importante de Chalcis, et il faisait mine de vouloir reconstituer à son profit la ligue de Corinthe. C'est alors qu'Antigone frappa un grand coup. Dans l'été de 307 Démétrios parut subitement devant le Pirée avec une flotte de deux cents navires ; la garnison de Cassandre, et Démétrios de Phalère, furent expulsés, Athènes accueillit avec un enthousiasme inouï le jeune général qui rétablissait la démocratie, lui restituait Lemnos et

Imbros, lambeaux de l'ancien empire, et annonçait l'intention de réunir une assemblée panhellénique où les intérêts des cités grecques seraient discutés. Dans la pensée de Démétrios, la ville, dont il voulait faire réparer les murailles, et ses arsenaux, qui reçurent des bois de construction, devait servir de base navale. C'est du Pirée qu'il partit en 306, avec 163 vaisseaux de guerre, pour s'attaquer directement au maître de l'Égypte. Ptolémée avait toujours considéré Chypre comme le complément de sa province, d'autant plus nécessaire qu'il surveillait de là cette Syrie à laquelle il ne voulait pas renoncer. En 310, il était parvenu, non sans peine, à supprimer les derniers tyranneaux de l'île. C'est là que Démétrios, sur l'ordre d'Antigone, vint l'attaquer. Il mit le siège devant la ville de Salamine, que Ptolémée, à la tête d'une escadre de 140 navires, essaya de dégager. Excellent diplomate et administrateur, Ptolémée n'était pas un brillant militaire ; il fut complètement battu ; presque toute sa flotte fut prise ou coulée. Ce désastre assurait à Antigone la maîtrise de la Mer Égée. C'est très peu de temps après qu'il prit, ainsi que Démétrios, le titre de roi, symbole de l'autorité absolue et du pouvoir personnel qu'il entendait exercer et léguer à ses descendants.

Ptolémée, Lysimaque, Séleucos, imitèrent son exemple, ainsi que Cassandre, qui, dès 311, en faisant exécuter Roxane et son fils, en laissant assassiner par Polyperchon un autre fils d'Alexandre, avait écarté le dernier obstacle qui le séparait du trône de Macédoine. Mais, en fait, c'était Antigone, avec son énorme empire asiatique, la maîtrise de la mer, et le prestige dont il jouissait en Grèce, qui pouvait se considérer comme le véritable successeur d'Alexandre. Seulement le grand guerrier devenait vieux. On comptait beaucoup, pour l'assister, sur son fils Démétrios. Mais ce brouillon, qui n'a rien fondé, rien organisé, n'était même pas un très bon militaire. L'histoire, qui a des sympathies tenaces pour les mauvais sujets, lui a conservé son nom de Poliorcète (preneur de villes) ; en réalité il n'a jamais pris que les villes mal défendues, battu que les généraux médiocres. En 305, Antigone et lui échouèrent dans une expédition combinée par terre et par mer contre l'Égypte, comme Perdicas avait échoué seize ans auparavant. En 304, Démétrios vint mettre le siège devant Rhodes. Cette grande ville commerçante n'avait pas voulu participer à la guerre contre l'Égypte elle entendait bien profiter de sa situation insulaire pour rester en dehors des conflits qui troublaient le monde hellénique ; elle inaugurait ainsi cette politique de neutralité qu'elle devait poursuivre avec profit pendant cent cinquante ans. Les opérations, menées de part et d'autre avec énergie, en utilisant d'extraordinaires moyens techniques, se terminèrent par une convention toute à l'avantage des Rhodiens, qui assurait le maintien de leur liberté et les autorisait à entretenir de bons rapports avec Ptolémée. En Grèce par contre, où Cassandre reprenait du terrain, Démétrios arriva à temps pour l'empêcher de reprendre Athènes. Il s'installa avec plaisir dans cette ville, où il pouvait mener joyeuse vie. En 303, une campagne heureuse rétablit son autorité dans le Péloponnèse, où Polyperchon ne conservait plus que quelques places fortes. En 302, la diète de Corinthe, ressuscitée le nommait généralissime des armées grecques, confédérées.

C'était surtout pour Cassandre que les succès de Démétrios en Grèce étaient une menace. Il n'en mit que plus d'insistance à reconstituer la coalition contre Antigone, et à pousser ses alliés à l'action. En 302, Lysimaque pénétra en Asie, et, avant que la nouvelle en parvint à Antigone, alors installé dans sa nouvelle capitale syrienne d'Antigoneia, il avait conquis la plus grande partie du plateau anatolien, et, ce qui était plus grave, les villes grecques de la côte ionienne. Le

vieux roi se porta à sa rencontre. En même temps il donnait à son fils-Démétrios, qui se trouvait alors en Thessalie, en présence de Cassandre, l'ordre de venir le rejoindre. Mais Lysimaque évita une bataille rangée. Il attendait de l'Orient un renfort qui devait être décisif. Les misérables renseignements que, nous possédons sur ces années troublées, ne nous permettent pas de savoir ce qu'avait fait Séleucos depuis qu'en 311 il était rentré à Babylone, ni de comprendre pourquoi Antigone, qui l'avait fait exclure de la convention de 311, ne s'était pas déjà retourné de toute sa force contre un voisin aussi dangereux. Nous devinons seulement, pendant ces dix années, une grande campagne dans l'Inde, jusqu'au Gange, puis un traité avec le roi Çandra-Cupta — que les Grecs appellent Sandrakottos — par lequel Séleucos renonçait au Pendjab et à la région de l'Indus — sacrifice peut-être nécessaire pour pouvoir porter toute son énergie du côté de l'Ouest. En tous cas, en 301, il pouvait amener à Lysimaque d'importants renforts, et tout l'attirail des guerres asiatiques, éléphants et chars à faux. Dans la plaine d'Ipsos en Phrygie s'affrontèrent 150.000 hommes environ. -Les confédérés furent vainqueurs ; à la fin de la journée, Démétrios était en fuite avec les débris de son armée, et Antigone tué. Ainsi disparaissait, à 81 ans, le meilleur militaire de l'époque et le dernier représentant d'une politique fondée sur l'unité de l'empire d'Alexandre. Cette politique, on pouvait s'en rendre compte maintenant, était irréalisable. Depuis dix ans on voyait se dessiner autour de la Mer Égée les linéaments de grandes divisions territoriales ; le partage que décidèrent les vainqueurs de 301 précisa leurs frontières. Cassandre gardait la Macédoine et la Grèce ; Lysimaque, la Thrace et l'Asie Mineure jusqu'au Taurus ; Séleucos, toutes les provinces orientales augmentées de la Syrie : Ptolémée, qui, par prudence, n'avait pas pris part aux opérations de 301, se voyait dépossédé de cette province, ainsi que de Chypre, et réduit à la seule Égypte. Ainsi se constituaient, sur les ruines de l'empire d'Alexandre, les quatre royaumes de Macédoine, d'Asie Mineure, de Syrie, et d'Égypte, dont les conflits vont remplir le siècle suivant.

Bibliographie. — KAERST. *Geschichte des Hellenistischen Zeitalters.*
— BOUCHÉ-LECLERCQ. *Histoire des Lagides*, I. Paris, 1903-1907. —
BOUCHÉ-LECLERCQ. *Histoire des Séleucides.* Paris, 1913. —
FERGUSON. *Hellenistic Athens.* Londres, 1911.

CHAPITRE XXIX. — LES GRANDES MONARCHIES

Il y avait en effet dans les partages d'Ipsos des germes de guerre. On pouvait prévoir que Ptolémée ne se résignerait pas à la perte de la Syrie méridionale et de la région de Damas, dite *Syrie creuse* ou Cœlésyrie : au sujet de ces provinces allait commencer, entre les monarchies Séleucides et Lagides, un long conflit qui devait durer presque aussi longtemps qu'elles. D'autre part les frontières de Lysimaque, descendues d'un coup depuis l'Hellespont jusqu'au Taurus, pouvaient devenir une menace pour Séleucos. Il voyait de plus ses deux voisins s'unir par une alliance que confirmaient les mariages de Lysimaque et de son fils Agathocle avec les deux filles de Ptolémée. Ainsi se créait cette tradition diplomatique dont héritera notre Europe occidentale, et qui mêle à la politique des grands États les relations de famille de leurs souverains. Séleucos chercha de son côté un allié ; il n'en trouva pas de meilleur que le propre fils de l'homme qu'il avait vaincu. La situation de Démétrios après la bataille d'Ipsos était assez singulière. L'empire asiatique constitué par son père était passé aux mains de Séleucos et de Lysimaque ; mais, outre les garnisons que Démétrios conservait en divers points d'Asie Mineure et de Syrie, il restait, avec sa flotte, maître de la mer. Cette situation convenait à son tempérament de corsaire. Seulement elle ne pouvait pas se prolonger ; pour qu'une flotte pût subsister, il lui fallait des ports d'attache, des arsenaux, du bois. Démétrios espérait trouver tout cela en Europe. Athènes, où il se présenta, lui ferma poliment ses portes ; il ne gardait en Grèce que Corinthe, et quelques garnisons dans l'Archipel et le Péloponnèse. Une expédition qu'il fit sur les côtes de Thrace ne fut qu'un prétexte à pilleries. C'est alors que Séleucos lui demanda son alliance et la main de sa fille Stratonice (298). Mais les rapports ne tardèrent pas à se gâter entre gendre et beau-père ; si Séleucos semble ne s'être pas opposé à l'établissement de Démétrios dans ce nid de pirates qui était la Cilicie, il s'inquiéta de le voir maintenir ses garnisons à Tyr et à Sidon, et rechercher l'alliance de Ptolémée. On est mal renseigné sur le détail de ce qui se passa à ce moment ; mais on constate que vers 296 la coalition de 301 était reconstituée contre Démétrios, qui allait se voir enlever les derniers points d'appui qu'il possédait en Asie.

L'aventurier se retourna contre la Grèce, où la mort de Cassandre devait favoriser ses entreprises. II reparut devant Athènes, qui, après un siège de deux ans, dut ouvrir ses portes en 294, et accepter l'établissement d'une garnison macédonienne à Munychie. Descendu dans le Péloponnèse, il menaçait Sparte, lorsqu'il fut rappelé au Nord par les événements de Macédoine, où les deux fils de Cassandre se disputaient l'héritage de leur père et invoquaient l'aide, l'un de Lysimaque, l'autre de Pyrrhos, roi d'Épire, et de Démétrios. Une fois en Macédoine, Démétrios fit mettre à mort celui-là même qui l'y avait appelé, et prit sa place (293). Ce procédé sommaire ne semble pas avoir indisposé les Macédoniens ; ils n'aimaient pas Cassandre, auxquels ils ne pardonnaient pas la

suppression de la famille d'Alexandre ; Démétrios au contraire arrivait avec le prestige que lui donnaient les talents militaires de son père, et sa propre réputation. Mais si le nouveau roi ne devait pas rencontrer de difficultés en Macédoine, sa situation n'en restait pas moins précaire. La Macédoine était épuisée. Pendant cinquante ans elle avait été le grand réservoir d'hommes où s'étaient approvisionnés Philippe, Alexandre, Antipatros, Cassandre, Antigone même. Le souverain de ce pays anémié devait avoir beaucoup de peine à maintenir son autorité sur les villes de Grèce, où subsistait un parti qui n'était pas encore résigné aux conséquences de la bataille de Chéronée. En 293, la Béotie se révolta ; soumise une première fois, elle se souleva de nouveau en 291 et Démétrios ne put réduire Thèbes qu'après un long siège. A Athènes, ceux qui avaient soutenu Démétrios lorsqu'il s'était posé en défenseur des libertés grecques se déclaraient naturellement contre lui maintenant qu'il n'était plus que le 'successeur de Cassandre ; ce fut à grand'peine qu'un modéré, Phaidros, obtint qu'on n'en vînt pas à une rupture.

Plus difficile encore était la situation de Démétrios vis-à-vis des royaumes voisins. Le temps n'était plus où la Macédoine représentait la seule puissance fortement organisée au Nord de la Grèce. Lysimaque avait fait de la Thrace un grand État militaire, pourvu d'une bonne flotte ; depuis Ipsos il possédait, au moins en droit, toute l'Asie Mineure ; et il y avait entre lui et Démétrios une haine tenace dont nous ignorons les causes, mais dont nous voyons les effets : en 291, Lysimaque ayant, au cours d'une expédition malheureuse dans le Nord, été fait prisonnier des Gates, Démétrios envahit aussitôt son royaume ; à la nouvelle de la libération de Lysimaque, il évacua en toute hâte la Thrace ; mais Lysimaque ne devait pas oublier cette tentative. A l'Ouest, la situation de Démétrios n'était pas assurée non plus. Si la confédération des Étoliens était surtout soucieuse pour l'instant de défendre l'indépendance qu'elle avait su maintenir contre Philippe, Alexandre, Antipatros, elle avait déjà montré en 322 quelle pourrait être, à l'occasion, son attitude vis-à-vis d'une Macédoine affaiblie ou au contraire trop conquérante. La menace était plus précise du côté de l'Épire. Cette monarchie fédérative vivait, depuis un siècle, sous la suzeraineté des souverains de Macédoine, qui y faisaient et y défaisaient les rois. En 302, Pyrrhos, gis du roi Aiacidas, avait été expulsé de son patrimoine par une révolution à laquelle Cassandre n'était sans doute pas étranger. Réfugié auprès d'Antigone, il avait vaillamment pris part à la bataille d'Ipsos ; au moment de la réconciliation précaire de 298, Démétrios, qui avait épousé sa sœur, l'avait envoyé comme otage à Alexandrie. Le jeune roi en exil plut à la cour d'Égypte ; Ptolémée, qui toute sa vie devait chercher en Grèce un contrepoids à la Macédoine, lui fournit des troupes et des subsides avec lesquels il put se rétablir en Épire. Démétrios avait là un dangereux voisin. Agité lui aussi et de tempérament aventureux, hésitant — et ce sera sa perte — entre les tentations d'un empire oriental et celles d'une politique de conquête dans cette Italie si proche des côtes de son royaume — Pyrrhos était en tous cas meilleur général que le roi de Macédoine, et ses contemporains lui reconnaissaient le coup d'œil d'Alexandre.

Avec une surprenante inconscience, Démétrios, ignorant ces menaces, songeait beaucoup moins à consolider sa situation en Macédoine qu'à reconstituer à son profit l'empire d'Alexandre. Les chantiers de Syrie lui construisaient une flotte énorme, 500 navires, dit-on ; pendant ce temps son mariage — le quatrième —, avec la femme divorcée de Pyrrhos, lui assurait la possession de Corcyre, sur la route de l'Italie. En 289, une expédition de Démétrios en Épire, de Pyrrhos en

Macédoine, étaient restées sans résultat, et s'étaient terminées par un compromis. Mais en 288 Pyrrhos se joignit à la grande coalition reconstituée, et, de concert avec Lysimaque, envahissait la Macédoine. Abandonné par la plus grande partie de ses soldats, dont il n'avait pas su se concilier les sympathies et qui étaient las de sa politique d'aventures, Démétrios dut quitter la Macédoine. Il se dirigea d'abord vers la Grèce, avec des troupes recrutées en route ; Athènes allait lui ouvrir ses portes ; mais Pyrrhos arriva en Attique derrière lui ; et Démétrios, après avoir signé une convention par laquelle il abandonnait la Macédoine au roi d'Épire, fit voile vers l'Asie (287). Pendant deux ans on l'y voit errer avec les débris de son armée de rencontre, guerroyant sur les territoires de Lysimaque d'abord, ensuite de Séleucos, qui finit par le traquer au fond du golfe d'Issos et le força à se rendre ; la captivité fastueuse, mais assez stricte, que Démétrios dut accepter, dura jusqu'à sa mort (283/2).

La disparition de ce brouillon n'amena pas la paix générale. D'abord il était difficile que les relations restassent cordiales entre Pyrrhos et Lysimaque, qui s'étaient hâtivement partagé la Macédoine, ni entre Lysimaque et Séleucos. D'autre part, Démétrios avait laissé en Grèce son fils Antigone, connu sous le nom mal expliqué de Gonatas, dont la sérieuse ténacité, héritée de ses grands-pères Antigone et Antipatros, contrastait avec l'agitation de son père, et qui était décidé à reconquérir le royaume dont Démétrios l'avait déclaré héritier en quittant l'Europe. En fait il possédait encore de solides points d'appui en Grèce : Démétrias, Chalcis, Corinthe ; s'il perdit, vers 285, la Ligue des Insulaires, qui se donna à Ptolémée, et une escadre qui, sous les ordres du Syrien Philoclès, passa également au roi d'Égypte, il conservait une flotte importante ; dans les conflits qui se préparaient, il pouvait donc apporter un appoint considérable à celui qui saurait s'assurer son alliance.

Dès 285, Pyrrhos, inquiet de voir se rapprocher ses voisins de l'Est et de l'Ouest, Lysimaque et les Étoliens, concluait avec Antigone un traité secret. Les résultats, à vrai dire, n'en furent pas heureux ; malgré les secours venus de Grèce, Lysimaque pénétra en Macédoine, et força Pyrrhos à lui abandonner tout le royaume. C'était maintenant Lysimaque qui était à la tête d'un empire énorme, lequel comprenait la Macédoine avec la Thessalie, la Thrace, et presque toute l'Asie Mineure ; il étendait au Nord son protectorat sur la Péonie, libérait au Sud-Ouest l'Acarnanie du joug épirote, annexait les îles de la Mer Égée, entretenait de bonnes relations avec Athènes et le sanctuaire de Délos. Pyrrhos, occupé désormais d'un rêve occidental, laissait faire ; Antigone essayait de rétablir sa situation en Grèce en s'emparant du Pirée ; rien ne menaçait Lysimaque de ce côté. Mais les questions dynastiques et les querelles de palais allaient de nouveau provoquer un grand conflit. En Égypte, Ptolémée avait, vers 290, désigné comme son successeur le fils d'un second lit, le futur Ptolémée II, au détriment de Ptolémée Kéraunos, né d'un premier mariage, qui abandonna le royaume paternel, et vint boudier auprès de son beau-frère Lysimaque. Il y trouva une situation analogue à celle qui lui avait fait quitter l'Égypte : la seconde femme du vieux roi, Arsinoë, pour assurer la royauté à ses enfants, avait décidé Lysimaque à faire exécuter l'héritier légitime Agathocle. La famille de ce dernier, et Ptolémée Kéraunos lui-même, allèrent se réfugier auprès de Séleucos, qui, profitant du mécontentement provoqué par le sort d'Agathocle, pénétra en Asie Mineure. Les armées des deux vétérans des campagnes d'Alexandre se rencontrèrent en Phrygie, dans la plaine de Couros ; Lysimaque fut vaincu et tué (281). Séleucos, sans l'avoir cherché peut-être, se trouvait ainsi avoir reconstitué à son profit l'empire d'Alexandre ; il ne lui manquait plus que

quelques garnisons de Grèce, et l'Égypte. En particulier il se trouvait maître de la Macédoine, qu'il n'avait pas revue depuis un demi-siècle. Laissant à son fils Antiochos la régence de l'Asie, il revenait dans son pays natal, lorsqu'en débarquant en Europe il fut assassiné par Ptolémée Kéraunos, qui, désespérant de rentrer en Égypte, s'était avisé qu'après tout l'héritage de Lysimaque était bon à prendre. Ainsi disparaissait — Ptolémée Ier était mort en 283 — le dernier de ces compagnons d'Alexandre, qui, dignes de leur chef, avaient été de grands capitaines et des fondateurs d'empire. Une génération moins brillante allait les remplacer.

On est surpris de voir Ptolémée Kéraunos, après l'assassinat de Séleucos, puis des enfants d'Arsinoë, accueilli sans révolte en Macédoine. Son autorité ne devait même être contestée sérieusement, ni par Antiochos, occupé à consolider péniblement sa situation en Asie, ni par Pyrrhos de plus en plus engagé dans les affaires. La flotte d'Antigone, qui se dirigeait vers la Macédoine, fut sévèrement battue par celle que Ptolémée avait héritée de Lysimaque. Le roi de Macédoine n'était pas sérieusement menacé du côté du Sud. Mais il ignorait sans doute en emparant du trône les dangers qui se préparaient au Nord. De grands mouvements de tribus, commencés peut-être dès le IV^e siècle dans l'Europe septentrionale, avaient eu pour résultat de mettre en mouvement les tribus celtes fixées à ce moment dans l'Europe centrale. Les Grecs, qui connaissaient mal ces Barbares, qu'ils appelaient Galates, ne se rendaient pas compte du service qu'avait rendu Lysimaque en constituant de ce côté une sérieuse barrière. L'écroulement de son empire eut des résultats rapides. Dès 279, trois bandes de Celtes se dirigeaient vers le Sud, l'une vers la Thrace, les deux autres, par la vallée de l'Alios et par l'Illyrie, vers la Macédoine. Ptolémée, qui pensait pouvoir repousser facilement ces sauvages, fut battu et tué, la Macédoine ravagée. A l'automne, la horde, sous la conduite du chef Brennos, entra en Thessalie.

A deux siècles de distance, on pouvait se croire revenu au temps de la grande terreur persique, et la Grèce était plus divisée et plus faible que jamais. Athènes n'avait plus de marine ; les villes du Péloponnèse, une fois de plus, comptaient se défendre derrière l'Isthme ; Antigone ne possédait plus que les garnisons de Démétrias, de Chalcis, du Pirée, de Corinthe ; il était de plus engagé dans une guerre obscure contre Antiochos, dont l'enjeu semble avoir été cette Macédoine qu'aucun d'eux ne possédait et que les Galates venaient de ravager. Cependant l'approche de l'ennemi commun créa une fois de plus une passagère unité ; aux Thermopyles se réunirent des contingents envoyés par Antigone, Antiochos, les cités de la Grèce centrale, Athènes, et surtout les Éoliens. Mais comme en 480, la position fut tournée, et, tandis qu'un détachement celtique faisait vers l'Ouest une démonstration qui eut pour résultat de rappeler chez eux les Éoliens, le reste put descendre jusqu'à Delphes. Mais les Barbares trouvèrent le sanctuaire défendu par les Phocidiens, auxquels s'était adjoint un contingent éolien ; la saison avancée les força à une retraite rapide, et difficile, que la légende embellit bien vite de traits miraculeux. Ils traversèrent rapidement la Thessalie et la Macédoine épuisées par leur récent passage, et remontèrent, les uns vers le

Danube, les autres vers la Thrace ; ils y rencontrèrent Antigone qui venait de faire sa jonction avec Antiochos et qui leur infligea une défaite complète (277).

Cette grande secousse allait modifier la situation politique de la Grèce. Les Étoliens et Antigone avaient bien mérité de l'hellénisme ; leurs succès contre les Galates leur valurent un grand prestige. On verra plus loin le parti que les Étoliens surent en tirer. Pour Antigone, l'invasion avait eu pour conséquence de laisser la Macédoine sans maître ; et il n'avait plus de compétiteur : le traité qui l'avait réconcilié avec Antiochos lui abandonnait la Macédoine, Pyrrhos était occupé en Italie. En 276 Antigone était de nouveau établi dans le royaume que son père avait si peu de temps possédé ; la Thessalie lui restait soumise ; la Grèce accepta l'événement ; Athènes se résigna à voir une garnison macédonienne établie au Pirée ; Sparte même semble avoir renoncé à l'opposition, d'ailleurs bien vaine, qu'elle faisait, depuis Chéronée, aux rois de Macédoine. On peut vraiment considérer Antigone Gonatas comme le fondateur d'une nouvelle dynastie macédonienne. Ses successeurs, aussi énergiques que lui, sauront refaire de ce royaume épuisé la première puissance militaire du monde hellénique ; une sorte d'équilibre va pouvoir s'établir entre les trois tronçons de l'empire d'Alexandre, la Macédoine régénérée, l'Égypte, et cet énorme et inorganique empire d'Asie dont les descendants de Séleucos s'efforceront à grand'peine de maintenir l'intégrité.

Bibliographie. — KAERST, BOUCHÉ-LECLERCQ, FERGUSON, *ouvrages cités.* — TARN, *Antigonos Gonatas.* Oxford, 1913.

CHAPITRE XXX. — LA SICILE ENTRE ROME ET CARTHAGE

Les deux parties du monde grec que sépare la Mer Ionienne étaient restées, jusqu'à la fin du Ve siècle, en étroite communion politique et intellectuelle. Il s'en était fallu de peu que Gélon de Syracuse ne prît, au moment des guerres médiques, le commandement suprême des armées grecques ; pendant la guerre du Péloponnèse, des fantassins d'Ionie avaient combattu sous les murs de Syracuse, des trières syracusaines dans l'Hellespont. Au IV^e siècle les rapports deviennent moins étroits. La Grèce d'Europe se tourne de plus en plus vers cet Orient où un empire en décomposition attire ses soldats ; et le bouleversement fécond que détermine en Asie la conquête d'Alexandre accentue encore ce mouvement. A l'Ouest, Carthage d'une part, les peuples de l'Italie centrale de l'autre, en menaçant la sécurité des cités de Sicile et de Grande Grèce, sollicitent de plus en plus leur attention. Cependant les villes de l'Ouest n'oublient pas leurs origines ; précisément le danger extérieur, et aussi les troubles intérieurs, les inciteront plusieurs fois à demander du secours à la mère-patrie, d'abord aux vieilles métropoles, puis aux peuples jeunes de la Grèce septentrionale.

C'est à Corinthe que, dès 345, s'adresse Syracuse. Le retour de Dionysios n'y avait pas ramené la paix. Tout un parti hostile au tyran avait quitté la ville, s'était réfugié à Léontinoi, auprès d'Hikéatas, un ancien ami de Dion, et comptait rentrer de force à Syracuse ; Carthage attendait le moment où ces discussions allaient lui livrer, avec la ville convoitée depuis cent cinquante ans, la possession de toute la Sicile. C'est alors que les ennemis de Dion s'adressèrent à Corinthe, métropole de Syracuse, qui envoya une petite escadre commandée par Timoléon ; c'était un des plus notables citoyens de Corinthe, et il avait montré son respect pour la constitution de son pays en renversant, vers 365, son propre frère qui essayait d'y établir la tyrannie. Il trouva en Sicile la situation modifiée ; Hikéatas avait battu Dion, le tenait enfermé dans Syracuse, et avait fait la paix avec les Carthaginois. Timoléon le battit, le força à conclure une entente et à lui abandonner le commandement de ses troupes. Accueilli en libérateur par les villes de la Sicile orientale, renforcé par un nouveau contingent corinthien, Timoléon put s'emparer de Syracuse, et de la personne de Dionysios — qui devait finir ses jours ce simple particulier, à Corinthe — et infligea aux Carthaginois, sur les bords du Crimises, dans la Sicile orientale, une défaite décisive (341). Une nouvelle trahison d'Hikéatas fut arrêtée par la révolte de ses soldats ; il fut livré à Timoléon, qui le fit exécuter. On pouvait se croire revenu aux plus beaux temps de Dionysios l'ancien ou même de Hiéron ; les Carthaginois étaient refoulés dans l'angle occidental de l'île ; la confédération des cités grecques était reconstituée, et — ce que n'avaient fait ni Dionysios ni Hiéron — Syracuse était dotée d'une constitution, de **juste milieu** que Timoléon put voir fonctionner d'une manière normale car, après la victoire, il abandonna

ses fonctions dictatoriales, et termina sa vie en simple particulier dans la ville qu'il avait sauvée.

Mais, l'équilibre que Timoléon espérait établir en opposant à l'Assemblée du peuple un conseil de 600 citoyens pourvus d'un certain cens, ne devait pas lui survivre. Pendant dix ans environ, démocrates et aristocrates se disputèrent le gouvernement de la ville, jusqu'au jour où un militaire de Rhégion, Agathocle, qui depuis 343 servait dans les armées syracusaines, constitua une petite armée que le parti populaire put opposer aux oligarques ; le péril carthaginois, qui renaissait à chaque période troublée, et les mérites d'Agathocle, décidèrent l'Assemblée à lui conférer des pouvoirs dictatoriaux (349/8) ; après deux jours de combats de rue, il lut maître de Syracuse. Mais les oligarques, réfugiés dans les grandes villes de la Sicile orientale, continuaient leur opposition : ils demandèrent du secours à Sparte, qui envoya son roi, Acrotatas, avec une petite escadre ; à Tarente, qui envoya vingt vaisseaux. Spartiates et Tarentins se firent battre ; en 313 la domination d'Agathocle, était reconnue dans tout l'Est de sauf à Messine et à Agrigente ; Carthage, inquiète de l'activité du nouveau maître de Syracuse, renonça à la politique de non-intervention qu'elle suivait depuis la bataille du Crimisos. En 311, une forte expédition débarqua au promontoire d'Ecnomos ; son chef Hamilcar, renforcé de contingents fournis par Agrigente et par le parti oligarchique, et qui portèrent ses effectifs à 45.000 hommes environ, battit Agathocle qui se vit réduit à la possession de Syracuse.

C'est alors qu'il forma l'audacieux projet — que Scipion devait reprendre cent ans plus tard — de rappeler les Carthaginois, chez eux en portant la guerre en Afrique. Trompant le blocus que la flotte d'Hamilcar avait établi autour de Syracuse, il passa en Lybie avec une armée de 14.000 hommes, s'empara de Tunis et vint mettre le siège devant Carthage.. Revenu de Syracuse avec une forte partie de son armée, Hamilcar se fit battre près de Tunis. En 309, le tyran de Cyrène, Ophélas, amena à Agathocle un renfort de 10.000 hommes ; Agathocle le fit assassiner, et garda ses troupes ; avec son armée ainsi augmentée, il put se rendre maître de presque toute la Lybie carthaginoise (309). Mais pour réduire Carthage, il lui fallait la maîtrise de la mer, et par conséquent une flotte. Pendant qu'on la construisait, il confia le commandement de l'armée d'Afrique à son fils Archagathos, et rentra en Sicile, où la situation s'était modifiée à son avantage. Ce qui restait sous les murs de Syracuse de l'armée carthaginoise avait été battu, et les troupes du parti oligarchique, qui avait toujours Agrigente comme base d'opérations, menaient la guerre pour leur propre compte. Une série de succès assura à Agathocle la possession de presque toute la Sicile occidentale, et amena la dissolution de la coalition dont Agrigente était le centre. Mais de mauvaises nouvelles le rappelèrent en Afrique, où il trouva une armée amoindrie par la désertion, et affaiblie par une série d'échecs, au point qu'il ne s'y sentit pas en sûreté, et rentra précipitamment à Syracuse, en abandonnant ses troupes qui firent leur soumission aux Carthaginois (307). Matériellement l'expédition se terminait par un échec complet ; mais l'effet moral avait été considérable : pendant trois ans Carthage avait vu, chose inouïe, une armée grecque campée sous ses murs. Elle accepta donc sans hésiter la paix que lui offrait Agathocle en lui restituant la Sicile occidentale. Agathocle avait désormais les mains libres contre les troupes du parti oligarchique, qui durent faire leur soumission. Sauf Agrigente, qui persista dans son opposition, l'Est de l'île appartenait de nouveau au maître de Syracuse, qui, à l'exemple des grands capitaines d'Orient, prit dès la fin de 306 le titre de roi.

L'activité du nouveau souverain allait pouvoir s'exercer en dehors de la Sicile. En Italie, les cités helléniques se sentaient depuis longtemps menacées par les populations italiotes, douées à ce moment d'une grande force d'expansion, et qui, à défaut d'une civilisation raffinée, possédaient de fortes qualités militaires. Dès 342 Tarente, pressée par les Lucaniens et les Messapiens, avait imité l'exemple de Syracuse, et avait demandé du secours à Sparte, sa métropole, qui envoya son roi Archidamos à la tête d'une armée de mercenaires. Il fut battu et tué en 338. Tarente alors songea à ces peuples du Nord de la Grèce dont les récents événements attestaient la vitalité. La Macédoine s'engageait à ce moment dans la grande lutte contre la Perse. Mais Alexandre, roi d'Épire, l'oncle du grand Alexandre, ne demandait pas mieux que d'imiter en Occident les hauts faits de son neveu. Débarqué en Grande-Grèce en 334/3, ses premières campagnes lui soumièrent tout le Sud de l'Italie, jusqu'à la Campanie. Mais les Tarentins s'aperçurent bientôt que par crainte d'un ennemi ils s'étaient donné un maître ; Tarente, puis d'autres cités, se détachèrent d'Alexandre ; qui finit par se faire battre et tuer par les Lucaniens (331). Son intervention avait quand même dégagé Tarente et l'avait débarrassée de la menace lucanienne. Mais, vingt-cinq ans après la mort du roi d'Épire, ils se virent menacés d'un ennemi autrement redoutable. Rome avait peu à peu établi son autorité sur toute l'Italie méridionale. Dès 327, Naples était entrée dans son alliance — la première cité grecque qui reconnût l'hégémonie romaine. Et la seconde guerre samnite, terminée en 305, étendit sa zone d'influence presque aux portes de Tarente, que les Lucaniens, à l'instigation de Rome, menacèrent de nouveau. Tarente, pour la seconde fois, fit appel à Sparte, qui envoya le roi Cléonyme, frère d'Acrotatos ; il imposa la paix aux Lucaniens, mais se brouilla bien vite avec les Tarentins, qui, de nouveau isolés, s'adressèrent cette fois à Agathocle. Le roi de Syracuse passa en Italie, battit les Italiotes dans une série de campagnes, et leur imposa une alliance qui enlevait momentanément le Sud de l'Italie à l'influence romaine.

En même temps Agathocle était amené à se mêler des affaires d'Orient. Cléonyme était, lui aussi, un de ces rois-aventuriers si nombreux dans le monde hellénique depuis la mort d'Alexandre, et son expédition italienne semble n'avoir été pour lui qu'un prétexte à conquêtes. Il s'était emparé de Corcyre, d'où il pouvait surveiller les événements des deux côtés de l'Adriatique, et d'où il fit plusieurs fois, avec sa flottille, la course sur les côtes italiennes. Cassandre, qui ne pouvait supporter de voir un roi de Sparte installé si près des côtes de cette Illyrie, que tous les successeurs de Philippe ont toujours considérée comme une dépendance de la Macédoine, l'en délogea. C'est alors qu'intervint Agathocle, qui expulsa de l'île la garnison macédonienne (298), et confia la royauté de l'île à sa fille Lanassa, épouse successivement de Pyrrhos, puis de Démétrios Poliorcète. Ainsi les événements d'Orient et ceux d'Occident paraissaient devoir se combiner par un de ces mariages diplomatiques, dont l'objet était évidemment d'assurer à Agathocle l'alliance d'une des grandes puissances de Grèce ; ne lui fallait-il pas en effet un appui en Orient, au moment où il songeait à reprendre les grands projets de Dionysios l'ancien et à expulser les Carthaginois de toute la Sicile ? Déjà une flotte de 200 vaisseaux était prête quand le vieux roi mourut (289). L'an des plus hardis de cette génération de grands capitaines, il avait à peu près reconstitué l'empire de Gélon et de Dionysios, enrayé la menace de Carthage, et celle de Rome.

Mais lui aussi avait construit sur le sable. Au lendemain de sa mort, son empire se désagrégea ; les villes de Sicile se dissocièrent et tombèrent aux mains de tyrans locaux, Hikétas à Syracuse, Phintias à Agrigente ; les mercenaires italiotes de son armée s'emparèrent de Messine. Cette fois l'occasion parut bonne aux Carthaginois pour en finir ; en 278, Syracuse, qu'ils assiégeaient par terre et par mer, paraissait perdue. En Italie, les Lucaniens menaçaient de nouveau les villes de Grande-Grèce ; plusieurs d'entre elles se jetèrent dans les bras de Rome, le seul pouvoir de la presqu'île en état de les protéger contre les Italiotes. Du coup, des garnisons romaines furent de nouveau établies dans l'Italie méridionale ; en 282, une flottille romaine osa se montrer dans le golfe de Tarente. La grande ville réagit avec violence ; ses vaisseaux coulèrent quatre croiseurs romains, tandis que son infanterie expulsait la garnison romaine de Thurium. C'était la guerre à bref délai, avec une puissance encore médiocre sur mer, mais pourvue d'une infanterie nombreuse, et qui avait déjà donné des preuves de sa discipline et de son esprit d'organisation. De nouveau il fallut chercher du secours en Grèce, et, cette fois encore, la seule puissance disponible était l'Épire. Pyrrhos profita avec empressement de l'occasion qui s'offrait de se mêler enfin pour tout de bon des affaires d'Italie. En 281, un corps de 3.000 Épirotes dégageait Tarente d'une armée romaine qui en pillait les environs ; en 280, Pyrrhus lui-même, à la tête de 20.000 Épirotes et Grecs, débarquait en Italie, et, près d'Héraclée, une armée hellénique et une armée romaine se rencontrèrent pour la première fois. La légion romaine était un instrument plus souple que la massive phalange ; mais la tactique de Pyrrhos, et ses éléphants, lui valurent une victoire, d'ailleurs coûteuse. Ce succès donnait à Pyrrhos l'Italie méridionale ; mais Rouie n'était pas pour autant abattue : un raid de Pyrrhos dans le Latium resta sans résultats ; la victoire d'Asculum, aussi chèrement payée que celle d'Héraclée, n'amena aucune décision. Pendant ce temps, les Tarentins se lassaient des obligations militaires que leur imposait le roi, auquel pleins pouvoirs avaient été accordés pour la durée de la campagne ; Pyrrhos, cependant, recevait des nouvelles inquiétantes de Grèce où l'invasion galate pouvait, du jour au lendemain, menacer l'Épire. Entre Pyrrhos et le Sénat romain s'ouvrirent des négociations qui étaient sur le point d'aboutir quand une ambassade carthaginoise arriva à Rouie. La présence de Pyrrhos en Grande-Grèce était une menace pour toutes les puissances de la Méditerranée occidentale ; Carthage, qui craignait pour ses possessions de Sicile, offrait aux Romains son alliance et, ce qui leur manquait, sa flotte. Les négociations avec Pyrrhos furent aussitôt rompues ; le roi décida de se retourner contre son nouvel ennemi, et à aller l'attaquer en Sicile, où Syracuse, assiégée depuis de longs mois, l'appelait à son secours. Laissant en Italie son fils Alexandre avec un corps d'occupation, il débarqua à Tauroménion, et dégagea Syracuse. En quatre ans, la Sicile, unie sous son autorité, et dont les cités l'avaient proclamé roi, était presque entièrement libérée des garnisons carthagoises, sauf l'imprenable Lilybée. Mais les Hellènes de Sicile, comme ceux de Grande-Grèce et pour les mêmes raisons, se lassèrent de leur nouveau maître, de ses exigences en hommes et en argent ; et dès que Pyrrhos, rappelé en Italie à la nouvelle que ses alliés samnites et lucaniens avaient été battus par les Romains, eut quitté l'île, Syracuse fit la paix avec les Carthaginois, qui lui abandonnèrent la Sicile orientale. Pyrrhos était de nouveau seul en Italie contre les Romains ; il savait l'Épire menacée par les Galates, les Carthaginois étaient maîtres de la mer, son armée s'usait ; une série d'opérations autour de Bénévent, où était campée l'armée romaine, aboutit à un

échec. L'expédition si brillamment commencée devenait une mauvaise aventure. Décidément, il valait mieux revenir chercher fortune en Grèce, où le trône de Macédoine, justement, était resté vacant pendant quatre ans ; en 275, Pyrrhos repassa l'Adriatique.

Sauf la crainte que pendant longtemps le Sénat romain conservera à l'égard des monarchies d'Orient, il ne devait rien rester de cette équipée. La garnison que Pyrrhos avait laissée à Tarente, pour réserver l'avenir, fut rappelée en 272 par son successeur Alexandre ; Tarente dut faire sa paix avec Rome, passer au rang de [ville fédérée](#), et recevoir une garnison romaine. En 266, la soumission des Messapiens assurait l'autorité de Rome sur toute la Grande-Grèce. Entre le grand État italien et Carthage la situation de Syracuse devenait précaire, d'autant que les mercenaires campaniens, qui se donnaient le nom de Mamertins (enfants de Mars), tenaient toujours Messine et le territoire avoisinant. Une fois de plus éclata un coup de force militaire. L'armée syracusaine proclama comme généralissime Hiéron, un officier qui s'était distingué sous Pyrrhos et qui, après avoir battu les Mamertins à Mylae et les avoir réduits à la possession de la seule Messine, fit ratifier cette élection par le peuple de Syracuse. Les Mamertins s'adressèrent à Carthage, qui établit une garnison à Messine. Mais les Romains, qui venaient, non sans peine, de s'assurer la possession de Rhégion, ne pouvaient tolérer qu'une si grande puissance occupât l'autre côté du détroit. La garnison carthaginoise de Messine fut expulsée, une armée romaine passa en Sicile, événement dont Hiéron semble avoir compris toute la gravité. Il s'allia avec les Carthaginois, et ses troupes vinrent renforcer l'armée punique qui assiégeait Messine. Mais dans l'été de 263 le consul Appius Claudius débloquent la ville, la forçant à entrer dans l'alliance romaine, et séparent de l'armée carthaginoise les troupes de Hiéron, qui se résolut à traiter ; la paix qu'il signa avec Rome réduisait son empire à Syracuse, Léontinoi et Tauromenion (263). Désormais les Romains auront la maîtrise du détroit, et une base dans qui devait pendant vingt-cinq ans servir de champ de bataille aux Romains et aux Carthaginois. On sait comment cette première guerre punique, où Hiéron se garda de prendre part, se termina, après que le Sénat se fut décidé à chercher la victoire sur mer, par un traité qui abandonnait à Rome la Sicile tout entière (241). Le rêve de Gélon et de Hiéron, de Dionysios, de Timoléon, d'Agathocle, de Pyrrhos, était réalisé : la Sicile était débarrassée des barbares d'Afrique, mais au profit de Rome, dont elle devenait la première province transmarine ; le petit État syracusain, géré avec prudence et fidélité par Hiéron sous le protectorat romain, devait subsister jusqu'au début de la deuxième guerre punique, où, trois ans après la mort du roi, les Romains entrèrent dans la ville (212). Mais, dès 263, c'en était fait de l'autonomie de l'hellénisme d'Occident. Désormais le sort des cités grecques de Grande-Grèce et de Sicile est étroitement lié à celui de la grande république militaire qui, par la possession de l'Italie, de la Sicile, bientôt de la Sardaigne et de la Corse, va devenir la première puissance de la Méditerranée occidentale.

CHAPITRE XXXI. — EXTENSION ET TRANSFORMATION DU MONDE HELLÉNIQUE

Au moment où Alexandre passait l'Hellespont, on peut dire que, depuis deux siècles, l'hellénisme n'avait pas fait de progrès territoriaux. C'est là un fait que l'éclat de la civilisation du Ve et du IVe siècle ne doit pas faire oublier. Le grand mouvement colonisateur de la Grèce archaïque s'était arrêté à la fin du VIe siècle ; depuis, les territoires conquis à l'influence et à la langue grecques avaient été peu de chose. Athènes, les tyrans siciliens avaient fondé quelques colonies dans l'Adriatique ; Dionysios l'ancien avait peut-être essayé de policer les indigènes de la Sicile occidentale ; en Asie Mineure les circonstances — surtout après la chute de l'empire athénien — ne permettent à l'hellénisme que des progrès modestes et précaires ; le petit royaume grécisé de Mausole et d'Artémise n'est qu'une curieuse exception. Mais de 338 à 323 des armées gréco-macédoniennes traversent le Nord des Balkans, l'Égypte, et une moitié de l'Asie ; dans ces vastes territoires elles laissent, comme un sédiment, des colonies dont quelques-unes devaient prendre un prodigieux développement. Les successeurs d'Alexandre, à ce point de vue, suivirent sa politique ; et la plupart d'entre eux ont été de grands fondateurs de villes. En Égypte il est vrai, pays agricole, dont la population était depuis longtemps habituée à obéir, les Ptolémée s'appliquent surtout à développer Alexandrie, dont ils font leur capitale. En Europe, si Cassandreia et Démétrias, fondées par Cassandre et par Démétrios Poliorcète, l'une en Chalcidique, l'autre au pied du Pélion, c'est-à-dire en des régions essentiellement grecques, ne peuvent naturellement contribuer à l'extension de l'hellénisme, il n'en va pas de même de Thessalonique, créée par Cassandre au fond du golfe Thermaïque, ni de Philippopolis fondée par Philippe en pleine Thrace, ni de Lysimacheia en Chersonèse. Mais c'est surtout en Asie que se manifeste, à ce point de vue, l'activité des successeurs d'Alexandre ; en Asie Mineure, où Lysimaque rebâtit, dans une situation plus favorable, Éphèse ; où s'élèvent, sur la grande voie du Méandre, Laodicée et Apamée ; où Pergame, petite forteresse encore au temps de Xénophon, deviendra au IIIe siècle une magnifique capitale ; — en Syrie, terre de prédilection des Séleucides, avec Antioche et son port Séleucie, au débouché de la route qui joint à la mer le cours supérieur de l'Euphrate ; — en Mésopotamie, où une autre Séleucie supplantera Babylone ; jusqu'en Perse et même dans le Turkestan, où une autre Antioche prendra de l'importance dans l'oasis de Merv. — Il n'en va pas de même à l'Occident, où l'extension de Carthage, puis celle de Rome, arrêtent définitivement les progrès de l'hellénisme, et où les expéditions d'Agathocle en Afrique, de Pyrrhos dans l'Italie centrale, resteront sans lendemain.

Il ne faudrait pourtant pas croire que ces immenses territoires d'Orient aient été intégralement gagnés à l'hellénisme, comme l'avaient été, au vite et au VIe siècle, la Grande-Grèce et la Sicile orientale. D'abord beaucoup de ces colonies avaient un caractère essentiellement militaire, et leur rôle civilisateur n'a pu être

que médiocre. De plus, malgré les efforts d'Alexandre et de ses successeurs pour attacher au sol nouvellement conquis les vétérans de leurs armées, ils n'ont pu donner à la colonisation agricole, sauf peut-être en Égypte et en particulier dans le Fayoum, le développement qu'elle devait prendre plus tard dans certaines régions de l'empire romain. La colonisation grecque de la fin du IV^e et du III^e siècles a été essentiellement urbaine, et les plus florissantes de ces villes neuves ne mordaient que très peu sur la campagne environnante ; le parler araméen s'est maintenu jusqu'à la fin de l'empire romain dans la banlieue d'Antioche de Syrie, qui est cependant un des plus grands centres d'hellénisme du monde ancien ; et les efforts des Ptolémée n'ont pas empêché la langue égyptienne de résister, dans les campagnes, au grec, langue officielle. D'autre part, dans ces flots urbains, la population était très mélangée. Elle comprenait, et c'était bien naturel, une forte proportion d'indigènes ; les habitants de la ville égyptienne de Canope constituèrent le noyau d'Alexandrie. Pour les Grecs, ils étaient d'origine diverse ; certes il y avait parmi eux des gens de la Grèce propre ; des Athéniens s'établirent dans la capitale qu'Antigone fonda en Syrie et dont la population fut bientôt transférée à Antioche ; mais les Macédoniens formèrent, au début tout au moins, la majeure partie de la population grecque des nouvelles cités. Cette conquête de l'Orient qu'on présente quelquefois, bien à tort, comme un nouvel effort d'expansion d'une Grèce surpeuplée, est en réalité un fait essentiellement macédonien. Macédoniens étaient les hobereaux qui ont fondé les dynasties des Antigonides, des Séleucides, des Ptolémées ; Macédoniens, au début, leurs plus hauts fonctionnaires ; Macédoniens, ces paysans qui composaient le gros de l'armée d'Alexandre et qui peuplèrent ses colonies, celles aussi de Lysimaque et de Séleucos. Et il ne faut pas oublier qu'en Macédoine la civilisation grecque ne s'était répandue que depuis un siècle environ, et encore dans les hautes classes. Et à côté de ces Macédoniens, que de mercenaires venus des régions les plus déshéritées du Péloponnèse ou de la Crète, ou des contrées les plus barbares des Balkans, Illyrie, Épire, Thrace ! C'est là une différence essentielle avec l'expansion des V^e et VI^e siècles, où la majorité des colons, quelle que fût d'ailleurs leur situation sociale, venaient du cœur même de la civilisation grecque, de Chalcis, de Corinthe, de Milet. Aussi l'élément grec, dans ces nouveaux domaines, n'aura-t-il pas la force de résistance qu'il avait manifestée autrefois en Sicile ou dans l'Italie méridionale, d'autant qu'il se heurtera en Orient à de vieilles civilisations très tenaces. Il se laissera contaminer par le milieu local ; le résultat sera cette forme de civilisation complexe que les historiens modernes appellent hellénistique, et où se mêlent de façon si curieuse, parfois si féconde, les éléments grecs et indigènes. A cette transformation l'hellénisme gagnera en étendue certainement, en richesse parfois, ce qu'il perdra en intégrité.

Cette civilisation de seconde qualité sera quand même celle qui s'imposera, non seulement à l'Égypte et à l'Asie antérieure, mais aussi, dans une certaine mesure et au bout d'un temps assez long, à la Grèce d'Europe. C'est qu'elle avait pour supports les puissants États où il faut désormais chercher le centre de gravité politique et économique du monde grec. Les empires qui se sont constitués sur les ruines de celui d'Alexandre dépassaient en effet de beaucoup, par leur population et leur superficie, tout ce que la Grèce avait connu jusqu'alors. La Macédoine, le plus condensé d'entre eux, avait, à l'époque d'Antigone Gonatas, de 70 à 80.000 km², c'est-à-dire quatre fois environ ce qu'avait été, à son apogée, la plus grande confédération continentale des V^e et IV^e siècles, la ligue péloponnésienne.. L'Égypte dépassait 100.000 km² ; que dire de l'énorme et

vague empire des Séleucides, dont la surface ne peut s'évaluer qu'en millions de km² ? Si peu dense que fût, dans certaines régions, la population de ces États, il est difficile d'attribuer moins de 30 millions d'habitants à l'empire des Séleucides, 10 à l'Égypte, 4 à la Macédoine. D'énormes villes s'y développaient avec rapidité : la population d'Antioche, de Séleucie, se mesurera par centaines de milliers d'habitants ; Alexandrie atteindra le demi-million dès la fin du III^e siècle, chiffre que seule dépassera plus tard la Rome impériale. Les marts de ces nouveaux États disposent naturellement de ressources considérables ; sans qu'il soit possible d'arriver à des évaluations précises, on peut penser que les impôts rapportaient annuellement aux rois d'Égypte et de Syrie des dizaines, peut-être des centaines de millions de francs-or. Ces revenus, formidables à côté de ceux que percevait Athènes au temps de sa plus grande puissance, permettent d'équiper des armées qui dépassent tout ce que la Grèce a connu jusque-là. A Ipsos, Séleucos et Lysimaque avaient pu réunir environ 75.000 hommes, Antigone à peu près autant : ce sont les chiffres des premières batailles napoléoniennes. Plus sensibles encore que le progrès des effectifs étaient ceux du matériel. Depuis Philippe s'était généralisé pour les sièges l'emploi de machines énormes, plus compliquées d'ailleurs que vraiment scientifiques ; les **Preneuses de villes** (Hélépoles) de Démétrios Poliorcète sont restées célèbres, malgré leur médiocre rendement. Dans les batailles rangées paraissent les éléphants, parfois en nombre considérable : Antigone en avait 75 à Ipsos, Pyrrhus en fit passer 20 en Italie. Sur mer se manifeste également, à défaut d'une technique nouvelle, un progrès dans la dimension des navires : des tétrères, des pentères, dont le pont est souvent protégé par une sorte de cuirasse, remplacent la trière de l'époque athénienne ; nous nous représentons mal la disposition des rameurs sur ces gros bâtiments, mais nous savons que certains d'entre eux sont, pour l'époque, de véritables colosses, de plus de mille tonnes, avec des équipages de plusieurs centaines de matelots.

Vis-à-vis de ces puissants empires la débilité des États grecs est de plus en plus sensible. Leur population, que les guerres constantes et les restrictions causées par la crainte de la famine avaient toujours maintenue à une médiocre densité, reste stationnaire ou diminue ; au recensement institué en 313 par Démétrios de Phalère pendant une période de paix et de prospérité relative, Athènes ne possédait plus que 21.000 hommes en état de porter les armes — moins qu'au début de la guerre du Péloponnèse, et la population totale de l'Attique ne devait pas dépasser 200.000 habitants. La régression de la population est encore plus sensible dans les régions agricoles ; Sparte n'est plus qu'une bourgade. Dans ces villes amoindries on voyait aussi diminuer le patriotisme. Plus d'armées de citoyens, plus de flottes équipées et entretenues par de riches particuliers, mais seulement des troupes de parade, des gendarmeries mercenaires, et de pauvres flottilles pour assurer la garde des frontières et la protection des côtes contre les pirates. Aussi l'indépendance politique des villes grecques n'est-elle plus qu'un nom. La liberté que, depuis Philippe jusqu'aux proconsuls romains, les maîtres successifs de la Grèce, en de retentissantes proclamations, promettent à ses villes, n'est plus qu'une autonomie limitée et précaire. Seule la république de Rhodes, comme Venise aux XVI^e et XVII^e siècles, grâce à sa situation insulaire, à la prospérité de son commerce, et à la ténacité de ses marchands, conserve une indépendance que l'échec de Démétrios Poliorcète a consacrée, et qui a pour complément un rôle international auquel Rome seule saura mettre fin. Partout ailleurs la vie politique se restreint de plus en plus à la gestion des affaires municipales ; sa pauvreté nous est attestée par les décrets du III^e et du II^e

siècle, dont d'abondantes inscriptions nous font connaître la vide prolixité. Ainsi disparaît peu à peu ce qui avait été, pendant trois siècles, l'armature de la Grèce : la cité avec son territoire restreint, sa vie intense, sa forte organisation démocratique ; et désormais l'histoire de l'hellénisme est essentiellement celle de quatre ou cinq grands États.

La plupart d'entre eux sont des royaumes. A vrai dire, le principe d'une république fédérative, qui avait trouvé en Béotie, et, au IV^e siècle, en Arcadie, de si intéressantes applications, n'est pas oublié. En Étolie, et dans le Péloponnèse, se développeront, au cours du III^e siècle (cf. ch. XXXIII), des ligues dont l'extension et le rôle finiront par être considérables. Mais la ligue étolienne ne sera jamais un élément civilisateur, et la ligue achéenne ne disposera jamais que de faibles ressources matérielles. Dans les autres grands États du monde grec la monarchie revêt des aspects divers. En Sicile, elle reste une **tyrannie** au sens ancien du mot, c'est-à-dire un gouvernement tout personnel, fondé sur le prestige d'un individu, et qui respecte tout au moins les formes de la démocratie. Seuls Agathocle, et Hiéron, le dernier des souverains de Syracuse, ont officiellement pris le titre de roi. En Macédoine, la royauté était héréditaire en principe ; mais elle était aussi fondée sur le consentement des hommes libres, nobles et paysans ; et de fait, si la dynastie des Antigonides, après avoir supplanté les descendants d'Alexandre, s'y est maintenue jusqu'à la conquête romaine, c'est, que les rares qualités de ces princes justifiait le loyalisme de leurs sujets. Il n'en va pas de même en Asie ou en Égypte. Rien, dans l'organisation politique ou les mœurs, n'y limite l'autorité du monarque. Il en avait toujours été ainsi en Égypte et en Mésopotamie ; et dès la fin du VI^e siècle, l'empire achéménide, lui aussi, avait tendu de plus en plus vers ces formes despotiques où les institutions, les mœurs, le cérémonial, mettaient un intervalle infranchissable entre le souverain et ses sujets. Les nouveaux maîtres s'accommodèrent facilement de cet état de choses ; n'étaient-ils pas, d'ailleurs, d'une race supérieure, et la conquête ne leur conférait-elle pas un pouvoir absolu sur les nouveaux territoires et leurs habitants ? Bien entendu, les cités grecques bénéficient dans ces États d'un régime spécial. Comme dans la Grèce propre, elles conservent leurs magistrats, leurs tribunaux, leurs institutions démocratiques, mais dont le jeu, ici aussi, est limité aux questions municipales ; elles n'ont jamais à intervenir dans la direction générale des affaires du royaume auquel elles sont incorporées ; elles ne discutent pas l'impôt auquel elles sont soumises, et qui, sous sa forme collective et polie de contributions (**συντάξεις**), est aussi impératif que le tribut (**φόρος**) exigé individuellement des indigènes ; elles ont à supporter souvent la présence d'une garnison, parfois même d'un agent de l'autorité centrale.

L'absolutisme monarchique trouve son symbole dans le culte des rois. Cette institution porte, par la complexité de ses origines, la marque de l'époque hellénistique ; on y trouve mélangées, dans des proportions qu'il n'est pas aisé de définir, la coutume grecque du culte des héros ; — la notion, familière aux populations de l'Égypte et de la Mésopotamie, du Roi-Dieu ; — et aussi le résultat de la volonté réfléchie d'Alexandre et de ses successeurs. S'il n'est pas assuré en effet que le point de départ de l'institution doive être cherché dans la

visite que fit Alexandre, en 332, au sanctuaire d'Ammon-Râ, en Lybie, et où il se fit saluer par les prêtres du nom de fils de ce dieu que les Grecs identifiaient avec Zeus, du moins est-il certain que, plus tard, il accepta les honneurs divins que lui rendaient ses proches, et qu'il s'en fit décerner par les villes de Grèce. Après sa mort, Eumène, en évoquant dans les délibérations sa présence réelle, Ptolémée, en transportant à Alexandrie sa dépouille comme une relique, contribuèrent au maintien et à la diffusion de l'idée de la divinité d'Alexandre, qui devait aboutir à un culte formel. Héritiers de sa puissance, les Séleucides et les Ptolémées participèrent de son essence ; ils furent dieux à leur tour. Ce principe s'exprime d'abord sous une forme assez timide : le roi régnant institue des honneurs divins pour son père défunt. Mais dès le milieu du IIIe siècle, le roi vivant est adoré à son tour, identifié avec l'un des grands dieux du panthéon hellénique ; au ne siècle, dans la personne de Ptolémée V ou d'Antiochos IV, il sera proprement dieu incarné, **visible** (ἐπιφάνης). A vrai dire, cette institution ne se développe pas partout avec un égal succès. On n'est pas surpris qu'elle ne se soit pas implantée en Macédoine, où la population n'aurait accepté ni les conceptions religieuses qui en étaient le principe ni le despotisme dont elle était le complément ; en Grèce, le titre de Dieu sauveur que reçoivent, à Athènes Démétrios Poliorcète, à Rhodes Ptolémée Ier, ne sont que l'expression d'une reconnaissance provisoire. Il n'en va pas de même en Égypte, où le culte des rois a pour base la tradition nationale, et surtout dans l'empire des Séleucides, où cette institution donne une forme concrète à l'autorité royale, aussi bien auprès des populations indigènes que des cités grecques, et où, par l'organisation minutieuse du clergé et sa division en diocèses, elle devient, comme plus tard le culte des empereurs romains, un rouage de l'administration.

Cette administration, elle aussi, est, dans ces grands empires, d'un aspect complexe. Le roi y est entouré d'un **conseil** (συνέδριον) d'amis (φίλοι), recrutés, comme au temps de Philippe et d'Alexandre, dans le corps aristocratique des Pages royaux (βασιλικοί παῖδες). Ces hauts dignitaires, presque toujours d'origine grecque après l'essai malheureux fait par Alexandre pour utiliser les indigènes, se partagent les divers ministères — direction générale (ὁ ἐπὶ τῶν πραγμάτων), guerre, marine, finances, chancellerie. Cet organisme central, d'allure à la fois macédonienne et grecque, se superpose à une administration provinciale qui, si le haut personnel y est presque toujours grec, respecte en général les cadres des anciennes monarchies. En Asie, les circonscriptions des **stratèges** recouvrent à peu près les satrapies des Achéménides ; en Égypte, les Ptolémées conservent les divisions territoriales (nomes) des Pharaons, ainsi que la savante bureaucratie qui s'y était constituée au cours des siècles, et qui était adaptée au tempérament d'un peuple minutieux et processif. — Bien entendu, dans cette administration, les agents ne sont pas désignés par le choix des populations intéressées, mais nommés par le pouvoir central ; ainsi le monde hellénique agrandi apprend à connaître le régime des fonctionnaires, qui d'ailleurs, dans les cités grecques, se superpose à celui des magistrats — par une évolution comparable à celle qui, trois siècles plus tard, devait se produire dans le monde romain réorganisé par Auguste.

L'hégémonie macédonienne, et la conquête de l'Égypte et de l'Asie, devaient avoir de graves conséquences économiques. Dans la Grèce d'Europe, où la diminution de la population se fait surtout sentir dans les campagnes, on voit se reconstituer la grande propriété que les institutions démocratiques avaient autrefois contribué à morceler. Cette évolution est sensible, non seulement à Sparte ou en Thessalie, où elle ne fait qu'accentuer un état de choses déjà ancien, mais dans tout le Péloponnèse, en Béotie, en Eubée, peut-être même en Attique. Ce régime amène avec lui les maux qui l'ont toujours accompagné dans l'antiquité, où l'état rudimentaire des instruments aratoires n'a jamais permis l'exploitation intensive d'un grand domaine. Le ravitaillement se fait de plus en plus difficile, et, par une contradiction qui n'est qu'apparente, la situation des fermiers et des propriétaires devient de plus en plus misérable. Un prolétariat agricole se reconstitue ; la Grèce finissante, comme celle du temps de Solon, sera troublée par ses revendications, et agitera la question de l'abolition des dettes et du partage des terres. En Sicile, la politique avisée de Hiéron enrayer ce mouvement ; la partie occidentale de l'île continue, au IIIe siècle, à envoyer du blé dans toute la Méditerranée, et c'est seulement après la conquête romaine qu'éclatent les troubles agraires. En Égypte et en Asie, la conquête crée des conditions de travail inconnues jusqu'alors à la civilisation grecque. Elle confère aux souverains un droit éminent sur la terre **acquise par la lance** (*δορικήτης*) ; ils s'y taillent de vastes domaines. Ce régime avait existé de tout temps en Égypte ; on le voit appliqué à partir du IIIe siècle par les Séleucides aussi bien que par les Ptolémées. Mais le grand nombre des esclaves, la surveillance souvent attentive de l'autorité royale, l'institution du colonat à temps en Égypte, en Asie le maintien du servage dans les domaines royaux, y permet, malgré la triste situation où se trouve parfois le travailleur, une culture assez active ; et d'autre part, en multipliant les concessions aux vétérans macédoniens, aux fonctionnaires, aux émigrés venus de Grèce, les souverains maintiennent dans leurs royaumes une classe assez nombreuse de petits et moyens propriétaires.

Comme l'agriculture, l'industrie subit le contre-coup des nouvelles conditions politiques et sociales. Ce n'est pas que les progrès techniques y soient importants ; les applications pratiques de la science restent encore des objets de curiosité, sauf en Égypte, la terre classique de l'irrigation, où se généralise l'emploi de la vis d'Archimède. D'autre part, dans la Grèce d'Europe, la population libre décroît sans que le nombre des esclaves augmente ; aussi, dans les plus grandes villes, sauf peut-être Corinthe, l'industrie reste stagnante ; les grandes fabriques qu'on avait vu se créer au début du IVe siècle ne se développent pas. Il n'en va pas de même dans les nouveaux pays conquis à l'hellénisme, où la densité de la population permet le recrutement d'une abondante main-d'œuvre, libre et servile. Là se développent, à côté de la petite industrie toujours vivace en Orient, de grands ateliers, aussi bien à Alexandrie ou dans les grandes villes d'Asie Mineure, de Syrie, de Mésopotamie, que dans les domaines royaux, où les serfs constituent un personnel tout prêt. On y fait moins d'articles de luxe que d'objets en série ; ce changement nous est surtout attesté par la céramique, où l'emploi du surmoulage, pratiqué avec discrétion dès la fin du Ve siècle par les potiers d'Athènes, permet maintenant de fabriquer en quantités industrielles des vases coquets, ornés de motifs empruntés aux objets en métal, et d'un prix abordable — mais qui tuent le vase peint, où se manifestait le talent personnel de l'artisan. Cette décadence artistique, dans ce domaine et dans d'autres, est la rançon d'une production dont l'abondance dépasse tout ce qui s'était vu jusque-là dans le monde grec.

A cette industrie féconde répond un commerce actif. L'aire en est singulièrement accrue par les conquêtes d'Alexandre. La chute de l'empire perse permet au monde hellénique de communiquer directement avec la haute vallée du Nil, l'Arabie, l'Inde, et, à travers cette Bactriane dont on comprend l'importance aux yeux d'Alexandre, avec l'Asie centrale et la Chine. Les marchands grecs y échangent contre la soie et les épices les produits des manufactures d'Égypte et de Syrie ; les dynastes grecs y feront venir des artisans de leur pays, et les tailleurs de pierre de la région du Gandhara s'inspireront bientôt des procédés de la statuaire hellénique. A l'Ouest, si l'empire étrusque, client fidèle de l'industrie grecque, est anéanti par Rome au début du IIIe siècle, sa disparition est compensée par le développement de Carthage, les progrès politiques et économiques des populations de l'Italie centrale, où se créent pour l'industrie grecque de nouveaux débouchés. Dans ce domaine accru, les moyens de communication devaient s'améliorer. La navigation s'enhardit. Les procédés de construction de la marine de guerre influent sur les flottes commerçantes, où l'on voit maintenant employer de très gros bateaux, comme cette [Syracuse](#), construite par Hiéron pour le transit Sicile-Alexandrie, et qui devait jauger près de 5.000 tonnes. Ces grands navires ne font plus de cabotage, mais des traversées directes à travers la Méditerranée, par tout temps, même parfois en hiver, et à toute heure ; la tour construite au début du IIIe siècle dans l'île de Pharos, à l'entrée du port d'Alexandrie, pour servir d'amer pendant le jour, de signal lumineux pendant la nuit, sera imitée en plusieurs points de la Méditerranée. Les voies de terre s'améliorent. Si la Grèce reste, autant qu'on peut savoir, le pays des mauvais chemins, les Séleucides héritent du réseau routier des rois de Perse, et le perfectionnent. Le long des grandes voies de terre et de mer prospèrent les cités commerçantes de la période hellénistique ; à l'Ouest, Tarente et Syracuse, qui resteront jusqu'à la conquête romaine les grands marchés de la Sicile et de l'Italie méridionale ; sur la route entre la mer Ionienne et l'Asie, Corinthe, qui fait de nouveau concurrence à Athènes ; Délos, qui à partir du milieu du IIIe siècle devient un entrepôt de céréales et une grande place de commerce ; Rhodes ; à la porte de la Mer Noire, Byzance ; en Asie Éphèse, tête de ligne de la plus grande route d'Asie Mineure, Antioche, Séleucie sur le Tigre ; en Égypte enfin Alexandrie, où se concentrent les produits de la Mer Égée, de l'Égypte, et de l'Arabie. Marchands, entrepositaires, armateurs de toute provenance se réunissent dans ces villes et y constituent de puissantes corporations, images de ces temps nouveaux où, par l'effet du cosmopolitisme et de la division du travail, c'est par leur activité professionnelle autant que par leur patrie que se classent les gens.

Une forte circulation monétaire est le complément nécessaire de cette activité économique. Elle est singulièrement facilitée par l'énorme quantité de métal précieux qui, à la fin du IVe siècle, avait été jetée sur le marché hellénique. On évalue à plus d'un milliard de francs-or les trésors entassés dans les palais de Suse, de Persépolis, d'Ecbatane, et qui furent libérés par la conquête d'Alexandre. Mais cet afflux de numéraire suffit à peine aux nouveaux besoins du monde hellénique. Il ne pénètre même pas partout. Bien des régions conservent encore le système archaïque des échanges en nature : en Épire, dans les campagnes d'Asie, et, chose curieuse, dans cette Égypte où voisinaient, autrefois comme aujourd'hui, des formes économiques très désuètes et d'autres très avancées, c'est en nature que se font les transactions rurales, que les paysans payent l'impôt, que l'État rétribue les petits fonctionnaires. On constate d'autre part — et c'est là un des faits les plus singuliers de cette époque — que dans tout

le monde grec, les prix, après avoir subi une hausse violente, et bien explicable par la dépréciation de l'or, dans les années qui suivent immédiatement la conquête d'Alexandre, baissent au cours du IIIe pour redevenir à peu de choses près ce qu'ils avaient été cent ans auparavant ; ainsi se rétablit l'équilibre entre le numéraire accru et la production intensifiée. Cette monnaie abondante porte d'autre part la marque de la nouvelle organisation politique. Les petits ateliers locaux disparaissent ; même celui d'Athènes, qui pendant cent cinquante ans avait fait la loi à la Grèce, n'a plus qu'une activité réduite, et ce sont surtout ceux des grands États qui frappent monnaie. Le régime monétaire se simplifie par là même, sans que cependant le monde grec ait jamais pu, dans ce domaine non plus, arriver à l'unité ; la vieille rivalité continue entre la drachme attique, qui sert de base au système adopté par la Macédoine et les rois d'Asie, et la drachme éginétique, qui, par l'intermédiaire de Rhodes, passe à l'Égypte, laquelle l'impose, légèrement modifiée, aux Cyclades, et la fait adopter par Syracuse.

L'organisation du crédit répond à la circulation plus intense des capitaux. On sait que, dès la fin du Ve siècle, les comptoirs des changeurs étaient devenus de véritables banques. Ces établissements avaient acquis, au cours du IVe siècle, une grande prospérité ; à Athènes, la maison de Pasion possédait, dès 371, un capital de 50 talents (300.000 francs-or). La civilisation hellénistique hérita de cet organisme, et le perfectionna. A côté des banques privées on voit se développer celles qui sont agréées par les sanctuaires et les villes, et se multiplier, surtout en Égypte, de vraies banques d'État. Ces établissements payent leurs clients sur la présentation de véritables chèques, et le taux normal de l'intérêt y descend parfois au-dessous de 10 % — chiffre extrêmement bas pour le monde ancien, que la conquête romaine fera remonter, et qui est l'indice d'un développement économique très avancé. Dans le monde grec après Alexandre, comme dans l'Italie du XVIe siècle et dans l'Angleterre de la fin du XVIIIe, on peut dire que l'organisation commerciale et financière s'est perfectionnée plus rapidement que la technique industrielle.

Ainsi, grâce à la conquête de la Grèce et de l'empire perse par les rois de Macédoine, le centre politique et économique du monde grec s'était déplacé vers l'Orient ; Alexandrie et Antioche sont maintenant ses véritables capitales. Et, si la Grèce d'Europe n'a plus qu'une existence ralentie, les marchandises et les capitaux circulent avec une intensité inconnue jusqu'alors dans les pays nouvellement conquis à l'hellénisme. D'autres conséquences de la fusion des deux mondes ne devaient pas être moins considérables.

Bibliographie. — KAERST, ouvrage cité. — GLOTZ. *Le travail en Grèce.*

CHAPITRE XXXII. — ÉVOLUTION INTELLECTUELLE ET ARTISTIQUE

Ni dans les cités diminuées de la vieille Grèce ni dans les villes neuves des pays récemment ouverts à l'hellénisme ne s'est maintenue cette forme étroite et vigoureuse de patriotisme qui, jusqu'au milieu du IV^e siècle, a été le principal ressort de l'activité morale et intellectuelle des Grecs. Et les nouveaux États ne pouvaient servir de support à des sentiments analogues ; derrière les formes administratives du culte personnel des rois, on ne voit pas les sujets des Ptolémées ou des Séleucides montrer d'attachement véritable à l'empire auquel ils sont incorporés ; seule, la population essentiellement rurale de la Macédoine manifeste vis-à-vis de ses souverains un loyalisme qui durera autant que le royaume. Mais ce que perdait le particularisme était gagné par ce vieux sentiment de solidarité panhellénique qu'on trouve dès les origines de l'histoire grecque et que les événements récents contribuaient à renforcer. Des Grecs de toute provenance avaient combattu côte à côte dans les armées d'Alexandre et de ses successeurs ; dans les colonies et les villes des nouveaux empires ils faisaient bloc, tout naturellement, vis-à-vis de la population indigène ; ils se retrouvaient à la cour et dans les administrations royales, où les plus hauts emplois leur étaient réservés. Dans les États hellénistiques viennent se fondre ainsi les hostilités et les différences locales. Une manifestation frappante de cet état de choses nous est fournie par l'évolution linguistique. Les rois de Macédoine avaient, dès le Ve siècle, adopté comme langue officielle l'attique, fait gros de conséquences. Par eux et par les successeurs d'Alexandre, l'attique se répandit dans les nouveaux pays conquis à l'hellénisme. Mais, à être ainsi parlé par plusieurs millions d'hommes, il devait se modifier, perdre de sa saveur et de ses qualités d'art. Sous des influences diverses, ioniennes et barbares, il évolua pour aboutir à cette **langue commune** (*κοινή*), qui, par sa facilité un peu banale, devait s'imposer, à la fois comme langue parlée et comme langue littéraire, à presque tout le monde grec à l'Est de l'Adriatique, tandis que se répandra, en Sicile, une *κοινή* dorienne qu'utilisera Archimède et que stylisera Théocrite. Ces langues communes, qui éliminent les dialectes, sont une image frappante de cette tendance à l'uniformité qui succède au particularisme de jadis.

Et d'autre part les mêmes événements qui atténuent les différences entre Grecs rapprochent les Grecs des autres nations. Sans doute le beau rêve d'Alexandre, qui voulait faire la fusion entre Hellènes et Asiatiques, avait-il, officiellement du moins, échoué ; d'autre part, seule une petite minorité d'esprits généreux affirmait, après Antisthène et avec les philosophes de l'école stoïque, l'égalité originelle de tous les hommes, et enrichissait le vocabulaire du beau mot de **citoyen de l'univers** (*κοσμοπολίτης*). Il n'en est pas moins vrai que, dans le nouveau monde hellénique, Grecs et Barbares voisinaient, et que, par ces contacts, des mélanges étaient inévitables. Ces mélanges se faisaient par en bas. Les grands savants de l'époque hellénistique n'ont en général connu que d'une

manière indirecte les populations et les civilisations non grecques ; aucun d'eux, chose singulière, ne semble avoir eu la curiosité d'apprendre le persan, l'araméen, l'égyptien. Mais dans les quartiers populaires d'Antioche, d'Alexandrie, de Séleucie, bientôt aussi de Délos, s'accomplissait lentement un travail de fusion dont les conséquences, au point de vue moral et religieux, devaient être considérables. Les Grecs des basses classes apprirent à connaître de près les dieux d'Asie Mineure, de Syrie, d'Égypte. Remarquable entre tous est l'extension prise, dès le III^e siècle, par le nouveau culte d'Osiris, rajeuni par Ptolémée I^{er}, et qui se répand dans tout le monde hellénique sous le nom d'Osiris-Apis ou Sérapis ; mais on voit aussi se multiplier les dévots des grandes déesses de Phrygie et de Syrie, associées aux dieux mâles auxquels elles s'unissent ou qu'elles pleurent en des rites violents et symboliques. Un élément, fait d'émotion et de mysticisme, s'introduit par la base dans la pensée religieuse, et y ramène ces idées de dépérissement et de renouveau, de mort et de résurrection, que l'intellectualisme de trois siècles en avait à peu près éliminé. En même temps ces cultes orientaux, à tendances universalistes, et accueillants aux fidèles de toute provenance, contribuent puissamment à la dissolution de l'idée de cité.

Cette évolution religieuse devait être assez lente. Mais les conséquences du nouvel état de choses devaient se faire sentir plus rapidement dans le domaine scientifique. L'internationalisme, la disparition des parlers locaux, la facilité accrue des communications, favorisent le développement des sciences exactes. Jamais l'antiquité, de ce point de vue, n'a connu une époque plus brillante que ce III^e siècle où Ptolémée III crée à Alexandrie un véritable institut de recherches scientifiques, le Musée ; où Euclide donne une forme et une ordonnance définitives aux découvertes géométriques des siècles précédents, et en fait l'édifice harmonieux qui sert encore maintenant de base à l'enseignement ; où Apollonios de Pergé étudie les sections coniques ; où Archimède, le plus grand mathématicien de l'antiquité, publie ses retentissantes découvertes en géométrie — mesure approchée de la circonférence et des surfaces sphériques —, en physique, en mécanique. La dissection est maintenant autorisée, pratiquée, dans les écoles de médecine — fait essentiel dans l'histoire de l'anatomie. En astronomie, non seulement la rotondité de la terre est un fait admis maintenant par presque tous les savants, mais les calculs d'Ératosthène, et, après lui, de Dicéarque, donnent de sa circonférence une approximation assez exacte. Aristarque de Samos ose affirmer que cette petite terre tourne autour d'un énorme soleil — déclaration qui, à vrai dire, provoquera un scandale presque aussi grand que celui de Galilée. La connaissance de la forme de la terre, jointe aux découvertes et aux explorations qui avaient été la conséquence de l'expédition d'Alexandre et de ses successeurs, font faire à la géographie un progrès considérable, et permettent à Ératosthène d'établir la première carte utilisable du monde connu.

Les grands événements politiques ne suscitent pas toujours de grands talents d'historiens. Dans les maigres fragments qui nous sont parvenus des *Helléniques* rédigées par Théopompe à la suite de celles de Xénophon, et de ses *Philippiques* consacrées au règne de Philippe de Macédoine, on trouve plus d'emphase que de sens historique, et beaucoup de partialité. Il faut regretter par contre la perte totale des mémoires écrits par les officiers et fonctionnaires d'Alexandre, Ptolémée, Callisthène, Aristobule, Néarque, celle aussi de l'œuvre de Timée, consacrée à l'histoire si mal connue des régions occidentales de l'hellénisme. Désormais le champ de l'histoire s'étend à toutes les manifestations de l'activité humaine. Sous le nom de Science des choses écrites, *γραμματική* — nous dirions

aujourd'hui philologie — elle étudie les œuvres littéraires du passé. Les savants de tous pays, pour ce genre de travail, trouvent un instrument merveilleux à Alexandrie, où Ptolémée Ier avait créé, au début du III^e siècle, une Bibliothèque qui devait bientôt contenir 400.000 rouleaux, ce qui représente, avec les doubles, plusieurs milliers d'ouvrages originaux. Une pareille collection comportait à la fois et facilitait toute une besogne d'éditions et de commentaires, où excellèrent les directeurs de la Bibliothèque, venus de tous les points du monde hellénique, Zénodote d'Éphèse, Aristophane de Byzance, Anis-targue de Samothrace. Guidés par un sens littéraire très fin, soutenus par une étonnante érudition, ils ont fixé pour longtemps le texte souvent hésitant des grands classiques, et ce qui nous est parvenu de leurs notes a servi d'amorce au travail de la critique moderne.

Les progrès des sciences ont en général pour conséquence la spécialisation. Cependant à l'entrée de la période hellénistique on rencontre, pour la dernière fois dans l'histoire de la pensée grecque, un savant universel. Aristote (304-322), né d'une famille de médecins à Stagire, une de ces villes de Thrace où se maintenaient des souvenirs de la grande tradition ionienne du VI^e siècle, a composé une véritable **Somme** des connaissances de son temps. Les ouvrages qui portent son nom et qui semblent parfois des notes prises au cours du maître, ou des recueils de matériaux, traitent de la physique, de l'histoire naturelle, de la psychologie, de la morale, sans parler de la logique et de ce que nous appelons maintenant métaphysique. Ils attestent une étonnante documentation, et un travail personnel et collectif bien organisé. Mais l'œuvre d'Aristote représente moins un progrès que l'aboutissement du travail scientifique de plusieurs générations. On n'y voit point de nouvelles méthodes d'investigations, et, comme toujours en Grèce, les divinations y voisinent avec des erreurs qui ont lourdement pesé, pendant des siècles, sur la pensée de l'Europe occidentale. Fils d'un médecin de Philippe, Aristote fut lui-même précepteur d'Alexandre, et passa une grande partie de sa carrière à Athènes, d'abord comme élève de Platon, puis comme directeur d'un établissement d'enseignement, le Lycée, qui faisait concurrence à l'Académie ; et cependant cet esprit si avisé n'a pas compris le sens des événements qui se sont déroulés sous ses yeux. À l'époque où se brisaient les cadres du monde hellénique, il considère encore Grecs et Barbares comme deux univers incommunicables, et il n'imagine pas la Grèce autrement que sous l'aspect périmé d'une juxtaposition de petites cités.

Ses disciples, héritiers de la méthode du maître, continuent à donner à leur enseignement une base scientifique ; Théophraste, qui dirige l'École de 322 à 287, est un naturaliste et un psychologue. Mais ailleurs le divorce entre la philosophie et la science, commencé dès la fin du V^e siècle, s'accroît ; l'Académie platonicienne ne dispense plus qu'un enseignement abstrait et traditionnel ; à partir du III^e siècle elle subira, et non pas pour son bien, l'influence des Sceptiques, qui ne reprennent les problèmes de la connaissance posés par les philosophes du VI^e siècle que pour arriver à un véritable nihilisme intellectuel ; les subtilités de l'école mégarienne ne sont qu'un jeu de l'esprit. Par contre la philosophie, qui perd peu à peu le contact avec la science, se préoccupe de plus en plus de questions morales ; il y a là une évolution analogue à celle

qui, de nos jours, a favorisé le développement du **pragmatisme**. La grande affaire semble être désormais de définir le **souverain bien**. Le retour à la nature, préconisé par les Cyniques, n'aboutit qu'à un snobisme à rebours ; l'école cyrénaïque, dans sa recherche du plaisir, à un pessimisme sans portée. Mais deux tempéraments vigoureux créent, à la fin du IV^e siècle, deux écoles dont l'influence devait durer aussi longtemps que le monde ancien. Épicure était un métaphysicien médiocre ; les modifications qu'il a apportées à l'atomisme de Démocrite ne l'ont pas amélioré ; mais une haute conception du bonheur, la liberté d'esprit vis-à-vis de dieux indifférents, et l'optimisme paisible qui en est la conséquence, devaient assurer le succès de sa doctrine. Zénon part d'un point de vue différent pour arriver à des conséquences pratiques analogues. Une volonté intelligente conduit le monde ; une soumission réfléchie à sa volonté est pour l'homme le souverain bien, qui se confond avec la vertu. Ces doctrines hautes et simples devaient, dans le désarroi moral qui accompagne la décadence de la cité, s'imposer à tous les esprits cultivés qui sentent le besoin d'une discipline et qui répugnent au mysticisme des religions orientales ; jusqu'à la fin du paganisme elles resteront, dans le monde gréco-romain, la plus belle expression de la morale antique.

Théophraste venait de Lesbos ; Zénon n'est qu'un demi-Grec, né à Chypre, et mâtiné de sémite ; seul peut-être des philosophes du IV^e et du III^e siècle, Épicure était d'origine athénienne, né d'ailleurs dans la clérouque de Samos. Mais tous les chefs d'école ont voulu enseigner à Athènes. C'est à Athènes que se maintiennent et l'Académie, et, malgré les difficultés que leurs amitiés macédoniennes valurent à Aristote et à Théophraste, le Lycée ; c'est à Athènes, dans son propre jardin, qu'Épicure réunissait ses disciples, tandis que Zénon donnait rendez-vous aux siens sous un portique (**στοά**) de l'Agora — d'où leur nom de stoïques. Ainsi s'accomplissait l'évolution qui, de la cité impériale et commerçante, faisait, en même temps qu'un admirable musée, une ville universitaire, celle où des générations d'étudiants devaient venir étudier, non point, comme à Alexandrie, les sciences exactes ou naturelles Kt la philologie, mais la métaphysique et la morale.

Les arts qui ont pour support une cité prospère, autonome, et fière d'elle-même, s'atrophient. Mais, avant de disparaître, l'un d'entre eux tout au moins jette un éclat merveilleux. Nulle part peut-être aucune crise politique, dans un pays de liberté, n'a suscité d'aussi beaux orateurs qu'à Athènes pendant les quarante années qui précédèrent la guerre lamiaque. Exercés à l'école des avocats de la génération antérieure, ils y ont pris le sens des réalités, l'art de la présentation et des discussions serrées, un style souple et précis, le tout vivifié par les tempéraments si originaux d'Hypéride, d'Eschine, de Démade, de Lycurgue ; chez Démosthène, une passion parfois trouble, presque toujours généreuse, brise les cadres de la période fixée par Isocrate, et en fait cette vague oratoire qui se gonfle et déferle, balayant les résistances et entraînant les cœurs. La conquête macédonienne faucha ou Déduisit au silence cette belle équipe. Par contre, la décadence de la tragédie, commencée dès le début du IV^e siècle, ne fait que s'accroître à l'époque hellénistique, où le public se détourne d'un genre qui ne s'est pas rajeuni et se borne à de froids pastiches. La comédie au

contraire s'est renouvelée, l'évolution qui s'y dessinait dès le IV^e siècle aboutit à la comédie dite **nouvelle**, où se distinguent Philémon et surtout Ménandre, et qui, avec son intrigue romanesque, ses types empruntés à la vie de tous les jours et délicatement nuancés, son dénouement attendrissant, rappelle à la fois notre comédie de caractère et notre comédie larmoyante du XVIII^e siècle ; elle est, elle aussi, le produit d'une civilisation raffinée et qui, malgré tout, trouvait encore à Athènes sa plus parfaite expression. Ailleurs se développent des genres plus grossiers et plus expéditifs — des parodies en Sicile ou dans l'Italie méridionale, pays où ont toujours existé des genres de farce très particuliers ; en Sicile encore et à Alexandrie, des mimes, petites saynètes réalistes d'une grande vigueur comique.

La grande lyrique chorale a disparu, les tentatives pour ressusciter la grande épopée n'arrivent qu'à des œuvres médiocres et artificielles. Mais les nouvelles conditions politiques et sociales favorisent la naissance de genres nouveaux. Dans une grande ville comme Alexandrie, résidence royale et centre scientifique, se développe une poésie officielle et savante. La plupart de ses représentants ont été des érudits, bibliothécaires et philologues. Leurs œuvres, qu'il s'agisse de poèmes didactiques, d'épigrammes, d'hymnes de commande, de petits récits épiques, ont des traits communs, dont l'ensemble constitue ce que l'on appelle l'alexandrinisme : érudition mythologique et scientifique, esprit, raffinement, souci d'art. Si artificielles que nous paraissent aujourd'hui les productions les plus célèbres de cette époque — les hymnes de Callimaque, par exemple on ne peut contester leur succès considérable, ni l'influence qu'elles devaient avoir sur le développement de la poésie dans le monde gréco-romain. Parmi ces talents un peu uniformes se détache un tempérament original ; dans les *tableautins* (*idylles*) du syracusain Théocrite, on trouve un lointain écho de la lyrique passionnée de la fin du VI^e siècle, et, au milieu de bergeries gracieuses et factices, une jolie vision, non point de la grande nature entrevue par éclairs chez Homère ou les vieux tragiques, mais au moins de la grasse banlieue de Cos ou de Syracuse, telle que pouvait la goûter un citadin raffiné.

Dans la Grèce continentale, les grands sanctuaires municipaux et panhelléniques sont en décadence. Delphes et Olympie se remettent mal des tremblements de terre et des pillages du IV^e et du III^e siècle ; seul celui d'Asclépios, à Épidaure, atteste, par la beauté et le soin de ses constructions, la faveur dont jouissent auprès du grand public les dieux guérisseurs — et cela, chose curieuse, dans une époque de grand progrès scientifique. Dans l'Archipel, les rois de Macédoine, d'Égypte et de Pergame, rivalisent de munificences à Délos, dont la religion et le commerce font maintenant un centre d'influences de premier ordre, et qui verra s'élever, dans la seconde moitié du III^e siècle, les beaux portiques dédiés par les Attalides et les Antigonides. C'est surtout dans la nouvelle Grèce, en Asie Mineure, en Syrie, que s'ouvrent, et cela dès le milieu du IV^e siècle, les grands chantiers de construction, autour des temples d'Apollon à Didymes et d'Artémis à Éphèse — qui égalent ou dépassent, par leurs dimensions et leur luxe, ce que le Ve siècle avait entrepris de plus colossal. Mais à côté de ces grandes constructions, l'activité des architectes trouve maintenant des débouchés nouveaux. Partout se manifeste un goût de confort, privé ou collectif, que les

siècles précédents n'avaient pas connu. Les villes neuves sont construites sur un plan régulier ; leurs colonnades et leurs perspectives annoncent les splendeurs monotones de l'urbanisme gréco-romain. On voit se multiplier et se perfectionner les édifices d'agrément : théâtres en pierre remplaçant les anciens cirques en bois — le plus ancien peut-être, celui d'Athènes, n'a été terminé par Lycurque que vers 330 —, stades, palestres et gymnases, faits pour les exercices physiques, l'hydrothérapie, les élégantes flâneries. Le luxe privé répond au luxe public ; les plus belles maisons de l'Athènes du Ve siècle auraient semblé modestes à côté de celles qu'on trouve dans une petite cité provinciale d'Asie, comme Priène, ou plus tard dans le quartier commerçant de Délos. Avec leur péristyle intérieur autour duquel les chambres sont distribuées suivant un plan avisé, avec leurs commodités nombreuses, leur décoration de peintures et de mosaïques, elles annoncent la villa romaine.

Il n'est pas surprenant que dans ces conditions la sculpture prenne une orientation nouvelle. Sans doute la grande sculpture décorative n'est point morte au IVe siècle ; elle manifeste sa vitalité — à Éphèse, à Magnésie du Méandre, à Tralles, au monument magnifique qu'Artémise fit édifier à la mémoire de Mausole, — dans des œuvres expressives, véridiques, et souples, où se manifeste le talent de Scopas et de son école. Mais de plus en plus la plastique tend vers l'art individuel, vers la statue isolée, où un Praxitèle peut manifester son élégante correction. D'admirables œuvres anonymes, la Victoire de Samothrace, la Vénus de Milo, datent sans doute de la fin du IVe siècle ou du début du IIIe siècle ; il semble qu'on ait toujours pu les admirer pour elles-mêmes, et d'assez près. Et beaucoup de statues de cette époque sont, non plus des types idéalisés, mais l'image fidèle et caractérisée d'un individu. Lysippe a été le portraitiste officiel des cours macédoniennes, et c'est au IIIe siècle qu'il faut attribuer quelques-uns des plus beaux bustes qu'on mettait autrefois au compte de la sculpture romaine. Une évolution analogue, semble-t-il, s'est manifestée en peinture, où à la fresque succède le tableau de chevalet, scènes de genre ou portrait.

On voit la complexité et la nouveauté des aspects de la civilisation hellénistique. Du point de vue strictement artistique elle est inférieure à celle du Ve et de la première moitié du IVe siècle ; et l'on peut regretter cette fleur exquise, et qu'on n'a jamais revue, née sur le sol d'une Attique libre. Mais elle marque dans l'antiquité l'apogée du développement des sciences exactes et philologiques, et l'on ne doit pas oublier que c'est au IIIe siècle que se sont constituées les morales les plus bienfaisantes qu'ait connues l'antiquité. Les bouleversements politiques qui avaient si profondément modifié l'assiette du monde grec, loin d'y arrêter l'activité intellectuelle, n'ont fait que la renouveler en lui donnant des formes moins parfaites peut-être, mais plus variées et tout aussi fécondes.

Bibliographie. — LEGRAND. *Histoire de la littérature alexandrine.* Paris, 1924. — MEILLET. *Aperçu d'une histoire de la langue grecque.* Paris, 1920.

CHAPITRE XXXIII. — QUERELLES DE ROIS ET LIGUES DE CITÉS

Il n'était pas trop de la sagesse et de la méthode d'Antigone, roi-philosophe, élève et ami de Zénon, pour rendre à la Macédoine sa prospérité d'autrefois. Il avait, il faut dire, outre ses qualités, un grand atout dans son jeu : le loyalisme des Macédoniens qui, habitués à la monarchie, ne pouvaient, après la destruction de la famille d'Alexandre, qu'accepter l'autorité d'un homme qui était à la fois le fils de Démétrios, et, par sa mère, le petit-fils d'Antipatros. Les difficultés ne devaient pas lui venir de l'intérieur ; en enrôlant les Gaulois demeurés en Macédoine, il renforça son armée, put se débarrasser de prétendants d'ailleurs peu dangereux, et reconquérir la Thessalie ; une entente avec Antiochos I lui assura la tranquillité à l'Est. Mais dès 274, un grave événement faillit compromettre le royaume renaissant. Pyrrhos était revenu d'Occident, aigri contre les souverains de Grèce qui ne lui avaient prêté aucun renfort. S'il avait échoué en Italie, au moins la Macédoine, qu'il avait déjà possédée une fois, était bonne à prendre. Le sage Antigone n'était qu'un médiocre militaire ; il fut, malgré ses Gaulois, complètement battu, et par deux fois, sur son propre territoire. A la fin de 272, il ne tenait plus que quelques villes de la côte les cités de Grèce où il avait maintenu ou rétabli des garnisons firent défection. Plusieurs d'entre elles appelaient le roi d'Épire ; considérant la conquête de la Macédoine comme achevée, il traversa l'Étolie, et passa dans le Péloponnèse, où Cléonymos, le roi de Sparte évincé par son neveu Areus, voulait se faire rétablir sur son trône, et promettait à Pyrrhos un accueil enthousiaste. Mais là où Épaminondas avait échoué un siècle auparavant, Pyrrhos ne put réussir, d'autant que Sparte était solidement fortifiée depuis 285 ; après un assaut inutile et sanglant, il dut remonter vers le Nord, où Antigone venait à sa rencontre. Il trouva près d'Argos les troupes macédoniennes auxquelles était venue se joindre l'armée spartiate ; Antigone refusant le combat, Pyrrhos essaya de forcer la ville, Antigone et Areus arrivèrent à la rescousse ; il s'ensuivit un combat de rues où Pyrrhos fut tué. Cet accident bouleversait la situation ; l'armée épirote évacua le Péloponnèse, Antigone récupéra sans difficultés la Macédoine et put rétablir son autorité dans la Grèce continentale. Cette autorité ne pouvait se manifester par une occupation intégrale. Il suffisait à Antigone d'avoir des garnisons dans quelques points vitaux : Démétrias, Chalcis, le Pirée, Corinthe. Ailleurs, il se contentait de favoriser, là où il le pouvait, un gouvernement bien disposé pour la Macédoine ; et, conformément à ce qui s'est toujours passé lorsqu'une puissance étrangère a voulu exercer son influence sur une portion du monde hellénique, on vit renaître, surtout dans le Péloponnèse, de petites tyrannies locales, toutes dévouées à Antigone. Un heureux concours de circonstances, et la ténacité de son roi, semblaient avoir rendu à la Macédoine la situation que Philippe III lui avait donnée soixante ans auparavant.

Il y avait pourtant une grave différence : c'est que la Macédoine n'était plus le seul grand État hellénique de la Méditerranée orientale. Et, si l'activité des Séleucides était plutôt attirée au Sud et à l'Est de leur empire, les Ptolémée ne se désintéressaient pas de ce qui se passait en Europe. Pendant cent cinquante ans, le principe de leur politique sera, sans s'engager à fond dans les affaires de Grèce, d'empêcher une autre puissance d'y exercer une autorité prépondérante. C'est pourquoi on les voit soutenir les villes et les États capables de s'opposer à la Macédoine, Sparte avant tout, mais aussi Athènes, et peut-être Pyrrhos. La mort du roi d'Épire fut sans doute un rude coup pour Ptolémée II, et, s'il ne put riposter aussitôt, c'est que des difficultés plus voisines attiraient à ce moment son attention. Son demi-frère Magas, gouverneur de Cyrène, venait de se révolter contre lui, s'était approché, en 274, à deux jours de marche d'Alexandrie, et n'avait été arrêté que par une émeute en Cyrénaïque. D'autre part, Antiochos ne se résignait pas à voir les Égyptiens maîtres de la Cilicie et de la Syrie-creuse, sans parler des territoires d'Asie-Mineure — la Lycie, Halicarnasse, Samos — devenues possessions des Lagides depuis qu'Arsinoé, la veuve de Lysimaque, avait su, conformément aux usages du pays, se faire épouser par son frère Ptolémée II. En 274 la guerre éclata entre les rois d'Égypte et de Syrie. Mais Antiochos n'était pas en état de mener une campagne de conquêtes. Son vaste et amorphe empire paraissait menacé d'une désagrégation prochaine. Sur ses confins, des dynasties se constituaient en Cappadoce, dans le Pont, en Bithynie, en Arménie, qui ne reconnaissaient aux Séleucides qu'une autorité nominale. En pleine Asie Mineure, il rencontrait des difficultés. Une des bandes gauloises qui avaient envahi la Grèce en 279, avait passé l'Hellespont et désolait les côtes d'Éolide et d'Ionie. Vers 275, Antiochos remporta sur elle une victoire qui lui valut le titre de Sauveur, Soter, mais dont les résultats ne furent pas définitifs, et les Gaulois continuèrent pendant près d'un demi-siècle à menacer les villes grecques et à exiger des tributs. Dans ces conditions on comprend que les hostilités n'aient pas duré entre Ptolémée II et Antiochos, qui, vers 272, accepta de reconnaître la souveraineté égyptienne sur la Syrie-creuse.

Désormais Ptolémée était libre de s'occuper des affaires de Grèce. Il sut exciter, contre la Macédoine, Alexandre d'Épire, le fils de Pyrrhos ; Sparte, qui essayait de reconstituer l'ancienne ligue péloponnésienne ; et Athènes, où le parti patriote, avec le stoïcien Chrémonidès à sa tête, croyait qu'on pouvait revenir d'un siècle en arrière, et ne se résignait pas à la présence de la garnison macédonienne au Pirée. Ainsi les deux vieilles cités rivales se trouvaient réunies de nouveau pour défendre les libertés grecques. Mais la riposte d'Antigone fut prompt. En 265 il investissait Athènes ; l'année suivante il battait les Spartiates près de Corinthe ; son fils Démétrios infligeait une sérieuse défaite à Alexandre d'Épire, qui fut même expulsé pendant quelques mois de son propre royaume ; en 262, l'armée spartiate fut de nouveau battue par Aristodème, tyran de Mégalépolis et allié d'Antigone. On s'explique mal, mais on constate l'inaction de la flotte égyptienne, qui, embossée dans le golfe Saronique, ne put même pas dégager Athènes, qui dut capituler en 262/1. Il n'y eut pas de représailles, mais la domination macédonienne se fit plus lourdement sentir ; des garnisons furent établies, non seulement au Pirée, mais à Athènes même et au cap Sounion ; la constitution démocratique fut altérée, Athènes perdit jusqu'à son droit de frapper monnaie — symbole de la décadence économique qui suivit la décadence politique.

Cette guerre, improprement appelée de Chrémonidès, car le patriote athénien n'avait été qu'un instrument de la diplomatie de Ptolémée, aboutissait à l'échec

de la coalition anti-macédonienne ; c'est contre l'Égypte maintenant qu'allait se constituer un nouveau groupement. Antiochos s'était tenu en dehors des derniers événements d'Europe ; ses difficultés asiatiques ne faisaient que croître. En Mysie, Philétaire, préposé autrefois par Lysimaque à la garde de la citadelle de Pergame et de la forte réserve en numéraire qui y était déposée, avait su faire sans bruit de cette place forte le centre d'une petite principauté soumise nominalement au Séleucide, indépendante de fait ; à sa mort, son neveu Eumène continua sa politique d'agrandissements discrets ; lorsqu'Antiochos voulut limiter les progrès de ce vassal gênant, il était trop tard ; en 262, Antiochos Ier fut vaincu près de Sardes, par le dynaste de Pergame, et périt sans doute dans la bataille. Son fils Antiochos II héritait d'un royaume en décomposition. La sagesse lui conseillait de conclure une alliance avec la plus grande puissance militaire du monde hellénique, la Macédoine ; c'est ce qu'il semble avoir fait dès 259. Fort de cet appui, il put reprendre les villes de la côte ionienne, Éphèse, Milet, où Ptolémée avait installé des gouverneurs à lui, peut-être aussi, pour un temps, Samos, et menaça de nouveau la Syrie. Pendant ce temps, des négociations diplomatiques et matrimoniales mettaient Démétrios le Beau, le frère d'Antigone, sur le trône de Cyrène. Mais dans cette coalition, destinée à encercler Ptolémée, le point faible restait le Séleucide, dont les ressources militaires étaient décidément insuffisantes. Sa pression sur la Syrie semble avoir été inopérante. En même temps Démétrios était assassiné à Cyrène, à la suite d'une intrigue de harem. D'ailleurs la situation en Europe n'était pas sans donner quelques inquiétudes à Antigone. En Épire, Alexandre était remonté sur le trône ; en Grèce même, le mécontentement des cités vaincues, en particulier d'Athènes, pouvait créer des difficultés. D'autre part Antigone se rendait compte de ce qui lui avait manqué jusqu'ici ; sa lutte avec Ptolémée était, comme on l'a dit d'un grand conflit des temps modernes, celle de l'ours contre la baleine ; si l'Égypte n'avait qu'une armée médiocre, la Macédoine, depuis la disparition de Démétrius Poliorcète, n'avait plus de flotte. La volonté d'Antigone changea cet état de choses, et, dès 253, semble-t-il, une escadre macédonienne faisait une croisière dans la Mer Égée.

Cependant la désagrégation s'accroissait dans l'empire asiatique. Vers 250, Diodotos, satrape de Bactriane, érigeait sa province en principauté indépendante ; au Sud de la Mer Caspienne se constituait cet État des Parthes qui sera désormais une menace pour les maîtres successifs de la ligne de l'Euphrate, Séleucides et Romains. Pour conserver ce qui lui restait de ses provinces orientales, Antiochos se résigna à signer avec Ptolémée une paix qui, suivant les usages diplomatiques, devait être confirmée par un mariage ; Antiochos épousa Bérénice, fille de Ptolémée (vers 260) ; la dot de Bérénice devait être, semble-t-il, cette Syrie-creuse tant disputée. Mais Antiochos II était déjà uni à sa demi-sœur Laodice ; il s'ensuivit une de ces querelles de harem si fréquentes dans ces familles macédoniennes gagnées par les mœurs orientales, et dont le résultat devait être, en 246, l'assassinat de Bérénice, de son fils, et sans doute aussi d'Antiochos II (246). Le fils d'Antiochos II et de Laodice, Séleucos II, n'était qu'un enfant d'une quinzaine d'années. Et la même année, le vieux Ptolémée Philadelphe était mort en Égypte, et son fils Ptolémée III, le souverain le plus énergique de la dynastie des Lagides, n'était pas d'humeur à laisser impuni le meurtrier de sa sœur. La Syrie fut envahie, Ptolémée pénétra jusqu'à Antioche ; le royaume des Séleucides semblait perdu. Mais, outre d'obscures difficultés intérieures qui rappelèrent Ptolémée en Égypte, l'alliance macédonienne joua d'une manière efficace : en deux batailles navales, à Andros et à Cos, Antigone

défit la flotte égyptienne (vers 245) ; un traité signé vers 240 rendait à Séleucos la Syrie du Nord, mais laissait à Ptolémée, par la possession d'Éphèse, et de Séleucie de Piérie, aux portes d'Antioche, des facilités pour une attaque ultérieure. Le grand vainqueur était Antigone, devenu l'arbitre des destinées du monde grec ; à Délos, des édifices, de pieuses fondations du roi de Macédoine — et de sa femme Stratonice — attestent, dès 250, son prestige dans ces Cyclades demeurées jusqu'ici fief des Ptoléméen.

Contre toute attente c'est dans la Grèce d'Europe que son autorité allait trouver des obstacles. Depuis plusieurs années on y voyait renaître cet esprit de fédéralisme qui s'était manifesté si souvent déjà, mais toujours d'une façon provisoire. Cette fois l'exemple devait venir des régions les moins civilisées de la Grèce. Les tribus montagnardes de l'Étolie, dont le rôle avait été modeste jusqu'alors, s'étaient, au cours du IV^e siècle, groupées en une communauté dont Alexandre et ses successeurs avaient dû respecter l'indépendance. Sa résistance à l'invasion galate en 278, lui avait valu une grande popularité en Grèce, et une influence toujours grandissante au Conseil amphictyonique de Delphes, où, depuis Philippe, les rois de Macédoine avaient parlé en maîtres, et qui deviendra désormais un instrument de la politique étolienne. Au milieu du III^e siècle une série d'accroissements font de cette ligue un État considérable, étendant son autorité sur la plus grande partie de la Grèce centrale, du golfe Maliaque au golfe de Corinthe. — Plus modestes avaient été les débuts de la ligue achéenne. A la fin du IV^e siècle, plusieurs petites villes de la côte Nord du Péloponnèse avaient constitué une fédération qui semblait destinée à végéter. Mais en 249, Aratos délivra Sicyone, sa patrie, de son tyran, et affiliait cette cité à la ligue qui deviendra du même coup le centre des aspirations d'indépendance de tout le Péloponnèse.

Dans chacune de ces ligues, les finances, l'armée étaient en commun ; elles évitaient d'autre part ce qui avait été autrefois le vice des confédérations athéniennes et béotiennes : la suprématie d'une des villes participantes. Chaque cité disposait d'un certain nombre de voix au conseil central, réuni plusieurs fois par an, et qui réglait à la fois les questions de politique extérieure et les conflits entre confédérés. Un stratège était chef du pouvoir exécutif, et, en temps de guerre, conduisait l'armée. Jamais le principe de la fédération n'avait été mieux appliqué depuis les débuts de l'histoire grecque ; aussi dès le milieu du III^e siècle les grandes puissances devront-elles compter avec les ligues étoliennes et achéennes.

Antigone ne semble pas s'en être d'abord rendu compte. Il pensait n'avoir rien à craindre du côté des Étoliens, dont il était l'allié ; et lorsqu'en 245 leur confédération défit et annexa la ligue béotienne, il laissa faire. Dans le Péloponnèse, il se croyait tranquille, car il venait de rentrer en possession de l'Acro-Corinthe, soustraite à son autorité pendant quelques années par la révolte de son gouverneur. Antigone laissa donc Aratos maître de Sicyone, et bientôt stratège de la ligue achéenne. Au reste le nouvel État pouvait lui être utile, et, de concert avec la ligue arcadienne provisoirement reconstituée, venait d'infliger une sérieuse défaite à Sparte, l'ennemie opiniâtre de la Macédoine ; Antigone

ignorait sans doute qu'Aratos négociait avec Ptolémée et recevait de lui des subsides. Mais en 243 un nouveau coup d'audace d'Aratos ne laissa plus d'illusions au roi de Macédoine ; grâce à la trahison d'une partie de la garnison macédonienne, Aratos s'empara de l'Acro-Corinthe. L'effet moral fut considérable ; les villes de l'isthme se joignirent à la ligue ; Antigone perdait la clef du Péloponnèse.

C'était le moment pour lui d'utiliser ses alliés étoliens. En 241 leur armée passa l'isthme ; elle se fit battre près de Corinthe. Une seconde expédition, deux ou trois ans après, dirigée contre Sparte cette fois, n'eut pas de résultats. L'autorité et le prestige d'Aratos restaient intacts au Sud de l'isthme. En mourant (239) le vieil Antigone laissait à son fils Démétrios une situation moins brillante que celle qu'il avait cru assurer en 250 à la Macédoine. Cyrène, les Cyclades étaient retombées sous l'hégémonie égyptienne ; le Péloponnèse échappait à son influence ; en 235, une partie de l'Arcadie s'affiliait à la ligue achéenne, une autre partie, avec Mégalépolis, à la ligue étolienne ; enfin, par une manœuvre diplomatique qui, si elle avait eu un résultat durable, aurait changé le sort de la Grèce, Aratos signait avec les Étoliens un traité d'alliance ; la Grèce centrale et la plus grande partie du Péloponnèse constituaient ainsi un vaste groupement de fédérations ennemies de la Macédoine. Une sérieuse défaite infligée par Démétrios aux Achéens resta sans lendemain. En 234, une révolution transformait en république une des plus vieilles monarchies du monde grec, l'Épire, dont l'intégrité ne résista pas à cette secousse, et qui se désagrégea, la partie septentrionale constituant une fédération qui conclut un traité d'alliance avec l'État pirate des Illyriens, le Sud, c'est-à-dire la région la plus civilisée, entrant dans la ligue étolienne. En 229, Démétrios mourut dans une bataille livrée contre ses belliqueux voisins du Nord, les Dardaniens, laissant un fils âgé de neuf ans. La régence fut confiée au plus proche parent du roi, Antigonos, fils de ce Démétrios qui avait été autrefois assassiné à Cyrène. Il ne put empêcher des événements devenus inévitables. En 230/29, Argos entra dans la ligue achéenne ; l'année suivante le commandant de la garnison macédonienne du Pirée remettait la place aux Athéniens, qui d'ailleurs, malgré qu'Aratos eût collaboré à l'événement, refusèrent d'entrer dans la ligue. Néanmoins Antigone ne possédait plus, au sud de l'Olympe, que la Thessalie et une partie de l'Eubée.

Pour d'autres raisons, la grande monarchie asiatique semblait, elle aussi, en plein déclin. A peine la paix de 240 lui avait-elle assuré la tranquillité du côté de l'Égypte, qu'entre Séleucos II et son frère Antiochos, après un essai malheureux de corégence, s'ouvrit une querelle qui devait durer une dizaine d'années. Les roitelets des pays voisins, Pont, Cappadoce, Bithynie, paraissent avoir attisé le conflit ; celui de Pergame prit parti contre Antiochos, qui, après avoir défait son frère à Ancyre, dévastait l'Asie Mineure, et il battit plusieurs fois ses bandes de Galates (229/8) ; Antiochos finit par se livrer à Ptolémée III ; gardé à vue à Alexandrie, il s'évada pour aller batailler et se faire tuer en Thrace (227). Séleucos mourut l'année suivante. La guerre qu'il avait eu à soutenir contre son frère ne lui avait pas permis de consolider un empire chancelant ; une expédition faite vers 235 en Orient ne lui avait rendu ni la Bactriane ni la Parthie ; et, depuis la défaite d'Antiochos Ier, l'autorité du roi de Pergame s'étendait en fait

sur presque toute l'Asie Mineure. Pour reprendre cette province, le fils de Séleucos II, le jeune Séleucos III, franchit le Taurus, mais il fut assassiné en route, laissant le trône à son frère Antiochos III, un jeune homme de dix-neuf ans. L'empire séleucide, amputé de ses plus belles provinces et réduit à la Syrie et à la Mésopotamie, était, comme la Macédoine, aux mains d'un enfant. Si l'Égypte, grâce à sa situation spéciale, sa population homogène, et la prudente politique de ses rois, restait intacte, en Grèce l'idée républicaine ressuscitée sous la forme fédérale, en Asie d'autres causes de décomposition semblaient menacer d'un prompt écroulement les deux plus grandes monarchies du monde grec.

Bibliographie. — TARN, *Antigonos Gonatas*. — BOUCHÉ-LECLERCQ, *Ouvrages cités*.

CHAPITRE XXXIV. — RECONSTITUTION DES GRANDES MONARCHIES. PREMIERS CONTACTS AVEC ROME

Il y avait longtemps que la situation politique de la Grèce *en deçà des Thermopyles* n'avait été aussi favorable. De larges groupements s'y étaient constitués, qui pouvaient être l'amorce d'une fédération générale. A l'extérieur, l'Égypte ne manifestait aucun appétit de conquêtes en Europe, l'empire séleucide était en désagrégation, la Macédoine était revenue à ses limites de 350. Mais le particularisme allait de nouveau dresser les États grecs les uns contre les autres, et le résultat de ces querelles allait être la restauration de l'hégémonie macédonienne, en attendant l'apparition d'une puissance autrement redoutable que la Macédoine.

Ce fut Sparte qui troubla la paix du Péloponnèse. Cette ville souffrait d'un mal intérieur qui ne faisait qu'empirer. La diminution du nombre des citoyens de plein droit, la concentration de la propriété foncière, créaient un état de choses instable et dont souffraient les grands propriétaires eux-mêmes, chargés d'hypothèques. Avec ses vastes domaines mal exploités, l'enchevêtrement des dettes, la pauvreté de son commerce et de sa circulation monétaire, Sparte était dans la situation d'Athènes trois siècles auparavant. Et les réformes qui avaient été bienfaisantes au temps de Solon paraissaient opportunes à Sparte en 250. Le jeune roi Agis, endoctriné par son cousin Agésilas et leur ami l'éphore Lysandre, fit approuver par le Conseil un projet aux termes duquel les hypothèques étaient levées, les propriétaires étant tenus par contre de partager une partie de leurs terres entre les non-possédants ; en même temps le nombre des citoyens de plein droit devait être augmenté. Le second roi, Léonidas, qui voulait s'opposer à la réforme, fut banni ; les éphores récalcitrants, destitués, et la première partie au moins du programme, la levée des hypothèques, fut accomplie (242). Mais les prolétaires attendirent en vain le partage des terres, d'où une première cause de mécontentement ; de plus, Agis était dépourvu de prestige ; sa politique extérieure d'entente avec les Achéens n'était pas populaire, et le fut moins encore lorsqu'en 241 une armée, amenée par le jeune roi pour aider les troupes de la Ligue à repousser les Étoliens, fut peu honorablement congédiée par Aratos, qui se défiait de l'esprit qui régnait à Sparte. A son retour, Agis fut accueilli par une violente opposition, Léonidas fut rappelé de l'exil, Agésilas dut s'exiler, et Agis fut emprisonné, condamné et exécuté.

Mais l'idée était dans l'air. Dix ans après, Cléomène, roi depuis 335, devait la reprendre et la compléter. Il avait bien compris qu'une réforme à Sparte ne pourrait être accomplie que par un personnage à qui sa politique extérieure donnerait un suffisant prestige ; et il voulut lui donner comme complément le rétablissement de l'autorité de Sparte dans le Péloponnèse. Dès 229 il commença à mener contre les Achéens une petite guerre qui devait aboutir à un conflit

déclaré. C'est là qu'apparut le grave défaut de la constitution de la Ligue : le stratège, chef politique, y était également, en temps de guerre, commandant suprême de l'armée ; cette organisation, que les grandes cités grecques avaient abandonnée dès le IV^e siècle, était incompatible avec la complexité d'une guerre moderne ; et il se trouvait précisément qu'Aratos, qu'un jeu de bascule ramenait à la stratégie une année sur deux, n'était qu'un général médiocre. Un premier échec au printemps de 227 fut, à l'automne de la même année, suivi d'une défaite sous les murs de Mégalépolis. Quoique la cause principale en fût la désobéissance de Lydiadas, rival d'Aratos à la direction de la Ligue, le prestige d'Aratos fut ébranlé. Cléomène pouvait désormais risquer sa réforme ; à son retour d'Arcadie, il fit exécuter les éphores en charge, bannir quatre-vingts citoyens opposés à son plan, et annonça à l'Assemblée le rétablissement de la [constitution de Lycurgue](#). Le partage des terres devint une réalité, 4.000 périœques devinrent citoyens de plein droit, même l'institution des repas de corps, avec le menu frugal que la tradition attribuait à Lycurgue, fut remise en vigueur. On conçoit la répercussion de pareils événements dans le Péloponnèse, où régnait, sans doute sous une forme moins aiguë, le même malaise économique qu'à Sparte ; la vieille cité redevenait redoutable, avec l'enthousiasme révolutionnaire qui y régnait, son armée renforcée de nouveaux citoyens que Cléomène organisa à la mode du jour, c'est-à-dire à la façon macédonienne. Et, comme la politique traditionnelle de l'Égypte était, sinon d'intervenir directement en Grèce, du moins d'y favoriser les ennemis de la Macédoine, Cléomène reçut de Ptolémée III des subsides importants.

Les Achéens étaient inquiets ; une nouvelle défaite les décida à entamer des négociations. Mais Cléomène ne demandait rien de moins que l'hégémonie de la Ligue ; c'était, à bref délai, l'ancienne confédération péloponnésienne restaurée sous l'autorité de Sparte. Néanmoins le conseil fédéral était prêt à accepter ; plutôt que de voir disparaître cette Ligue qui était l'œuvre de sa vie, Aratos, qui n'était pas stratège cette année-là, préféra demander du secours à la puissance même aux dépens de laquelle la Ligue s'était constituée — à la Macédoine. C'était le seul secours sur lequel il fallût compter ; on ne pouvait naturellement pas s'adresser à Ptolémée, les rapports étaient tendus depuis quelques années avec les Étoliens, les souverains d'Asie se désintéressaient du Péloponnèse. On a reproché à Aratos d'avoir ramené les Barbares en Grèce ; mais la Macédoine de la fin du III^e siècle était un État plus civilisé que cette Sparte passée brusquement d'un régime arriéré à un régime révolutionnaire ; et Aratos espérait que, sous l'hégémonie lointaine de la Macédoine, la ligue pourrait se refaire en attendant des jours meilleurs.

Il se trouvait précisément qu'Antigone [le Tuteur](#) (Dodon), était un souverain avisé et énergique. Il venait de débarrasser presque toute la Macédoine septentrionale des Dardaniens ; il s'était, au prix d'une partie de la Thessalie, il est vrai, assuré la paix du côté des Étoliens. Il accueillit sans rancune les propositions d'Aratos, ne demandant qu'une seule chose en échange de son concours : Corinthe et sa citadelle. Ç'aurait été un dur sacrifice pour la Ligue que d'abandonner une pareille position, si Cléomène, avec qui les négociations avaient été rompues, ne s'était, de 225 à 223, emparé d'Argos, puis de Corinthe même. Le Conseil fédéral décida d'accepter les conditions d'Antigone, qui aussitôt put mettre en campagne une armée de 20.000 hommes. Cléomène tenait l'Isthme. Mais, menacé sur ses derrières par l'armée achéenne, il dut abandonner Corinthe, où Antigone rétablit aussitôt une garnison, et se retirer dans le Péloponnèse. Antigone l'y poursuivit à travers l'Argolide et l'Arcadie. La saison avancée arrêta les opérations militaires,

mais non l'activité diplomatique d'Antigone, qui, à l'assemblée d'automne, décida le Conseil de la Ligue à participer à une vaste **Alliance générale** qui groupait, avec la Macédoine, plusieurs fédérations de Grèce : Béotiens, Phocidiens, Thessaliens, Épirotes, Acarnaniens. C'était, moins Athènes, la reconstitution de la ligue de Corinthe, avec cette différence qu'en face de la Macédoine se trouvaient, non plus une poussière de cités, mais d'importantes ligues avec la volonté desquelles la Macédoine devrait compter. En trois ans, Antigone Doso n'avait retrouvé en Grèce une situation matériellement presque aussi forte, moralement meilleure que celle de Gonatas.

Désormais Cléomène était isolé dans le Péloponnèse, et dans le monde grec. La diplomatie égyptienne n'avait point coutume de soutenir les vaincus, et Ptolémée lui coupa les subsides. Au printemps de 221, Antigone pénétra en Laconie ; les 20.000 hommes de Cléomène, qui lui barraient la route dans la vallée de l'Oénas, furent, malgré l'avantage de la position de Sellasie où il s'était retranché, complètement battus par les armées macédoniennes et achéennes réunies sous le commandement d'Antigone. La partie était perdue pour Cléomène ; après avoir traversé hâtivement Sparte, où Antigone entra derrière lui, il s'enfuit en Égypte. Ses réformes furent annulées, Sparte dut faire partie de la confédération organisée par Antigone. Dans cette aventure, Sparte avait perdu le peu de prestige qu'elle possédait encore.

Antigone ne devait pas voir les résultats de sa victoire. Reparti dans le Nord pour arrêter une nouvelle invasion des Dardaniens, il mourut de maladie pendant la campagne. Sa mort allait donner le signal d'un grand conflit. Les Étoliens n'avaient pas voulu entrer dans la grande **Alliance** d'Antigone. Leur tempérament batailleur et conquérant s'accommodait mal d'une Grèce pacifiée où la Macédoine tenait la première place, les Achéens la seconde. Aussi dès 220 un détachement étolien passait dans le Péloponnèse, et envahissait la Messénie, qui, restée depuis longtemps en dehors des querelles et des alliances, dut cette fois sortir de son isolement et demander du secours aux Achéens. Aratos marcha à la rencontre des Étoliens, qui, leur razzia terminée, rentraient par l'isthme ; il fut complètement battu. Une seconde invasion des Étoliens resta impunie et amena une rupture officielle entre les deux ligues. Sparte se joignit aux Étoliens. Pendant quelques mois on y avait escompté le retour de Cléomène ; mais l'ex-roi n'était pas, pour les Égyptiens, un hôte de tout repos ; Ptolémée III l'avait bien reçu, Ptolémée IV dut le faire garder à vue ; après une tentative manquée d'évasion, Cléomène se tua. Sa mort n'empêcha pas le parti anti-macédonien à Sparte de relever la tête ; la royauté, supprimée après Sellasie, fut rétablie, et dès 219 le roi Lycurgue envahissait l'Argolide.

Jusqu'alors l'autorité de la Macédoine était restée inefficace. Le jeune roi Philippe, âgé de dix-sept ans, et les conseillers qu'Antigone, en mourant, avait attachés à sa personne, étaient peu disposés à intervenir dans un conflit en Grèce à un moment où l'établissement des Romains en Illyrie et la grande lutte imminente entre Rome et Carthage allait poser à l'Ouest de si graves questions. Une expédition macédonienne dans le Péloponnèse (220) était restée sans résultat ; en 219, Philippe avait pénétré en Étolie ; il en avait été vite rappelé par une invasion des Étoliens et des Dardaniens en Macédoine. Mais il allait bientôt montrer des qualités militaires que nul ne soupçonnait. En plein hiver 219/8, à la tête d'une armée de 6.000 hommes, il parut dans le Péloponnèse, et battit les contingents spartiates et étoliens ; au printemps de 218 il traversa le golfe de Corinthe, pénétra en Étolie jusqu'à Thermos, le sanctuaire de la ligue ; peu de jours après, on le vit avec stupeur réparaître dans le Péloponnèse, où il descendit

jusqu'à Sparte. Revenu en Macédoine, l'année suivante, après avoir nettoyé des Dardaniens le Nord du pays, il marchait de nouveau contre les Étoliens et leur enlevait la Phtiotide. A ces campagnes foudroyantes les Étoliens n'avaient opposé que de pauvres parades. Aussi lorsque les Rhodiens, qui avaient besoin, pour leur commerce, d'une Grèce pacifiée, et qui commençaient à jouer le rôle d'arbitre qu'ils ont gardé pendant un demi-siècle, proposèrent leur médiation, d'accord avec Ptolémée IV, les Étoliens acceptèrent d'entrer en négociations avec Philippe, qui, de son côté, avait tout intérêt à régler les affaires de Grèce pour suivre la guerre désormais éclatée entre Rome et Carthage. L'assemblée de la ligue étolienne, réunie à Naupacte en 217, se mit d'accord avec Philippe et Aratos pour accepter le statu quo, c'est-à-dire en somme l'hégémonie macédonienne consolidée par des points d'appui en Phtiotide, et dans le Péloponnèse, d'où les Étoliens étaient complètement expulsés. Le prestige de la Macédoine s'étendait même hors de la Grèce continentale ; en Crète, si longtemps demeurée en dehors des affaires helléniques, quelques villes, lassées des conflits où elles s'usaient depuis tant d'années, avaient demandé l'envoi d'un détachement macédonien et étaient entrées dans la grande Alliance. L'organisation créée par Antigone Doson avait subi victorieusement l'épreuve d'un changement de règne et d'un grand conflit.

C'était aussi un jeune homme qui avait restauré en Orient l'autorité des Séleucides. A l'avènement d'Antiochos III, l'Asie Mineure était aux mains d'Attale de Pergame ; au cœur même du royaume, l'enclave égyptienne de Séleucie restait une menace directe pour la capitale Antioche ; à l'Est, l'empire s'effritait : le satrape de Médie, Molon, se révoltait et constituait avec les provinces limitrophes un État indépendant. Si Achaïos, cousin du roi, militaire émérite, put, dès le début du règne, reprendre l'Asie Mineure presque entière, Antiochos, mal conseillé par son tuteur Hermias, s'engagea dans une expédition stérile en Cœlé-Syrie, pendant que ses lieutenants se faisaient battre en Médie, et laissaient Molon s'avancer jusqu'en Mésopotamie. En 221, le jeune roi prit lui-même la direction des opérations, et marcha contre Molon qui fut battu et tué. Mais les difficultés allaient renaître à l'Ouest, où Achaïos venait de se faire proclamer roi en Asie Mineure. L'influence de la diplomatie égyptienne était sensible dans cette rébellion soudaine ; et, non sans raison, Antiochos se décida à se retourner contre l'Égypte. Les circonstances favorisaient son projet ; Ptolémée III venait de mourir ; des intrigues de palais, qui coûtèrent la vie à la reine-mère, l'ambitieuse Bérénice, avaient suivi l'avènement de Ptolémée IV. De plus, au moment où, après s'être emparé de Séleucie, il entra en Cœlé-Syrie, Antiochos reçut des offres de service du gouverneur de cette province, l'Étolien Théodotos, qui venait de se révolter contre le gouvernement d'Alexandrie. A la fin de 219, Antiochos était maître du pays. Ptolémée et son ministre Sosibios entamèrent et firent traîner des négociations pendant lesquelles ils purent lever de gros contingents, mi-indigènes, mi-grecs, armés à la mode macédonienne par les meilleurs chefs de mercenaires de l'époque. En 218 les armées de Ptolémée et d'Antiochos se rencontrèrent à Raphia, au sud de Gaza ; malgré une brillante charge de cavalerie menée par Antiochos lui-même, l'infanterie égyptienne, plus nombreuse (70.000 contre 60.000 hommes) et plus homogène, enfonça les

bataillons bigarrés d'Asie. La Cœlé-Syrie était de nouveau perdue pour Antiochos, et de ce grand effort il ne lui restait que la possession de Séleucie, qu'une paix rapidement conclue avec Ptolémée lui assura.

Au moins pouvait-il se retourner maintenant contre Achaïos, qui pendant ces deux années avait été tenu en haleine par Attale et par Prusias, roi de Bithynie. Assiégé dans la citadelle de Sardes, le rebelle fut pris par trahison, et supplicié ; l'Asie Mineure était reconquise (213). Le moment était venu de faire sentir de nouveau le pouvoir royal dans ces provinces du Nord et de l'Est qui, pendant un demi-siècle de guerres intestines et d'incurie, s'étaient peu à peu détachées de l'empire. En 212 Antiochos faisait reconnaître son autorité par le roi d'Arménie. De 211 à 206, une grande expédition, mal connue dans le détail, mais qui rappelle par sa durée et son itinéraire celle qu'Alexandre avait entreprise cent vingt ans auparavant, lui permettait d'imposer sa suzeraineté aux rois de Parthie et à ces dynastes de Bactriane dont le royaume sera, pendant un siècle et demi, un poste avancé de l'hellénisme, étendant ses incursions et son influence jusqu'au bassin du Gange. Sans doute tous ces souverains conservaient le titre et l'autorité royale ; mais enfin les provinces les plus éloignées de l'empire de Séleucos avaient vu passer les armées victorieuses de son arrière-petit-fils ; les radjahs du Pendjab avaient renoué des relations avec lui ; Antiochos pouvait désormais se considérer comme le vrai successeur d'Alexandre et de ces **Grands Rois** achéménides dont on lui voit prendre le titre à partir de 208. La Grèce avait suivi avec sympathie l'expédition triomphale du souverain qui, par son courage, son activité juvénile, l'énormité des territoires qui lui étaient soumis, semblait prêt à devenir le maître des destinées du monde méditerranéen.

Mais un nouvel État allait intervenir dans les affaires de Grèce. Rome avait montré jusqu'ici peu de curiosité pour les événements d'Orient. Sans doute l'expédition de Pyrrhos avait révélé au Sénat la puissance des monarchies hellénistiques, la valeur et l'armement de leurs troupes, l'audace et l'initiative de leurs souverains. Mais, préoccupé essentiellement de ce qui se passait dans la Méditerranée occidentale, il était mal renseigné sur les événements du monde grec, et peu disposé à s'y mêler. Aucun texte sérieux, aucun document authentique ne permet de croire à une action politique ou diplomatique de Rome à l'est de l'Adriatique avant la fin du III^e siècle. Une série d'événements et de complications allait cependant l'engager, presque malgré elle, dans les affaires d'Orient. La décadence des marines grecques avait, comme il arrive toujours en Méditerranée, lorsque les États riverains ne sont plus en mesure d'y faire la police, favorisé un peu partout le renouveau de la piraterie, mais nulle part peut-être autant que dans l'Adriatique, où le royaume d'Illyrie, fort accru depuis la désagrégation de l'Épire, vivait essentiellement de la course : ses vaisseaux légers descendaient jusque sur les côtes de Laconie ; les villes de la rive italienne, dont le commerce était tout naturellement tourné vers l'Est, voyaient leur trafic désorganisé par les corsaires illyriens. Elles s'adressèrent à Rome. Maîtresse de toute l'Italie du Sud depuis 266, grande puissance maritime depuis que la menace carthaginoise l'avait forcée à se constituer une flotte de guerre, Rome ne pouvait se désintéresser de ces plaintes. Elle se décida en 225 à envoyer en Illyrie une ambassade ; la reine Teuta fit assassiner le légat, les

pirateries continuèrent de plus belle, Corcyre fut prise, Épidamne assiégée, les flottes étoliennes et achéennes venues à la rescousse furent battues à Paxos. A ces provocations répondit enfin un acte énergique : cette même année, une croisière commandée par les consuls en charge dégagea Épidamne, reprit Corcyre ; les barcasses illyriennes n'étaient pas de taille à lutter contre les quinquères romaines, et Tenta demanda la paix. L'Illyrie dut renoncer à tout ce qu'elle possédait dans l'Adriatique du Sud, accepter de n'y plus jamais envoyer de vaisseaux ; un petit État rival se constitua sur son flanc, dont le commandement fut confié à Démétrios de Pharos ; Rome étendait sa protection sur les cités grecques de la côte orientale, depuis Issa jusqu'à Corcyre.

Il ne semble pas qu'en imposant ces conditions le Sénat ait voulu amorcer une politique de conquêtes en Orient, pas plus que Louis XIV ne songeait à se constituer un empire africain après avoir châtié, en Alger, l'audace des corsaires. Mais derrière l'Illyrie il y avait une Grèce inquiète à l'idée que des Barbares étendaient leur protectorat au delà de l'Adriatique ; il y avait surtout une Macédoine mécontente de voir soumise à une influente étrangère cette Illyrie que Philippe, Alexandre, et les premiers Antigonides avaient considéré comme une dépendance de leur royaume. Antigone Doson, puis Philippe, réussirent à attirer Démétrios de Pharos dans leur alliance ; lorsqu'en 220 ce dernier renouvela les pirateries de Teuta et que les Romains, à la suite d'une courte et brillante campagne, supprimèrent son royaume, c'est chez Philippe qu'il se réfugia. L'année suivante, Philippe précisa son attitude en envahissant l'Illyrie d'où il ne fut délogé que par la menace d'une escadre romaine ; enfin lorsqu'en 216 la bataille de Cannes parut mettre en question l'existence même de Rome, il se hâta de signer avec Hannibal un traité d'alliance défensive et offensive, qui devait lui assurer la suppression de l'influence romaine à l'est de l'Adriatique.

Avant de s'engager à fond contre Rome, il voulut assurer ses derrières. Il sentait l'Étolie et Sparte mal résignées à la paix de Naupacte, et prêtes à profiter de son absence pour recommencer à troubler la Grèce. C'est pourquoi il descendit en 215 et en 214 dans le Péloponnèse ; son objectif était le Mont Ithôme, par quoi il pensait tenir tout le Sud-Ouest de la presqu'île. Ces expéditions, déshonorées par d'affreux pillages, échouèrent et n'eurent d'autre résultat que de mécontenter les Achéens, et de grouper contre lui Étoliens, Spartiates, Messéniens, Éléens. Cette coalition allait recevoir un renfort inattendu. Attale de Pergame voyait ses ambitions asiatiques réduites à néant par l'activité d'Antiochos III ; ses espérances se tournaient maintenant vers l'Ouest, la Thrace et l'Archipel ; de ce côté il avait tout à gagner à une Macédoine affaiblie, et vers 212 il signait avec les Étoliens un traité d'alliance.

Les Romains n'avaient pas songé d'abord à profiter de cette situation. Ils connaissaient, par un hasard heureux, l'existence du traité conclu entre Philippe et Hannibal ; ils savaient que, dès 214, Philippe, avec sa flottille, guettait en Illyrie l'arrivée d'une escadre carthaginoise et le moment de passer en Italie, et que seule l'arrivée d'une division navale romaine l'en avait délogé. Mais ce fut en 212 seulement qu'un général avisé, le préteur M. Laevinus, prit sur lui de signer avec les Étoliens une convention qui assurait aux confédérés l'appui de la flotte romaine. Ainsi la lutte entre Rome et Carthage devenait une guerre mondiale, à laquelle participaient des États d'Afrique, d'Italie, de Grèce et d'Asie, et les Romains se trouvaient amenés à prendre part directement dans un conflit oriental.

Les confédérés ne s'attaquèrent pas directement à la Macédoine ; les troupes étoliennes, dont la discipline et l'organisation étaient médiocres, ne pouvaient pas compter battre dans son propre pays cette armée qui n'avait rien perdu de son prestige, et dont la victoire de Sellasie et les récentes campagnes de Philippe avaient montré une fois de plus la valeur et les qualités manœuvrières ; d'autre part les Romains ne voulaient pas s'engager à fond, ni déposséder Philippe de son royaume, mais seulement détourner son activité de l'Italie. C'est en Illyrie, dans les îles de l'Adriatique, en Acarnanie, en Thessalie, que les Étoliens et la flotte romaine essayèrent d'abord d'atteindre les alliés et sujets de Philippe. A partir de 210 la guerre s'étendit à la Grèce centrale, où l'escadre romaine s'empara d'Égine, et dans le Péloponnèse, où les Achéens, malgré tout, restaient fidèles à l'alliance macédonienne. Philippe montrait une activité inlassable, faisant face de tous côtés, en Illyrie comme en Eubée ou en Achaïe. Seulement son armée s'usait ; d'autre part, ses finances délabrées ne lui avaient permis d'équiper qu'une flotte misérable, tandis que celles de Rome et d'Attale étaient maîtresses de la mer et rendaient ses mouvements difficiles ; à l'instigation des confédérés, l'éternelle menace des Barbares du Nord, Dardaniens et Maïdes, recommençait à peser sur la Macédoine et rappelait le roi chez lui lorsqu'il était engagé au Sud. Mais les choses allaient changer de face : à l'automne de 208 Attale fut rappelé en Asie par l'invasion du roi de Bithynie Prusias ; en 207 la menace de l'armée de Bomilcar qui, à travers l'Espagne et la Gaule, venait rejoindre en Italie son frère Hannibal, décida le Sénat à rappeler de Grèce le corps de débarquement et la flotte romaine.

Les Étoliens et leurs alliés se trouvaient réduits à leurs seules ressources, vis-à-vis de Philippe et des Achéens. Et c'était précisément le moment où un homme énergique allait enfin donner à la ligue achéenne l'organisation militaire qui lui avait manqué jusqu'alors. Aratos était mort en 214, après avoir vu, à sa grande déception, Philippe traiter la ligue en sujette et non en alliée, et sa propre famille outragée par les caprices du roi. En 210 les Achéens choisirent comme stratège Philopoëmen de Mégalépolis, qui, à Sellasie, s'était signalé par son courage et son sens tactique. Comme Aratos, il entendait rester fidèle à l'alliance macédonienne, mais cette situation devait avoir, à ses yeux, comme complément l'existence d'une armée achéenne avec laquelle Philippe fût obligé de compter. En développant chez ses concitoyens le goût des choses militaires, en exaltant dans la troupe l'esprit de corps, en améliorant l'armement, il dota la ligue d'une belle armée de 15 à 20.000 hommes qui allait bientôt faire ses preuves. Les Spartiates s'étaient emparés de Tégée et dévastaient la région de Mégalépolis. Philopoëmen les défit complètement et s'avança jusqu'à Sparte. Cette victoire privait de leurs alliés du Péloponnèse les Étoliens, désormais isolés. Ils étaient las de la guerre, particulièrement écœurés de la manière dont Rome les avait abandonnés, et ils se hâtèrent de conclure avec Philippe et les Achéens une paix séparée qui devait être le prélude d'une paix générale. Depuis 207 les neutres, et en particulier les Rhodiens, faisaient des tentatives pour réconcilier les belligérants ; en 205, les Épirotes réussirent à organiser sur leur propre territoire, à Phoiniké, une conférence où le consul romain Sempronius rencontra Philippe. Les Romains étaient disposés à traiter ; ils avaient repris Tarente, port éventuel de débarquement pour une armée macédonienne, et vaincu Hasdrubal à la bataille du Métaure ; désormais la jonction d'Hannibal et de Philippe était impossible, et les Romains pensaient n'avoir plus à s'inquiéter de la Macédoine et des choses de Grèce. Tout en gardant en Illyrie l'essentiel de leurs possessions,

ils acceptèrent que la paix de Phoiniké assurât à Philippe des débouchés sur l'Adriatique et confirmât ses possessions en Grèce.

Ainsi se terminait ce conflit, appelé improprement **première guerre de Macédoine**, car Rome et la Macédoine ne s'y étaient affrontées que de biais. Les Romains ne s'étaient pas fait connaître aux Grecs d'une façon avantageuse. Leur alliance avec les Étoliens, ensuite si outrageusement abandonnés ; les brutalités de leur corps de débarquement ; Égine, une des plus vieilles et glorieuses cités de Grèce, mise à sac par le consul Sulpicius, abandonnée par lui aux Étoliens, vendue par ceux-ci — suprême humiliation — pour trente talents à Attale ; tout cela n'avait pas rehaussé le prestige des Barbares d'Occident. Au contraire l'activité de Philippe, son esprit d'initiative, cette petite armée si mobile et toujours présente aux points menacés, faisaient de lui le véritable défenseur de la civilisation et des libertés helléniques. Sa situation morale en Grèce était excellente ; tranquille de ce côté, il allait de nouveau élargir le cercle de ses ambitions : si la défaite carthaginoise réduisait à néant ses visées sur l'Italie, au moins pouvait-il regarder du côté de l'Orient, où de graves événements semblaient se préparer.

Bibliographie. — POLYBE, *Histoires*. — HOLLEAUX, *Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques*. Paris, 1921 (essentiel). — COLIN, *Rome et la Grèce*. Paris, 1905.

CHAPITRE XXXV. — ROME ET LES MONARCHIES DE GRÈCE ET D'ORIENT

Il y a toujours eu une question d'Orient chaque fois qu'à l'Est de la Méditerranée un grand empire entrant en décomposition est devenu l'objet des convoitises de ses voisins. A la fin du III^e siècle, c'était l'Égypte qui, à la fois par ses richesses, sa situation géographique, et son gouvernement déplorable, attirait l'attention des États méditerranéens. Aucune des familles macédoniennes établies sur un trône oriental n'avait subi plus rapidement que les Ptolémées l'influence déprimante du climat, du milieu, des mariages consanguins. Ptolémée III avait été dans cette lignée le dernier souverain énergique ; après lui, le prestige de la bataille de Raphia, gagnée à force de mercenaires, ne put longtemps cacher les scandales du règne de Ptolémée IV, ses favoris indignes, les querelles de palais et de harem, les révoltes de la population d'Alexandrie, les soulèvements indigènes dans le royaume, le mystère de la mort du roi (204), les troubles de la régence de son fils Ptolémée V, un enfant de cinq ans. Les vieux rivaux des Ptolémées, les rois de Macédoine et de Syrie, s'ils ne songeaient pas à s'emparer de la vallée du Nil, qui formait un tout indivisible, et qu'aucun des deux n'était d'humeur à abandonner à l'autre, se mirent d'accord pour se partager les territoires nombreux et disparates qui, par mariage ou droit de conquête, dépendaient de l'Égypte, depuis les îles et villes de la côte thrace jusqu'à la Cœlé-Syrie. Dès 202, Philippe, dont les forces étaient plus faciles à mobiliser, envahissait la Thrace et s'emparait d'Abydos qui fut mise à sac ; en 201, une flotte, comme la Macédoine n'en avait pas possédée depuis longtemps, s'emparait de Samos. Le monde grec s'inquiéta. En dehors du gouvernement égyptien, qui laissait faire, deux puissances surtout prirent ombrage de ces progrès : Attale, pour qui toute tentative de Philippe sur la côte d'Asie était une menace ; Rhodes, qui considérait l'équilibre dans la Mer Égée comme une nécessité de son commerce. Les flottes combinées de Pergame et de Rhodes rencontrèrent près de Chios celle de Philippe ; la bataille fut indécise, mais la moitié de la flotte macédonienne fut détruite. Philippe essaya de se rattraper sur terre, par une longue et pénible campagne en Asie, sur le territoire de Pergame d'abord, où Attale refusa le combat et laissa piller le pays, puis en Carie où il s'empara de Stratonice, qui était à l'Égypte, et de diverses possessions rhodiennes. Revenu, non sans peine, en Grèce, Philippe avait mécontenté les Étoliens par une campagne en Phthiotide, les Athéniens — malgré leur désir de rester neutres — par une expédition et des ravages en Attique.

Philippe gâtait donc, par son caractère impulsif, qui fera le malheur de sa vie, et cet abominable goût de pillage qu'on lui avait déjà vu en 215, la situation qu'il s'était récemment créée en Grèce. Il croyait pouvoir le faire impunément ; les États qu'il avait lésés n'avaient pas d'armée à opposer à la sienne ; ils ne pouvaient s'adresser au Séleucide, qui avait partie liée avec lui. Restait Rome, à qui sa récente victoire sur les Carthaginois conférait un prestige inouï. En

201/200, des ambassades venues d'Égypte, de Rhodes, de Pergame, se rencontrèrent en Italie. On peut se demander si ces États se rendirent compte des conséquences de leur démarche. Après tout, la brutalité de ses soldats, l'incorrection de sa politique, ne prouvaient pas que le Sénat eût des velléités de conquêtes en Orient ; et, de fait, il était bien éloigné des projets d'impérialisme qu'on lui prête dès cette époque. Une seule chose pouvait alors le décider, et le décida en effet à intervenir dans ces querelles d'Orient ; c'est l'alliance — qu'on ne manqua pas de lui signaler — entre Philippe et Antiochos. On connaissait à Rome les ressources militaires de la Macédoine ; on était porté à y surestimer celles d'Antiochos, de ce roi étonnant qui avait reconstitué un empire auquel ne manquaient que la Macédoine et l'Égypte pour égaler celui d'Alexandre. Le Sénat s'imagina, à tort, que l'accord des deux rois était dirigé contre cette Italie qui en moins d'un siècle n'avait pas vu moins de trois invasions ; et il se décida à profiter de l'occasion qui s'offrait pour frapper l'un des deux alliés, le moins fort et le plus rapproché. Du même coup on donnerait satisfaction aux nombreux États grecs qui souhaitaient la fin de l'hégémonie macédonienne, et, contre la Macédoine, mais surtout contre Antiochos, on créerait le rempart d'une Grèce libre, fidèlement attachée à Rome, et qui, en cas de danger oriental, signalerait les premières menaces et recevrait au besoin les premiers coups. Il y avait là un grand changement dans la politique du Sénat, changement dont les conséquences furent considérables, et qui devait entraîner le Sénat plus loin qu'il n'avait pensé d'abord.

Pour réaliser ce plan, il fallait se hâter, et profiter de ce fait qu'Antiochos s'engageait enfin dans la conquête de la Syrie (201). Les circonstances étaient favorables : une campagne transmarine n'était pas pour effrayer un peuple qui venait de terminer en Afrique la guerre contre Carthage, l'armée de la République était en forme comme elle ne le fut peut-être jamais ; la flotte de Philippe avait été très diminuée à Chios, et le délabrement des finances royales ne devait pas lui permettre d'en constituer une autre : grave infériorité qui permettra aux escadres combinées de Rome, de Pergame et de Rhodes, de rester, durant toute la campagne, maîtresses de la Mer Égée, de ravitailler et d'appuyer les armées de terre. Le Sénat ne s'attarda pas à chercher de bonnes raisons de guerre ; il feignit que Philippe avait attaqué son allié Attale, et, pendant que les Athéniens déclaraient la guerre à Philippe, une armée romaine de 20.000 hommes passait en Illyrie. Mais les Romains devaient bientôt s'apercevoir qu'ils n'étaient pas accueillis partout en libérateurs. La Ligue achéenne décida de rester neutre ; les Étoliens, qui se rappelaient ce qui s'était passé en 207, voulaient voir venir ; il fallut que le consul Sulpicius s'engageât en Macédoine, et battît Philippe dans la région des lacs (199), pour décider les Étoliens à prendre une part active aux opérations. Néanmoins la guerre traînait quand l'arrivée du consul T. Quinctius Flaminius, magistrat ambitieux, bon soldat, diplomate avisé, hâta les événements. Il força les passes du massif du Pinde, et opéra sa concentration avec les Étoliens en Thessalie. La présence en pleine Grèce de cette armée, appuyée par la flotte alliée qui venait de s'emparer d'Érétie et qui parut peu de temps après devant Corinthe, donnait à réfléchir, surtout aux Achéens ; la tenue impeccable des troupes romaines, les

manifestations de philhellénisme de Flamininus, faisaient oublier les fâcheux souvenirs des années 211-208 ; la Ligue était, depuis 204, engagée dans une guerre difficile avec Nabis, le tyran de Sparte, qui avait failli lui reprendre Messène, et elle ne tenait pas à se mettre l'armée romaine à dos. Après une séance mouvementée, l'Assemblée décida de rompre l'alliance qui depuis 223 ans unissait l'Achaïe et la Macédoine, et à se joindre aux Romains.

Philippe, désormais isolé en Grèce, était disposé à négocier, et Flamininus, qui n'était pas certain d'être prorogé l'année suivante, désirait terminer personnellement cette guerre, qu'il considérait comme sa chose. Mais aux conférences de Nicée (198), où Philippe se rencontra avec Flamininus accompagné de délégués de l'Achaïe, de l'Étolie, de Rhodes et de Pergame, le roi manifesta une fois de plus son caractère fantasque, et les Grecs montrèrent l'étendue de leurs exigences : ils demandaient que Philippe abandonnât toutes ses possessions de Grèce, ainsi que ses conquêtes d'Asie ; et le Sénat, auquel Philippe voulut recourir, refusa de négocier si les forteresses de Chalcis, de Démétrias, de Corinthe, n'étaient pas évacuées. La guerre reprit. Flamininus, qui avait passé l'hiver en Phocide, entra au printemps de 197 en Thessalie, et ses troupes, grossies de contingents alliés, rencontrèrent celles de Philippe près des collines dites **Têtes de chiens** (Cynocéphales) ; entre les deux armées, d'importance à peu près égale (environ 25.000 hommes chacune), s'engagea une rude bataille où la massive phalange, embarrassée dans ce terrain accidenté, se montra finalement inférieure à la légion. A la même époque, les Achéens infligeaient à la garnison macédonienne de Corinthe un échec sévère, les troupes royales étaient battues par les Romains en Carie. Cette fois, il fallait à Philippe la paix à tout prix. Et Flamininus n'était pas homme à la lui refuser. Philippe signa une convention par laquelle il renonçait aux trois forteresses par lesquelles les Antigonides, depuis près d'un siècle, tenaient la Grèce, et à presque toutes ses possessions d'Asie. La Macédoine, amputée même de la Thessalie, était revenue à ses limites de 350.

Restait à régler la situation des territoires occupés jusqu'ici par les garnisons macédoniennes. Et l'on se demandait en Grèce quelle serait là-dessus la décision du Sénat. Elle dépassa toutes les espérances. Aux jeux isthmiques de 196 Flamininus fit proclamer la liberté sans restriction des cités et États récemment libérés. C'était — et l'Assemblée le comprit — garantir la liberté de toute la Grèce d'Europe. Et sans doute, depuis deux siècles, cette liberté avait fait, à plusieurs reprises, l'objet de déclarations retentissantes et vite démenties. Mais cette fois la proclamation était faite au nom d'un peuple étranger au monde hellénique et qui semblait ne pas y avoir d'intérêts. On comprend dans ces conditions les manifestations d'enthousiasme délirant dont Flamininus fut l'objet. L'événement répondit d'abord aux promesses ; les confédérations de Thessalie et d'Eubée furent reconstituées, Démétrias fut attribuée à l'une, Chalcis à l'autre, tandis que Corinthe était rendue à la Ligue achéenne ; Rome ne conservait aucun point 'd'appui en Grèce, l'hégémonie macédonienne était finie, une ère nouvelle semblait commencer.

La politique romaine n'allait pas sans inconvénients. D'abord elle ne pouvait d'un coup supprimer les dissensions entre Grecs ; bien mieux, par la manière dont elle favorisait les Achéens, elle allait exciter les vieux ennemis de la Ligue, Étoliens et Spartiates. Les Étoliens, qui étaient cependant entrés en guerre aux côtés des Romains avant les Achéens, ne se consolaient pas de voir leurs rivaux maîtres, avec Corinthe, de l'essentiel du Péloponnèse, et leur mécontentement, qui s'exprima en présence de Flamininus, n'attendait qu'une occasion de se traduire en actes. A Sparte, Nabis ne pouvait se décider à abandonner Argos, que Flamininus avait fait attribuer à la Ligue. Il fallut la présence en Laconie de contingents romains et achéens, la capitulation du port de Gythion, et un assaut où seul l'incendie empêcha les Romains de pénétrer dans la ville, pour mettre à la raison l'opiniâtre tyranneau.

Hors de la Grèce, la politique du Sénat avait aussi un point faible. Il laissait les mains libres à l'un des deux alliés de 203 ; et de fait, rien n'empêcha Antiochos de pénétrer en 201 en Syrie, puis, après une contre-offensive égyptienne, d'y revenir en 200 et de défaire complètement l'ennemi à Panion ; la Cœlé-Syrie était définitivement perdue pour l'Égypte. Les années suivantes furent employées à nettoyer l'Asie Mineure des dernières garnisons égyptiennes et à conquérir la Cilicie. Et, comme premier résultat de la défaite de Philippe, on vit Antiochos mettre la main sur les territoires d'Asie possédés jusque-là par le roi de Macédoine, ce qui le mit en conflit direct avec Rhodes, avec Eumène de Pergame, frère et successeur d'Attale, enfin avec les cités grecques de Smyrne et de Lampsaque. États et cités lésés se tournèrent, comme de juste, vers Rome. Une nouvelle et grave démarche d'Antiochos décida le Sénat, hésitant, à intervenir. Parmi les territoires abandonnés par Philippe il y avait la Thrace ; Antiochos y pénétrait au moment de la proclamation de Flamininus ; son intention était sans doute de reconstituer dans son intégrité l'empire de Séleucos, que la victoire de 281 avait rendu pour un temps maître de cette région, boulevard des territoires du Nord de l'Asie Mineure. Mais les Romains ne l'entendirent pas ainsi ; ils virent dans cette expédition en Europe une menace directe contre la Grèce, et, à travers la Grèce, contre eux. Leurs craintes se confirmèrent lorsqu'ils apprirent en 196 qu'Hannibal, obligé de quitter Carthage, s'était réfugié chez le roi de Syrie. Tout paraissait à recommencer ; n'avait-on abattu Philippe que pour favoriser les progrès d'un nouvel Alexandre ? De longues négociations (196-192), en Thrace d'abord, puis en Grèce où Flamininus et dix commissaires étaient établis pour régler les affaires helléniques, à Rome enfin où les ambassadeurs d'Antiochos, se présentèrent devant le Sénat, ne firent que préciser l'opposition entre les deux adversaires : Antiochos ne renonçait pas aux villes de Thrace, il ne souffrait pas que ses droits sur celles d'Asie fussent mis en question ; le Sénat ne voulait pas voir les armées d'Antiochos en Europe, et, étendant maintenant au delà de la Mer Égée la politique qui lui réussissait si bien en Grèce, il prenait sous sa protection les cités libres d'Asie Mineure — atteinte insupportable à la souveraineté d'Antiochos, et (les Romains y comptaient bien) encouragement à la rébellion dans son propre royaume.

Ces quatre années furent employées par les deux adversaires, mais surtout par Antiochos, à s'assurer des alliés en Orient. Avant de s'engager dans une guerre contre Rome, le roi voulait régler la question d'Égypte ; il usa du procédé courant : sa fille Cléopâtre, qui reçut la Cœlé-Syrie en dot, fut unie au jeune Ptolémée IV ; une autre de ses filles épousa le roi de Cappadoce ; et il n'aurait tenu qu'à Eumène d'épouser la troisième ; mais le roi de Pergame resta fidèle à l'alliance romaine. En Grèce, Antiochos pensait être soutenu par les États qui se trouvaient

lésés par le règlement de 196. De fait, les Étolien ne demandaient que la guerre et s'emparèrent dès le début de 192 de Démétrias ; ils appelaient Antiochos de tous leurs vœux et lui promettaient un soulèvement général en sa faveur. La plus grande faute que fit jamais le roi fut de les croire, et, pour éviter les difficultés d'une grande mobilisation dans son empire, de passer en Grèce avec une armée de 10.000 hommes seulement, de qualité et de discipline médiocres (192). Son arrivée ne provoqua pas le mouvement attendu. Philippe resta fidèle à l'alliance romaine ; Sparte, après la mort de Nabis, et malgré la présence d'un détachement étolien, entra dans la Ligue achéenne ; l'installation d'une garnison achéenne au Pirée contint facilement Athènes, où les dispositions du parti démocratique n'étaient pas sûres. Seuls, dans la Grèce du Nord, Amyndre, le roitelet des Athamanes ; dans le Péloponnèse, Élis et Messène, prirent le parti des Étoliens.

Devant ces dispositions, Antiochos dut se contenter, une fois débarqué à Démétrias, de s'emparer de Chalcis, qui devait lui servir de base, et de faire en Thessalie une démonstration vite enrayée par la présence d'un détachement romain à Larissa. Et, au printemps de 191, une armée romaine de 22.000 hommes, sous la conduite du consul Acilius, débarqua en Épire, fit sa jonction avec l'armée macédonienne, pénétra à son tour en Thessalie, et marcha à la rencontre d'Antiochos qui essaya de l'arrêter aux Thermopyles. Une fois de plus on vit la faiblesse de cette position lorsqu'elle est tenue par une garnison mal couverte sur sa gauche. Elle fut tournée, comme elle l'avait déjà été deux fois en trois siècles ; une déroute s'ensuivit ; Antiochos rentra précipitamment à Chalcis, et de là en Mie, abandonnant la Grèce et les Étoliens.

Le coup était dur pour son prestige, mais les pertes matérielles étaient insignifiantes en regard des ressources de l'empire. Les Romains le sentirent bien ; et, pour que la menace séleucide ne pesât plus sur la Grèce, le Sénat comprit qu'il fallait des opérations d'une autre envergure, permettant, comme on l'avait fait pour Philippe, de battre Antiochos chez lui. Et l'on se décida à Rome à préparer une expédition destinée à l'Asie. Mais d'abord il fallait qu'Antiochos fût mis hors d'état de transporter de nouveau une armée en Europe. Il avait une belle flotte sur la côte d'Asie Mineure ; Hannibal lui en préparait une autre en Syrie. Dès 191 une escadre romaine reparut dans la Mer Égée, et, de concert avec celles de Rhodes et de Pergame, commença une série d'opérations où les Rhodiens jouèrent le rôle le plus utile, et qui eurent pour effet d'empêcher la jonction des deux flottes royales. Pendant ce temps, en Italie, où l'on ne se dissimulait pas les difficultés de l'entreprise, se préparait un corps expéditionnaire de 13.000 hommes, qui, sous le commandement de P. Scipion, assisté de son frère Scipion l'Africain — le vainqueur de Zama — passa en Épire en 190. Elle arriva en Grèce pour recevoir la soumission des Étoliens, qui, pressés par les armées combinées d'Acilius et de Philippe, malgré l'énergique résistance des forteresses d'Héraclée et de Naupacte, durent demander aux Scipions un armistice de six mois.

La situation était donc nette en Grèce, et l'armée de Scipion, doublée de celle d'Acilius, et grossie de contingents helléniques, traversa sans encombre la Thrace, dont Antiochos, affolé, avait fait évacuer les garnisons et les dépôts, et franchit l'Hellespont. Elle comptait environ 30.000 hommes — à peu près l'effectif de celle d'Alexandre un siècle et demi plus tôt. Une fois de plus on vit les difficultés de mobilisation et de recrutement presque insolubles dans ce grand empire d'Orient, et la faiblesse de ces bandes bigarrées en face des troupes homogènes et bien commandées d'Occident. La bataille de Magnésie (190),

malgré le courage d'Antiochos, la fougue des phalanges composées de soldats d'origine macédonienne, se termina par la déroute et le massacre de l'armée royale. Antiochos n'avait engagé que 72.000 hommes, mais il comprit l'inutilité de prolonger la lutte. Des négociations s'ouvrirent. Pendant ce temps, la situation militaire était complètement réglée en Asie par la défaite des Galates, alliés d'Antiochos, voisins intolérables des rois de Pergame ; et en Grèce par des opérations contre les Étoliens, qui avaient repris la lutte à la fin de l'armistice, mais dont l'opiniâtreté ne tint plus longtemps après la défaite de leur allié d'Asie. Une série de traités régla le sort de l'Asie Mineure et de la Grèce du Nord. En Asie, il était en tous cas entendu qu'Antiochos, outre une lourde amende et l'abandon presque complet de sa flotte de guerre, devait renoncer à toute la région du Nord du Taurus ; mais la question était de savoir à qui ces territoires seraient attribués. Deux ambitions et deux politiques s'affrontèrent pendant les négociations : celle de Rhodes, qui voulait faire respecter la liberté de toutes les cités grecques, espérant sans doute constituer autour d'elle une vaste confédération politique et commerciale ; celle d'Eumène, qui demandait que les territoires enlevés à Antiochos, si les Romains ne voulaient pas les conserver, lui fussent attribués. Les principes intéressaient peu les Romains ; l'attitude de cette république de marchands indépendants et avisés commençait à leur déplaire ; ils favorisèrent le roi de Pergame, qu'ils sentaient si bien dans la main. Sauf la Carie, et un certain nombre de cités au sud du Méandre, accordées aux Rhodiens, toute la partie occidentale de l'Asie Mineure fut attribuée à Eumène, qui reconstituait ainsi à son profit le royaume éphémère de Lysimaque. Pour l'Étolie, les conditions furent singulièrement douces ; on imposa seulement à la Ligue de renoncer aux territoires conquis depuis le commencement de la guerre, et à la prépondérance qu'elle exerçait depuis près d'un siècle dans l'amphictyonie delphique. Les Romains avaient intérêt à ne pas trop abaisser des alliés d'hier, et de vieux rivaux de la Macédoine.

On constate que les Romains ne s'attribuèrent, cette fois encore, aucun territoire, aucun avantage financier ou commercial. Il leur suffisait d'avoir détruit la redoutable alliance de 203, et d'avoir interposé entre l'Italie d'une part, la Macédoine et l'empire séleucide de l'autre, le rempart d'une Grèce libre et reconnaissante, et d'un royaume pergaménien résolument fidèle à leur alliance. Il ne faut chercher dans cette politique ni prévoyance machiavélique et préparation de conquêtes futures, ni désintéressement sentimental. L'idée d'annexer une Grèce pauvre et indisciplinée, ou ces territoires mal connus d'Orient, n'entraîna pas dans la tête des magistrats qui rédigèrent les traités de 188 ; et d'autre part la sympathie qu'inspiraient alors à quelques familles aristocratiques de Rome le passé merveilleux de la Grèce, son prestige littéraire ou artistique, n'était pas un sentiment assez répandu pour influencer sur la politique de prudent opportunisme qui était depuis trente ans celle du Sénat vis-à-vis des choses d'Orient.

Mais il est très difficile de déterminer le moment précis où un peuple robuste, rendu défiant par des invasions successives, et décidé à organiser puissamment sa défensive, passe, quelquefois sans en avoir conscience, à une politique d'impérialisme. Le Sénat souhaitait sans doute le maintien de la situation créée

par les conventions de 196 et de 188. Mais cette situation reposait sur un malentendu. Elle supposait que tous les États intéressés accepteraient que Rome les aurait bien dans la main, dirigerait leur politique extérieure, et, dans la mesure où celle-ci dépend de celle-là, leur politique intérieure. Or c'était là une diminution de leur souveraineté que ne pouvaient accepter ni ses anciens ennemis ni même ses alliés. Et dès le lendemain de la guerre d'Asie on allait voir se heurter la volonté de Rome et celle des États qui lui avaient manifesté jusqu'ici le plus de dévouement. La Ligue achéenne était alors au plus beau moment de son histoire. L'accession de Sparte et d'Argos, l'énergie de Philopœmen, lui donnaient l'illusion de n'avoir de comptes à rendre à personne ; de fait, on lui voit accepter en 187 l'alliance de Ptolémée V, refuser celle d'Eumène qui, malgré ses avances et ses libéralités, ne pouvait lui faire oublier le scandale d'Égine. Mais cette attitude déplaisait à Rome ; dès 192, il y avait eu, à propos de l'affaire spartiate, des froissements entre Philopœmen et Flamininus ; une occasion se présenta bientôt de faire sentir aux Achéens qu'ils n'étaient forts que parce que le Sénat le voulait bien. Un conflit avait éclaté entre Sparte et la Ligue où elle venait d'entrer, et qui prétendait régler à son gré le retour des bannis expulsés par Nabis, imposer à Sparte une constitution analogue à celle des autres cités achéennes, éliminer ce redoutable esprit de réformes sociales qui y régnait depuis Agis et Cléomène, enfin démanteler la ville. Et en 188 la Ligue était près d'arriver à ses fins. Mais en même temps Messène faisait défection : Philopœmen, parti à la tête d'un détachement pour réduire les rebelles, fut pris, exécuté à Messène, et il fallut une seconde expédition conduite par Lycortas pour arrêter la révolte. Rome intervint. Quoique la défection de Messène fût peut-être son œuvre, elle n'insista pas quand elle en vit la prompte répression ; mais elle tint bon pour Sparte ; au cours de négociations, où les Achéens défendirent avec opiniâtreté la souveraineté de la Ligue, Rome trouva moyen d'opposer les uns aux autres les partis achéens, et Sparte fut autorisée à faire revenir ses bannis, à restaurer la [constitution de Lycurgue](#), et ses murailles. — A l'autre bout du monde grec, Rhodes voyait avec étonnement le Sénat approuver la révolte des Lyciens (177), que les conventions de 189 lui avaient cependant formellement attribués. La politique de Rome, son ingérence dans les affaires intérieures des États, la manière cassante dont le Sénat menait les négociations, créaient un sentiment de malaise qu'un nouveau conflit macédonien allait bientôt préciser.

Les armées macédoniennes avaient loyalement et efficacement combattu contre Antiochos à côté des armées romaines. La récompense avait été maigre : Démétrios et quelques bourgades de Phtiotide ; après de laborieuses négociations, Philippe se vit refuser les villes de Thessalie et de Thrace qu'il avait cru pouvoir occuper. Plus peut-être qu'après Cynocéphales il sentait la condition inférieure où la défaite l'avait mis. Après avoir rêvé d'un empire hellénique, il n'était plus que le maître d'un petit royaume, tenu en lisières par Rome. Les dernières années de son règne furent consacrées à la réorganisation, menée parfois de façon assez brutale, d'un État épuisé militairement et financièrement ; lorsqu'il mourut en 179, il laissait à son fils aîné Persée un royaume convalescent, mais une situation difficile. Pour pouvoir vivre en paix avec Rome., il fallait évidemment renoncer désormais à tout espoir d'hégémonie, et montrer la docilité d'un Eumène ; politique inadmissible pour l'héritier des grands Antigonides. Et d'autre part Persée, renseigné par son père, instruit par sa propre expérience, ne connaissait que trop la puissance de la République, et le travail de désorganisation que sa diplomatie opérait dans le monde grec. Durant

son règne plein d'angoisses et de contradictions ce roi hésitera entre le désir de reprendre les traditions de sa maison, et la crainte des armées romaines ; et il offrira le spectacle tragique d'un souverain engagé presque inévitablement dans une guerre où il se sait vaincu d'avance.

Dès le début de son règne, il montra beaucoup d'activité. Outre la restauration intérieure du royaume, il se préoccupa de retrouver dans le monde grec les sympathies compromises par l'humeur fantasque et la défaite de son père ; il rétablit les rapports, interrompus depuis vingt ans, avec la Ligue achéenne, se créa des partisans en Étolie, en Béotie, en Thrace, A Rhodes même, et épousa la fille de Séleucos IV, fils d'Antiochos III. Mais le temps n'était plus où le Sénat se désintéressait de ce qui se passait en Grèce il avait partout maintenant des observateurs ; surtout il pouvait compter sur la vigilance intéressée d'Eumène, qui, en 172, vint dénoncer à Rome les agissements de Persée. Il semble bien que dès cette date, le Sénat ait envisagé la suppression de ce royaume de Macédoine, dont l'existence était décidément incompatible avec la sécurité romaine, la sécurité telle qu'on l'entendait maintenant. Mais il voulut d'abord parer aux effets de la diplomatie macédonienne, et ses légats firent si bien que, lorsque les ambassadeurs de Persée, après des négociations dilatoires, reçurent brusquement l'ordre de quitter l'Italie dans les trente jours, le roi ne pouvait compter, en dehors de sympathies inopérantes, que sur l'aide effective des Épirotes, des Galates du Danube (Bastarnes), de quelques roitelets thraces et de quelques cités de Béotie et du Péloponnèse. Un royaume de quatre millions de sujets allait avoir à soutenir une guerre contre un État qui, avec l'Espagne, en comptait plus de dix millions, habitué maintenant aux expéditions d'outre-mer, et à qui Massinissa, roi des Numides, fournissait des éléphants, Eumène, sa flotte.

La Macédoine tint bon pourtant pendant plus de trois ans. Son infanterie paysanne fit jusqu'au bout son devoir ; au début de la guerre, marchant à la rencontre des Romains qui, comme la dernière fois, voulaient envahir la Macédoine par la voie la plus facile, celle du Sud, elle remporta en Thessalie, à Sycourion, un succès qui aurait pu être mieux exploité. Mais Persée était découragé d'avance, et ce découragement devint de l'affolement lorsque le Sénat se décida à envoyer, à la place du médiocre P. Licinius, d'abord Q. Martius Philippus qui, en 169, évitant la passe de Tempé, força audacieusement, par le massif de l'Olympe, l'entrée de la Macédoine ; puis Paul-Émile, un militaire éprouvé, qui bouscula l'armée macédonienne établie au Sud de la ville de Pydna, entre les contreforts de l'Olympe et la mer. Cette défaite ouvrait aux Romains la route des ports du golfe Thermaïque et des vieilles capitales macédoniennes ; Persée se soumit sans conditions, et la population macédonienne, malgré son loyalisme, ne tenta pas de résistance (168).

La Grèce avait suivi avec anxiété les péripéties de la lutte. Elle savait que son avenir était en jeu. Sans doute les cent soixante ans presque continus d'hégémonie macédonienne n'avaient pas été exempts de frottements ; mais avec Rome, c'était l'inconnu, et l'on ne pouvait oublier ni les brutalités d'autrefois, ni celles, toutes récentes, du préteur O. Lucretius en Béotie (171). Bien des États souhaitaient une paix blanche, négociaient en sous-main avec Persée — surtout après la victoire de Sycourion. Rhodes, fidèle à sa politique d'équilibre, avait profité d'un succès remporté par la petite flotte de Persée pour offrir sa médiation. Eumène lui-même, qui avait peut-être compris les conséquences, pour son royaume, de l'écrasement de la Macédoine, semble avoir engagé d'obscures négociations avec Persée. Les Romains étaient au courant de

toutes ces combinaisons et de tous ces espoirs, et ils en tiraient cette conclusion qu'une politique de générosité vis-à-vis des États grecs était inopérante, et qu'il fallait désormais user de la force. On s'en aperçut lorsqu'à Amphipolis les commissaires romains firent connaître les terribles décisions du Sénat.

La monarchie macédonienne était supprimée. A sa place était créée une fédération libre de quatre régions découpées arbitrairement dans le royaume, payant un lourd tribut à Rome, et soumises à un gouvernement aristocratique que le Sénat pensait avoir dans sa main. Dans presque tous les États grecs, les chefs du parti macédonien, nommément désignés, reçurent l'ordre de se rendre à Rome pour s'y justifier. La plupart d'entre eux ne devaient pas en revenir. En Épire, la confédération fut dissoute, soixante-dix villages furent détruits, cent cinquante mille hommes emmenés en captivité — les Romains n'avaient pas oublié l'expédition de Pyrrhos. Pour Rhodes, son attitude indépendante, ses prétentions opiniâtres au rôle d'arbitre avaient exaspéré le Sénat. Elle se vit enlever presque toutes ses possessions asiatiques. Un coup plus dur lui fut porté. Les commerçants italiens qui, depuis le début du II^e siècle, commençaient à fréquenter les ports de la Mer Égée, avaient pu constater l'importance sans cesse croissante du trafic de Délos. En 166 l'île fut rendue aux Athéniens, et déclarée port franc, mesure qui fut pour le commerce rhodien un vrai désastre.

Eumène lui-même subissait les effets de la colère du Sénat. Une insurrection galate, éclatée en 168, avait été sinon provoquée, du moins encouragée par Rome ; lorsque le roi de Pergame, après une première campagne malheureuse, se fut refait une armée, et eut battu l'ennemi, le Sénat intervint pour déclarer les Galates autonomes. Venu lui-même en Italie pour plaider sa cause, Eumène avait été, en débarquant à Brindes, prié de ne pas aller plus loin, et avait dû se rembarquer aussitôt. — Un autre allié de Rome, le roi de Syrie, subissait une humiliation aussi grande. Antiochos III était mort quelques mois après sa défaite. Son fils aîné Séleucos IV n'avait régné que quelques années ; son cadet Antiochos IV Épiphane, longtemps retenu en otage à Rome, ne demandait qu'à vivre en paix avec la République dont il avait vu de près la force. Mais en 169 les armements et les provocations de l'Égypte, où les conseillers du jeune roi Ptolémée VI songeaient à reprendre la Syrie, décidèrent Antiochos à pénétrer dans le Delta ; deux campagnes heureuses semblaient lui en assurer la protection, il menaçait Alexandrie, ses troupes étaient victorieuses à Chypre. Mais le Sénat ne pouvait admettre qu'un même maître régnât à Alexandrie, à Antioche, et à Babylone ; et, dès que l'affaire macédonienne fut réglée, une ambassade romaine vint intimor à Antiochos l'ordre d'évacuer l'Égypte immédiatement.

Dans cette politique de brutalités la volonté de la République était bien nette. Rome ne voulait rien annexer ; elle ne voulait pas, pour l'instant, exploiter les pays vaincus d'Orient ; c'est un anachronisme que d'attribuer, dès cette époque, une politique d'expansion économique au Sénat qui interdisait, en 166, le travail dans les mines d'or et d'argent de Macédoine. Mais Rome voulait mettre ces pays hors d'état de lui nuire et d'être, par leurs combinaisons, leurs alliances secrètes ou déclarées, une menace. La générosité n'avait pas réussi ; dans cet Orient qu'elle connaissait mieux maintenant, elle essayait de la violence qui n'allait pas, il faut le dire, lui donner sous cette première forme de résultats plus durables.

Bibliographie. — POLYBE, *Histoires*. — BOUCHÉ-LECLERCQ, HOLLEAUX, COLIN, ouvrages cités. — HOLLEAUX, articles divers parus dans le

Bulletin de Correspondance hellénique, la Revue des Etudes grecques, la Revue des Etudes anciennes (1920-1924).

CHAPITRE XXXVI. — LA CONQUÊTE ROMAINE. LA FIN DES ÉTATS GRECS

On peut s'imaginer l'effet produit dans le monde grec par de pareilles mesures. Quelle désillusion depuis trente ans ! Jusqu'alors on avait pu espérer qu'un équilibre entre Rome et la Macédoine, ou tout au moins la douceur de l'hégémonie romaine, permettrait aux États viables de conserver leur indépendance. Mais le traitement affreux de l'Épire, la Macédoine dépecée, la Ligue achéenne décapitée, l'abaissement de Rhodes, l'humiliation d'Eumène, montraient comment Rome entendait exercer son autorité. Un vif mouvement de sympathie ne tarda pas se manifester pour ses victimes : pour Persée qui devait mourir dans une prison du Latium ; pour les déportés des cités grecques qui, malgré les démarches répétées de leurs compatriotes, devaient attendre dix-sept ans avant de revoir leur patrie ; pour Eumène lui-même, autrefois si décrié pour son dévouement servile à la cause romaine. Les déceptions, les rancunes, le malaise économique, les troubles politiques que provoquait un peu partout l'insolence des partisans de Rome, allaient bientôt revêtir une forme violente.

La Macédoine avait d'abord accepté sans difficulté son nouveau sort. Il n'y avait jamais eu chez ces ruraux de patriotisme proprement dit ; mais seulement un vif attachement à la personne de leurs rois et à leur famille. Or la dynastie des Antigonides avait disparu, du moins le croyait-on, quand un aventurier du nom d'Andriscos, qui se donnait pour un fils de Persée, parut en Macédoine à la tête d'une petite armée de fortune recrutée en Thrace. Le prestige de sa naissance supposée lui valut des succès faciles, et la Macédoine le reconnut pour son roi. Une première armée romaine envoyée à sa rencontre fut bousculée ; déjà il avait passé en Thessalie ; il fallut deux légions romaines, la présence d'un bon militaire, Q. Metellus, et la flotte de Pergame, pour réduire le prétendant (146).

La même année, un mouvement anti-romain éclatait en Grèce. Des conditions économiques médiocres y avaient augmenté un peu partout la foule des mécontents, et assuré aux classes les plus pauvres un plus grand rôle politique ; cette évolution, très sensible au sein même de la Ligue achéenne, autrefois dirigée par des hommes de condition aisée, s'accompagnait, comme il est souvent arrivé en Grèce, d'un mouvement nationaliste qui n'attendait qu'une occasion pour prendre une forme aiguë. Une fois de plus, cette occasion fut fournie par Sparte. La vieille cité déchue ne pouvait se résigner à son incorporation dans la Ligue ; elle voulait conserver sa juridiction, régler elle-même ses querelles avec ses voisins, envoyer des ambassades à Rome. Les chefs de la Ligue ne pouvaient accepter ces prétentions ; une petite guerre s'ensuivit, le territoire de Sparte fut envahi et pillé. Le Sénat romain, pris pour arbitre, attendit d'en avoir fini avec la Macédoine avant d'envoyer à Corinthe une ambassade qui fit connaître aux Achéens le bon plaisir du Sénat : la Ligue devait renoncer, non seulement à Sparte, mais à Argos et à Corinthe. On comprend l'indignation qui éclata alors dans un pays déjà mécontent, et où l'on espérait

que Rome, qui faisait alors la guerre en Espagne et en Afrique, n'aurait pas de légions disponibles pour la Grèce. Les négociations furent rompues, le stratège de la Ligue, Diaios, prit des mesures sociales et économiques très hardies, recruta tant bien que mal une armée, trouva des alliances en Béotie, en Eubée, en Phocide ; en 146 son successeur Critolaos se porta à la rencontre de l'armée romaine qui, sous la conduite de Metellus, traversait la Thessalie. Il fut battu à Scarpheia, en Locride ; Diaios fut défait à l'isthme par Mummius, le successeur de Metellus ; Corinthe fut pillée et rasée, châtement terrible d'un mouvement dont le caractère révolutionnaire n'avait sans doute pas échappé au Sénat.

Ces événements montraient que les mesures prises en 167 avaient encore été insuffisantes. Si Rome voulait avoir la paix en Grèce, c'était trop d'y laisser subsister un fantôme d'indépendance politique. Le Sénat s'habitua de plus en plus à l'idée de soumettre directement à ses magistrats de lointains territoires. Déjà ce régime avait été appliqué à l'Espagne (206) ; Carthage, vaincue pour la troisième fois, allait le subir ; après 146, il fut appliqué à la Macédoine, qui devint une province romaine sous le commandement d'un préteur, et paya tribut. Augmentée de territoires illyriens, elle fut mise par là en contact direct avec l'Adriatique et l'Italie ; une route — la marque de la civilisation romaine — la traversa bientôt depuis Dyrrhachion jusqu'à Thessalonique. Loyalement résignée, elle devait désormais constituer une des provinces les plus paisibles de l'empire romain.

La Macédoine était un État centralisé depuis trois siècles, et les magistrats romains y héritaient, vis-à-vis de la population, de l'autorité des anciens rois. La situation était plus difficile à régler en Grèce. Sans doute, il fallait y abattre tout ce qui manifestait la moindre vitalité politique ; la Ligue achéenne fut dissoute, peut-être aussi la Ligue étolienne, et, par la même occasion, ce qui subsistait des confédérations de Béotie et d'Eubée. Cela fait, le Sénat, semble-t-il, se trouva embarrassé devant tous ces petits États disparates, que lui-même ne voulait pas soumettre au même régime politique puisque les uns — ceux qui avaient pris part au mouvement de 146, — allaient avoir à payer tribut, tandis que les autres restaient exempts de toute contribution, et que des conventions particulières réglaient les rapports de certains d'entre eux avec Rome. Aucune mesure d'ensemble ne fut prise, aucun statut ne fut élaboré, mais les États et cités de Grèce furent en fait placés sous le contrôle du gouverneur de Macédoine. Ce régime, peut-être provisoire dans la pensée de ceux qui l'instaurèrent, nous est mal connu dans ses détails. Il devait durer plus d'un siècle, et, somme toute, il donna les résultats qu'on en attendait puisque la Grèce, heureuse de s'en tirer à si bon compte et consciente de sa faiblesse, accepta désormais l'autorité de Rome, et ne se réveillera que pour un court instant à la voix de Mithridate.

Un événement imprévu allait amener le Sénat à pratiquer hors d'Europe la politique d'annexion qu'il avait appliquée en Macédoine. Eumène II était mort en 160, après un règne plein de vicissitudes ; il avait lutté toute sa vie, avec une souple opiniâtreté, sur mer, sur terre, par les armes, par la diplomatie, contre Philippe de Macédoine, contre Antiochos III, contre les Galates, contre les roitelets d'Arménie, du Pont, de Bithynie ; le petit territoire légué par son père

était devenu un grand royaume asiatique ; et, pour finir, la rancune des Romains qu'il avait si souvent et si loyalement aidés, avait paru tout remettre en question. Mais en somme, malgré les avanies subies à la fin de son règne, il laissa un État considérable et prospère à son frère Attale II, qui sut maintenir et organiser les conquêtes d'Eumène (160-139). De tous les royaumes de l'Orient hellénique, celui de Pergame semblait le plus solidement établi, le plus prospère, le mieux administré, quand on apprit en 133 qu'Attale III, fils d'Eumène et successeur d'Attale II, était mort en instituant le peuple romain son héritier. A quels motifs obéissait ce roi, qu'on représente souvent, sur la foi de quelques anecdotes, comme un maniaque ? On ne sait ; en tous cas sa décision créa un grand embarras à Rome. A qui, au Sénat ou au peuple romain, allaient échoir les richesses mobilières et immobilières du roi — si bien venues en un moment de crise économique et sociale soulignée par les réformes de Tib. Gracchus ? Quel régime appliquer à ses domaines, à ses sujets indigènes, aux cités grecques ? Pendant qu'on discutait là-dessus à Rome, un fils naturel d'Eumène, Aristonicos, peu disposé naturellement à accepter le testament de son demi-frère, recrutait en Asie une petite armée, et soumettait peu à peu presque tout le pays ; la facilité de ses progrès s'explique, dans une certaine mesure, par les mêmes raisons qui avaient fait, quinze ans auparavant, le succès d'Andronicos en Macédoine. Seules quelques villes grecques résistèrent ; Pergame organisa une vigoureuse défense. Néanmoins le mouvement était sérieux. Le premier consul envoyé sur les lieux se fit battre ; il fallut deux ans à son successeur pour venir à bout de la rébellion. Cette guerre avait changé la situation ; le royaume d'Attale n'était plus un héritage embarrassant, mais un pays conquis, et fut traité comme tel, c'est-à-dire réduit en province romaine ; les villes grecques — du moins celles qui n'avaient pas pris parti pour Aristonicos, — conservèrent la liberté théorique dont elles jouissaient sous les rois de Pergame.

Ainsi la République entra dans la voie des annexions hors d'Europe — sans l'avoir voulu, semble-t-il. A cette époque les inconvénients d'une pareille politique lui paraissaient au moins égaux aux bénéfices économiques qu'elle pourrait en retirer ; le grand mouvement qui allait diriger vers la Méditerranée orientale les commerçants et banquiers d'Italie, les publicains de Rome, commençait à peine alors, et n'avait pas eu encore de répercussion politique. Aussi voit-on le Sénat respecter, durant tout le 11^e siècle, l'intégrité des autres États d'Orient, quelle que pût être leur faiblesse. Celui des Séleucides était en pleine décadence. Une querelle dynastique, commencée au jour (175) où Antiochos IV, le second fils d'Antiochos III, avait, avec l'appui d'Eumène de Pergame, supplanté son neveu Démétrios, fils de Séleucos IV, remplit presque tout le II^e siècle, et, par une succession de révolutions de palais et d'usurpations, souvent soutenues par Rome ou par l'Égypte, y abrège le règne et la vie des souverains. Chez plusieurs d'entre eux subsistait cependant, avec une ténacité surprenante, le tempérament énergique et batailleur de leurs ancêtres macédoniens ; Antiochos IV, fantasque sans doute et impulsif, s'évertua à répandre dans son royaume, conformément à la tradition de sa dynastie, la civilisation grecque ; Démétrios I^{er} (162-150), gardé à Rome comme otage, s'évada à la mort de son oncle, et sut s'ira-poser comme roi malgré le mauvais vouloir de Rome et la révolte des favoris d'Antiochos IV ; Démétrios II eut à se débarrasser d'un usurpateur, Alexandre Bala (150-145), fils supposé d'Antiochos Épiphane, et reprit à l'Égypte la Coelé-Syrie, dérobée pendant ce court interrègne. Mais la brièveté de leur règne ne leur permit pas d'enrayer les causes de désagrégation qui menaçaient leur empire bigarré. Ils ne surent pas résoudre,

en particulier, les questions de recrutement militaires, auxquelles s'étaient déjà heurtés les Achéménides, et ne purent jamais lever, dans les moments de crise, que des troupes médiocres et disparates ; Rome d'ailleurs surveillait jalousement leurs armements, et, au lendemain de la mort d'Antiochos IV, un commissaire romain avait fait brûler sous ses yeux les navires de guerre des ports syriens, mutiler les éléphants des écuries royales.

Aussi voit-on l'empire craquer de toutes parts. A l'Est, Antiochos III et Antiochos IV furent tués l'un et l'autre en allant réprimer des révoltes en Perse. En 141, les Parthes avaient pénétré jusqu'en Babylonie ; Démétrios II, qui s'était porté à leur rencontre, avait été vaincu et fait prisonnier (138) ; douze ans plus tard, son frère Antiochos VII avait voulu reprendre la lutte ; il fut battu et tué, et l'Euphrate marqua depuis lors la limite du royaume séleucide. A l'Ouest, dès le milieu du III^e siècle, la révolte juive attestait la débilité du pouvoir central. Les Juifs avaient mené une existence paisible tant que la Coelé-Syrie avait appartenu aux Ptolémée, qui, par politique ou par indifférence, leur avaient laissé l'autonomie de fait dont ils jouissaient sous les Achéménides. Mais les choses changèrent avec les Séleucides : ils avaient besoin d'argent, et leur politique d'assimilation ne pouvait s'accommoder de ce petit État vivant sous un régime singulier de rois-prêtres, et qui, entouré de cités helléniques fondées depuis Alexandre, restait hostile par tempérament à l'esprit grec, et par principe religieux au culte des rois. La révolte éclata sous Antiochos IV, qui avait été le premier, semble-t-il, à imposer aux Juifs un tribut régulier ; il entra deux fois de force à Jérusalem, et la seconde fois (167) le sanctuaire de Zeus fut violé, le culte de Zeus Olympien — ou peut-être celui d'Antiochos lui-même — instauré au lieu de celui de Jahveh. Une petite armée de rebelles se constitua sous la conduite de chefs énergiques appartenant à la famille des Macchabées ; pendant plus de trente ans, avec des alternatives diverses, elle tint en échec les troupes royales, et créa de sérieuses difficultés aux souverains en soutenant contre eux tous les usurpateurs, Alexandre Bala contre Démétrios I^{er}, Tryphon et Alexandre Zabinas contre Démétrios II. Finalement l'indépendance de la Judée, peut-être favorisée par Rome, fut en fait reconnue à la fin du règne de Démétrios II.

L'histoire de la dynastie des Ptolémée au III^e siècle est aussi lamentable que celle des Séleucides : révolutions de palais, querelles entre femmes, dont le rôle dans le gouvernement devient de plus en plus considérable, rivalités entre favoris, sans parler des soulèvements de la population d'Alexandrie. Après l'invasion d'Antiochos IV, un essai de partage du pouvoir entre les deux frères Ptolémée VI et Ptolémée VII n'aboutit qu'à un long conflit, attisé par les Romains (168-154) ; il fallut beaucoup de ténacité à Ptolémée VI pour conserver son autorité intégrale, et pour refuser même le gouvernement de Chypre à son frère, qui d'ailleurs, à la mort de son aïné, remonta sur le trône (145-116) ; on vit alors ressortir chez ce personnage toutes les tares de cette famille dégénérée. Et cependant cet empire si mal gouverné conservait une certaine stabilité. Elle était due d'abord à son unité géographique et ethnique, qui fait qu'il n'a jamais été question d'un partage de l'Égypte, ensuite à une forte organisation administrative qui résistait aux révolutions, enfin à l'adresse d'une diplomatie dont la force était faite, comme celle de la Turquie de nos jours, des divisions de ses adversaires, habilement exploitées. Elle avait autrefois opposé à la Macédoine les États grecs ; maintenant qu'il n'y avait plus de Macédoine, elle opposait Rome au Séleucide, favorisait chez lui toutes les usurpations et toutes les révoltes — celle des Juifs en particulier —, et à Rome elle saura si bien manœuvrer entre les partis qu'il faudra, après cent cinquante ans de

décépitude, le scandale d'Antoine et de Cléopâtre pour décider Auguste à réduire l'Égypte en province romaine.

Bibliographie. — POLYBE, *Histoires*. — BOUCHÉ-LECLERCQ, ouvrages cités. — FOUCART, *La formation de la Province romaine d'Asie*. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1903.

CHAPITRE XXXVII. — ÉTAT DE LA CIVILISATION GRECQUE AU MOMENT DE LA CONQUÊTE ROMAINE. CONCLUSION

Au II^e siècle la civilisation grecque est en recul. Son domaine se restreint. A l'Ouest, la conquête romaine arrête naturellement son expansion, et c'est à grand'peine que la langue et certains usages helléniques se maintiennent dans certains cantons siciliens. A l'Est, on a vu les frontières de l'empire séleucide ramenées à l'Euphrate ; le royaume de Bactriane s'écroule vers 130 sous la poussée des nomades du Turkestan ; les petites souverainetés du Pendjab, qui constituaient des foyers actifs d'hellénisme, disparaissent au début du I^{er} siècle. A l'intérieur même des États grecs se manifestent des défaillances : on a vu l'échec des Séleucides pour helléniser la Judée ; en Égypte, certains souverains, en particulier Ptolémée VII, favorisent même, au détriment des Grecs, la population indigène, qui joue un rôle de plus en plus considérable dans l'armée et l'administration. Et sans doute ce recul peut-il être considéré, dans une certaine mesure, comme le reflux qui devait suivre tout naturellement l'expansion trop rapide de la fin du IV^e siècle. Mais il atteste aussi que la vitalité de l'hellénisme est en déclin. Dans la Grèce d'Europe, qui, pendant six siècles, avait semblé un réservoir inépuisable d'hommes, la population diminue maintenant d'une manière assez sensible pour que les auteurs de l'époque l'aient remarqué. L'importance de certaines grandes villes commerçantes, comme Corinthe avant sa destruction, Rhodes ou Athènes, l'accroissement rapide d'un port cosmopolite comme Délos, ne font que masquer le fait essentiel qui est la dépopulation des petites villes et des campagnes ; elle s'explique par une restriction des naissances dont les causes étaient, comme toujours, l'égoïsme civique et le goût du bien-être.

En Grèce, pas plus qu'ailleurs, cette diminution en quantité n'a pas pour compensation un progrès de la qualité. La conséquence la plus sensible en est la mort politique de l'hellénisme. L'histoire de la Grèce en tant que nation s'arrête au III^e siècle ; on a vu la fin de la Macédoine, des ligues achéennes et étoliennes, du royaume de Pergame, la décomposition de l'empire séleucide, la décrépitude de l'Égypte ; ces deux derniers États ne subsistent que parce que Rome ne veut pas s'en emparer ; mais ils sont à la merci d'une conjuration de politiciens et de financiers. Et sans doute existe-t-il encore un certain nombre de [villes libres](#), mais la liberté dont elles jouissent sous l'autorité de Rome ou des Séleucides est réduite à des questions de police intérieure, parfois au règlement de minuscules conflits locaux ; la gestion des affaires de la cité n'est plus désormais que ce [joujou municipal](#) dont parle Renan, amusement des citoyens, risée des hommes d'État romains. Et ce joujou fonctionne souvent d'une manière irrégulière et spasmodique ; à Délos, c'est toute la population cosmopolite de l'île qu'on voit parfois réunie pour honorer quelque personnage de marque ; à Alexandrie, c'est par des mouvements tumultueux que s'exprime l'humeur de la populace.

La décadence politique ne va pas sans un ralentissement de l'activité intellectuelle. Sans doute les établissements créés à Alexandrie et, sur leur modèle, à Pergame et à Rhodes, se font une concurrence féconde et maintiennent assez haut le niveau scientifique en dépit des persécutions dont furent victimes, sous le règne de Ptolémée VII, les savants du Musée : en astronomie Hipparque, en mécanique Héron, en médecine Asclépiade, en philologie Didyme, sont les dignes héritiers des érudits du siècle précédent. D'autre part les grands événements qui se sont déroulés entre 250 et 150 ont été racontés, sans talent d'écrivain, mais avec conscience et intelligence, par Polybe de Mégalépolis, le fils de Lycortas ; envoyé à Rome après Pydna, il a pu juger avec un certain recul les événements de Grèce et démêler les causes essentielles du déclin des États helléniques et le principe de la puissance romaine. Mais la faculté proprement créatrice paraît abolie. La poésie est morte. Il n'y a plus d'éloquence, ni de philosophie, mais seulement des maîtres de philosophie et de rhétorique. Le rôle de ces vulgarisateurs n'a d'ailleurs pas été négligeable ; c'est par eux, trop souvent à travers eux, que les Romains de la fin du II^e siècle et du début du I^{er} ont appris à connaître les orateurs et les penseurs de la Grèce ; les conférences de l'académicien Carnéade, envoyé à Rome comme ambassadeur par les Athéniens en 156, marquent une date dans l'histoire de la civilisation et de la littérature latines.

Dans la plupart des cités de Grèce la médiocrité des ressources financières ne permet plus les constructions soignées des siècles précédents ; on est frappé, dans une ville pourtant prospère comme Délos, de l'aspect bâclé des édifices publics du milieu ou de la fin du II^e siècle. Seuls les souverains d'Égypte et d'Asie peuvent se payer le luxe de bâtir à grands frais. Nous ne saurons sans doute jamais ce qu'étaient les palais et les temples d'Alexandrie, d'Antioche, ou de Daphné, le Versailles des Séleucides ; mais outre les portiques dont Eumène II et Attale II dotèrent Athènes, nous connaissons les terrasses, temples, autels, théâtres, palais, disposés suivant un plan libre et grandiose sur l'Acropole de Pergame. Et, pour la dernière fois peut-être dans le monde grec, à côté de ces grands chantiers de construction se constituent de féconds ateliers de sculpture ; des statues émouvantes et des bas-reliefs, dont le pathétique et la splendeur font oublier l'emphase, commémorent, à Pergame, le triomphe des Attalides sur les Galates.

Au reste, l'hellénisme verra bientôt s'arrêter son déclin.. A partir du I^{er} siècle, étayé par la force et l'organisation romaines, il conservera ses positions. Le grec demeurera pendant trois cents ans de Marseille jusqu'à l'Euphrate, d'Alexandrie à la Mer Noire, la grande langue des échanges intellectuels et commerciaux. Et une véritable renaissance artistique et philosophique sera dans le monde hellénique la conséquence de la paix romaine. Les États grecs n'existeront plus, mais il

restera la civilisation grecque avec ses qualités essentielles, la douceur de mœurs, le goût des choses de l'intelligence, l'esprit critique, le sens artistique. Ce que Rome, et, à travers Rome, l'Europe moderne lui doivent, on le sait du reste et il n'entre pas dans le plan de ce livre d'y insister. On notera simplement, au point de vue politique, les conséquences d'une des principales tendances de l'hellénisme au II^e siècle. De plus en plus, grâce au déclin de l'idée de cité, à la facilité des communications, et au progrès de certaines doctrines philosophiques, se répandait l'idée de l'égalité entre les hommes et la tendance vers un état de choses où tous jouiraient sans distinction de nationalité des bienfaits de la civilisation. Ce cosmopolitisme se réalise, on peut le dire, dans les grandes villes commerçantes, accueillantes aux étrangers, conférant largement le droit de cité un exemple frappant nous est fourni par Délos, où, à côté d'une population grecque elle-même bigarrée, des communautés italiennes, syriennes, égyptiennes, vivent en bonne intelligence et participent même dans une certaine mesure à la chose publique. La même tendance se manifeste dans le domaine intellectuel : savants et philosophes s'adressent à un public sans cesse élargi, Polybe a le sentiment très net que les grands événements qui se sont déroulés depuis cent ans dans le bassin méditerranéen sont solidaires les uns des autres. Cet état d'esprit devait influencer sur la mentalité et sur la politique romaines. Cette grande communauté que rêvent, que pressentent les Grecs, Rome se sentira bientôt en mesure de la réaliser sous une forme grandiose. De plus en plus l'idée de l'empire du monde, sous la direction du Sénat, hantera la pensée des hommes d'État romains ; elle est, non pas, comme on le dit souvent, le mobile de la conquête des États grecs, mais bien plutôt la conséquence du contact qui, à la suite de cette conquête, s'établit d'une manière permanente entre la Grèce et Rome.

Dans une autre direction, le cosmopolitisme du II^e siècle devait donner de surprenants résultats. On a vu quels furent les rapports entre les Séleucides et le judaïsme ; ils furent, et ne pouvaient être que mauvais. Ils n'eurent pour résultat que d'exalter le nationalisme juif et de favoriser, par réaction contre les brutalités des administrations grecques, cette notion de messianisme qui sera à la base de la prédication de Jésus. Mais l'hellénisme et le judaïsme devaient avoir d'autres contacts. A Antioche, à Tarse, à Alexandrie où, dès la fin du III^e siècle peut-être, l'Ancien Testament avait été traduit en grec, à Délos où l'on a retrouvé les ruines d'une synagogue, les Juifs apprirent à connaître d'autres Grecs que des fonctionnaires et des soldats. Le judaïsme devait, lui aussi, se pénétrer de cet esprit de cosmopolitisme qui lui avait été autrefois si complètement étranger, et qui sera un des éléments essentiels de la diffusion du christianisme naissant.

On peut se demander s'il vaut la peine aujourd'hui, pour un homme cultivé, de se renseigner sur l'histoire politique d'un petit peuple dont le développement économique était si différent du nôtre, qui n'a jamais connu une forme politique stable, et dont la vie n'a été qu'un long conflit entre cités jalouses et États éphémères. Et sans doute y a-t-il quelque chose de décevant à voir les Grecs s'approcher tant de fois d'une organisation qui leur aurait permis de constituer un vaste et solide État, sans pouvoir jamais la réaliser d'une manière durable.

Mais d'abord il n'est peut-être pas sans profit de constater ces tentatives, de rechercher la cause de ces échecs, de se dire qu'il n'a peut-être manqué à Athènes au Ve siècle qu'un plus grand souci de l'instruction publique et une application sincère du principe de la représentation des cités alliées, à la Ligue achéenne qu'une meilleure législation militaire et un peu plus d'esprit civique, pour que les destinées du monde grec eussent été changées. Mais surtout on est frappé de voir se manifester dans l'histoire de la Grèce des formes et des tendances politiques qui nous sont familières : à l'intérieur des États, royauté, aristocratie de naissance ou d'argent, démocraties diversement nuancées ; dans les rapports des États entre eux, un nationalisme passionné ; un impérialisme vigoureux et maladroit ; le rêve, réalisé pendant quelques années, de la conquête et de l'organisation du monde ; un fédéralisme qui, s'il avait su se développer, aurait peut-être assuré le salut de la Grèce ; enfin l'esprit de cosmopolitisme et de fraternité humaine. Ces tendances et ces formes, il n'est pas indifférent de les voir s'affronter chez un peuple qui, intellectuellement, était très près de nous, et chez qui elles se sont exprimées avec une netteté singulière et dans un raccourci saisissant ; car nous les retrouvons dans notre Europe contemporaine, et de l'issue de leur conflit dépend sans doute l'avenir de notre civilisation.

FIN DE L'OUVRAGE